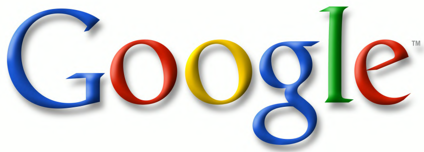





600101989Y



RÉFUTATION

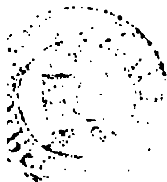
DE LA

BIBLE DE L'HUMANITÉ

RÉFUTATION

DE LA

BIBLE DE L'HUMANITÉ



Lagny. — Imprimerie de A. Varigault.

AUX AMIS ET AUX ENNEMIS DE LA VÉRITÉ

L'ANTICHRISTIANISME

AU XIXe SIÈCLE

RÉDUIT A SA JUSTE VALEUR

OU

RÉFUTATION DES ERREURS MODERNES

PAR L'ABBÉ C. GRISON

Auteur de l'Apôtre Missionnaire

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus. Ps., XIII.



TOME TROISIÈME

RÉFUTATION DOCTRINALE ET RAISONNÉE DE LA BIBLE DE L'HUMANITÉ

PAR M. MICHELET

PARIS

CHEZ DILLET, 15, RUE DE SÈVRES | CHEZ DENTU, PALAIS-ROYAL

Aux bureaux de l'AMI DU CLERGÉ, rue de Condé, 11.

Et chez l'auteur, 22, rue Levert (20e arrondissement)

1865

AVANT-PROPOS

Jamais peut-être livre ne porta un titre plus fastueusement trompeur que celui-ci, et ne répondit à l'attente générale par une déception plus complète. Lorsqu'on aperçoit affiché en gros caractères aux vitrines du Palais-Royal et ailleurs, ces mots prétentieux : *Bible de l'humanité*, qui font à eux seuls tout le luxe de la couverture, sans autre relief que le nom de l'auteur, on s'imagine tout d'abord que le livre si pompeusement intitulé, n'est autre chose qu'un choix sagement coordonné des plus belles maximes, des plus sublimes enseignements émanés de la raison humaine. On s'attend à voir apparaître les unes après les autres, sur le piédestal que leur ont élevé les siècles, les figures les plus imposantes de l'ancien monde, Hérodote, le père de l'histoire; Socrate, le modèle des sages; Aristote, dont l'inflexible logique sert encore de base à la dialectique moderne, et tant d'autres génies supérieurs, et tant d'autres âmes d'élite, à qui il fut donné d'entrevoir, à travers le chaos du

doute et de l'erreur, quelques reflets bien imparfaits de la beauté incréée, quelques éclairs bien fugitifs de l'éternelle vérité.

Rien de tout cela dans le nouveau livre de M. Michelet. Aucune de ces grandes personnifications de la pensée et de la sagesse humaines ne lui a paru digne de fixer son attention ni ses regards. Lorsqu'il évoque en passant quelqu'un de ces grands noms devant lesquels se sont inclinés cent générations et cent peuples, ce n'est ni pour redire leurs accents ni pour saluer leur gloire à jamais consacrée; c'est pour leur infliger dédaigneusement l'insulte d'une impudente médiocrité. Ainsi les voix les plus solennelles qu'ait entendues l'ancien monde, voix des patriarches et des prophètes d'Israël, ou bien voix des législateurs et des sages les plus illustres, n'ont dans ce livre aucune signification, aucun sens sérieux. Platon, le divin Platon lui-même n'était qu'un banal « faiseur de jeux de mots, » et le grave, le judicieux Plutarque, que ses immortels portraits des grands hommes ont immortalisé lui-même, « ne fut que le Walter-Scott de l'antiquité. »

Quels oracles M. Michelet ira-t-il donc consulter, et à quelles traditions de préférence empruntera-t-il les versets de sa Bible. Il ne le laisse pas longtemps

ignorer. Dès les premières lignes de la préface, on est tout stupéfait de se rencontrer face à face avec les divinités de la mythologie païenne. Non-seulement dans cette Bible commune où M. Michelet prétend que l'humanité a déposé son âme, « Hercule est un verset, Athènes est un verset; » mais au-dessus même de ce haut génie de la Grèce personnifié dans Pallas, Minerve et Apollon, apparaissent « l'Inde primitive des Vedas où la famille florissait déjà « dans la pureté naturelle, dans l'incomparable noblesse que nul âge n'a su dépasser, et la Perse, avec ses leçons « de travail héroïque, dans la grandeur, la force, la vertu créatrice que notre temps lui-même, si puissant, pourrait envier. »

L'Inde, avec ses vieilles légendes du Ramayana, la Perse, avec son Avesta « pur comme un rayon de soleil, » la Grèce, avec son fabuleux et ridicule Olympe, voilà pour M. Michelet les « peuples de la lumière. » Les poëmes d'Homère, les tragédies d'Eschyle, (et pourquoi pas les métamorphoses d'Ovide!) voilà les traditions sur lesquelles il prétend calquer l'histoire primitive du genre humain; voilà les grands âges héroïques, où tout lui semble « plein de jeune vie, comme une verte sève de mars, comme un brillant soleil d'avril... Partout ailleurs, M. Michelet n'aperçoit

que des horizons couverts d'un sombre crépuscule ou d'une nuit plus ténébreuse encore. Partout, le désert aride, la mort inerte, la nuit profonde, partout, et même, et surtout au pays d'Israël, à cause de la Bible juive, livre « singulier, élastique, ténébreux et plein de scabreuse équivoque. » Près de ce livre l'humanité est « semblable au chameau altéré que, sur un soir de marche, on amène au torrent à sec. » M. Michelet avoue cependant qu'il apprécie le désert, Nazareth, les petits lacs de Galilée. » Mais malgré ces petits lacs « il a soif, une telle soif, qu'il les boirait d'un coup! (1) » Les seules contrées capables de le rafraîchir, c'est l'Inde avec ses immenses ombrages et son Ramayana, c'est la Perse, et bien que plus loin, page 80, il représente ce pays comme une terre froide et altérée, où la nature « se meurt, où le sol se fend » par l'effet de la sécheresse, il prétend retrouver là seulement, dans l'Avesta, dans le Shah Nameh, les quatre grands fleuves, « les eaux du paradis. » L'Inde, la Perse, la Grèce, voilà « la trinité de lumière » à l'aide de laquelle l'humanité, aujourd'hui comme autrefois, doit lutter contre « le sombre génie du midi. » Voilà « la mer de lait » où elle doit venir se purifier, se retremper et « boire où burent ses premiers pères. »

(1) Préface page IX.

Là, tout est « pureté, force, lumière, innocence. »

Et ne voyez pas ici l'effet d'une admiration purement spéculative, un enthousiasme d'érudit se bornant à constater la place que tel ou tel monument de l'antiquité doit occuper dans le domaine de la science et de l'histoire. M. Michelet, en évoquant ces spectres et ces fantômes ensevelis dans la profonde nuit des âges primitifs, où ils n'existèrent probablement jamais qu'à l'état d'allégories et de mythes, veut en faire aujourd'hui des personnages réels, des principes vitaux. Là, selon le moraliste archéologue, sont « les trois grands organes sociaux, (foyer, travail, éducation), sans lesquels l'homme n'eût pas duré, sans lesquels la société eût péri, et l'individu même. » Ces vieux débris qu'il exhume de la poussière d'un monde qui n'est plus, doivent être les régénérateurs de notre monde actuel, et en attestant les gloires, la sagesse du passé, ils sont à la fois le remède du présent et l'espérance de l'avenir. Aussi, ces intéressantes découvertes ne sont-elles pas réservées à être, pour les savants seulement, un objet d'études spéciales, un but de profondes et sérieuses investigations. Le livre bizarre, incohérent, inintelligible, où il expose à sa façon l'abrégé de toutes les mythologies païennes, c'est le catéchisme que désormais M. Michelet voudrait voir

entre les mains de la jeunesse ; en même temps qu'il signale la Bible chrétienne comme un livre « dange-gereux, immoral, qu'aucune « femme ne peut lire sans baisser les yeux, » il propose à l'innocence du premier âge toutes les turpitudes et les obscénités du polythéisme ; et conviant ses jeunes lecteurs à ce banquet immonde, il dit sans respect pour cet âge que les siècles païens eux-mêmes savaient respecter : « Vierges, enfants, venez, et prenez hardiment les Bibles de lumières. Tout y est salubre et pur (1). »

Il semble qu'un livre où le cynisme se pose avec un tel sans-gêne et où pullule une telle surabondance d'excentricités, ne mérite ni la peine ni l'honneur d'une réfutation. C'est la pensée qui s'empara de nous, lorsqu'après avoir parcouru les premières pages de ce misérable ouvrage, nous le refermâmes bientôt avec un involontaire sentiment de répulsion et de pitié. Toutefois, comme un certain prestige s'est attaché au nom de l'auteur, et comme aujourd'hui le mensonge, si absurde qu'il soit, rencontre plus que jamais des dupes disposées à tout croire, tout, excepté le langage du bon sens et de la vérité, nous nous sommes déterminé à réserver à ce livre étrange une place dans la série de nos *Réfutations des erreurs modernes*. Plus le rationalisme

(1) Préface page VI.

incrédule est réduit à se jeter dans le chaos de toutes les extravagances, en désertant le drapeau et les sentiers de la foi, plus l'occasion est favorable pour en relever toutes les incroyables absurdités, et pour constater une fois de plus l'éternel triomphe de la doctrine catholique sur toutes les sectes engendrées dans la corruption et l'erreur, dans l'apostasie et le blasphême.

Pour atteindre sûrement ce but, il nous suffirait de recueillir çà et là, et de citer ici quelques-uns des passages de ce pauvre livre dont M. Michelet seul a pu prétendre faire une Bible, et une Bible résumant tous les dogmes relatifs à la connaissance de la divinité, de l'humanité, du monde, du passé, du présent et de l'avenir. Mais une réfutation textuelle d'un livre aussi incohérent, serait nécessairement peu intéressante, peu utile surtout pour le grand nombre, et participerait elle-même à la stérilité dont restera frappée cette étrange production. Nous nous bornerons donc à établir ici un parallèle que nous soumettons d'avance au jugement éclairé de nos lecteurs, et voici les points principaux de comparaison sur lesquels ce dernier chef-d'œuvre de M. Michelet a surtout fixé notre attention :

1° Le Dieu de la Bible et le Dieu de libres penseurs.

2° L'homme selon les enseignements de la foi, et l'homme selon les errements de la raison.

3° Le mysticisme sacré et le mysticisme profane.

4° Le culte du vrai Dieu et le culte des divinités d'invention humaine.

5° Le rationalisme chrétien, et le rationalisme incrédule.

6° Le progrès selon les lumières de la foi et de la raison, et le progrès selon les utopies des sophistes modernes.

7° Le moyen-âge selon la vérité de l'histoire, et le moyen-âge selon les déclamations mensongères des ennemis de l'Église.

8° L'intolérantisme doctrinal et rationnel de l'Église catholique, et le tolérantisme extravagant des sectes philosophiques.

Excité tout récemment par les encouragements et les félicitations d'un auguste et bien compétent appréciateur (1), nous nous sommes empressé de mettre la main à l'œuvre, et nous venons, une fois encore, montrer comment la prévention et la haine, comment l'erreur et l'iniquité dans la guerre impie qu'elles ont déclarée à Dieu et à la vérité, ne cessent de se prendre dans leurs propres piéges, et de se mentir à elles-

(1) Monseigneur l'archevêque de Paris.

mêmes : *Mentita est iniquitas sibi.* (*Ps.*, XXVI, 12.) Il est triste sans doute de voir se renouveler si fréquemment contre l'arche sainte, ces attentats odieux, ces luttes sacriléges. Mais ce qui console et rassure, c'est qu'aujourd'hui plus que jamais, l'Église se voit environnée d'un inexpugnable rempart ; ce rempart, c'est l'amour de ses pontifes et de ses prêtres, dans lesquels elle compte autant de fils dévoués, toujours attentifs à sauvegarder l'honneur de leur mère, autant de soldats intrépides, toujours prêts à combattre pour la gloire de leur drapeau. Oui, comme le disait naguère un savant prélat (1), pendant que tant d'autres pouvoirs coopèrent par une complicité plus ou moins active aux errements et aux iniquités de ce siècle, « il reste une puissance seule capable de faire entendre la vérité aux sourds couronnés, comme aux peuples matérialisés et distraits, cette puissance, c'est le clergé, et le clergé agissant dans la plénitude de sa force et de sa liberté... Qu'au spectacle de ces luttes et de ces scandales, son zèle, comme celui de Paul, à la vue d'Athènes idolâtre, s'enflamme de nouvelles ardeurs. Soldat intelligent mais incompris, le clergé ne se laissera décourager ni par l'impossibilité morale de l'entreprise, ni par les moqueries du monde, ni par la

(1) Monseigneur Gaume.

torpeur des faux frères. Les pêcheurs de Galilée n'ont-ils pas bravé César et les barbares? Persécutés et honnis, ne les ont-ils pas vaincus? Pour céder la place au Dieu du Cénacle, Satan n'a-t-il pas vu ses autels rouler dans la poussière du haut du Capitole? Le bras du Tout-Puissant n'est pas raccourci. D'ailleurs, pour nous, catholiques, prêtres ou fidèles, la lutte n'est pas une spéculation, c'est un devoir. Quel que soit l'avenir des sociétés, nous aurons réussi à former de nobles vainqueurs ou de nobles victimes. »

RÉFUTATION
DE LA
BIBLE DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER

LE DIEU DE LA BIBLE ET LE DIEU DES LIBRES PENSEURS

Dieu habite une lumière tellement inaccessible à nos misérables facultés; son essence nous est si peu représentée par les images grossières de ce monde matériel, que tous ceux qui ont entrepris d'étudier et de connaître le Créateur, sans consulter le Créateur lui-même, n'ont jamais pu rien comprendre ni à l'essence divine, ni à la doctrine fondamentale de la création. N'étant parfaitement connu que de lui-même, c'est à Dieu de nous dire ce qu'il est. Or, il l'a fait comme il lui convenait de le faire, il l'a fait dans une seule parole; et, dans cette parole, il nous a plus dit, plus révélé, plus appris de son incompréhensible nature, que tous les livres qui parlent de Dieu et qui sont sortis de la main de l'homme. Il l'a fait lorsqu'il a dit à Moïse, le premier historien de ses merveilles, le

premier secrétaire intime de ses mystères : « Je suis celui qui suis, *ego sum qui sum*; dis au peuple : Celui qui est m'envoie vers vous, QUI EST *misit me ad vos* (1). » Parole ineffable, parole élevée dans sa simplicité, profonde dans sa brièveté !

Moïse ne pouvait exprimer d'une manière plus claire, plus tranchante, plus digne; l'être de Dieu; Moïse ne pouvait s'exprimer d'une maniére plus élevée par rapport à Dieu, parce que c'est Dieu lui-même qui s'est ainsi révélé à Moïse : *Ego sum qui sum.* D'après cette étonnante parole, « je suis celui qui suis, » Dieu n'est que l'Être, l'Être et rien de plus et rien de moins : c'est sa nature, c'est son nom essentiel, incommunicable. Cela signifie, d'après saint Thomas, que Dieu est le seul être dans lequel l'être et l'essence, qui sont deux choses distinctes dans tous les autres êtres, sont une seule et même chose. Dieu est le seul être dans lequel l'être soit la vie, la vie l'opération, l'opération la puissance, la puissance la vertu, la vertu la nature, la nature l'être. L'être est Dieu, *Ego sum qui sum.* D'après cette étonnante parole, Dieu est le seul être : il n'est pas reçu dans une nature, il n'est pas déterminé par un genre, il n'est pas circonscrit par une espèce, il n'est pas individualisé en une individualité concrète; Dieu est l'être en principe, l'être nécessaire, l'être absolu. D'après

(1) *Exod.*, III, 14.

cette étonnante parole, rien de ce qui est en Dieu n'*a été* en Dieu, rien n'y *sera*, tout y *est* : *Ego sum qui sum*. Il ne faut donc pas demander quand Dieu a été ; il ne faut pas répondre : Dieu a été toujours; il ne faut pas répondre : Dieu ne cessera jamais. Certainement, les mots toujours, jamais, disent beaucoup ; mais ils ne disent pas autant que le mot : Il est*!* QUI EST *misit me ad vos*. Les mots toujours et jamais indiquent la succession, indiquent l'avenir et le passé : en Dieu il n'y a pas de temps, il n'y a pas de succession, il n'y a pas d'avenir, il n'y a pas de passé.

Ce mot donc nous fait comprendre de la manière la plus claire, la plus précise, la permanence absolue, la permanence complète, l'éternité de l'être de Dieu, et nous dit que Dieu est éternel. D'après cette étonnante parole, il n'y a en Dieu rien de continu comme il n'y a pas de succession, il n'y a en Dieu rien en deçà ni au-delà. Il ne faut donc pas demander où Dieu est, comme il ne faut pas demander où il sera, quand il a été : il est de tous les points de l'espace, comme il est de toutes les périodes du temps. Cependant il est hors de l'espace comme il est hors du temps; il est immense comme il est éternel. D'après cette étonnante parole, Dieu est l'être complet, Dieu est l'être par soi, tandis que tous les autres êtres sont des êtres par un autre. Dieu est en lui-même la source, le principe, la cause, la raison de son être. N'ayant reçu

l'être de personne, il ne doit rien à personne; il est dégagé de toute loi, de toute servitude, de toute gêne, de toute condition, de toute dépendance. Dieu, puisqu'il est celui qui est, est aussi indépendant qu'il est immense et éternel. Enfin, d'après cette étonnante parole : *Je suis celui qui suis*, Dieu, dit encore saint Thomas, est l'être souverainement *étant;* Dieu est l'être au suprême degré, à la plus haute puissance. Dieu est l'être qui réunit en lui toutes les qualités, toutes les forces, toutes les propriétés, tous les modes, toutes les nuances, toutes les perfections : Dieu est infini de tous les côtés. Comme il est absolu et infini dans son être, il est absolu et infini dans toutes les manières de son être, dans toutes ses perfeetions : être absolu et être infini sont synonymes. Dieu donc est l'être infiniment parfait et parfaitement infini : Dieu est l'être souverain, l'être immense, l'être incompréhensible, l'être subsistant par lui-même et en lui-même. *Ego sum qui sum.*

Sans doute nous avons l'idée de l'être, parce que l'idée de l'être forme la base de toute intelligence, de toute raison, de tout langage. Il n'y a pas de raison, il n'y a pas d'intelligence, il n'y a pas de langage sans l'idée de l'être; car raisonner, parler, n'est pas autre chose qu'affirmer ou nier les différentes nuances, les différentes modifications, les différents états de l'être. C'est pour cela qu'il n'y a pas de langage

sans le verbe ; et le verbe n'exprime que l'idée de l'être. Mais cette idée de l'être que nous avons, nous ne l'avons que par concession, nous ne l'avons que par grâce, nous ne l'avons que par voie d'emprunt; et, dit saint Thomas, « c'est le reflet de l'intelligence divine qui nous donne l'idée de l'être. » L'homme, être fini, être créé, n'ayant pas l'être en lui-même et par lui-même, ne peut pas concevoir l'être d'une manière absolue; il ne peut pas saisir la portée infinie de l'être : par conséquent, il n'a pas pu inventer cette grande parole : *Je suis celui qui suis.*

Nous connaissons toutes les définitions que les hommes ont données de Dieu sans consulter Dieu lui-même : ce ne sont que des périphrases, des circonlocutions plus ou moins embarrassées, plus ou moins imparfaites, qui ne nous disent pas ce que Dieu est, mais plutôt ce que Dieu n'est pas. Cette grande et sublime parole, aussi parfaite que le Dieu qui l'a prononcée; cette forme archétype qui nous donne l'idée la plus juste, la plus claire de Dieu, à laquelle on ne peut rien ajouter sans l'amoindrir, sans l'obscurcir, sans le dégrader, cette définition de Dieu ne pouvait être donnée que par Dieu même : *Ego sum qui sum !* Ces mots donc suffiraient à eux seuls pour nous prouver, de la manière la plus évidente, que Dieu a vraiment parlé à l'homme, que Dieu s'est vraiment révélé à l'homme; que l'Écriture sainte, où nous li-

sons ce mot, cette pensée de Dieu, est vraiment inspirée, est un livre que l'homme a écrit sur la terre, mais sous la dictée de Dieu et sous l'inspiration du ciel.

Par rapport au sujet qui nous occupe, l'apôtre saint Paul déduit deux conséquences de cette grande doctrine de l'être. La première conséquence est contenue dans ces paroles : « Tout est par lui; tout est donc à cause de lui, tout est en lui : *Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sont omnia* (1). Pour comprendre ces paroles, rappelons-nous d'abord que Dieu, dans tout ce qu'il a fait, n'a eu en pensée que la manifestation de tous ses attributs. D'après donc ces paroles de saint Paul, Dieu en voulant manifester ses attributs, a tout d'abord manifesté sa puissance par laquelle il a tout créé. D'après cette même doctrine, nous connaissons qu'il n'y a rien qui ne soit en Dieu, parce que Dieu est l'être qui a en lui-même la raison de son être, tandis que les autres êtres n'ont pas en eux cette raison. Par cela même qu'il possède l'abondance, la perfection, le complément de l'être, il peut le donner aux autres : *ex ipso sunt omnia.*

Mais remarquons, nous dit saint Augustin, que saint Paul n'a pas dit que tout est de Dieu, que tout est à cause de Dieu : *Omnia ex ipso, sed non de ipso.* Car ce souffle mystérieux et divin, ce souffle qui a animé le limon, Dieu l'a créé, mais ne l'a pas tiré de

(1) *Rom.*, XI, 36.

lui-même : *ab ipso, sed non de ipso.* Par l'effet de ce souffle mystérieux et divin, Dieu a donné à l'homme une âme intelligente par la force de sa volonté et par la puissance de sa vertu, mais non pas par la communication de sa nature; l'homme lui-même, observe encore saint Augustin, lorsqu'il souffle ne tire pas le souffle d'une partie de lui-même, il ne forme pas ce souffle de sa propre substance, mais c'est en aspirant et respirant l'air par sa propre haleine. Il y a toutefois cette différence que l'homme a besoin d'air pour souffler, et que Dieu n'a besoin de rien pour créer l'âme raisonnable, l'âme vivante de l'homme; il l'a créée de rien, *ex ipso et in ipso et per ipsum.*

La seconde conséquence que tire saint Paul du mot sublime de Moïse est contenue dans ces paroles : «C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes : *in ipso vivimus, movemur et sumus* (1). » Pour comprendre cette grande doctrine de saint Paul, rappelons que celui qui n'a pas eu l'être en lui-même, par lui-même au commencement, ne l'a pas non plus par lui-même dans les instants successifs. Comme il a eu besoin d'une force infinie pour recevoir l'être la première fois, il a besoin de la même force qui lui renouvelle cette même concession à chaque instant, pour continuer à exister. La continuation de l'existence n'est donc qu'une cession, qu'une

(1) *Act.*, XVII, 28.

donation continuelle de l'être. Mais donner l'être, c'est créer; car la création n'est que la vertu infinie de Dieu donnant l'être aux choses qui ne l'ont pas. Par conséquent, c'est par la création, par une création continuelle que les êtres subsistent dans leur état et dans leur nature; c'est par une action continuelle de la puissance créatrice que nous subsistons dans notre être, et vous comprenez par là ces mots sublimes de saint Paul : « C'est en Dieu que nous vivons, que nous opérons et que nous sommes : *in ipso vivimus, movemur et sumus.* » Nous sommes des édifices n'ayant pas un fondement à eux, des plantes n'ayant pas de racines à elles, des effets n'ayant pas de causes en eux-mêmes; notre fondement, notre racine, notre cause est en Dieu. Nous dépendons de Dieu plus que le rayon de lumière ne dépend du soleil. Par conséquent, l'homme qui oublie Dieu, qui méconnaît Dieu, qui foule aux pieds les dogmes de Dieu, les lois de Dieu, le culte de Dieu, la religion de Dieu, n'est pas seulement souverainement impie et ingrat, il est absurde, il est stupide, insensé, parce qu'il s'élève contre la main puissante qui le tient suspendu par les cheveux sur l'abîme du néant et qui peut à tout instant, en lui cessant l'aumône continuelle de l'être, l'écraser, le perdre, l'anéantir, si toutefois l'anéantissement était une pénitence suffisante d'une si noire ingratitude et d'un si abominable attentat.

Maintenant que nous nous sommes élevés à cette sublime hauteur, conduits par la main de Dieu dans la connaissance du Dieu créateur, nous pouvons mieux apprécier les termes magnifiques par lesquels le dogme de la création est exprimé dans les livres saints.

La Bible, le livre par excellence, commence par ces mots : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre; la terre était vide et stérile; les ténèbres la couvraient de manière à en faire un abîme, et l'esprit de Dieu planait sur les eaux. Dieu dit : Que la lumière soit! et la lumière fut. » Quel début magnifique et noble, quel exorde digne de Dieu, quelles paroles éblouissantes de lumière, imposantes d'autorité! Jamais l'homme a-t-il parlé de cette manière? Ces paroles, je l'avoue, toutes les fois que je les lis, m'élèvent, me transportent, me ravissent. Lorsque je lis Virgile, j'éprouve du plaisir; lorsque je lis Platon, j'admire; lorsque je lis Moïse, j'adore. Ailleurs c'est l'esprit de l'homme, ailleurs je n'entends que les écoliers; ici j'entends le maître. Ailleurs c'est le style de l'homme, ici c'est le style de Dieu. Et où trouver tant de philosophie avec si peu de réthorique? Où trouver tant de grâce avec si peu d'artifice? où trouver tant de vérité en si peu de mots? où trouver tant de science dans une telle absence de prétention? Non, les hommes n'ont jamais ainsi parlé. Je me trompe : tous les prophètes, tous les évangélistes ont parlé de la même manière; mais

c'est que tous ont écrit sous la même dictée, tous ont été éclairés par la même lumière, tous ont été poussés par la même inspiration, parce qu'ils étaient tous les disciples du même précepteur, du même maître, le Saint-Esprit. Un historien profane n'aurait pas raconté de cette manière l'origine des choses; il aurait cherché à appuyer son récit sur des dogmes, à l'éclairer par des raisons, à le confirmer par des autorités. Tous ceux qui ont voulu faire l'histoire de l'origine du monde en dehors de la révélation mosaïque ne nous ont donné que des probabilités plus ou moins téméraires, des systèmes plus ou moins absurdes, ils ne nous ont donné que des romans plus ou moins ridicules, comme bientôt nous aurons lieu de nous en convaincre une fois de plus. Mais ils ne nous ont pas donné, ils ne pouvaient pas nous donner la véritable histoire de l'origine du monde. L'historien sacré, écrivant sous la dictée d'en haut, s'y est pris d'une manière toute différente. Assuré, comme dit saint Ambroise, par la parole de Dieu qu'il entend, des phénomènes auxquels il assiste en esprit, comme témoin des œuvres de Dieu : *tanquàm divini operis testis;* plein de confiance dans la mission que Dieu lui a donnée, dans la vérité qu'il doit posséder et qu'il est chargé d'annoncer au monde, Moïse déroule devant ses lecteurs une série de faits merveilleux, et cela sans preuve, sans commentaire, sans autorité extérieure,

sans dogme exposé, paraissant nous dire au nom de Dieu, maître aussi infaillible que puissant : c'est ainsi et pas autrement; croyez!

Mais cherchons à pénétrer un peu le sens de ces mots, dont chacun pourrait fournir la matière d'un livre, de plusieurs livres, et fixer les méditations de toute une vie.

Au commencement, *in principio*, d'après saint Basile, c'est dire avant tout ordre de principes, avant toute série de faits, avant toute existence des choses, au commencement de tout commencement, lorsque rien n'était commencé de ce qui commence. *In principio*, au commencement, d'après saint Ambroise, signifie que c'est de cet instant que les choses, qui étaient seulement à l'état de possibilité, ont commencé à passer à l'état d'acte; que les choses n'étant qu'à l'état d'idée, à l'état de pensée, à l'état de dessein dans l'intelligence infinie, et rien n'étant encore un phénomène extérieur, un fait accompli, une réalité physique, tout commence à être, excepté Dieu qui n'a pas de commencement. *In principio*, au commencement, signifie d'après saint Augustin, que c'est de ce moment que Dieu s'est plu à réaliser, à accomplir le décret éternel de créer le monde, dans le temps; c'est de ce moment que Dieu a commencé une série d'opérations en dehors de lui, *ad extra*, tandis que, de toute éternité, il opéra en lui-même par la génération même

d'un Verbe éternel, par l'éternelle production d'un éternel amour ; c'est de ce moment que Dieu s'est plu à créer des êtres qui eussent des causes différentes, des causes secondes, des causes finies, tout en restant lui-même cause unique, cause première, cause infinie; c'est de ce moment, au commencement, *in principio*, que Dieu a voulu créer des êtres dans lesquels il a imprimé le cachet de sa divinité, de l'unité de sa nature, de la trinité de ses personnes, de l'énergie de son être, de l'éclat de sa sagesse, de la puissance de sa vertu, des combinaisons, des rapports de son amour.

Mais, différente de la parole de l'homme, qui n'a qu'une seule signification, un seul sens, la parole de Dieu a des significations différentes et pleines de mystères cachés. La sagesse de Dieu sait, par un seul moyen, atteindre des buts différents, et par une seule opération, produire différents effets : ainsi, par un seul mot, elle nous manifeste différentes vérités. La parole de Dieu étant la vérité, chaque parole de Dieu résume, comprend toute la vérité. Ainsi, ces mots : « Au commencement, » tout en signifiant ce que nous venons d'indiquer, ont d'autres significations plus importantes encore. Tertullien remarque que le mot latin *in principio* est en grec le mot *αρχη* qui signifie naissance, pouvoir. Or, d'après cette signification, par le mot : « au commencement, » *in principio*.

Moïse a voulu entendre le pouvoir, l'autorité de Dieu, parce que Dieu c'est un roi magnifique qui, déployant le pouvoir le plus étendu, la plus absolue autorité, a créé le ciel et la terre : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* Saint Augustin et saint Ambroise nous font remarquer qu'une fois Jésus-Christ, sommé par les Juifs de dire qui il était, répondit : « Je suis le principe. » Ainsi, d'après saint Augustin et saint Ambroise, en disant : « Au commencement, dans le commencement, dans le principe, Dieu a créé le ciel et la terre, » Moïse n'a pas voulu entendre seulement « dans le principe de l'ordre et du temps, » mais aussi « dans la puissance du Fils. *Non in principio temporis, sed in Filio.* » Et cette doctrine est conforme à la théologie de saint Jean, qui nous dit que le Verbe était auprès du Père et que par ce Verbe tout a été fait, tout a été créé, et rien n'a été fait, n'a été créé sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil* (1). Ainsi, qu'il est beau, dit saint Ambroise, de voir Moïse commencer le livre des révélations divines par le nom de Jésus-Christ, par le Verbe créateur, par celui qui est le principe de tout, tandis que saint Jean finit son Apocalypse, qui est le dernier des livres de l'Écriture sainte, comme il a commencé son Évangile, par le nom de Jésus-Christ, de sorte que Jésus-Christ est le premier et le dernier mot des livres saints. En tant

(1) JOANNE, I, 9.

qu'il est Fils de Dieu et Dieu lui-même, Jésus-Christ est le principe et la fin de tout, parce que rien n'est sans lui ni hors de lui. Remarquons aussi l'ordre du mot « créa » qui, dans l'original hébreu comme dans le latin, précède le mot Dieu. Or, saint Ambroise trouve cet ordre admirable; il nous dit : L'historien sacré nous a présenté l'effet avant la cause, l'œuvre accomplie avant l'opération et l'opérateur; il nous a représenté la création avant de prononcer le nom du Dieu créateur, comme s'il avait voulu dire : Vous voyez le monde, le monde créé, vous voyez comme il est magnifique, comme il est grand, comme il est sublime; eh bien ! voulez-vous savoir d'où il sort, qui en est l'auteur? *Deus*, Dieu; cette création, c'est Dieu qui l'a faite, *in principio creavit Deus*. Eh bien ! ce mot Dieu, placé dans cet endroit, c'est la solution de toutes les difficultés, c'est la réponse à toutes les arguties des impies et des incrédules : c'est Dieu le tout-puissant qui a fait l'univers.

Que n'ai-je le temps de vous expliquer d'une manière plus détaillée les autres mots de cette introduction magnifique des livres saints ! Je m'arrête seulement à ce mot qui signale un autre grand mystère, le Saint-Esprit qui plane sur les eaux : *Et spiritus Domini ferebatur super aquas*. Comme cette image est magnifique ! comme la vérité du mystère est renfermée dans cette phrase, et comme Dieu tout entier ap-

paraît avec majesté dans ce grand drame de la création ! Le Saint-Esprit planant sur les eaux, dit saint Cyprien, c'est le Saint-Esprit qui vivifie le monde, non pas comme l'âme substantielle du monde, non, mais comme le dispensateur magnifique donnant à toutes les choses les propriétés particulières pour atteindre le but auquel elles sont destinées. Le Saint-Esprit planant sur les eaux, c'est le Saint-Esprit qui plane sur les œuvres de la création, comme la volonté, dit saint Augustin, l'idée, la raison de l'architecte plane sur les œuvres qu'il veut bâtir, qu'il veut perfectionner. Dieu, le Saint-Esprit, planant sur les eaux, nous dit saint Jérôme, c'est comme l'aigle se penchant sur ses œufs, sur ses petits, pour faire éclore les uns et achever de donner le mouvement et la vie aux autres. Et l'Église elle-même, dans les rites de la bénédiction des fonts du baptême, le Samedi-Saint, dit au Saint-Esprit : « Esprit-Saint qui, au commencement du monde, planiez sur les eaux, pour les féconder et en faire sortir la création, bénissez ces eaux. » De sorte que l'Église, par ces mots, nous révèle une grande et importante vérité; elle nous fait connaître que les mots de Moïse, « l'Esprit de Dieu planait sur les eaux, » sont des mots en même temps historiquement vrais et profondément mystérieux. Moïse en disant ces mots, non-seulement a constaté que la création matérielle est sortie de l'union de l'Esprit de

Dieu aux eaux, mais il a voulu, par ce fait matériel, prédire le grand mystère qui devait arriver au temps de la rédemption, lorsque, de l'union de l'Esprit de Dieu aux eaux du baptême devait ressortir la création nouvelle, la création de l'ordre spirituel de tous les chrétiens, de tous les fidèles, de toute l'Église : *Spiritus Domini ferebatur super aquas.*

Voilà quelques-uns des premiers traits par lesquels nos saintes Écritures essaient de nous donner une idée de Dieu, traits si admirablement développés dans la suite par les prophètes, les apôtres et tous les écrivains sacrés.

Or, je vous le demande, dans tout ce qui est sorti de la plume de l'homme, de plus parfait, de plus sublime en fait de littérature et de philosophie, est-il rien qui approche de la facilité profonde, de la grandeur imposante, de la simplicité sublime des mots de l'Écriture sainte que je viens de vous expliquer d'après nos saints interprètes? Du reste, réfléchissez vous-même à ce qui excite le plus en vous le sentiment de l'admiration et du plaisir, c'est-à-dire le sentiment du beau dans les écrits de l'homme; examinez-les sans prévention, sans fanatisme. Vous n'y trouverez que des mots bien arrangés, des phrases bien choisies, des tours recherchés; vous ne verrez, dans ces écrits de l'homme, que l'art trahissant la banalité et la servitude de la pensée; l'éloquence, la grâce trahissant la pauvreté du génie; oui, c'est la pauvreté se

parant tour à tour pour imiter la richesse; c'est la laideur se fardant pour affecter la beauté; c'est le petit esprit cherchant par de petits moyens à se faire valoir, à se rendre important et à couvrir, par le prestige de l'art et des formes, l'absence d'une grandeur réelle : c'est, en un mot, le style et le cachet de l'homme, au lieu que, dans les paroles que nous avons expliquées, c'est la grandeur de la chose qui rehausse la vulgarité des mots, c'est la magnificence de la pensée qui relève la simplicité du style. Raison humaine, rougis donc de la témérité avec laquelle tu as opposé, et tu viens encore opposer des systèmes impies, absurdes, à la majesté de la révélation de Dieu! Abaisse ton front devant la révélation des prophètes, qui ont vu Dieu, qui l'ont entendu, et au lieu de te fatiguer à la recherche de divinités chimériques, prosterne-toi devant le Dieu véritable, écoute-le; crois et adore; lui seul, il est le premier et le dernier mot de tout.

Déjà donc nous savons à quoi nous en tenir sur ceux pour lesquels l'Écriture sainte n'est qu'un livre indifférent, sur ces hommes qui méprisent ce livre divin sans le connaître, ou qui le lisent sans le comprendre, ou qui le comprennent sans l'aimer. Ce sont des enfants qui, ne connaissant pas le prix d'un livre, le déchirent; des insensés qui, ne connaissant pas le prix d'un vase antique, le brisent; ou qui, ne connaissant pas le prix d'un tableau de maître, le trans-

percent. Avec de tels contradicteurs, il n'y a pas à discuter, qu'ils nous suffise de leur dire avec saint Paul, que celui qui ne s'extasie pas devant la majesté de la parole de Dieu contenue dans les livres saints, non-seulement celui-là n'est pas un chrétien, mais il n'est pas un philosophe, il n'est pas non plus littérateur, car il se trompe d'une manière grossière en prenant pour de la philosophie de l'homme, du langage de l'homme, du style de l'homme, le style, le langage, la philosophie de Dieu. L'homme non perverti a un sens moral par lequel il *flaire* Dieu, par lequel il sent Dieu de loin, pour aller à lui, pour le chercher, pour l'attirer à lui et vivre de lui. Or, l'homme qui peut mépriser la parole sainte telle qu'elle est contenue dans les saintes Écritures, telle qu'elle nous est proposée par l'Église, est un de ces malheureux dans lesquels l'orgueil et la volupté ont émoussé le sens moral, de manière qu'ils ne voient plus que la matière là où il y a l'esprit; qu'ils ne voient plus que l'homme là où il n'y a que Dieu. Qu'ils apprennent donc non de nous mais de saint Paul qu'ils ne sont en philosophie que des sophistes, en littérature que des pédants, et en fait d'intelligence que des êtres vulgaires, bien peu sensés, bien peu clairvoyants, eux qui ne voient pas Dieu partout où il est, et qui affectent de le voir partout où il n'est pas.

C'est le reproche que nous avons tout d'abord occa-

sion de formuler contre M. Michelet, et ce reproche, quand il serait le seul que lui vaudra la production d'une œuvre telle que sa *Bible de l'humanité*, suffit bien pour donner la plus triste idée du livre et de l'auteur lui-même. Dans ce livre en effet, M. Michelet fait ouvertement profession d'athéisme, dans toute la signification du mot, et cela, sans honte et sans rougeur de face. Aussi ne se met-il nullement en souci de voir l'idée de Dieu dénaturée, effacée, avilie comme elle l'est chez les trois peuples qu'il salue comme les trois foyers de la lumière et de la vérité : l'Inde, la Perse et la Grèce.

Il faut être aussi profondément athée que l'est M. Michelet pour ne pas mépriser l'effroyable polythéisme des Hindous. Au-dessus de Brahma, le dieu « créé et créateur, » au-dessus de Vichnou qui gouverne et conserve, au-dessus de Civa qui détruit, s'étagent en effet, dans une trop savante hiérarchie, TRENTE-SIX MILLE TROIS CENT TRENTE-TROIS DIEUX (1). Ces dieux pullulent, grouillent, frétillent sur une terre affreuse à voir. Ils sortent, horribles, de tous les membres de Brahma. Ils sont représentés sous des formes monstrueuses, moitié hommes, moitié bêtes. Il y a Indra, le dieu de l'air, le Jupiter hindou ; le dieu du feu, Agni, dont M. Michelet fait à tort le premier dieu de l'Inde, et devant lequel il ne craint pas de prosterner ses genoux plus que sexagénaires ; il y a le dieu des eaux, Varouna ; le

(1) *Mahabharata*, trad. de Foucoux, p. 10.

dieu des richesses, Kouvera; Kartileya, le dieu de la guerre; Marouta, le dieu du vent; Yama, le dieu des morts; la femme de Brahma, Saravâti, déesse de l'éloquence; Ganga, la déesse du Gange, les Daityas ou Asouras, titans de l'Inde, dont le chef sera un jour vaincu par le terrible Vichnou, « armé d'une multitude de bras (1), » sans parler des Richis, qui sont les saints de la mythologie hindoue, et des soixante mille Balakhilyas, nains qui sont nés des pores de Brahma.

Voilà une partie minime des dieux qui s'agitent dans les livres sacrés de l'Inde, où les horreurs du polythéisme sont enlaidies elles-mêmes par les monstruosités d'un panthéisme plus hideux, plus absurde encore. Quoi de plus absurde que ce chant du Mahabarata où le poëte salue Brahma comme « étant et n'étant pas » à la fois, ou cet autre où, quelques pages plus loin, il parle du « grand œuf, germe imperceptible de toutes choses, d'où est sorti Brahma lui-même (2). » Et dans ces théogonies indienness, aucun reflet de cette beauté admirable qui éclate sur les corps et les images des divinités Grecques. Une révoltante lubricité dévore tous ces Dieux de l'Inde qui ne sont aptes qu'à la génération, et dont les généalogies sont odieuses. Ces quelques observations suffisent pour montrer jusqu'où

(1) *Bhagavata-Purana,* trad. d'Eugène Burnouf, t. I. page 85.

(2) *Mahabhârata,* page 9.

est descendu, en fait de religion, le niveau des intelligences Indiennes. Cependant rien dans tout cela ne fait reculer M. Michelet; rien ne semble même offusquer son imagination et ses regards; loin de là, il aime à constater que l'Inde a été la première « a faire les Dieux, et il s'extasie devant « son noble culte, de haute et fière conception, » qui révèle « le caractère grandiose de cette race (1) ». Nous aurons plus d'une fois occasion de constater à notre tour que M. Michelet n'est pas difficile en fait de religion.

Nous en trouvons une preuve nouvelle dans son admiration enthousiaste, exagérée pour la Perse, qui figure, dans son livre, au second rang des peuples de la lumière. Là, selon le complaisant historien, tout est lumineux, *tout est pur, tout est vrai*. Cependant, un fait au moins aussi certain que les affirmations de M. Michelet, c'est que, pendant les plus belles périodes de leur histoire, les Perses ont défiguré l'idée de Dieu par le dogme honteux de l'éternité de la matière. Cette erreur monstrueuse reparaît presque à chaque page des livres zends, leurs traditions sacrées; témoin ces paroles du Yama dans le Zend Avesta : « J'invoque les astres, la lune et le soleil, lumières qui sont sans commencement, *incréées*. » L'histoire a dit aussi le culte superstitieux, idolâtrique, que les anciens Perses rendaient au feu, et M. Michelet essaie en vain d'ima-

(1) *Bible de l'humanité*, pag. 34, 31.

giner que le feu en Perse n'était pas un Dieu, mais uniquement un symbole. Quoi ! un symbole ! comment le croire quand, dans l'Avesta, Ormudz lui-même élève la voix et s'écrie : « Afin que ta prière soit exaucée, il faut t'adresser au feu, qui est le grand roi. » Un symbole ! mais Strabon n'est pas moins clair : « Les Perses, dit-il, adorent le feu perpétuel qu'ils entretiennent sur leurs autels. » Un symbole ! mais on punissait de mort quiconque s'approchait du feu sans s'être lavé les mains, quiconque attisait le feu avec sa bouche. Et quand, bien des siècles après Zoroastre, le christianisme, comme une belle fleur, s'épanouit en Perse, un très-grand nombre de chrétiens, d'adorateurs du vrai soleil, du feu immatériel et de la lumière invisible, furent livrés aux plus cruelles tortures pour n'avoir pas voulu adorer ce prétendu symbole, ce petit soleil de la terre, ce feu banal, cette lumière vulgaire. Dans la Perse, donc, à côté du dogme absurde de la matière éternelle, on trouve la plupart des monstruosités du paganisme, le dualisme, le polythéisme, l'idolâtrie, le fanatisme. Et cependant *tout y est vrai*, dit M. Michelet.

Le sophiste athée salue avec le même enthousiasme la Grèce, cette patrie des divinités olympiques, et, loin d'écouter le cri de la raison qui se révolte à l'aspect de cette multitude de dieux de toute catégorie et de tout étage, il félicite cette terre classique du poly-

théisme d'avoir personnifié toutes les forces de la nature et de les avoir ensuite divinisées. C'est là, selon lui, ce qui constitue la grandeur exceptionnelle, la célébrité prodigieuse de ce pays privilégié. Dès lors, continue M. Michelet, cherchant à voiler l'absurdité de l'idée sous le pittoresque de l'expression, il dut y avoir dans l'Olympe des Grecs plusieurs *gammes* de divinités, parce qu'il y a ici-bas plusieurs *gammes* de forces naturelles; il y a la gamme de la terre, où l'on trouve d'abord l'antique *Goa*, *Terra mater*, *Dé Méter*, ou Cérès, et, quoique rien ne doive plus étonner quand on a lu quelques pages de M. Michelet, on s'étonne, malgré soi, de la sensibilité historique qu'il donne à la fable poétique, à l'enlèvement romanesque de Proserpine, fille de Cérès, emportée aux bords du Styx par l'inexorable Pluton. Il y a la gamme de l'air, où Zeus domine superbement, entouré de Junon, qui est, à l'origine, l'air femelle; d'Apollon, divinité dorienne; de Pallas, et enfin d'un petit Jupiter tapageur, Éole. Il y a la gamme de l'eau, que représente cette divinité des pirates cariens, Poséidon. Il y a la gamme du feu, où s'agitent pêle-mêle les Cabires, les Cyclopes, Vulcain, Latone, Phœbus et surtout Prométhée, le sublime vaincu.

Les charmes que les Muses antiques, voire même celle d'Homère, d'Ovide, de Virgile, etc., ont essayé de répandre sur cette nuée de dieux de toute prove-

nance et de tout calibre, n'empêcheront jamais que l'histoire ou plutôt la légende de chacun d'eux ne soit une honteuse série de turpitudes. Ainsi, pour mettre en évidence le premier de tous, qu'était-ce que le fameux Jupiter, sinon un tyran colère et lubrique, ayant toutes les passions, tous les sens de l'homme, même le sens *abject*, selon l'expression d'un grand orateur de notre époque, et ne rougissant pas, dans l'ardeur qui le dévore, de raconter lui-même l'histoire de ses nombreux adultères? Qu'étaient-ce que toutes ces autres divinités chez qui la beauté morale fait totalement défaut et dont les grâces physiques constituent tout le mérite : la blanche Vénus, aux doux sourires; Minerve, aux yeux glauques; Vulcain, le forgeron illustre; Mars, l'invincible guerrier devant lequel tombent les remparts; Cérès, la blonde; l'Aurore, aux doigts de rose; Thétis, aux pieds d'argent, et tant d'autres dieux presque innombrables, sinon autant de personnifications du sensualisme et de la volupté, donnant l'exemple, inspirant le désir de tous les honteux plaisirs; et l'expérience a montré avec quelle frénésie l'homme, cet être si faible, se précipita dans tous les désordres dès qu'il vit les dieux s'y jeter eux-mêmes avec les mêmes ardeurs que lui?

Tous ces errements honteux, toutes ces conséquences inévitables d'un odieux polythéisme ne diminuent en rien la vénération de M. Michelet pour la

Grèce, ce troisième peuple de la lumière, qui tomba et vécut si longtemps dans l'abîme des plus profondes ténèbres. Et ce qui rend cette admiration plus inexplicable pour ces prétendus peuples de la lumière, l'Inde, la Perse et la Grèce, c'est qu'elle porte précisément sur le côté qui devait, ce semble, inspirer le plus d'horreur, sur ces monstrueuses catégories de dieux multiples, le plus souvent odieux et bizarres. Avec des tendances moins prononcées pour l'athéisme, pour l'antithéisme le plus absolu, M. Michelet eût cependant pu constater quelque point lumineux au sein de ces nations qu'il proclame les brillantes et majestueuses reines de l'antiquité. Sans ce parti pris d'effacer partout le nom et jusqu'à l'idée de Dieu, du Dieu véritable, unique, qui dérange l'ordre ou plutôt le désordre de ses conceptions, qui gêne ses passions et son orgueil, il eût facilement retrouvé dans ces traditions antiques des vestiges de l'unité de Dieu; il eût entendu, il eût compris ces beaux hymnes que tous les peuples chantent à la gloire du Dieu créateur, de l'arbitre suprême, et, dans ce sublime concert, il eût remarqué la voix de l'Inde appelant Brahma, c'est-à-dire Dieu, « le prééminent, le créateur de tout, l'éternel, l'impérissable, l'inaltérable, l'unique, l'universel, l'excellent, le père de tous les êtres (1); » il eût re-

(1) Expression textuelle du *Mahabharata*, poëme antérieur au *Ramayana*.

marqué la voix de la Perse donnant à Ormudz le nom magnifique de « Sage éternel, de qui seul découlent toute vie, toute vérité, tout bien (1) ; » il eût remarqué surtout la voix de la Grèce, et, en écoutant tous ses poëtes au génie divin, tous ses chantres à la bouche d'or, Hérodote, Hésiode, Homère, Sophocle, Eschyle, Euripide, Ménandre, Théognide, Socrate, Platon, Aristote, il eût saisi la grande vérité proclamée dans toutes ces grandes et suaves harmonies ; il eût compris ce θεος, si fréquent chez tous ces nobles représentants de la sagesse antique, et ce seul mot, au lieu des honteuses théogonies imaginées par les passions humaines, lui eût révélé, au milieu des contradictions et des incohérences de toutes les mythologies profanes, la lucidité du dogme fondamental, la force de la vérité impérissable d'où découlent toutes les autres, la croyance à l'unité de Dieu.

Avec quelque peu de bonne volonté, avec cette étendue d'érudition qui doit caractériser le célèbre historien, il eût été également facile à M. Michelet de constater la perpétuité et l'universalité de cette croyance, que l'on aime à retrouver même au sein des plus épaisses ténèbres, et des plus honteux errements de l'humanité. Oui, ce cri vers un seul Dieu, créateur et arbitre souverain du monde, a retenti dans la poitrine de tous les peuples. Tous, même ceux

(1) *Zend-Avesta*, t. I, p. 418.

que M. Michelet, par une partialité dont il lui serait difficile de rendre raison, considère comme peuples du crépuscule et de la nuit, et que l'histoire a placés au même rang, si ce n'est à un rang supérieur à celui de ces trois nations privilégiées à qui vient d'être dévolu le monopole de la lumière, tous ont été fidèles à reconnaître la puissance et la Providence d'un Dieu unique. Ainsi, que M. Michelet interroge l'Egypte, et elle lui répondra par toutes les voix qui s'élèvent de ses tombeaux et de ses ruines, par tous les caractères empreints sur ses monuments, depuis l'humble mausolée du désert jusqu'aux cimes majestueuses des pyramides, qu'elle reconnaît un Dieu antérieur à tous les autres, un Dieu unique dont tous les autres ne sont que des imitations grotesques, à qui appartiennent exclusivement les attributs de Dieu suprême et créateur (1). Qu'il interroge la Chine, dont les traditions ne le cèdent pas en antiquité à celles de la Perse et de l'Inde, et il verra, bien des siècles avant Confucius cette grande nation s'agenouiller devant « *Tien* » qui est le suprême Seigneur, qui pénètre tout, qui comprend tout, qui conserve le ciel et soutient la terre...; qui est si élevé qu'on ne peut l'atteindre, si profond qu'on ne peut le sonder...; c'est l'Être existant par lui-même, c'est l'Être tout être (2). Qu'il in-

(1) De Rougé. *Revue archéologique*, VIII, 193.
(2) *Chou-King*, et *Lettres édifiantes*, I, 109.

terroge l'Asie occidentale, cette terre rongée de corruption et de débauches, et ces races efféminées, si ensevelies quelles soient dans toutes les orgies païennes, auront encore leurs moments de lucidité et de réveil pour saluer dans leur dieu Bel ou Baal le Dieu suprême, le Dieu créateur, défiguré, il est vrai, mais reconnaissable encore sous les formes les plus hideuses du polythéisme oriental. Qu'il interroge enfin Rome elle-même, qui, en subjuguant toutes les nations, est restée l'esclave de toutes les erreurs, le foyer de toutes les abominations, de tous les vices, et Rome protestera plus énergiquement encore que tous les autres peuples de sa croyance à un seul Dieu. Elle aussi, mettant ce nom significatif, *Deus*, sur les lèvres de ses poëtes, de ses orateurs et de ses sages, dira comment dans l'intimité de sa conscience, dans le sanctuaire de son âme, elle regarde le polythéisme comme n'étant que d'apparat et de convenance, et le monothéisme comme l'expression de la vérité. Mais non, M. Michelet s'est étudié à fermer l'oreille à toutes ces grandes voix des générations humaines venant tour à tour déposer aux pieds du Dieu suprême et tout-puissant l'hommage de leur foi et de leur amour. Le nom, l'idée seule d'un Être suprême l'offusque, le gêne, le décontenance. Au lieu de contempler les preuves de son existence écrites partout dans les splendeurs de la création et dans les annales des peuples, il détourne lâchement les re-

gards, il fouille d'un œil avide dans le cloaque immonde des superstitions païennes; et quand, au plus profond de ces abîmes de corruption et d'erreurs, il a pu ramasser quelques vieux débris de panthéisme ou de polythéisme, attestant qu'il n'y a pas d'autre dieu que le Dieu-nature, que le Dieu-humanité, ou même qu'il n'y a pas de Dieu du tout, il s'applaudit de sa trouvaille; l'année marquée par cette bonne fortune, fait époque dans sa vie; il se proclame nouveau prophète initié à la bible de lumière, et il est heureux, il est fier d'être du nombre de ces insensés, dont le prophète réellement inspiré, dans la bible véritable, a qualifié la folie. *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.*

II

L'HOMME SELON LES ENSEIGNEMENTS DE LA FOI ET L'HOMME SELON LES ERREMENTS DE LA RAISON

Un mot du texte sacré suffit pour nous donner de Dieu une idée digne de Dieu lui-même, *Ego sum qui sum,* je suis celui qui suis! Cette expression sublime nous révèle en Dieu le principe et la plénitude de l'Être portés au suprême degré de puissance, de perfection, de durée. Un mot, également de nos saints livres, nous en dit plus sur la grandeur véritable, sur l'origine et les destinées de l'homme que ces mille systèmes imaginés par les penseurs de tous les temps sur l'organisation physiqué ou intellectuelle, individuelle ou sociale de l'humanité. *Creavit Deus hominem ad imaginem suam;* Dieu créa l'homme à son image : ce seul mot suffit pour me faire voir dans ma nature quelque chose de plus grand et de plus précieux que

tout ce que le monde peut offrir à mes regards. Dès lors, gémissant sur l'abject naturalisme de ceux qui se ravalent eux-mêmes, jusqu'à ne voir dans l'homme que le ***frère du brin d'herbe qui végète et du bœuf qui rumine*** (1) ; déplorant également la folie de ceux qui n'aspirent à rien de plus qu'aux biens périssables et aux frivoles jouissances de la terre; je songe avant tout à me revêtir de cette sublime grandeur que m'assure la noblesse de mon origine, et ne rencontrant nulle part ici-bas un bonheur stable, ni calme parfait, ni demeure permanente, je salue, dans un transport de joie, à l'horizon de cette vie, une patrie ultérieure où Dieu me réserve une félicité sans mélange, des jouissances ineffables, infinies, seules capables de remplir et de satisfaire la vaste capacité de mon âme.

Ici encore, oublions le triste livre de M. Michelet. Quand on en a lu quelques pages, on sent le besoin de le fermer, et de chercher ailleurs de moins désolantes doctrines. Demandons donc au livre divin ce que nous sommes; un seul accent de ses sublimes oracles, un seul texte de ses pages radieuses suffira pour venger l'homme insulté dans son origine comme dans ses destinées, et de tous les blasphèmes de l'impiété, et de toutes les hontes du matérialisme où ses

(1) M. Michelet.

prétendus libérateurs viennent impudemment le plonger.

Lorsque je contemple les cieux, ouvrage de vos mains, s'écriait le prophète-roi, les astres et les étoiles dont vous avez posé les fondements, je me demande : Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, pour attirer vos regards et vos soins? L'homme fut créé à l'image de Dieu, reprend l'Esprit saint. *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.* Ce seul mot répond à l'étonnement du prophète; ce seul mot nous révèle la splendeur de notre origine et la glorieuse destinée qui nous attend.

Je me reporte par la pensée à ce jour mémorable où Dieu après avoir créé tous les êtres, créa l'homme, qui devait les gouverner, et fit paraître ce roi du monde, après avoir orné l'univers, qui lui servira de palais.

Dieu dit, et à sa parole féconde l'univers jaillit du néant. Le grand livre de la nature est écrit; mais à quoi bon un livre, s'il n'y a pas de lecteur? A quoi bon un magnifique tableau, s'il n'y a ni spectateur, ni admirateur? Or ce lecteur, cet admirateur n'existe pas. Les anges n'avaient besoin ni de ce livre ni de ce tableau; ils connaissent l'auteur en lui-même, ils lisent sa pensée dans sa divine essence, ils le voient face à face. Pour les animaux et les plantes, ce spectacle est comme s'il n'était pas, ils sont privés d'intelligence. Encore un coup, à quoi bon ces magnifiques harmonies?

Le monde existe comme un palais grandiose; suspendus à la voûte du ciel, comme autant de lustres, des millions d'astres l'éclairent nuit et jour. La terre entière est couverte d'un riche tapis vert, émaillé de fleurs de toute espèce; l'air est embaumé des plus agréables parfums, les arbres sont chargés de fruits; les ruisseaux murmurent, les poissons se jouent dans le sein des ondes; les oiseaux, comme autant de musiciens, font retentir les solitudes du monde des plus agréables concerts; les animaux attendent, dans un respectueux silence, le maître qui doit les commander. Tout est prêt.

C'est ainsi, dit saint Chrysostôme, que, lorsque l'empereur doit faire son entrée dans une ville, toutes les personnes attachées à son service prennent les devants, afin qu'à l'arrivée du maître tout soit disposé à le recevoir. Mais quel sera le lecteur de ce grand livre, le spectateur de ce magnifique tableau? Attends, mortel, et prête l'oreille. Après avoir jeté un dernier regard sur le monde et reconnu que tout y était bien, Dieu rentre en lui-même... il délibère... il se consulte; puis, sortant tout à coup de son mystérieux conseil, il dit : *Faisons!* Quel est donc l'être qui va paraître? Un ange? non. Un séraphin? non. Le spectateur du magnifique tableau, le lecteur du grand livre qui vient d'être écrit, l'anneau sacré qui doit unir les deux extrémités de la chaîne des êtres, le

pontife de la nature, l'héritier du diadème, le roi de l'univers qui va rehausser l'éclat de tant de merveilles, voulez-vous savoir son nom? Il s'appelle l'homme!! Oui, ce chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, cet être que toute la nature appelle, attend avec respect, c'est l'homme, c'est vous, c'est moi!

Quand Dieu féconda le néant, quand il prit les globes radieux et les jeta roulants dans l'espace, un mot, un seul mot lui suffit : *Dixit et facta sunt!* Quand il créa les animaux, il dit : « Que l'eau produise des poissons; » et les monstres marins se promenèrent dans les profondeurs des eaux. Il dit encore : « Que la terre produise toute âme vivante, les quadrupèdes et les reptiles, » et les vastes solitudes du monde se sont peuplées d'animaux. Mais quand il s'agit de créer l'homme, l'auguste sénat de la sainte Trinité s'assemble : Dieu délibère. Mais, quoi! n'était-ce pas pour étendre le firmament, pour creuser le vaste bassin des mers, pour suspendre ces globes lumineux qui se jouent au milieu d'un vide immense que Dieu devait délibérer? Non. Pour tout cela, la toute-puissance du Père n'a eu qu'à parler : *Dixit et facta sunt!* Mais, pour créer l'homme, il rentre en lui-même. *Faciamus.* Et où Dieu en prendra-t-il le modèle? Lui donnera-t-il la vivacité du feu, l'agilité de l'air, la rapidité de la foudre, l'immensité des cieux? Non. Faisons l'homme à notre image : *Ad imaginem et si-*

militudinem nostram. Faisons l'homme à notre image, afin que toute créature s'abaisse en voyant dans la substance humaine les traits de la filiation divine et les empreintes du monarque souverain qui l'a produite.

Lorsque Dieu a tiré de la terre le corps de l'homme, qui doit servir à l'âme de sanctuaire et de vêtement, il achève le perfectionnement de cet être, en tirant de son sein l'âme qui doit l'animer et le régir : *Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem.* Ainsi fut créée cette âme, que Dieu regarde comme son œuvre par excellence et qu'il n'a pas tirée du néant, comme les autres créatures, par une voix impérieuse, mais par un amoureux soupir. *Non per vocem jussionis factus, sed respiratione creatus*, cette âme, qui est le souffle de Dieu, son soupir, l'épanchement de toutes ses tendresses. C'est alors qu'apparut l'image de la Trinité dans la créature humaine, selon l'éloquente interprétation de Bossuet, dans son *Livre des Élévations* : « Semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Heureuse créature et parfaitement semblable à Dieu, si elle s'occupe uniquement de lui! Alors, parfaite dans son être, dans

son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce qu'elle entend... Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence et la vie de son amour. »

L'incrédule, et entr'autres M. Michelet, traitera peut-être de chimère cette ressemblance avec notre Père céleste; il nous en demandera la preuve. Eh bien ! il va lui-même nous la fournir : je la tirerai de son propre fonds. Oui, lui-même fut créé à l'image de Dieu, et, quoi qu'il fasse, il en présentera toujours l'empreinte ineffaçable. Il peut, il est vrai, la méconnaître; il peut la déshonorer, la souiller, mais l'anéantir, jamais. Je veux la lui placer aujourd'hui devant les yeux : qu'il rougisse en la fixant, mais qu'à l'avenir il l'honore.

Et d'abord, je lui demanderai de jeter autour de lui ses regards. Qu'aperçoit-il? Une variété prodigieuse d'êtres animés, compagnons fidèles de son existence, habitants contemporains du même climat, respirant le même air, échauffés par le même soleil. Pendant que ces animaux privés de la parole, guidés par un instinct héréditaire, courbés vers la terre, que seule ils connaissent, cherchent de l'œil, à sa surface, les objets qui conviennent à leurs appétits et aux besoins de leur conservation, le souverain de ces tribus diverses s'avance majestueusement au milieu d'elles. Tout en lui annonce le maître de la terre. Son attitude est celle

du commandement ; il se distingue par un front calme et élevé, par une physionomie ouverte et noble, où viennent se réfléchir et se peindre les affections de son âme ; par un regard sublime qu'il semble adresser à son Créateur. Du pied il foule la terre, sa tête et sa pensée vont se perdre dans le ciel, sa patrie ultérieure. Quelle distance entre lui et la brute, et M. Michelet peut-il être de bonne foi, quand, avec un cynisme honteux, il semble affecter de la méconnaître ?

Le prophète-roi a donc raison de s'écrier, dans un transport de reconnaissance : « Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! pour que vous l'ayez comblé d'honneur et de gloire ? Vous avez soumis à son empire tous les ouvrages de vos mains : et les troupeaux qui paissent dans les champs, et les poissons qui sillonnent le sein des ondes, et les oiseaux qui fendent les plaines plus liquides encore de l'air. » Cette domination terrestre de l'homme n'est-elle pas un emblème de sa puissance souveraine sur tout ce qui existe ? *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.* Ah ! c'est que l'homme seul porte l'empreinte des traits du Créateur qui l'a fait à son image.

Si des êtres animés et vivants nous passons à la matière insensible et inerte, nous la verrons encore soumise au pouvoir de l'homme. En effet, parcourons le monde civilisé : il nous présente des campagnes fertiles et riantes, des habitations agréables, des cités

florissantes, où jadis il n'offrait que d'arides déserts, des eaux stagnantes, d'immenses et impénétrables forêts. Ces heureux changements, par qui sont-ils faits? Cette seconde création, par qui a-t-elle été opérée? Par l'homme. Sous sa main intelligente à la fois et laborieuse, la terre a pris une nouvelle face : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.*

Voyez-vous ces hommes audacieux? Ils ont quitté la terre pour s'abandonner à l'inconstance de l'Océan. A leur char sont attelés les vents. Ces tyrans de l'air, si longtemps indomptés, maintenant sont contraints de céder à la puissance qui les maîtrise, de plier leurs caprices à sa volonté, d'enfler ses voiles et de lui ouvrir péniblement un passage à travers les flots soulevés, jusqu'à ce que, arrivée au port, elle leur permette enfin le délassement et le repos. Que de calculs, que de rapports auparavant inconnus! que de combinaisons présentent ces vastes habitations flottantes! Quelle justesse dans leurs proportions! Quel génie créateur dans ces industrieux et fiers dominateurs des mers! *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.*

Dans le monde des arts, n'admirez-vous pas ces tableaux qui semblent respirer la vie? Quelles nobles et touchantes impressions dans les uns, quelle étonnante composition dans les autres! Comment la toile s'est-elle animée? d'où lui vient le sentiment, la vie? Par quel enchantement une surface s'est-elle élevée en

rochers, en montagnes, et creusée en vallées profondes? Par quel art magique les voyons-nous se prolonger dans le fond en une perspective lointaine qui se perd et touche à l'horizon? Si la nature n'y est point en réalité, j'en vois du moins une imitation exquise : c'est, si j'ose ainsi parler, une création en peinture. Certes, il portait en lui l'image du Créateur, celui qui, à son exemple, a su enfanter de pareilles productions : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.*

Qui ne connaît l'empire que les hommes exercent sur leurs semblables, par la plus noble, par la plus puissante des armes, la parole? Rappelez-vous ces orateurs fameux de la Grèce et de Rome, qui semblaient à leur gré soulever ou apaiser les flots de la multitude, ou plutôt, représentez-vous ici l'enthousiasme et les transports que devait ressentir notre capitale, lorsqu'elle entendait la voix du premier de nos orateurs, j'ai presque dit des orateurs de l'univers; ce génie incomparable qui fut la gloire du siècle qui les réunissait toutes, et qui sera lui-même éternellement celle de notre patrie. Cette force de raisonnement, cette énergie de langage, cette sublimité de pensées, d'où, je vous prie, arrivaient-elles à Bossuet? Il les puisait à cette source céleste que la main du Créateur a placée au cœur de l'homme : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.* Encore une fois, où trouver ailleurs que dans l'homme ces traits de sublime res-

semblance que nous portons en nous avec l'auteur de tant d'autres merveilles laissées à une distance infinie de nous.

On nous parle de ces globes énormes qui roulent au-dessus de nos têtes, et près de qui, dit-on, nous ne sommes rien; mais d'abord ne les saisissons-nous pas en imagination? Notre pensée ne va-t-elle pas de l'un à l'autre d'un vol facile et rapide? De plus, est-ce par le volume des masses qu'il faut mesurer le prix, la valeur des créatures? Qu'est-ce qu'une masse aveugle, inerte, insensible, à côté de l'être actif, intelligent? Ces globes projettent au loin des flots de lumière, mais en sont-ils eux-mêmes plus clairvoyants? Ils roulent perpétuellement dans un même cercle et n'ont pas encore appris à le connaître; ils ne savent pas, comme nous, par quelle loi, par quel ordre il prennent leur route accoutumée, sans pouvoir s'en écarter jamais.

Vous me parlez de l'extrême vitesse qui les emporte; mais si leur mouvement effraie mon imagination, s'il échappe à mon œil par sa rapidité, il ne saurait échapper à la puissance de mon calcul ; je suis ou devance leur course à mon gré; je prescris même à chacun le temps qu'il doit mettre à l'achever. Je lui dis : « A telle heure, tu t'éloigneras, » et il s'éloigne : « Tu reparaîtras à telle heure, » et il reparaît. Ne dirait-on pas que, dans ma voix, il a entendu l'ordre même du Tout-Puissant? Le géant de la fable supportait pénible-

ment le ciel sur ses épaules, il fléchissait sous le faix; mais l'homme porte l'univers dans sa tête; son âme, sans sortir d'elle-même, s'élance par la pensée vers les plus hautes régions, vers les objets les plus éloignés. Franchissant tous les espaces, elle s'élève sur ses ailes jusqu'aux cieux, elle descend jusqu'aux plus profonds abîmes. Elle se reporte aux temps les plus reculés; elle envisage et prévoit l'avenir. Homme, voilà ton domaine, contemple ta grandeur! Tout aboutit à cette âme qui a été produite pour être le lien de deux extrêmes, et le centre commun où doivent se rencontrer le fini et l'infini. Mais à tous ces traits de notre puissance d'intelligence et de génie, je reconnais en nous l'image et l'émanation de la puissance incréée et créatrice, et je proclame dorénavant au monde cette grande vérité : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.*

Toutefois nous n'avons fait ressortir encore que quelques points de ce magnifique tableau. Ce n'est ni par les talents, ni par les dons de l'esprit que nous ressemblons davantage à Dieu, mais par nos sentiments, nos affections, nos vertus, en un mot, par le cœur. C'est dans le cœur surtout que son image est empreinte; c'est dans le cœur que les attributs de la divinité se retracent avec plus de pureté, plus de charmes. Là, comme sur un autel consacré au Seigneur, sont immolées les passions qui offensent le ciel et troublent la terre. Là, sont offerts au Créateur et à nos

semblables les sacrifices généreux du renoncement à soi-même. Là, règnent la vérité, la candeur, la simplicité, l'innocence et la pureté qui, pareille au rayon du soleil traverse une atmosphère impure et n'en est point souillée. Là surtout brûle la charité, fille chérie du ciel, laissée après le péché à la terre pour tempérer les rigueurs de la sentence et essuyer les larmes de l'infortune.

Au commencement, Dieu plaça dans un océan de lumière un astre bienfaisant pour verser la chaleur et la vie sur les habitants de ce globe, depuis le premier jusqu'au dernier des jours. Il mit de même au sein de l'homme la douce charité, pour unir entre eux, par les liens d'une affection fraternelle, les enfants de la grande famille humaine ; la charité ne voit dans tous les hommes que des amis, des frères; son tendre intérêt se répand sur tous les êtres sensibles et raisonnables, quelque part qu'ils existent. Rien de ce qui vient de Dieu ne lui est étranger ou indifférent. Que dis-je encore? L'univers entier ne suffit pas à l'immensité de ses ardeurs; il lui faut, pour aliment, l'infini; il ne lui faut pas moins que son Créateur même. Elle s'élève, s'attache à lui et l'adore; elle invite la nature entière à le glorifier avec elle, se réjouit de sa félicité suprême, aspire à s'unir enfin entièrement à lui, comme à son origine première et à sa dernière fin. Ah ! c'est ici que devraient s'élever avec

transport nos actions de grâces vers Dieu ; c'est ici que je voudrais faire retentir dans tous les cœurs cette vérité si consolante, si ravissante pour tous : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.*

Voilà donc l'homme selon les enseignements de la foi et de la saine raison ; le voilà avec sa noblesse, avec sa grandeur ; voilà le fidèle portrait de son âme, avec les traits de sa filiation divine ; voilà cette âme qui, par son intelligence, sa mémoire et son amour, est l'image fidèle de Dieu qui l'a crée ! N'en déplaise à M. Michelet, notre gloire, notre bonheur, est de travailler à conserver dans notre âme l'empreinte ineffaçable de Dieu, et à faire reluire en elle les traits de cette divine ressemblanee ? Le peintre, pour approcher de plus près de la réalité, de l'original qu'il veut représenter, jette souvent ses regards sur les traits de celui dont il veut retracer l'image. Ainsi devons-nous constamment fixer les nôtres sur notre divin modèle, afin que toutes nos actions, nos discours, nos sentiments, nos désirs forment et expriment quelque chose de la divinité en nous. Nous allons voir combien s'écartent de ce sublime idéal ceux qui ont perdu de vue ce type primordial que Dieu s'est proposé à lui-même en faisant de l'homme le monarque de l'univers et le chef-d'œuvre de la création.

M. Michelet, comme tous les autres et plus que tous les autres, s'est étrangement mépris sur ce qui cons-

titue la véritable grandeur de l'homme. Dans le vertige de son admiration irréfléchie et ridicule pour les peuples auxquels il attribue le privilége exclusif d'avoir conservé les traditions primitives, il ne s'aperçoit pas, ou affecte de ne pas s'apercevoir que ces prétendus peuples de la lumière n'ont pas moins avili et déshonoré la dignité humaine que la majesté divine. Rien de plus avéré cependant que ce fait attesté par tous les monuments de l'histoire, par toutes les voix du passé, que l'homme, image du Créateur, n'a pas été longtemps respecté là où ont été méconnues la majesté du Créateur et l'idée de Dieu lui-même. Un coup d'œil jeté de nouveau sur ces contrées modèles, sur ces races favorites, nous révélera à un nouveau point de vue la valeur des appréciations de M. Michelet, et nous le montrera également insouciant de sauvegarder aucun de ces grands principes sur lesquels reposent immuablement les droits et le respect de l'homme, aussi bien que les droits et le respect de Dieu.

D'abord, pour ce qui concerne l'Inde antique, cette terre où fleurit si longtemps l'âge d'or, selon M. Michelet, qui ne sait que ce peuple a été l'inventeur de la caste, fruit empoisonné, conséquence désolante d'un principe également funeste, le fatalisme, préjugé quarante fois séculaire, encore aussi vivant de nos jours qu'il l'a jamais été, et qui rend plus sensible

que chez aucune autre nation la différence des races ou des conditions sociales. Le paria de l'Inde est esclave, le pire, le plus ravalé des esclaves, c'est là un fait d'une évidence proverbiale, et comment ce fait a-t-il donc échappé à l'attention de M. Michelet, si chaud partisan, si ardent proclamateur du régime de la parfaite égalité entre tous les hommes ? Un autre fait non moins honteux pour l'Inde, c'est la polygamie qui y marche de pair avec le polythéisme. Le père de Rama, dans le poëme de *Valmiki*, a *trois cent cinquante femmes* (1). Et, à toutes les pages, on voit les principaux personnages du poëme escortés de pléiades d'épouses ou plutôt de concubines. Car là où la femme n'est pas la *matrona unius viri*, elle ne mérite que le nom de concubine dans toute la force étymologique de ce mot. Toute grandeur lui est enlevée avec la grandeur de l'unité. Si elle n'a plus *tout* le cœur de son mari, elle n'a que son corps ; donc, elle est déshonorée. Ajoutez à cela les conséquences inévitablement funestes de mariages beaucoup trop prématurés, comme le reconnaît M. Michelet lui-même ; l'homme de trente ans, d'après les lois de Manou, devait épouser une femme de douze, et l'homme de vingt-quatre ans, une femme de huit (2) ; et vous en serez à vous demander quelle peut être la source de pareils enthousiasmes

(1) *Journal des savants* 1859, p. 746.
(2) *Bible de l'humanité*, p. 44.

pour un peuple où, plus que partout ailleurs peut être, l'homme a oublié ce qu'il doit à Dieu et ce qu'il se doit à lui-même.

La Perse, comme l'Inde, a méconnu les droits de la dignité humaine, et là aussi, d'après le témoignage de tous les historiens grecs, on trouve l'homme courbé sous le joug de l'esclavage, la femme avilie par l'inceste et la polygamie. D'après Strabon, Diogène, de Laerte, Agatarchide, etc., chaque Perse pouvait avoir plusieurs épouses légitimes, et entretenir encore un très-grand nombre de concubines; les mariages entre les proches parents étaient non-seulement autorisés, mais prescrits par la loi, et d'après le témoignage unanime de l'antiquité, il est également prouvé que les unions incestueuses avec la mère, la sœur et la fille y étaient très-fréquentes. Quant à l'esclavage établi chez les Perses, on sait qu'il y était d'une condition pire que dans bien d'autres contrées, et la plupart des historiens, même païens, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur indignation à la vue de ces troupeaux d'esclaves réduits chez les Perses à un sort peu différent de celui des animaux. Cependant, à en croire M. Michelet, voilà un peuple éclairé qui a su réaliser l'idéal de la famille; là, tout est vrai, tout est pur; là, l'homme règne par le travail, la justice, et la femme est l'objet d'un respect religieux (1). On le

(1) *Bible de l'humanité.*

voit, M. Michelet a mis en oubli et perdu de vue jusqu'aux moindres notions de l'ordre moral, social et religieux.

Et la Grèce, ce peuple que M. Michelet a proclamé le peuple éducateur par excellence, est-il vrai qu'il ait mieux compris, mieux respecté surtout les droits sacrés de la famille, mieux sauvegardé la dignité de l'homme et de la femme. A cette assertion si hasardée de M. Michelet, que *l'esclavage a été longtemps inconnu dans la Grèce*, il nous suffirait d'opposer le témoignage d'Homère qui date d'une assez haute antiquité, et qui montre dans maints tableaux dramatiques comment les maîtres s'attribuaient et exerçaient réellement le droit de vie et de mort sur leurs esclaves, et cela, pour des fautes légères, avec d'affreux raffinements de cruauté. Si nous descendons le cours des siècles, si nous arrivons aux époques brillantes de la Grèce, les esclaves nous apparaissent avec une condition de plus en plus insupportable. D'horribles théories consacrent des pratiques horribles. « L'ESCLAVE, dit Aristote, N'EST QU'UN INSTRUMENT VIVANT, COMME L'INSTRUMENT EST UN ESCLAVE INANIMÉ (1). » Essayez de gratter avec vos ongles furieux ce passage du grand philosophe : jamais vous ne pourrez effacer ces mots accusateurs. Et Aristote développe longuement son idée ; il établit que *le maître est à l'esclave ce que l'artisan est à l'outil, ce*

(1) ARISTOTE, *Politique*, I. 3.

que l'âme est au corps. Horrible proportion, mais qui est admise sans difficulté par tous les cerveaux grecs; si bien qu'un savant a pu dire : « L'esclavage était le fondement sur lequel reposait tout l'édifice social et politique de la Grèce (1). » Et il le prouve.

M. Michelet n'aime pas les chiffres : nous les aimerons pour lui; leur langage est éloquent, et devant eux, on sait à quoi s'en tenir sur tous les engouements de l'enthousiasme. « Le recensement de Démétrius de Phalères *porte à 20,000 le chiffre des citoyens et à* 400,000 LE CHIFFRE DES ESCLAVES DE L'ATTIQUE (2). » Et les femmes ne figurent pas dans ce dernier chiffre. « A Sparte, on comptait 244,000 ilotes sur 36,000 hommes libres. Il y avait à Corinthe 460,000 esclaves; à Égine, environ 470,000. » Que pense M. Michelet de cette épouvantable statistique, dont nous ne craindrons pas de lui ressasser les oreilles? Et s'il nous objecte que le sort de ces esclaves était doux, du moins à Athènes, nous lui repondrons avec Athénée, que si le maître athénien ne pouvait tuer son esclave, il pouvait le battre, le mutiler, l'estropier, et surtout le faire travailler dans les mines, enseveli en d'affreuses ténèbres avec des milliers de misérables, ses frères (3).

(1) *Paganisme et Judaïsme*, IV, 19.
(2) ATHÉN., 6.
(3) *Ibid.*

A côté du sort de l'esclave, constatons celui de la femme grecque que M. Michelet s'est plu à mettre dans une si radieuse lumière, l'associant au sacerdoce public, la faisant l'égale de l'homme au foyer domestique (1). Au premier coup d'œil jeté sur l'histoire, on voit tomber cette couronne d'honneur tressée par les mains du trop complaisant admirateur des mœurs païennes.

Déjà, dans Homère, la femme est singulièrement humiliée, et, comme l'a dit l'un des meilleurs traducteurs de *l'Odyssée* et de *l'Iliade* ; « Son état d'infériorité n'est pas douteux (2). » Entendez Télémaque tancer brusquement sa mère et lui dire : « Retourne dans tes appartements et occupe-toi de tes travaux, du fuseau, de la toile... *Les discours sont réservés aux hommes* (3). » Les servantes sont d'ailleurs inévitablement condamnées à « partager la couche » de leur maître; les Grecs comme les Troyens ont de véritables harems. Le progrès du temps ne supprima pas entièrement ces sérails domestiques. Quant à la femme libre, dans sa maison aussi bien que dans la jurisprudence, elle occupe une place minime; à Athènes, elle est condamnée *à une minorité perpétuelle,* et elle est sans cesse claquemurée dans le Gynécée. A Sparte,

(1) *Bible de l'humanité,* p. 172 et 193.
(2) GIGUET, *Encyclopédie homérique,* p 638.
(3) *Odyssée,* I, p. 61,

c'est bien autre chose : « L'intention formelle du législateur, dit Plutarque, est que les citoyens abdiquent toute prétention à la possession exclusive de leurs femmes, et qu'ils soient toujours disposés à les partager avec les autres : un homme mûr devait céder pour quelque temps la sienne à un jeune homme qui pût ainsi lui donner des enfants. » Et Polybe, dans un fragment récemment découvert, va jusqu'à affirmer « que chaque femme de Lacédémone avait au moins quatre maris. » Ajoutons à tous ces détails que la prostitution avait pris en Grèce des développements formidables : les *Hétaïres* y étaient l'objet des triomphes les plus populaires et des enthousiasmes les plus excessifs. Un seul mot dira tout : Socrate fréquentait une de ces filles perdues, l'hétaïre Théodote. Faut-il aller plus loin et montrer le plus ignoble de tous les crimes, la pédérastie, universellement pratiqué sur toute la surface de cette belle Grèce si vantée, et même recevant les honneurs d'une reconnaissance officielle dans cette charmante Athènes, où « l'État percevait un impôt sur les misérables qui exerçaient cette infâme industrie? » O peuple de la lumière! ô peuple éducateur des hommes et des dieux! sont-ce donc là tes exemples et tes préceptes de morale? sont-ce là tes livrées de noblesse et tes titres de gloire? ..

Les droits de l'homme, la dignité de la femme, les

droits et le bonheur de la famille, ont été ainsi méconnus par toutes les prétendues civilisations païennes tant vantées par M. Michelet, et s'il était besoin de produire ici de nouvelles preuves, nous les trouverions surabondamment jusqu'au sein de Rome, cette reine du monde qui surpassa les barbaries de tous les peuples vaincus, et où l'on vit, pendant des siècles, des millions d'hommes battus, torturés, brûlés, coupés en morceaux, jetés aux poissons, et cela avec placidité, sans scrupule, comme si l'on eût fait la chose la plus indifférente, la plus innocente du monde.

M. Michelet aura donc beau s'extasier devant ces peuples aux traditions et aux mœurs desquels il va emprunter les versets de sa Bible; cette Bible absurde et bizarre, malgré ses enthousiasmes et ses mensonges, restera ce qu'elle est, non une œuvre de lumière, mais une œuvre de ténèbres; non un code de civilisation, mais un recueil de toutes les abominations des époques les plus barbares; elle portera non l'empreinte du doigt de Dieu, mais le signe caractéristique, le stigmate irrécusable de Satan. Oui, durant le cours de ces longs siècles de l'antiquité païenne que M. Michelet salue de loin et dont il appelle le retour, Satan s'est promené en despote à travers ces nations désolées; il y a tout corrompu sur son passage, et si Dieu eût laissé faire cet esprit de ténèbres, ce génie du mal et de la destruction, le monde entier serait arrivé,

même ici-bas, à une inévitable perdition, il serait allé sans remède à la barbarie et serait tombé tout entier à l'état sauvage.

M. Michelet est donc le seul à avoir entrevu, sur ces horizons lointains du paganisme ancien, le mirage mensonger de la paix et de la félicité humaine. Au lieu de s'inspirer de sa haine pour le christianisme, au lieu de prendre pour des réalités les fantômes d'une imagination en délire, s'il eût consulté les monuments sérieux de l'histoire, s'il eût sondé les plaies profondes de l'humanité, s'il eût prêté l'oreille aux gémissements de toutes ces générations assises dans les tristesses de l'exil et les ténèbres de la mort, il eût entendu tous ces peuples, unanimes à protester contre ces fictions et ces blasphêmes, soupirer tous ensemble vers le libérateur à venir que tant de siècles ont attendu, que tant de prophètes ont appelé le *désiré des nations*. Mais non, aux monuments positifs, aux traditions sacrées et même profanes des temps historiques, M. Michelet préfère les récits fabuleux, les épopées honteuses et chimériques de la mythologie perse, grecque, et même indoue. Plaignons le savant, le critique que sa passion pour l'erreur réduit à exploiter de telles ressources, à manier de telles armes dans la guerre qu'il déclare à la vérité. Plaignons le citoyen, le père de famille qui, en plein dix-neuvième siècle et du sein de la première civilisation du monde, n'a pas honte de reculer de

cinq à six mille ans pour aller chercher dans les premières pagodes de l'Inde ou de la Chine le type de la grandeur humaine, et surtout l'idéal de la vertu et du bonheur pour les sociétés, pour les familles aussi bien que pour les individus. Plaignons le lauréat académique qui, devenu radoteur monomane, n'a plus ni talent, ni style, ni bon sens, rien de ces brillantes qualités du jeune professeur qui, éloquent, inspiré, sympathique, savait se faire chérir de ses élèves, et les exciter au travail par sa physionomie heureuse, sa parole vibrante, sa science affable, noble mélange de passion, de dévouement et de douceur. Plaignons le vieillard qui inflige à ses cheveux blancs la honte d'une œuvre capable de ternir à elle seule les gloires d'un passé déjà obscurci pourtant de mauvais jours. Plaignons le chrétien surtout, qui, parvenu au terme d'une carrière semée de longues erreurs, ne se prépare au redoutable passage qu'en reniant la foi de son baptême et le Dieu de ses pères. Et tous, fidèles à protester contre les blasphêmes d'une époque féconde en apostasies et en ingratitudes, bénissons plus que jamais le Dieu de toute bonté qui a daigné prendre pitié des profondes misères de l'humanité, et qui est venu dans la plénitude de ses miséricordes, visiter sa créature souillée et proscrite, réparer son image défigurée, reconstituer son œuvre, fermer l'enfer et rouvrir le ciel.

III

LE MYSTICISME SACRÉ ET LE MYSTICISME PROFANE

Avant de toucher à cette question du mysticisme, si étrangement comprise et par là même si complétement dénaturée par la plupart des libres penseurs, j'observerai d'abord que sur ce terrain il faut avancer avec beaucoup de réserve, et poser le pied d'une façon bien délicate; afin de ne pas se heurter à un excès de crédulité ou à un excès de défiance; nous commençons donc par faire ici les concessions que réclame la vérité. Nous sommes loin de le cacher, il y a eu plus d'une fois d'effroyables impostures et de niaises duperies; plus d'une fois, une vanité furieuse a sacrilégement joué de sacriléges comédies, et il est tombé dans plus d'une tête malade de ces illusions incroyables qui font sourire le bon sens. Ce sont là,

des supercheries et des faiblesses qui ont été de tous les temps comme de toutes les religions; il n'y a pas de secte qui n'ait essayé de montrer de ces effets merveilleux d'un commerce intime avec la divinité. Or, qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve d'abord qu'il y a dans la conscience humaine une persuasion profondément enracinée, que ces effets étranges ne sont pas toujours en dehors du possible et du réel. Cela prouve ensuite qu'à cet égard, il faut se tenir dans la plus grande réserve et ne rien admettre que dans une irrésistible certitude.

Ceci posé, irons-nous prendre les annales du catholicisme, les vies des saints et des martyrs, pour en déchirer toutes les pages ou écrire en tête de ces prodigieux récits : ruse et déception? Avec ces deux mots prétentieusement prononcés, aurons-nous aplani, expliqué tout ce qui nous surpasse dans la vie d'un saint François d'Assises, d'une sainte Thérèse et de mille autres, dont les noms et les actes sont au grand jour de la publicité historique? Est-ce qu'on se hasarderait à soutenir que les phénomènes racontés sont au-dessus de la puissance divine, ou bien que leur existence n'est pas suffisamment constatée, ou bien qu'il y a doute sur leur nature miraculeuse? On peut faire des raisonnements et des suppositions à perte de vue; mais il y a là des faits que ne saurait ébranler l'incrédulité et qui sont inexplicables à toute la science

humaine. On a beau vouloir les confondre avec des fables qui les imitent, l'examen approfondi qu'en ont fait l'Église et l'histoire les a revêtus de tels caractères d'authenticité et de divinité, qu'ils défient toute négation et toute explication de la part d'un rationalisme aux abois, en sorte que, comme les mauvaises religions ne prouvent rien contre la bonne, les faux miracles rien contre les vrais; de même les phénomènes — ridicules ou immoraux, — clandestins ou naturels, d'un mysticisme mensonger, ne prouvent rien contre les phénomènes graves, édifiants, mille fois constatés, évidemment surnaturels du mysticisme catholique. Ne craignons donc pas de nous glorifier des choses étonnantes qui éclatent, quand il plaît à Dieu, dans les phases supérieures de la vie mystique.

En prenant ici la défense du mysticisme chrétien, je prétends surtout glorifier devant la raison aussi bien que devant la foi, cette magnifique doctrine qui établit la prédominance parfaite, universelle des intérêts religieux sur les intérêts vulgaires, de la vie future sur la vie présente, de l'esprit sur la matière, de Dieu sur tout ce qui ne l'est pas; cette magnifique doctrine qui, en harmonie avec la raison et les plus nobles instincts, sort de tous les mots de l'Évangile, et qui, développée, réglée, réalisée par l'Église catholique, a fait monter sur toutes les zones de l'humanité,

sur tous les horizons des siècles, ces belles, ces grandioses personnalités qu'on appelle les saints! C'est cette sublime doctrine qu'on accuse d'abâtardir l'homme, de tuer en lui et l'intelligence et le cœur, les aptitudes organiques, et enfin, toute énergie pour penser, vouloir et agir.

Comment donc le mysticisme tuerait-il l'intelligence? L'intelligence est sujette à trois maladies qui, à un certain degré, lui sont mortelles : l'ignorance, le doute, l'erreur. Or, en quoi le mysticisme est-il l'ignorance, lui, qui suppose et requiert avant tout la science supérieure, dominatrice de tout ce qu'on peut savoir et faire en ce monde, la science éclairée, motivée, historiquement déduite, ayant pour objet les plus grandes questions qu'homme puisse poser, de Dieu, de l'âme, de la destinée et les mille questions qui s'y rattachent? En quoi le mysticisme serait-il le doute, lui qui, au contraire, est la foi, la croyance, l'affirmation hardie, assurée, positive, sur tous les hauts problèmes à résoudre dans les choses divines et humaines? En quoi est-il l'erreur, à moins que par hasard, on ne soit enfin parvenu à convaincre la vérité chrétienne, interprétée, affirmée par l'autorité catholique, de n'être pas la souveraine et immortelle vérité?

Et vous accusez le mysticisme du meurtre de l'intelligence, vous, savants matérialistes qui lui coupez

les ailes, à cette intelligence, qui la garrottez, prisonnière, sous cette voûte abaissée des cieux inférieurs comme s'il n'était rien à concevoir au-delà; vous, qui la rassasiez jusqu'à l'abrutir, de chiffres, de calculs, de combinaisons scientifiques, industrielles et commerciales, et que sais-je encore, tant qu'à la fin elle se meurt d'ennui et de désespoir devant l'énigme éternellement repoussée ou incomprise de sa propre existence? Et vous aussi, vous accusez le mysticisme du meurtre de l'intelligence, vous, grands raisonneurs, qui reculez devant l'incompréhensible et rejetez le mystère; qui, à force de vouloir tout comprendre et tout démontrer, ne savez plus que penser et que croire! Ah! c'est bien à vous, sceptiques larmoyants ou railleurs, âmes en peine, qui vous traînez comme des ombres dans les noirs et désolés labyrinthes du doute, c'est bien à vous, de revendiquer les droits de la raison, à vous, de parler du sommeil rêveur de nos saintes croyances! Les rêveurs, les hallucinés, mais ils sont chez l'hérésie; car, c'est là qu'on se laisse emporter dans les nuages, au souffle de l'orgueil, et qu'on bâtit sa religion avec ses idées particulières ou plutôt avec ses caprices! Les rêveurs, les illuminés, mais ce sont vos sages, qui semblent trop souvent perdre la raison avec la foi, et pour avoir des dogmes, se mettant à phraser comme les Pythonisses d'autrefois, essaient de remplacer l'inspiration par le délire.

De grâce, ne nous confondez pas avec des gens si misérables, nous, qui nous appelons Augustin, Anselme, Thomas d'Aquin, Pascal, Bossuet, et de mille autres noms également célèbres, astres splendides attachés au firmament du monde religieux, intellectuel !... De grâce, n'oubliez pas, s'il vous plaît, qu'ils ne manquent pas, dans le mysticisme catholique, les génies puissants qui, loin de s'y trouver mal à l'aise, s'y sentirent inspirés et agrandis outre mesure. Et d'autre part, retenons encore ceci, que les plus humbles d'entre ces âmes mystiques en qui vivent la foi soumise et la piété ardente, oui, la plus humble, elle a de quoi faire tomber à ses genoux les génies les plus fiers, si fuyant les intimités mystérieuses du commerce divin, ils ne surent devenir ni pieux ni croyants. Tristes victimes d'un orgueilleux naturalisme, voyez-les qui gisent misérables et maudits dans un chaos d'incertitudes, de négations impies ou de monstrueux systèmes ! La voilà, l'atmosphère ténébreuse où souffre et déchoit l'intelligence humaine; dans celle du mysticisme catholique, quoique derrière un nuage, le soleil de la vérité simple rayonne, resplendit, vivifie, et déployant ses ailes, l'âme nage en des flots de lumière, mais d'une chaude et amoureuse lumière... Et nous arrivons ainsi sur le domaine du cœur...

Il est, dans l'histoire des saints, de ces excès d'amour qui sont le couronnement miraculeux de la vie mys-

tique, et sans doute le cœur ne monte que très-rarement sur ces sommets de l'extase; mais il joue un si grand rôle dans la vie mystique, même ordinaire et inférieure, il en est tellement l'organe nécessaire et toujours en action, qu'il faut être étrangement aveuglé par les préjugés, pour croire qu'il s'y rétrécit et qu'il s'y dessèche.

N'est-il pas évident, au contraire, que le mysticisme est essentiellement la vie du cœur et par le cœur? D'où vient au mystique cette croyance si facile et si forte aux mystères du Christ qui sont tous des mystères de bonté et d'amour? Ah! c'est que le cœur n'est pas révolté, lui, de ces énormités qui scandalisent la raison. Voyez-vous, le cœur, il a, lui, des portes ouvertes du côté de Dieu, que l'esprit ne soupçonne pas. Aimer, c'est deviner, c'est pressentir, c'est connaître et croire! Aimer, c'est presque tout le mysticisme.

Aussi, quelles sont les âmes qui s'y portent avec plus d'entraînement et de bonheur? Mais ce sont les âmes d'une sensibilité plus exquise; ce sont ces natures chaleureuses en qui le besoin d'aimer est plus impérieux et plus fort; ce sont ces cœurs toujours en ébullition, dont les battements soulèvent des montagnes et qui coulent en brûlantes effluves. Les natures froides et raisonneuses, pour qui n'existent pas les choses qui ne font que se sentir; celles qui veulent en tout calculer l'utilité matérielle, ou pénétrer la

raison logique, ces natures qui n'aiment pas, s'en vont tout droit par leur pente au positivisme présent et palpable, étroit, sec et dur. Pourtant si un jour vous les rencontrez attendries, buvant leurs larmes avec ivresse, et sachant ce que c'est qu'aimer, soyez sûr que leur cœur est venu se fondre aux ardeurs de la vie mystique; en sorte que cette vie, toute d'amour, non-seulement attire à elle les natures les plus tendres, mais qu'elle a même le pouvoir d'agir sur les plus granitiques, pour les amollir, les pétrir de charité, et les ouvrir à tous les dévouements.

Mais en vérité, comment une âme, tout imprégnée de ces surnaturelles tendresses du mysticisme, serait-elle cette âme sans entrailles que le monde nous dépeint abîmée dans un absolu égoïsme? Où le monde les a-t-il rencontrées, ces âmes? Est-ce en lisant les vies d'un saint Vincent-de-Paul, d'un saint François de Sales, d'une sainte Élisabeth de Hongrie, ou du premier venu d'entre nos saints? Qu'on nous les montre donc, ces mystiques ennemis du genre humain, ces contempteurs de saintes affections qui, à force d'aimer Dieu, se prennent de mépris, d'indifférence ou d'aversion pour leurs frères? Qu'on ouvre les annales du mysticisme; à chaque page, à côté de l'amour extatique de l'Infini, se trouve la sympathie humaine la plus ardente et la plus douce. Et, chose qui montre bien toute la richesse de ces nobles cœurs, ils ont des

épanouissements et des sourires d'une bonté incomparable, même pour les êtres sans raison et inanimés! On dirait qu'il n'y a pas de créature assez petite sur laquelle ils ne voudraient épancher la surabondance d'une fraternelle sensibilité.

Si vous hésitez à me croire, écoutez encore et notez bien ceci : il y a trois mots qui résument à peu près toute affection, honnête, sincère et véritable; ces trois mots, beaux et bénis entre tous, sont : amitié, famille, charité. Eh bien, je vous le dis, quand vous verrez près de vous un homme en grande intimité avec Dieu, tâchez d'avoir cet homme pour intime... Et puis, dans vos délaissements et dans vos peines, allez chercher la consolation dans ce cœur, et vous verrez si c'est de la sécheresse qu'il récèle, ou une source inépuisable des sentiments les plus affectueux.

Placez le mystique au foyer de la famille, chef ou membre; croyez-vous qu'un autre apportera au commun trésor plus de joies et plus de sacrifices; croyez-vous qu'un autre aimera plus vivement et avec plus de bonheur ceux que des liens sacrés lui unissent? Non! car son amour pour Dieu passe le premier; une fois victorieux de l'égoïsme, cet amour devient la source de toutes les autres affections, qui en sont dès lors des écoulements palpitant de la même vie, doués de la même force, de la même générosité, de la même éternité.

Et si, comme il arrive, le mystique fuit le foyer de la famille, se condamnant à la solitude, à l'absence, croyez-vous qu'il se condamne à l'isolement des cœurs ? Croyez-vous que, dans la poitrine de ce solitaire librement enfermé entre les quatre murs d'une cellule, rien ne se remue, et que de là rien ne rayonne? Ah ! il a emporté avec lui dans son désert plus d'une image adorée, et il s'agenouille murmurant des noms bien chers... A ses proches et à ses amis, cette place privilégiée, ce souvenir à part... Et puis il regarde le genre humain comme sa famille, il enserre le monde entre ses bras, et il crie à tous les hommes : Vous êtes mon père, ma mère, mes frères et mes fils ; je le sens à l'ardeur tendre et dévouée avec laquelle je vous aime !...

Non, la charité, qui sort ainsi des ferveurs mystiques, n'est pas une vaine parole. Dans le cloître, c'est le don de la prière, et la solidarité de l'expiation qui lui inspire ses saintes rigueurs; hors du cloître, c'est à toute misère et à tout besoin qu'elle se consacre avec une égale abnégation, créant à profusion les institutions du dévouement sous toutes ses formes, institutions qui, chacune, ont leurs fondateurs ou leurs continuateurs parmi les âmes qu'embrase le feu sacré du mysticisme.

Comment donc parler de dureté et d'étroitesse de cœur, ô hommes ennemis des saintes ardeurs ! Com-

ment osez-vous dire que ces âmes n'aiment pas, et cela parce qu'elles règlent leurs affections, les élargissent, les divinisent ? Comment les accuser d'insensibilité ? sans doute il n'y a que vous qui ayez du cœur et qui aimiez, et cela parce que suivant d'aveugles instincts, vous prenez d'ignobles passions pour des affections généreuses ! Trêve d'illusions ! votre cœur, il est tout dans vos sens ; votre sensibilité, c'est la fièvre du plaisir ; votre amour, c'est le plus vil des égoïsmes !

Maintenant, les détracteurs du mysticisme seront-ils mieux venus à dire que ses lois de mortification austère, altérant l'organisation physique, en abrégent la durée ou du moins ôtent à l'âme cette plénitude de forces que lui donne seul un corps sain et vigoureux? Voici le crime au premier chef que toutes les doctrines nouvelles font au spiritualisme chrétien ; nous traitons le corps d'une manière outrageante et impie, nous lui faisons une guerre insensée. Il faut, au contraire, donner pleine satisfaction à ses penchants instinctifs qui tous sont légitimes ; il faut lui prodiguer les jouissances, parce qu'en les savourant l'homme se développe et se perfectionne. Superbe développement en effet, qui nous livre pieds et mains liés à toutes les convoitises brutales de la chair ! Admirable perfection qui nous élève jusqu'au rang de la brute ! Or, nous devons avouer que le mystique comprend un

peu différemment la nature humaine, sa dignité, sa grandeur; pourrait-il ignorer cette vérité première de la morale évangélique comme aussi de toute morale possible, qu'il y a une lutte terrible entre les deux éléments de son être, entre l'âme qui, par elle-même, aspire au bien, au beau, à Dieu, et le corps qui veut opprimer l'âme, la matérialiser, l'amener à toutes ses satisfactions basses et indignes ?

N'a-t-il pas vu autour de lui descendre vers la dégradation tous les esclaves de la matière, pendant que les fils de l'esprit montaient à la vertu et à la liberté, montaient aux sentiments généreux et aux nobles actions ? Et se ressouvenant de la parole du Maître, qu'il faut se faire violence, qu'il faut couper le scandale dans le vif, qu'il faut châtier rudement le corps en révolte et le réduire en servitude, il court plein de joie à la rencontre des privations volontaires, il détourne sa lèvre des caresses énervantes, il marque son chemin de ses sueurs et de son sang, trop heureux de voir, comme une belle fleur sortant des ronces et des ruines, son âme s'élever sur ses sens domptés, libre, forte, pure !...

Le corps étant ainsi asservi, pensez-vous que l'âme est moins apte aux opérations de l'intelligence, aux impressions du cœur, aux efforts de la volonté ? Mais qui donc ignore que toutes ses facultés gagnent en énergie tout ce que le corps perd en influence ? Qui

donc ignore que l'austérité donne au génie un surcroît de vigueur, à la sensibilité une exubérance de séve, tout comme à la vertu sa parfaite virilité ?

Et le corps, faut-il admettre qu'il soit toujours la victime de ces durs traitements qu'on lui inflige ? Ai-je besoin de vous rappeler cette remarque qui est bien vieille, à savoir que les exemples de force et de longévité abondent dans l'histôire du plus rigoureux ascétisme, tandis que d'autre part grand est le nombre de ceux qui trouvent les infirmités, la mort, dans les emportements de leurs sens servilement obéis ?

Mais pourquoi tous ces calculs qui seraient indignes lors même qu'ils ne seraient pas inutiles ? Quand il serait vrai que cette vie de combats à outrance, de contrainte continue, qu'embrasse le mystique, atteindrait sa santé physique et abrégerait sa carrière de quelques jours, dites-moi, est-ce donc un si grand malheur ou une faute si grave que de sacrifier quelque peu de son existence pour que le reste soit ennobli, sanctifié, digne de Dieu ! Blâmez-vous le savant, le poëte, l'artiste qui s'usent et qui meurent sur une œuvre dont ils attendent la gloire si vaine et la douteuse immortalité d'ici-bas ? Blâmez-vous le spéculateur inquiet qui jette ses jours et ses nuits dans le gouffre d'un commerce gigantesque, succombant plus d'une fois sous l'édifice inachevé de sa fortune ? Vous

le savez bien, pour la terre comme pour le ciel, on ne fait rien de grand qu'au prix de sa vie.

Et il ne serait pas permis à un chrétien de sacrifier quelques heures de son exil pour s'assurer la conquête de son éternelle patrie ? Sur ce champ de bataille où il combat pour les cieux, vous ne voudriez pas qu'il laissât sans regret sa chair voler en lambeaux ? Vous ne voudriez pas que, par un excès de vaillance, il tombât un peu de meilleure heure, ensanglanté, meurtri dans les bras de la victoire ? Tous les autres suicides, que des motifs inférieurs inspirent, seraient excusés, glorifiés ; celui-là seul qu'un motif infini réclame, serait une stupidité, un attentat peut-être ? Ah ! voilà bien la justice qu'on a coutume de vous rendre, martyrs de l'esprit, fantômes exténués, ombres sublimes, anges qui peu à peu brisez votre enveloppe d'argile ? Mais imperturbables devant de pareilles injures, que vous songez peu à rien regretter de ces sensuelles jouissances, de ces enchantements corrupteurs où l'âme se putréfie comme dans un sépulcre ! Que vous aimez mieux la pureté de vos pensées toutes célestes, la sérénité de vos joies tout intérieures, les enivrements de vos amoureux sacrifices joints à la délicieuse attente d'une félicité qui ne sera pas trompeuse ! Continuez donc, ô nobles enfants du spiritualisme chrétien, pendant que d'autres crient avec fureur : jouir ! jouir ! Continuez, vous, de dire

avec amour : s'immoler pour Dieu ! se vaincre soi-même, quoi qu'on en souffre et fallût-il en mourir !...

Après ce que nous venons de voir du développement de toutes les facultés actives de l'âme, au sein du mysticisme, et de leur affranchissement des entraves du corps, conçoit-on cette paralysie qu'on dit en être le résultat dernier et normal ? Est-il vrai que tout se termine par une certaine mélancolie religieuse, par une espèce de consomption spirituelle où l'âme énervée semble s'affaisser sur elle-même et s'anéantir ? Qu'y a-t-il là de ressemblant à la complète inertie de certains contemplatifs de l'Inde ? ces indolents adorateurs de Bramah dédaignent de marcher sur la terre ; ils s'accroupissent immobiles sous le tronc spacieux de quelque arbre colossal, et là, laissant au végétal le temps de les enlacer dans ses branches noueuses, ils s'efforcent d'évaporer toute pensée, tout désir, toute conscience d'eux-mêmes en une flottante et béate rêverie de l'infini ? Quelle distance de là à l'idéal de ce quiétiste espagnol qui enseignait, il y a deux cents ans, qu'arrivé à une certaine perfection, il ne fallait plus se mettre en peine d'agir, mais qu'il fallait se reposer dans une paix inaltérable, et par l'anéantissement de sa personnalité active se perdre dans l'essence divine ? Que l'on stigmatise ces paresseux et insensés quiétistes, je le conçois, et ce n'est pas nous qui prendrons leur défense, nous qui, de tout temps, au nom du bon

sens et au nom de l'orthodoxie, les avons condamnés. Mais, qu'y a-il de communt, encore une fois, entre cette mysticité vaporeuse et le mysticisme catholique? Est-ce que jamais celui-ci a cessé de prêcher le travail, les œuvres, l'activité? Est-ce que jamais il a commandé la vie intérieure au préjudice de la vie pratique? Pour lui, la condition de tout progrès dans le bien n'est-ce pas l'accomplissement de toutes les obligations de la vie commune, et particulièrement de celles qu'on est le plus porté à dédaigner, ou qui sont le plus rebutantes (1)? N'enseigne-t-il pas que la vie humaine se compose de petites actions qui accomplissent de grands devoirs (2)! Non, jamais la piété catholique n'a prétendu soustraire l'homme aux conséquences matérielles de son état terrestre; en le conviant à s'élever peu à peu jusqu'à la société angélique, elle ne permet pas d'échapper à l'ordre humain, d'échanger la vie laborieuse, guerroyante, extérieure et vulgaire qu'on mène ici-bas pour le repos de la vie céleste divinisée: si parfois dans l'existence mystique, il est de courts instants, de briėves heures où il fait comme l'apprentissage de ce repos béatifique des cieux, ce sont des faits si rares et si transitoires qu'il n'y a rien à en conclure contre l'ensemble de son existence, en tout le reste jamais oisive.

(1) Monseigneur Gerbet, *Dogme générat.*, ch. v,
(2) *Ibid.*

Aussi, consultez l'expérience, nul comme le mystique ne remplit sa carrière de nombreuses et fortes œuvres : œuvres de la sainteté, œuvres de l'esprit et du génie, œuvres de miséricorde, œuvres même des mains, création de monuments, fondation d'ordres religieux, établissements de charité, voyages de long cours, apostolat du conseil ou de la parole sacrée, influence sur les événements de son temps... Et s'il est sur un théâtre plus restreint, ses journées se font d'actes plus modestes, mais non moins utiles dans leur sphère et non moins grands devant Dieu.

Gardons-nous donc bien de cette calomnie qui fait de la vie mystique un état de langueur et de somnolence nuageuse. Reconnaissons que des régions éthérées de la quiétude contemplative la piété sait descendre au terre-à-terre de la vie ordinaire, poser un pied ferme sur le sol qui nous porte et y laisser une vive empreinte, se marquer un but avec précision et y tendre avec vigueur. Reconnaissons qu'elle a l'énergie pour agir, comme elle a l'abnégation pour souffrir, le cœur pour aimer, l'intelligence pour comprendre, et que loin d'amoindrir, de dégrader la personnalité humaine, par elle la personnalité humaine se dresse, au contraire, de toute sa hauteur, sur le vrai piédestal de sa perfection et de sa gloire.

Laissez, oh! laissez donc les sophistes mondains vous mépriser ou vous plaindre, ô vous qui marchez,

ou qui aspirez à marcher dans les sentiers les plus élevés de la vie chrétienne; laissez-les vous lancer des flétrissures qui ne sauraient vous atteindre!... Montez toujours, ô enfants de Dieu! s'il en est qui vous méconnaissent, pour moi, et je ne suis pas le seul, je connais bien des complices, pour moi, je vous admire, je vous vénère, je vous aime, et mon ambition, ma joie, ce serait de vous devenir à jamais semblable.

Mes Frères, pour clore cette apologie du mysticisme catholique, nous n'avons plus qu'à ajouter quelques mots sur les reproches qu'on lui fait au nom de la destinée sociale et terrestre. Sans cesse haletant vers un autre monde, le mysticisme n'est pas de celui-ci qu'il dédaigne et qu'il néglige. Que lui importent nos progrès, que lui importe l'amélioration de la condition humaine? Pourquoi s'inquiéterait-il si la civilisation avance ou recule ou expire? Ce lieu, où l'on ne fait que passer, est toujours assez beau; à quoi bon travailler, se créer une postérité, se bâtir une fortune? Tout est vain, excepté faire son salut! Qu'une telle doctrine soit rigoureusement pratiquée, et toutes les bases de la société croulent, le travail est suspendu, la propriété s'efface, la famille est désertée, les villes tombent en ruines, la terre se couvre de broussailles, l'humanité n'est plus qu'une dispersion de quelques individus habitant des cavernes et mangeant des fruits sauvages : La dernière heure va sonner!

A s'en raporter à cet effrayant tableau, le dernier mot du mysticisme serait donc pour la société plus que la barbarie, ce serait la mort! Et ainsi l'idéal du catholicisme complétement réalisé, ce serait la fin du monde? Assurément, il n'en faudrait pas douter si cet idéal c'était, comme on affecte de le dire, en principe et en fait, la négation et l'abandon de tous les devoirs de l'ordre terrestre et social, si c'était la cessation de l'activité humaine dans le domaine des choses d'ici-bas. Mais c'est tout simplement s'effaroucher d'un fantôme; car, comment nous faire dire que le mystique, dans ses exaltations les plus ferventes, devait ou pouvait s'affranchir des obligations et des conditions générales de son existence sur la terre, lorsque c'est tout le contraire que nous établissions il n'y a qu'un instant?

Sans doute nous voulons que son activité se déploie avant tout dans la sphère des choses religieuses, mais pour cela nous ne le déchargeons pas d'un atome de son labeur humain. Sans doute, nous voulons qu'il subordonne, qu'il rapporte tout à sa destinée d'outre-tombe, mais nous lui défendons d'abandonner sa destinée présente; sans doute enfin, nous voulons qu'il se préoccupe passionnément de ce qui est éternel, mais nous ne lui permettons pas d'oublier que, déposé par la main de Dieu comme voyageur sur cette terre, en compagnie de frères qui font route avec lui, il a sous ce rapport d'indispensables fonctions à remplir.

Voilà nos doctrines; que dit l'expérience? Plus d'une fois le mysticisme a paru avec éclat sur la scène du monde; il a même été vu tenant le sceptre à la main et siégeant sur le plus beau trône de l'univers? Eh bien, le mystique saint Louis lâcha-t-il les rênes de son empire? Ce prince guerrier, législateur, ami des lettres, est-ce à la décadence qu'il nous mena ou à l'aurore de la civilisation? Et lorsque le mystique saint Vincent de Paul s'approcha des régions du pouvoir, usa-t-il de son influence pour combattre ou pour propager et réaliser les idées d'amélioration du sort des peuples? Et cet homme que la philosophie aime à exalter, le mystique Fénelon, fut-il en son temps l'antagoniste ou le promoteur, le défenseur des réformes sociales?

Quelle imagination et quel mensonge de vouloir faire du mysticisme catholique une négation ou un obstacle aux progrès terrestres, lorsque, sans nier ni empêcher rien dans les tendances vraies et légitimes, il aspire seulement à sanctifier tout! Oui, sa prétention c'est de sanctifier le travail, l'industrie, la science, la gloire, la richesse, les relations sympathiques et même les actions vulgaires de la vie, qu'il élève à la dignité d'actions célestes. Sa prétention, et son honneur et son droit, c'est de s'emparer de tous les développements humains, de les contenir, de les équilibrer, de les diriger vers un terme définitif, supérieur,

absolu. Allez aussi loin qu'il vous plaira dans toutes les voies les plus progressives. il vous approuve, il vous suit ou plutôt il vous devance, et le regard plongé dans l'infini, la main levée vers Dieu, il vous dit : C'est là qu'il faut tendre et là qu'il faut arriver ! Faites de la terre un diamant lumineux, si vous le pouvez, mais qu'elle vous soit un marchepied pour monter au ciel !... Non, le mysticisme catholique n'est pas un obstacle à une grande et belle civilisation, mais bien au contraire, il entre comme premier élément dans toutes les forces éminemment civilisatrices.

Où est le foyer tout rayonnant et attractif où pourra se retrem er à toute heure l'instinct religieux des masses, sinon dans l'ardent mysticisme qui est la religion dans tout son resplendissement et toute sa force ?

Où est le contrepoids des intérêts matériels qui menacent d'envahir bientôt le domaine de l'âme, sinon dans le mysticisme, qui est la passion de ce qui est au-dessus de la matière et des sens ?

Où est le refuge des âmes que le mal épouvante ou que la déception a brisées ? Où est la bannière de celles que la lutte attire ou que le dévouement dévore, sinon dans le mysticisme qui est le créateur de toutes les milices sacrées ?

Où est la source des hautes et pures inspirations

des lettres et des arts, sinon dans le mysticisme, qui est la contemplation et l'amour de la suprême et invisible beauté ?

Où est l'aliment qui seul apaise toutes ces natures divinement inquiètes, tourmentées de nostalgie comme dans un exil, malades du mal du ciel, la lointaine et bien-aimée patrie après laquelle elles soupirent. Laissez, laissez donc ces natures qui sont les plus élevées, mais qui peuvent devenir les plus dangereuses ; laissez-les sortir un peu leur tête au-dessus des murs de leur prison et s'en aller rafraîchir leurs pensées dans ces zones élevées, radieuses, où elles entrevoient le seul idéal comme le seul espoir de leur bonheur !

Nous allons nous convaincre de plus en plus que le mysticisme chrétien, émanant du culte et de l'amour du vrai Dieu, est seul capable d'élever notre pauvre humanité à de semblables hauteurs, et qu'en dehors de ce culte et de cet amour, l'esprit et le cœur de l'homme restent fatalement plongés dans la profonde nuit de toutes les erreurs, dans la boue infecte de tous les désordres et de tous les vices.

IV

LE CULTE DU VRAI DIEU ET LE CULTE DES DIVINITÉS D'INVENTION HUMAINE.

L'homme se sent ici-bas si faible, si misérable, qu'il est naturellement porté à chercher en dehors de lui, au-dessus de lui, le principe de son être et la garantie de son bonheur. Abandonné à lui-même, jeté sur le champ de l'épreuve sans savoir quelle main l'a façonné pour le combat, sans entrevoir d'où il vient, ce qu'il est, où il va, tout, le passé, le présent, l'avenir, est pour lui une énigme insoluble, un problème douloureux, et marchant à tâtons au milieu de ce cachos qui l'environne, il chemine effrayé de tout, effrayé surtout de lui-même. Il ne faut donc pas s'étonner que la religion ait été de tout temps un besoin, une passion irrésistible pour l'esprit et pour la cœur de l'homme; elle seule, nous mettant en communication avec Dieu,

répond à ce désir inné que nous ressentons tous d'être renseignés sur notre origine comme d'être rassurés sur notre destinée, et d'un seul mot, elle sait mettre un terme à toutes nos perplexités quand elle nous dit en nous montrant l'heureux terme de notre pèlerinage : Console-toi, tu es l'héritier du ciel, tu es l'enfant de Dieu.

Est-il besoin de démontrer que ce noble et heureux but de révéler Dieu à l'homme et d'élever l'homme jusqu'à Dieu, ne peut être atteint que par la religion véritable, c'est-à-dire par la connaissance et le culte du vrai Dieu? Quand la raison ne constaterait pas l'impossibilité absolue, radicale, d'aller à Dieu sans le connaître, d'obtenir le ciel sans se rendre digne de ses infinies récompenses, l'expérience de toutes les générations, l'histoire de tous les siècles, n'est-elle pas là pour attester que partout le culte des fausses divinités s'est résumé dans ces deux mots : superstition, corruption, et que, par conséquent, les fausses religions ont toujours été impuissantes à guider l'humanité dans le chemin de ses destinées? C'est ce que nous pourrions établir d'après toutes les pages de l'histoire du monde païen; mais, pour ne pas perdre de vue le livre que nous avons à apprécier, qu'il nous suffise, pour arriver à cette démonstration, de citer quelques versets de cette fameuse Bible de l'humanité, telle que se fait fort de l'écrire et de la comprendre un grand historien du XIX[e] siècle.

M. Michelet a beau prétendre qu'il n'y a ***nulle superstition***, que ***tout est vrai***, que ***tout est pur*** dans les cultes primitifs du polythéisme. A aucune des pages de son livre, il ne s'épargne les démentis, et il suffit d'en lire quelques lignes pour juger jusqu'où allaient, dans ces cultes antiques, l'extravagance des doctrines et la décadence des mœurs.

Pour commencer par l'Inde, la race favorite de M. Michelet, le ***peuple de la lumière*** par excellence, que de superstitions, que d'incohérences ne faut-il pas s'attendre à rencontrer chez cette race indo-grecque, qui, « par le fait d'une optique merveilleuse, a le privilége énorme de voir où les autres races ne voient rien, de pénétrer des mondes d'idées et de dogmes, des épaisseurs incroyables de Dieux entassés l'un sur l'autre(1) ? » Et quels dieux ? Des dieux si faibles qu'on les voit réduits à tomber à genoux devant le simple rajah Vicvâmitra, à qui ils ont eu l'audace de refuser l'honneur d'être brahme. Pour se venger de cet affront, « il se plongea durant un millier d'années dans de telles macérations, y acquit de tels mérites, une si formidable puissance, qu'il eût supprimé le monde, terre et ciel, hommes et dieux, d'un simple froncement de sourcil. Les dieux épouvantés descendent à son ermitage, l'entourent, le prient, obtiennent de lui que le

(1) *Bible de l'humanité*, p. 51.

monde existe encore (1). » Même faiblesse, même dépendance de la part du Dieu suprême lui-même, du grand Rama qui triomphe des forces ennemies non par sa puissance, mais par les secours que lui apportent tous les animaux, « les plus rudes et les plus sauvages, ours énormes et singes géants, tous ayant la parole, une belle lucidité d'esprit, tous transfigurés par le cœur, par l'amour et par la foi, la foi qui soulève les montagnes, qui dompte ou brave les mers (2). » M. Michelet est du nombre de ceux qui accueillent avec un sourire incrédule le merveilleux de nos saints livres ; tout y est ténèbres, ignorance, illusion, superstition ; mais s'agit-il des légendes les plus absurdes des poëmes indous, là tout est vrai ; tout est raisonnable ; tout est inspiration divine ; il incline la tête, il tombe à genoux devant cette bible et ce symbole ; c'est là pour lui une *mer de lait* où il voudrait se plonger tout entier ; et si, dans les déchirements de notre vie, il est un livre consolateur à invoquer, ce livre n'est pas l'Évangile, mais bien le *Ramayana*, source de tout enivrement, de toute lumière, de toute consolation !

Mêmes anomalies, mêmes excentricités dans les légendes mythologiques de la Perse, dont M. Michelet s'efforce d'élaborer une séduisante analyse, la légende

(1) *Bible de l'humanité*, p. 69.
(2) *Ibid.*

du combat du bien et du mal, d'Ormudz et d'Ahrimahne, combat qui doit aboutir au pardon définitif, où Satan cesse d'être le *maudit*, le *pervers*, où le *méchant* d'aujourd'hui est représenté comme devant être *bon* demain ; la légende de l'*âme ailée* qui, pendant trois jours, vole incertaine autour du corps qu'elle a quitté. « Après la troisième nuit, elle fait son pèlerinage; menée par les génies au sommet du mont Albordy, elle voit devant elle le grand passage, le pont aigu du Thinevad. Le chien redoutable, qui garde les troupeaux du ciel, ne s'oppose pas à son passage. » Et alors elle devient « une belle âme immuable et vraie, libre surtout, ailée et qui nage au rayon, qui plane d'un vol d'aigle ou perce les trois mondes d'un vol foudroyant d'épervier (1); » la légende de l'*aigle et du serpent*, où ce dernier est doué du don de prophétie : « Mais pour entendre ce qu'il dit, il faut la fine oreille de la femme; voilà pourquoi, depuis dix mille ans peut-être ou davantage, les nègres de Guinée font le mariage annuel de la femme et du serpent; la fille qu'on lui donne en devient folle et prophétise. De là (toujours d'après M. Michelet) tout un monde de fables, en Grèce, en Inde et partout, sur les séductions du serpent... qui parfois éclairent l'avenir, en ouvrent les mystères, et parfois donnent un fils divin (2)... » De

(1) *Bible de l'humanité*, p. 106.
(2) *Ibid.* p. 111.

là sans doute aussi le mystère de l'Incarnation, fable comme tout le reste, et plus que tout le reste aux yeux de M. Michelet, qui, lorsqu'il s'agit des traditions bibliques et chrétiennes, ne manque jamais l'occasion de témoigner sa préférence pour les récits mythologiques de l'antiquité païenne. Aujourd'hui même, nos livres d'Église, c'est lui qui l'assure, ne diffèrent guère des rituels de ces époques reculées. « Supposez, dit-il, qu'un livre de nos offices, messes et vêpres, intervertis, survive à l'extinction du christianisme, avec les mélanges confus, juif, grec, romain, chrétien... qu'offrent de telles compilations, cela ne ressemblerait pas mal à l'Avesta ! (1). » Or, qu'est-ce que l'Avesta? Précisément, cette compilation bizarre d'où sont tirées les légendes dont nous venons de parler; ce rituel des croyances et des prières des anciens Perses, adorateurs d'Ahrimane, le génie mauvais, du feu, de la matière éternelle. Et voilà le monument étrange que M. Michelet a eu l'idée plus étrange encore de mettre sur la même ligne que nos livres de piété destinés à nous faire suivre les offices de nos fêtes et de nos dimanches. Cela suffit pour donner la mesure des écarts où conduit une intelligence dévoyée. En vérité, il faut un dévergondage d'idées, une fausseté de vues comme on les rencontre chez M. Michelet, pour trouver de la ressemblance entre de tels

(1) *Bible de l'humanité*, p. 114.

points de comparaison, et il peut être assuré qu'en fait d'excentricités, personne ne sera en mesure de soutenir la concurrence avec lui.

Dévot admirateur des cultes anciens, des cultes de l'Inde, dont le principal rite consiste à se blottir entre les racines d'un vieil arbre dans l'inertie et l'immobilité du rêve, des cultes de la Perse qui consistent à s'agenouiller devant une flamme pétillante ou à s'arroser avec de l'urine de bœuf, M. Michelet s'extasie avec un redoublement d'enthousiasme devant les rites et les légendes de la mythologie grecque, surtout devant la légende allégorique d'Hercule et de Prométhée. Hercule, Prométhée, deux sublimes patients, dans lesquels s'est réalisé l'idéal de la réparation, le dogme de la rédemption. « Deux ou trois mille ans n'y font rien ; d'autres mythologies ont pu venir ; d'autres sauveurs ont pu varier le grand thème de la Passion.. C'est dans la passion herculéenne qu'est la plus haute harmonie de l'homme, l'équilibre, la force qui le rend fécond ici-bas. L'ombre d'Hercule, la dépouille d'Hercule, son souvenir, ses leçons d'Olympie, voilà ce qui a fait les grandes réalités *réelles :* Platée, Marathon, Salamine. Il est l'artisan courageux, le bras fort, le grand cœur patient qui préparait le second créateur Prométhée (1). » « Jusque-là, lourde argile, l'homme traînait, troupeau raillé des dieux ; Prométhée (c'est

(1) *Bible de l'humanité*, pages 238, 239.

son crime) met en lui l'étincelle. Et voilà qu'il commence à regarder les astres, à noter les saisons, à diviser le temps. Il assemble les lettres et fixe la mémoire. Il trouve la haute science, les nombres. Il fouille la terre et la parcourt, fait des chars, des vaisseaux. Il comprend, il prévoit, il perce l'avenir. » Prométhée ouvre à l'homme la voie de l'affranchissement. Il est l'*anti-tyran*, au moment où l'Olympe, en son jeune Jupiter-Bacchus est de plus en plus le *tyran*, type imité trop bien des tyrans de la terre (1).

Cet enthousiasme pour deux héros favoris n'empêche pas M. Michelet de faire fort bon accueil à toutes ces hiérarchies de dieux et de déesses dont fourmille l'Olympe de la Grèce, dieux de toute provenance et de tout étage, de toute généalogie et de toute forme. Oui, à tous, jusqu'au « dieu cornu d'Orient, dieu bouc, dieu taureau, dieu femme, qui court les cheveux au vent, le sein nu (2). » Le bon sens devine, et l'histoire a dit depuis quelle lubricité, quel cynisme honteux résultèrent nécessairement pour les mœurs publiques de cette promiscuité de dieux et de déesses se permettant ensemble des relations qui allaient jusqu'à la licence la plus absolue. M. Michelet a beau prétendre que ces divinités n'étaient que des personnifications abstraites, allégoriques, représentant les diverses forces de

(1) *Bible de l'humanité*, p. 261.
(2) *Ibid.*, p. 218.

la nature, que l'on « ne s'offensait pas plus des mille hymens de Zeus et d'Aphrodite, qu'on ne songe aujourd'hui à trouver l'oxygène débauché, parce qu'il s'unit à tous les corps; » que « ces générations divines n'apparurent vraiment scandaleuses que lorsque les esprits affaiblis de la décadence oublièrent, méconnurent entièrement le sens primitif. (1) » Il ne s'agit pas du sens que certains esprits élevés, transcendants, comme M. Michelet par exemple, donnèrent primitivement à ces légendes ou allégories du polythéisme grec; il s'agit de constater l'impression que ces théogonies scandaleuses produisaient sur les multitudes, et ici M. Michelet est forcé de reconnaître lui-même combien fut glissante la pente où la mythologie homérique entraîna tant de nations viriles. Il constate les orgies bacchanales et féminines qui se commettaient aux fêtes de Bachus et de Cybèle, de Cérès et d'Adonis, non-seulement à Eleusis, à Biblos, à Ephèse, ces boulevards fameux des saturnales païennes, mais jusque dans « l'austère Lacédémone et sur l'âpre Taygète. Athènes n'est pas au-dessous en folie (2). » Et personne n'ignore que Rome, de son côté, ne resta pas en arrière de semblables exemples. La conséquence, du reste, était inévitable, et avec les penchants innés, impétueux qui entraînent l'humanité à la dérive de

(1) *Bible de l'humanité*, p. 161.
(2) *Ibid.*, p. 219.

tous les errements et de tous les vices, on conçoit que ces religions païennes, mettant en spectacle tant de drames scandaleux, donnant une si large part à la volupté et au sensualisme, ne pouvaient tarder à descendre jusqu'aux plus profonds abîmes de l'immoralité et du libertinage.

Il n'est donc que trop vrai que ces dieux et ces déesses du paganisme dont on veut aujourd'hui, après coup, faire des gaz ou des éléments, incapables d'avoir entre eux le moindre commerce illicite, ont introduit à leur suite toutes les licences érotiques, tout le cynisme voluptueux de l'ancien monde. Il n'est que trop vrai que ces fables, malgré le sens inoffensif que l'on voudrait leur assigner aujourd'hui, avec une finesse qui ressemble beaucoup à la duperie et au mensonge, ont entretenu, durant des siècles, dans la société, dans la littérature, dans les arts, tout un monde de superstitions et de débauches, et qu'elles ont créé une poésie, un langage, un paganisme officieux, qui, bien longtemps après l'extinction du paganisme officiel, laisse encore au milieu de nous de trop fréquents indices de ses traces impures. Vous avez beau dire que cette mythologie sensuelle n'avait personnifié que des éléments ou des forces primitives ; ses récits, ses formes, ses symboles, tout élève la voix pour vous démentir ; l'histoire surtout s'obstine à constater qu'elle n'était que trop bien harmonisée avec les instincts

secrets, avec les convoitises brûlantes du cœur humain, et qu'elle continue à y exercer son empire, à y causer des ravages longtemps encore après la chute des idoles et la ruine des temples.

Cependant M. Michelet n'en persiste pas moins dans ses préférences marquées pour les cultes primitifs du paganisme indien et homérique, au mépris de toute autre théologie et surtout de la théologie chrétienne; là, dans ces cultes antiques, tout est *vrai*, tout est *noble et pur*, et c'est là que le monde actuel doit revenir, s'il veut regagner tout le terrain et tout le temps perdus depuis dix-huit siècles. Avant d'en croire M. Michelet sur parole et de nous élancer sur ses traces à la remorque des idées et des liturgies païennes, nous prions le grand historiographe de méditer ces quelques petites difficultés, et de répondre à ces quelques simples questions qui se présentent ici d'elles-mêmes. Comment se fait-il que ces religions si claires, si pures, si favorables à la liberté morale, n'aient été, en somme que d'horribles ténèbres, sillonnées de lueurs sanglantes ? Comment se fait-il que ces cultes si simples se soient compliqués de cérémonies stupides ou cruelles, quand elles n'étaient pas infâmes ? Comment se fait-il que les hommes vivant sous ce régime salubre et vivifiant, libre et doux, soient arrivés, sous ces bienfaisantes influences, à d'incroyables excès de bestialité, de barbarie ou de luxure ? Comment se fait-

il enfin que ces peuples, assez heureux pour conserver « ces nobles cultes, de haute et fière conception, » soient tombés dans un tel état de dégradation et d'abaissement, que leur sombre immobilité dure depuis vingt ou trente siècles, que toutes les servitudes les aient trouvés prêts, et qu'aujourd'hui encore ces enfants de la lumière, ces dépositaires de tous les principes de vérité, de civilisation et de progrès, subissent le joug des malheureuses nations, retardées dans leur développement intellectuel et plongées dans l'ombre fétide du moyen-âge par ce désastreux accident qui s'est appelé le christianisme ? N'y a-t-il pas là quelque chose d'inexplicable, d'incompréhensible que M. Michelet eût dû chercher à éclairer, sinon par amour de la vérité, du moins dans l'intérêt de ces races privilégiées qu'il propose pour idéal et pour modèles aux civilisations déraillées du XIXe siècle. Mais M. Michelet se soucie bien d'éclaircir et de faire comprendre aux autres les extravagances écloses dans son cerveau ou tombées de sa plume, lui qui se met si peu en peine de se comprendre lui-même.

M. Michelet a beau se faire illusion ; il a beau envisager le monde païen à travers le prisme menteur d'une imagination en délire ; l'exaltation de son enthousiasme, la magie de ses visions, la poésie de son style, qui, du reste, lui fait passablement défaut cette fois, ne changeront pas la nature des faits accomplis,

et nous lui portons hardiment le défi de tromper personne relativement à l'état si parfait, si heureux, selon lui, des sociétés et des religions païennes de l'ancien monde. L'histoire de ces sociétés et de ces religions est écrite, et l'histoire ne se refait pas. Or, l'histoire des siècles païens, tout le monde le sait, excepté M. Michelet, et malgré M. Michelet, n'a été qu'une longue série de superstitions, de barbaries et de turpitudes. Oui, pendant quarante siècles, un affreux polythéisme a montré comment toute religion qui ne vient pas de Dieu éloigne de Dieu, comment tout culte qui n'élève pas l'homme le dégrade, comment toute doctrine qui ne sanctifie pas les sociétés, les démoralise et les pervertit. Et qui pourrait s'étonner aujourd'hui de cet immense scandale où nous voyons un monde tout entier faire servir l'idée de Dieu à la dépravation de l'espèce humaine, où l'homme nous apparaît, non pas seulement resté au niveau de sa faiblesse native et plongé dans la nuit de sa première ignorance ; mais sollicité à la corruption par le culte même qui devait le guider vers le bien, et « trouvant en Dieu, comme l'a dit un grand orateur (1), un secours infâme pour tomber plus bas que son esprit et sa chair, ou du moins pour consacrer toutes les folies de son entendement et tous les délires de ses sens ? » N'a-t-on pas vu, depuis, l'étendard du

(1) Lacordaire.

faux prophète, en face même et malgré les vertus de la croix, précipiter les mœurs des nations musulmanes au-dessous des mœurs de l'antiquité païenne ? N'a-t-on pas vu surgir du sein de l'Église elle-même certaines sectes dont la dépravation ne connaissait plus la honte attachée au vice immonde et dont l'apostolat n'avait d'autre but, d'autre mission, que de réhabiliter le règne de la chair ? Et plus récemment, plus près de nous encore, n'avons-nous pas vu des excès dépasser toutes les limites connues, et des hontes dont n'eurent point à rougir même les nations païennes ? Quand l'impiété révolutionnaire eut jeté dans le sang, traîné dans la boue tous les signes de la foi catholique, en vain elle députa quelques-uns de ses tribuns pour aller dire aux assemblées de la nation, et inscrire au frontispice des temples : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'être suprême. » Cet être suprême, ainsi proclamé par des voix qui n'avaient jamais su que le blasphémer et le maudire, ne tarda pas à voir son nom et son culte déshonorés comme ils ne l'avaient jamais été. La divinité fut représentée non plus sous les formes majestueuses d'un marbre animé par le génie des Phidias et des Praxitèle, mais sous les appas provocateurs d'une beauté corruptrice, d'une chair vivante et souillée, et l'autel du Dieu trois fois saint, frémit bien plus qu'autrefois l'arche de Moïse en face du veau d'or, sous les pieds impurs

d'une femme impudique, d'une soubrette prostituée.

C'est là le juste châtiment de l'homme assez orgueilleux pour prétendre aller à Dieu sans le secours de Dieu. Plein d'une aveugle confiance dans les lumières de sa raison et les aspirations de son cœur, il s'imagine pouvoir trouver Dieu sans suivre la route tracée par Dieu, sans recourir à la parole ni à la grâce de Dieu, et il arrive non-seulement jusqu'à méconnaître toute idée de Dieu, mais jusqu'à se dégrader lui-même par les superstitions les plus absurdes et les excès les plus honteux. Ce châtiment de l'orgueilleuse faiblesse humaine, tous les contempteurs du vrai Dieu, devenus les vils adorateurs, les misérables jouets de divinités plus misérables encore, l'ont subi à leur tour aussi bien dans les temps modernes que durant les siècles les plus reculés de l'histoire, et ainsi se vérifie, même dès ce monde, dans une réparation provisoire qui prélude à la grande réparation de l'éternité, l'oracle du prophète qui ne parlait pas seulement pour Israël : *Non irridetur Deus;* on ne se moque pas impunément de Dieu !

Le culte du Dieu véritable est resté lui seul exempt de toutes ces aberrations et de toutes ces hontes. Si vous cherchez à vous rendre compte de ce magnifique et incontestable phénomène qui a toujours été le privilége de la vérité, et sera éternellement la confusion des sociétés étayées sur la superstition et le men-

songe, la raison en est bien facile à saisir; c'est que, dans la vraie religion, l'intelligence de Dieu est là pour illuminer l'intelligence de l'homme, de même que la grâce, la force et la vertu divines sont là pour sanctifier la volonté humaine. A la voix de Dieu, au flambeau de la révélation, la raison s'avance dans le domaine des vérités surnaturelles avec la même assurance, ou plutôt avec une assurance plus ferme encore que sur le terrain des sciences naturelles; ici elle n'a pour garantie de ses conquêtes que le témoignage si souvent défectueux de ses semblables, joint au témoignage plus suspect encore de son évidence personnelle, tandis que là elle juge, elle admet, elle rejette d'après l'autorité infaillible de Dieu lui-même; et, dès lors, on conçoit quelle certitude, quelle étendue, et en même temps quelle profondeur de vue acquiert cette raison humaine, précédée, dans toutes ses investigations, des enseignements et des lumières de la sagesse divine. Chaque jour on constate l'influence d'une nature d'élite, d'une science hors ligne sur des sujets moins doués, et l'esprit de l'homme s'agrandit, s'illumine soudainement aux irradiations du génie d'un de ses semblables. Combien donc doit être efficace l'enseignement du Maître des maîtres, en qui réside la source de toute lumière, de toute vérité, et quelle heureuse modification doit s'opérer dans l'intelligence de l'homme ainsi mise en communication directe avec

cette intelligence suprême, devant laquelle les plus profonds mystères sont à nu dans toute la clarté de l'évidence : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus* (1).

A cette plénitude de vérité et de lumière, répond, dans le culte du vrai Dieu sincèrement observé, une plénitude de grâces et de sainteté. Sainteté qui ne se borne pas à atteindre ce degré de perfection vulgaire, de vertu commune consistant à se maintenir dans la pratique fidèle de tous les devoirs, dans l'amour constant du bien et la haine également persévérante du mal; mais sainteté qui ne sait s'arrêter devant aucune limite, reculer devant aucun obstacle, et qui parfois se fait un jeu sublime de porter jusqu'à une sorte de folie l'héroïsme de l'abnégation par amour pour Dieu et pour les hommes. Ainsi, voyez saint Ignace martyr, et écoutez son chant d'agonie, ou plutôt son hymne de triomphe à l'aspect de l'amphithéâtre où il entend rugir les lions affamés, auxquels il va être donné en pâture. « Que ne suis-je déjà à la merci des bêtes féroces préparées pour moi! Je les en prie, qu'elles soient promptes à torturer et à déchirer mes membres! Puissé-je ne pas être épargné comme d'autres martyrs dont elles n'ont osé toucher le corps! Ah! si elles refusent de venir, je saurai bien leur faire violence et les exciter à me dévorer! Pardonnez, mes chers fils, à l'excès de ma joie, je sais ce qui importe

(1) Hebr., IV, 13.

à mon bonheur. Voici que je commence à être le disciple du Christ, n'ayant plus aucun désir des choses visibles, et n'aspirant qu'à trouver Jésus-Christ. Oui, que le feu, que la croix, que les bêtes, que le brisement des os et de tout mon corps, que tous les tourments inventés par Satan viennent fondre sur moi, pourvu qu'il me soit donné de jouir de Jésus-Christ. Je suis le froment du Christ, je vais être broyé sous les dents de ces bêtes, afin de devenir un pain purifié et digne de Dieu ! » Voilà assurément l'amour de Dieu porté jusqu'à un sublime délire. Voyez sainte Élisabeth de Hongrie recevant un petit lépreux que la Providence lui amène et voulant prouver qu'elle ne sera rebutée par aucun des services qu'elle se consacre à rendre aux pauvres de Dieu. Que va-t-elle donc faire pour donner la mesure de son abnégation et de sa charité ? Ah ! sans doute elle va serrer dans ses bras ce petit frère couvert de plaies hideuses ; elle va, de ses royales mains, laver, panser ces plaies repoussantes, et pour prouver que son cœur ne répugne pas à remplir un tel office, elle collera ses lèvres sur les plaies de ce petit malheureux. Oui, elle fera tout cela, mais tout cela ne suffira pas à l'ardeur de sa charité. Quand elle a fini de nettoyer ces plaies fétides, elle prend le vase où elle a exprimé ce que la parole humaine ne peut pas même peindre, et elle l'avale d'un trait. C'était là bien certainement porter l'a-

mour du prochain jusqu'à une extravagance sublime.

Pourquoi tout autre culte que le culte du vrai Dieu n'eut-il jamais la gloire d'offrir au monde le spectacle de semblables excentricités ? Parce qu'aucun autre amour que l'amour du Dieu véritable ne peut produire dans les cœurs ce trop-plein d'ardeur et de dévouement qui ne dit jamais : c'est assez, quand il s'agit de s'immoler en holocauste au service de Dieu et de l'humanité souffrante. Parce que tout autre culte que celui du vrai Dieu manque inévitablement de deux points d'appui, de deux éléments seuls capables de faire monter l'homme au-dessus de sa misérable nature, je veux dire l'exemple de Dieu, la grâce et le secours de Dieu. Comment, dites-moi, le monde païen eût-il pu former des saints lorsqu'il proposait aux adorations de l'humanité des dieux donnant eux-mêmes l'exemple de tous les vices. Comment la philosophie athée et rationaliste pourrait-elle former des saints lorsqu'elle laisse l'homme abandonné à lui seul sur la pente rapide et au milieu de toutes les séductions qui l'entraînent au mal ?

Quelle ne doit pas être au contraire l'efficacité morale d'un culte dont le principal objet est le Dieu de toute sainteté, et dont le but unique est de rendre ses adorateurs conformes à la perfection de ce divin modèle : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (1) ?

(1) *Levit.*, XIX, 2.

Comment l'homme n'aspirerait-il pas à la sainteté en face d'un semblable modèle, surtout quand ce Dieu lui-même, pour joindre la force de l'exemple à l'autorité du précepte, descend en personne dans l'arène du combat, et montre à quel prix s'achète la couronne, par quel chemin on marche à la victoire. Sur les traces d'un tel chef, en face de ces drames sublimes de la vie et de la mort du Dieu réparateur, non, il n'y a plus lieu de s'étonner que la sainteté sorte parfois des routes vulgaires pour s'élancer jusqu'aux plus inaccessibles sommités de la perfection ; ce qui devrait surprendre plutôt, c'est que cette sublime transfiguration ne s'opère pas dans tous les disciples d'une telle religion et d'un tel maître ; c'est que tous les chrétiens ne soient pas des saints et des héros, surtout quand chacun d'eux, autorisé à compter sur le secours immédiat et tout puissant de ce même chef, peut se dire à tout instant avec le grand apôtre qui en avait fait lui-même une si heureuse expérience : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je puis tout en celui qui me fortifie (2).

(1) *Philipp.*, IV, 13.

V

LE RATIONALISME CHRÉTIEN ET LE RATIONALISME INCRÉDULE

La raison est un flambeau placé entre les mains de l'homme, pour lui faire connaître les merveilles de la création, et par la création, le Créateur lui-même, le Dieu tout-puissant et éternel. Ce flambeau divin nous sert encore à nous amener à Jésus-Christ comme à l'envoyé de Dieu, en nous présentant l'ordre de preuves le plus convaincant et le plus persuasif de sa mission divine, c'est-à-dire les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme. Mais la raison toute seule, malgré les assertions contraires de quelques sophistes modernes, était incapable de nous révéler la Trinité, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, la Grâce, la Rémission du péché, et presque tous les rapports de l'homme et de Dieu. Celui qui habite au sein des

splendeurs du Père pouvait seul nous manifester les arcanes de la lumière inaccessible, les profondeurs du sanctuaire impénétrable de l'Éternité.

La foi, initiation surnaturelle, commencement primordial de la vie future, pour parler le langage de saint Thomas, est la lumière qui nous découvre ces vérités célestes que le genre humain n'aurait pu trouver, comme l'expérience de quarante siècles le démontre assez, ces vérités éternelles qui triomphent du temps, ces vérités sublimes, supérieures, mais non contraires à la raison. La foi nous est donnée comme supplément et auxiliaire de notre intelligence pour nous conduire de la mort à la vie, du temps à l'éternité, de la terre au ciel. La foi et la raison sont donc les deux moyens par lesquels Dieu veut nous élever jusqu'à lui. Séparer la raison de la foi ou la foi de la raison serait une égale erreur; inséparables, d'après la nature même des choses et l'ordre établi de Dieu, la raison et la foi se prêtent un mutuel secours pour nous préserver de tous les écueils. Les objets de notre croyance, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, voilà le domaine de la foi; les motifs de notre croyance, c'est-à-dire les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme, voilà le domaine de la raison. Les motifs de notre foi sont appuyés sur des preuves irréfragables; les objets de notre foi, participant à la nature même de Dieu, sont incompréhensibles pour

nous, et cela doit d'autant moins nous surprendre, qu'il en est de même dans les choses visibles et la plupart des phénomènes de ce monde.

La raison et la foi, la nature et la religion, venant du même auteur, doivent avoir le même caractère. Aussi toutes les obscurités de l'ordre de la grâce ont des obscurités correspondantes dans l'ordre de la nature. Pour le rationaliste chrétien, les mystères ont donc leur raison d'être.

Pour lui, sous aucun prétexte, le doute n'est admissible, et jamais il ne se croira permis de dire : « Je voudrais bien, mais je ne puis croire. » Tous les hommes peuvent et doivent croire, parce que tous les hommes sont doués de raison, et que la raison conduit infailliblement à la foi ; tous les hommes, par le spectacle de l'univers visible, peuvent s'élever à la contemplation des choses que nous ne voyons pas encore, *argumentum non apparentium* (1).

En examinant l'accord des principaux dogmes de la religion avec les mystères de l'univers, nous verrons que, dans la religion comme dans la nature, tout satisfait la raison de l'homme, et, par l'analogie des mystères de la religion avec le monde physique, nous découvrirons la parfaite rationalité de la foi.

L'univers est tout d'une pièce comme l'océan, selon la belle expression d'un philosophe, et toutes les par-

(1) *Hébr.*, XI, 1.

ties du monde matériel et du monde spirituel sont tellement liées entre elles qu'il est impossible de rien abandonner à l'erreur et au doute sans compromettre l'ordre tout entier, et avec l'ordre la raison, le salut et le bonheur des hommes.

Les merveilles de l'univers, objet de notre admiration, sont l'œuvre de la puissance divine. Les cieux racontent la gloire de l'Éternel, et toute la création est un hymne en l'honneur du Dieu dont le nom est écrit sur les étoiles comme sur la poussière du désert. Les dogmes de la foi sont la révélation apportée aux hommes par Jésus-Christ, et consacrée par la mort d'un Dieu, pour nous faire connaître toute l'étendue de son amour. Les dogmes sont des faits divins, des faits visibles pour la plupart, qui racontent la sagesse et l'amour de Dieu, comme les ouvrages de la nature révèlent sa puissance. Le fait que je ne comprends pas dans la nature est sous mes yeux; dans la religion aussi, la parole de Dieu, la parole de Jésus-Christ est visible pour moi. Les mystères de la religion sont donc des faits comme ceux de la nature, des faits d'un autre ordre, mais des faits non moins réels, non moins certains. Lorsque j'ai reconnu Jésus-Christ comme Dieu, et que je suis assuré de la réalité de ses paroles, ce qu'il a dit est vrai pour moi, et ma raison accepte toutes ses paroles, quelque incompréhensibles qu'elles soient, avec autant et plus de sécurité que

j'accepte le témoignage de mes sens ou le témoignage des hommes.

Ceux qui refusent de croire aux dogmes révélés parce que ces dogmes sont des mystères, seraient obligés, pour être conséquents, de ne pas admettre ce qu'ils voient, car tout est mystère autour d'eux; il est aussi impossible au philosophe d'expliquer une goutte d'eau, un grain de sable, qu'au théologien de comprendre la Trinité et l'Incarnation. Le christianisme a des mystères. Quoi d'étonnant! l'univers en est rempli. Au lieu de chercher à pénétrer le *comment* et le *pourquoi* des choses surnaturelles et divines, la foi s'attache seulement à savoir ce qui est ou ce qui n'est pas révélé, comme la science est obligée d'admettre les faits sans en connaître les causes. Ne dites donc pas : Je ne veux pas croire ce que je ne puis comprendre, car vous seriez conduits à ne croire ni la création, ni l'éternité, ni l'homme, ni le temps, ni l'espace, ni la durée, ni l'univers. Cherchez seulement ce qui existe et ce qui est révélé de Dieu, et quand vous avez reconnu un fait divin ou une parole divine, abaissez votre raison et répétez avec un philosophe du dernier siècle (1) : « Être des êtres, je ne puis te comprendre, mais ma grandeur est de m'anéantir devant toi. » Cet acte d'humilité, qui semble émaner d'un philosophe chrétien, fait partie du sacri-

(1) J.-J. Rousseau.

fice que l'homme doit à Dieu, l'intelligence bornée de la créature devant s'incliner et se soumettre vis-à-vis de la suprême sagesse du Créateur. Cette soumission est d'autant plus facile, plus rationnelle, que les faits de l'univers renferment des obscurités de même nature que les faits de la révélation. Ici, en effet, quels mystères vous paraissent surtout incompréhensibles et confondent votre raison? Un Dieu présent partout, un Dieu engendrant un Dieu, un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme, un Dieu mort sur une croix, un Dieu nourrissant chaque jour l'homme de sa substance. Or, vous allez voir qu'en demandant à votre raison son assentiment pour ces mystères, Dieu ne vous demande de croire que ce que vous admettez tous les jours dans les choses qui sont sous vos yeux. Nous ne prétendons pas, sans doute, expliquer ce qui est inexplicable, mais, par des similitudes, faire entrevoir la convenance et la possibilité des mystères.

Quelle idée avons-nous de Dieu? Dieu est un pur esprit, un être simple, indivisible, immuable, éternel, nécessaire, indépendant. Comment comprendre, dites-vous, que le même être soit à la fois présent dans les moindres parties de l'univers et dans l'univers entier? Mais l'âme de l'homme n'est-elle pas présente au même moment dans tout son corps, et ne l'anime-t-elle pas tout entier ainsi que la moindre de ses parties?

Dieu est donc dans l'univers comme notre âme dans le corps qu'elle habite, invisible en son essence, visible et palpable en ses œuvres.

Dans le mystère de la Trinité, nous disons que trois ne font qu'un, sans prétendre que trois dieux soient un seul Dieu. Nous affirmons simplement qu'il y a trois personnes en Dieu. La nature humaine nous donne aussi l'idée de ce grand mystère, car si la Trinité nous présente un Dieu en trois personnes, l'âme de l'homme nous offre en elle trois attributs distincts : l'être, la raison, l'amour, tous trois ne faisant qu'une seule âme ; et ces trois facultés ne sont pas plus trois âmes que les trois personnes divines ne sont trois dieux. Ainsi, selon la remarque de saint Augustin, les traces de la Trinité sont dans l'âme de l'homme : *Vestigia Trinitatis sunt in animâ hominis.* Il y a toutefois cette différence que ce qui est propriété, faculté dans l'homme, est personne distincte et subsistante en Dieu.

Notre âme est pensée, parole et volonté. L'homme complet est celui qui sait établir un parfait accord entre toutes ses facultés. Sa parole doit être l'expression de sa pensée, et ses actions procéder de sa pensée et de sa parole; s'il agit autrement qu'il ne pense ou ne parle, il est un homme inconséquent ou faible, et il tombe dans le mépris. Admirable image de l'unité, de la multiplicité et de l'accord qui existent dans la

Trinité, sans que jamais l'identité de nature ni l'harmonie d'action soient troublées par la diversité des personnes.

Nous avons vu la Trinité au dedans de nous. Vous allez la voir hors de nous. Le soleil n'en est-il pas une brillaute image? Sa substance produit la lumière, comme le Verbe est engendré de Dieu le père, et de cette lumière et de cette substance procède la chaleur, comme le Saint-Esprit, l'amour, procède du Père et du Fils, de l'être et de l'intelligence.

Par le mystère de l'incarnation, une des personnes divines, le Verbe, la Raison, le Sagesse, est à la fois homme et Dieu. Le Verbe est Dieu dans les splendeurs éternelles, il est homme dans les douleurs de la rédemption, et la nature humaine et la nature divine en Jésus-Christ ne forment qu'une seule personne. C'est là sans doute un mystère difficile à comprendre. Mais l'homme aussi est une substance spirituelle unie à une substance matérielle, et l'âme et le corps ne font qu'une seule personne. Qui peut rendre notre corps dépendant de notre pensée, notre pensée dépendante d'un mouvement de notre corps? Comment naît la pensée en nous, comment s'opère le mouvement? Ces deux mystères de l'homme et de Dieu se soutiennent et s'éclairent l'un par l'autre. La nature humaine, la nature divine, sont unies dans le Rédempteur, comme en nous la nature matérielle et la nature spirituelle.

De même l'homme est, par l'union des deux substances à la fois corruptible et incorruptible, immortel et mortel. Quand nous disons : Dieu est mort sur la croix, ne disons-nous pas dans le même sens, l'homme meurt, quoique l'âme ne meure pas non plus que Dieu ?

Nouveau prodige d'amour, le mystère de l'Eucharistie. Vous avez peine à concevoir que Jésus-Christ se multiplie sur des autels et se donne à des milliers de personnes à la fois, que le Verbe incarné entre dans toutes les églises au même moment ; et ne voyez-vous pas le soleil, corps subtil et lumineux, moins parfait que le corps de Jésus-Christ, entrer, comme pour manifester ce divin mystère, dans toutes les églises en même temps ? Le Soleil de justice et d'amour serait-il moins pénétrant, moins universel que le soleil qui brille au firmament ? Serait-il moins parfait que le soleil des corps, le Verbe éternel, le divin soleil des âmes ? Jésus-Christ et le soleil se trouvent sur les mêmes autels. Jésus-Christ se multiplie dans les hosties, le soleil multiplie son image dans des miroirs, et cette image échauffe et brûle. Si le corps de Notre-Seigneur se multiplie à l'autel, la parole multiplie la pensée pour des milliers de personnes, et un flambeau allume des milliers de flambeaux !

Continuons ces analogies. Jésus-Christ transforme

sur l'autel la substance du pain et du vin en sa chair et en son sang; et, par la nourriture que nous prenons, le pain et le vin se changent en notre corps; le pain et le vin deviennent de la chair et du sang en nous; le pain et le vin deviennent, sur l'autel, la chair et le sang de Jésus-Christ. Un autre prodige de la nature, le prodige de la greffe se reproduit dans l'Eucharistie. Le vieil Adam devient le nouvel Adam, comme le sauvageon, avec ses fruits amers, devient un arbre aux fruits savoureux. Voyez cette âme qui a senti la douleur d'avoir offensé Dieu, elle a reçu en elle, par le repentir, l'incision salutaire; et la communion, lui apportant le germe de l'immortalité, la vivifie et en fait une créature nouvelle; la divinité est entée sur l'humanité. Le vin de la terre fortifie notre corps, le vin de l'autel fortifie l'âme, et le Verbe s'unit à un corps pour nous montrer que notre âme peut s'unir à Dieu.

Admirez l'enchaînement des mystères de la création et de la rédemption, de la nature et de la grâce. Un homme et une femme, Ève et Adam, ont donné la mort à tout le genre humain; un homme et une femme, Jésus-Christ et Marie, ont donné la vie à toute l'humanité. Quoi de plus simple dans le plan de Dieu que la substitution de Marie à Ève, de Jésus-Christ à Adam ! Le vieil Adam nous a transmis un corps périssable, le nouvel Adam nous rend un corps immor-

tel. Le corps de Jésus-Christ a été formé par l'Esprit-Saint, sans l'intervention de l'homme; dites-moi comment a pu être formé le corps du premier homme, sinon immédiatement par Dieu lui-même ?

Comprend-on, après cela, que de prétendus philosophes s'étudient encore à égarer le monde avec des objections démenties par les faits les plus éclatants de la nature ? Ils s'étonnent que Dieu se serve des hommes pour leur transmettre sa parole et sa vérité, et ils voient Dieu, au lieu de nous créer tous en même temps, comme les anges, chargeant des hommes de nous transmettre la vie, et la vie de l'intelligence se propageant de la même manière que la vie des sens. Le sacerdoce transmet la vérité, la paternité transmet la vie; l'œuvre du Père et l'œuvre du Fils sont soumises à la même loi, preuve d'unité parfaite dans la Trinité, et marque éclatante de la vérité chrétienne !

Quel bruit ne fait pas aussi le rationalisme incrédule de la transmission du péché d'Adam à toute sa race ? Cette transmission lui paraît contraire à toutes les idées de justice et de bonté divines, et il refuse de voir les maux héréditaires parmi les hommes, et les enfants punis dans leur sang pour les désordres de leur père. Il demande comment Dieu a pu envoyer le déluge, exterminer des populations entières, frapper de lèpre les murmurateurs, ouvrir la terre sous leurs pieds. Mais le Dieu de Moïse n'est-il pas le Dieu

de la nature, et ce Dieu de la nature n'a-t-il pas créé la mort, la guerre, les fléaux, la peste, les tremblements de terre, les volcans, les révolutions? Ainsi M. Michelet appelle le Dieu des chrétiens un Dieu cruel, mais il devait donner le même nom au Dieu de l'univers, ou anéantir Dieu partout; et puisqu'il accuse le Dieu de la Bible, il fallait accuser le Dieu de la nature, le Dieu de l'univers et le Dieu de la Bible, le Dieu de la création et de la rédemption étant le même Dieu, le Dieu qui frappe et qui guérit, qui punit et qui sauve, qui perd et ressuscite; le Dieu caché dans la création étant aussi un Dieu caché dans la rédemption, mais caché de manière à révéler sa présence à tous, excepté aux cœurs et aux esprits assez dépravés pour avoir intérêt et souhaiter qu'il n'y ait pas de Dieu.

Il n'y a pas de milieu : il faut être catholique ou athée, il faut croire ce qui est révélé ou ne rien croire, et le rationalisme incrédule prouve bien la nécessité inévitable de cette conséquence. L'esprit humain n'est pas fait pour le doute. S'il ne croit pas à la religion révélée par Dieu, il ne croira pas à Dieu; s'il ne croit pas à l'enfer et au ciel, il ne croira plus ni au bien ni au mal, à la vertu ni au vice, il n'aura plus de règle. La raison seule ne suffit donc pas sans la foi pour nous conduire. Toutes les deux nous sont nécessaires. Voyez plutôt où en sont les hommes qui ont voulu

rejeter les vérités qu'il leur est impossible de comprendre ; ils sont tombés dans toutes les erreurs du jour, le déisme, le panthéisme, le progrès humanitaire. Les plus conséquents sont descendus jusqu'au matérialisme. Et, en effet, si vous rejetez tout ce que vous ne voyez pas ou que vous ne comprenez pas, niez donc les esprits parce qu'ils échappent à votre vue, la la création, parce que nous ne pouvons comprendre un être qui, par sa volonté, a fait quelque chose de rien ; niez Dieu, parce que nous ne concevons pas un être qui remplit l'espace infini ; niez sa prescience si difficile à concilier avec la liberté humaine, sa sagesse démentie en apparence par les maux physiques et moraux de ce monde, sa bonté incompréhensible avec les supplices éternels.

Ainsi le rationaliste incrédule qui refuse de croire à Jésus-Christ et à l'Église, est obligé de refuser de croire à Dieu lui-même, car la Bible et la nature sont deux livres écrits de la même main, et celui qui n'est pas apte à lire les caractères merveilleux de l'un sera également incapable de rien entendre aux sublimes enseignements de l'autre. De là cette ignorance profonde, ce septicisme honteux où, dans tous les temps, malgré les programmes les plus pompeux et les plus séduisantes promesses, on a vu croupir les disciples de la raison humaine. Ainsi, parmi les philosophes de l'antiquité, aucun n'ouvrit son école sans promet-

tre à ses adeptes que le soleil de l'évidence allait enfin se lever poureux et les inonder des pures lumières de la vérité. Et depuis que l'Évangile a formé dans le moindre de nos villages plus de vrais sages que n'en a jamais compté la Grèce entière, que de sophistes n'a-t-on pas vus se lever et dire avec un dédain systématique pour tous les documents marqués du sceau de la foi : « Nous sommes, nous, les hommes de la science et du progrès ; venezà nous et vous échapperez aux entraves de l'obscurantisme ; prêtez-nous l'oreille et nous vous donnerons l'intelligence de ce que, jusque-là, comme de faibles enfants, vous avez cru en aveugles. »

Qu'est-il résulté de ce prétentieux orgueil? Sans doute la raison et la science humaines nous émerveillent par de nouvelles découvertes plus admirables les unes que les autres, dans l'application des forces de la nature et le développement des progrès matériels. Mais en est-il de même dans le domaine du monde religieux et moral? Dès qu'il s'agit non plus d'appliquer par d'ingénieux systèmes cet axiome fondamental des lois mécaniques : *Augmenter la force d'impulsion, et diminuer la force de résistance*, mais de sonder les abîmes de la conscience et de poser sur un fonds solide les bases du monde moral, de quoi s'est montrée capable la philosophie rationaliste, et à quoi ont abouti tous les efforts de la raison humaine? Nous

en sommes encore à nous le demander. Si vous n'en êtes pas là vous-même, citez-nous, de grâce, le philosophe de l'antiquité ou des temps modernes, qui soit parvenu à répondre d'après les seules lumières de la raison à cette simple question : Quelle est la cause première et finale de tout ce qui existe, et principalement de l'homme ? Non, ce problème fondamental et élémentaire, qui se dresse devant vous dès le premier pas que vous faites dans le domaine de la pensée et de l'ordre moral, aucun rationaliste n'a trouvé par lui-même les données suffisantes pour le démontrer. Démontrer, c'est mettre une proposition ou un fait dans une telle évidence, que la conviction s'ensuive impérieusement. Or, je ne sache pas que vous ayez jamais rencontré sur les lèvres ni dans les écrits d'aucun philosophe antichrétien la solution péremptoire et victorieuse de la moindre de ces petites questions : le monde a-t-il toujours existé et sera t-il toujours tel que nous le voyons. S'il est éternel, montrez-nous qu'il porte en lui de toute éternité le principe de lui-même. S'il a eu un commencement, s'il doit avoir une fin ou des transformations, faites-nous voir clairement quand et comment il a commencé, quand et comment il doit finir ou se transformer, si ces questions vous paraissent n'avoir qu'un intérêt secondaire, en voici d'autres qui vous touchent de plus près, et dont il vous importe au plus haut degré d'avoir la solution dé-

cisive, immédiate : quelle est notre première origine, quelle est notre destinée finale? D'où venons-nous; où devons-nous aller au sortir de ce monde? Quelle route suivre au milieu de ce cahos d'exemples et de penchants divers, de voix intérieures, qui nous sollicitent en sens contraire, tantôt vers le bien, tantôt vers le mal.

En face de toutes ces questions et de bien d'autres, la raison humaine est restée convaincue d'incertitude ou d'ignorance, et jamais elle n'a pu soulever le voile qui couvre le berceau et la fin du monde, l'origine et la destinée de tous les êtres. J'en appelle ici au témoignage des plus illustres philosophes de l'antiquité. Interrogé sur ce que la philosophie lui avait appris, Socrate répondait : « elle m'a appris à savoir que je ne savais rien. » Thalès, Pythagore, Platon reconnurent également l'insuffisance de nos lumières pour pénétrer les mystères de la science universelle et de la destinée humaine; et déduisant de là la nécessité d'un enseignement divin, ils exhortaient leurs disciples à l'attendre de la bonté du ciel. A l'encontre de ces grands hommes, de ces illustres penseurs à qui un puissant génie servit surtout à mieux constater la faiblesse irrémédiable de l'esprit humain, que sont aujourd'hui nos professeurs de philosophie rationaliste? Ils ne cessent d'abuser la jeunesse, en prônant la raison comme la *lumière des lumières*, l'autorité des autorités, à laquelle seule il

faut croire à l'exclusion de toutes les autres, même et surtout, à l'exclusion de celle de Dieu. Si parfois il leur arrive de mentionner la révélation divine, ce n'est que pour lui jeter leurs outrages blasphémateurs et leurs imbéciles dédains.

Cependant ces messieurs de l'école rationaliste, en faisant si bon marché des splendides irradiations de l'enseignement chrétien, sont-ils parvenus à donner à leur méthode la base d'une concluante et logique démonstration ? Avez-vous jamais trouvé dans les nombreuses productions de MM. Cousin, Jouffroi, Damiron, Pierre Leroux, Quinet, Renan, Littré, etc. une discussion tant soit peu grave et consciencieuse des fondements historiques du christianisme? Ces savants professeurs, ces puissants critiques ont-ils jamais essayé de nous dire comment Jésus-Christ, supposé qu'il ne fût qu'un philosophe ou un visionnaire, a pu persuader non-seulement les foules nombreuses, mais ses premiers disciples qu'il était le vrai Messie, le Verbe incarné, l'Homme-Dieu né, mort et ressuscité pour le salut du monde ; comment ces premiers disciples ont été si bien convaincus d'avoir vu ce que, dans l'hypothèse rationaliste, ils n'auraient pas vu, qu'ils n'ont pas hésité à mourir pour soutenir cette conviction et la faire partager à leurs contemporains ; comment, sans renommée, sans artifice, sans autres appats qu'une doctrine crucifiante, ils ont pu faire tant d'autrés dupes, et des dupes

si opiniâtres, si incorrigibles, que, durant trois siècles, le sang chrétien n'a cessé de couler et de devenir partout une semence de nouveaux martyrs; comment la supercherie a été assez heureuse, assez puissante pour venir à bout de toutes les forces de l'empire romain, et comment cet empire, après l'avoir combattue avec autant d'acharnement que de fureur, s'est tout à coup agenouillé devant elle, embrassant volontairement le joug de sa doctrine et de ses lois..... Non, jamais ces messieurs n'ont daigné toucher du bout de leur plume ces grands problèmes historiques. Ils ont trouvé beaucoup plus commode de poser leurs opinions en oracles qu'on ne discute pas, et s'épargnant toute étude sérieuse, toute laborieuse recherche, ils n'ont vu dans ces grands faits qui ont ébranlé et transformé l'univers, autre chose qu'une poésie symbolique, des fictions, des mythes grossiers et populaires que la science et la raison doivent dissiper. Ainsi, si vous les interrogez sur le plus grand mystère de la religion et le fait culminant de l'histoire, l'incarnation et la naissance du Messie promis, l'un d'un d'eux, M. Damiron, vous répondra catégoriquement en niant que Dieu ait jamais *pris visage et corps*, ou se *soit incarné sous quelque forme*. Tout ce qui s'est dit de semblable sur cette matière est *figure et poésie*. (1). Un autre, abordant avec le même sans-gêne le grand problème de la

(1) *Essai sur l'histoire de la Philosophie.*

réconciliation de l'homme avec Dieu, reléguera tout simplement au rang des allégories et des fictions le dogme fondamental de la rédemption du monde : « La rédemption et la médiation de Jésus-Christ sont de ces mythes, de ces symboles, de ces figures que le soleil de la philosophie dissipera (1). »

M. Michelet lui-même, lorsqu'il arrive à son tour, et prétend nous expliquer à sa façon l'établissement du Christianisme, ne renchérit-il pas sur toutes les aberrations de l'esprit humain, et ne laisse-t-il pas bien loin derrière lui tous ses devanciers comme tous ses collègues en extravagances. Selon lui, en effet, le triomphe de l'Évangile n'a pas été le résultat de l'avénement, de l'apostolat, de la vie ou de la mort du Christ, fils de Dieu. Que ce Christ sauveur soit venu à l'heure marquée par les prophètes plusieurs siècles auparavant; qu'il ait parcouru les villes et les bourgades en attirant à lui les multitudes ravies par le charme d'une doctrine aussi pure que sublime; qu'à l'empire irrésistible de la parole, il ait joint celui de l'exemple; qu'il ait marqué chacun de ses pas par autant de bienfaits que de prodiges; qu'il se soit immolé volontairement comme victime d'expiation pour toutes les iniquités de toutes les générations passées, présentes et futures; que, le surlendemain d'une exécution sanglante, il ait effacé la honte du gibet par le plus

(1) Jouffroy. *Mélanges philosophiques.*

éclatant des miracles, et ait remporté sur ses juges, sur ses bourreaux, sur la mort un triomphe comme il n'en fut jamais; que, fidèles aux recommandations et aux exemples du Maître, ses quelques disciples aient eu la sainte audace d'aller imposer le nom du Crucifié à Jérusalem, à Athènes, à Rome, et prêcher son Évangile jusqu'aux extrémités de la terre, s'estimant heureux de souffrir les derniers outrages, et même de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour ce nom éperdûment aimé... non, tout cela n'est rien aux yeux de M. Michelet. Oracles accomplis, miracles nombreux publics et incontestables; prédications du Christ et des apôtres, sacrifice du Dieu sauveur, sang des martyrs, tout cela n'a joué qu'un rôle insignifiant dans la grande entreprise qui devait aboutir au triomphe définitif de l'Évangile et à la conversion du monde païen. Cette conversion merveilleuse, savez-vous comment notre nouveau critique en explique le mystère, et ce magnifique triomphe vous douteriez-vous à qui, exclusivement, il en attribue le succès? A une seule influence, celle de la femme, et l'on sait ce que cela signifie dans l'idée et dans la bouche de M. Michelet. « Trois femmes, dit-il, commencent tout: Anne, mère de la Vierge; Élisabeth sa cousine, mère de saint Jean; et une autre Anne, prophétesse et femme du grand prêtre (1). » De ces trois femmes, dont le nom

(1) *Bible de l'humanité*, page 440.

est à peine cité au commencement de l'Évangile, deux n'y reparaissent plus dans la suite. Marie, la divine mère, n'y apparaît elle-même que deux ou trois fois, et dans des circonstances qui, loin de la représenter comme donnant l'impulsion à la vie apostolique du Messie, ont, plus d'une fois, amené ce reproche aux lèvres des libres penseurs : que Jésus manquait de déférence et de considération pour sa mère !... Trois autres femmes sont mentionnées encore pour avoir subi la miséricordieuse influence de l'apostolat de l'homme Dieu ; c'est la Samaritaine qui se convertit à sa voix, c'est Madeleine, la pécheresse devenue disciple aimante et fidèle, qui recueille avidement ses divines paroles pendant que Marthe, sa sœur, lui rend les humbles devoirs de l'hospitalité. Où trouver donc la preuve de ce fait capital que l'établissement du Christianisme fut l'œuvre exclusive de la femme, et pour arriver à une telle déduction, ne faut-il pas avoir, je ne dirai pas la fécondité d'imagination, mais le dévergondage d'idées et de langage qui caractérise M. Michelet.

Cependant le hardi critique ne recule nullement devant une telle énormité, et quiconque a lu quelques pages de sa Bible, ne s'en étonnera nullement, tant on est habitué à rencontrer presque à chaque ligne les plus monstrueuses extravagances. D'après lui, donc, ce triomphe de la femme, inauguré par le Sau-

veur lui-même, se continua sous les apôtres et durant les premiers siècles de l'Église. Désormais, pour suivre les progrès de l'Évangile, ne vous attachez plus aux traces de ceux à qui le Christ ressuscité a dit, dans l'assurance et la perspective de son éternel triomphe : allez, enseignez toutes les nations ; Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Jésus, les apôtres n'ont été pour rien dans cette croisade si faible, si impuissante en apparence, et dont le succès inouï devait aboutir si tôt à la conquête de l'immense empire qui avait lui-même subjugué le monde entier. La face de l'univers fut changée, le règne de Satan renversé, les idoles du paganisme pulvérisées, non par celui qui avait prédit que du haut de la croix il attirerait tout à lui, non par Pierre, qui, à chacune de ses prédications voit tomber à ses pieds des milliers de Juifs et de païens convertis; non par Paul, l'infatigable et invincible apôtre dont le zèle atteint, embrasse, captive vingt nations à la fois; mais par « Lydda », pieuse prosélyte, qui remplit envers le saint apôtre les devoirs de l'hospitalité, par « Chloé, la pâle, chez qui s'assemblait la petite Église », par « Phœbé la brillante, le ministre actif, le factotum de l'Église de Corinthe. » Dès lors, « c'est Phœbé qui est tout » dans l'apostolat de saint Paul. « Elle écrit pour lui, sous sa dictée. Et qu'écrit-elle? Le plus violent écrit de saint Paul, l'épître aux Romains, la Marseil-

laise de la grâce », et c'est elle qui se charge de « porter cette lettre au palais de Néron, aux amis de Narcisse » ; c'est elle, qui se charge d'affronter seule tous les périls, de braver tous les obstacles. Et ne croyez pas que ce soit là, de la part de la femme, une intervention isolée, transitoire, amenée par quelques circonstances accidentelles : M. Michelet vous taxerait à l'instant de grossière ignorance. « La femme, dit-il, aux quatre premiers siècles, est prêtre, le vrai prêtre chrétien ; elle officie, elle consacre ; à elle de défendre la foi qui sortit d'elle. » Vous vous demandez comment la doctrine nouvelle va soutenir cette lutte à mort contre tant de puissances ennemies, contre tant de forces rivales; vous tremblez en voyant tous les éléments de l'ancien monde se liguer contre elle : Sacerdoce, législation, philosophie. Rassurez-vous; ce monde va tomber à genoux en entendant « une voix suave de femme », et quand le stoïcien voudra commander encore « l'effort et le travail, » Oh! qu'aisément Phœbé répondra méprisante : « Le lys ne travaille ni ne file ; il est mieux vêtu que César ! » Vous êtes étonné que le culte chrétien, grave et austère, ait pu faire disparaître les rites voluptueux et les fêtes séduisantes des divinités païennes. Écoutez M. Michelet ; à sa voix votre surprise cessera, à moins peut-être que vous ne passiez à une stupéfaction plus grande encore. « Si les déesses de l'art, filles du ciseau grec, furent

abattues, c'est que, pendant quatre siècles, à leur beauté morte l'on opposa la vie, la sophia visible, le pontificat de la femme. La muette Cérès ne put lutter beaucoup, quand la Cérès nouvelle charmait l'agape antique, donnant le pain sacré. Pallas, la vierge austère, dut finir tout à fait quand la Madeleine dramatisait l'autel et le baignait de ses pleurs (1).

Voilà assurément une version de l'Évangile et des actes des apôtres, où l'on ne reprochera pas au traducteur d'avoir été par trop esclave du sens littéral ni du texte primitif. M. Michelet, déjà trop connu pour son étrange manière d'écrire la philosophie de l'histoire, s'est surpassé ici, et si le nombre des excentricités, à défaut d'autre mérite, pouvait valoir à un livre l'honneur de concourir aux prix académiques, le sien serait bien sûr d'être couronné. En vérité, c'est par trop faire injure à son pays et à son époque, que de croire ses contemporains capables de se laisser prendre à de tels appas, et si quelqu'un pouvait voir dans de pareilles productions autre chose qu'une insipide et odieuse parodie; si l'on osait prétendre que c'est là du raisonnement, de la critique ou de la philosophie, ce serait bien le lieu de faire l'application du mot de Pascal : « Le mépris de la philosophie est le commencement de la sagesse. »

(1) *Bible de l'humanité*, triomphe de la femme, VIII.

VI

LE PROGRÈS SELON LES SAINES LUMIÈRES DE LA FOI ET DE LA RAISON, ET LE PROGRÈS SELON LES UTOPIES DES SOPHISTES OU RÉFORMATEURS MODERNES

De toutes les calomnies amoncelées par l'incrédulité moderne contre l'Église de Jésus-Christ, une des plus absurdes et des plus injustes est assurément celle-ci : L'Église catholique veut contraindre l'humanité à rétrograder vers les siècles d'ignorance et de barbarie, ou du moins si elle ne prétend pas directement ramener les sociétés vers les âges barbares, elle veut les empêcher de marcher en avant ; elle veut faire de l'homme un automate stationnaire et immobile, incapable de toute initiative, en dehors du rôle et du mouvement donné. L'Église catholique ne comprend rien au besoin d'expansion qui travaille l'époque actuelle, et loin de seconder les élans de l'esprit et du cœur humains, elle les comprime, les repousse et les ana-

thématise; en un mot, l'Église catholique est l'adversaire irréconciliable des lumières de la raison humaine; elle est l'ennemi impitoyable de tout bien-être, la négation systématique de tout progrès.

A en croire un tel langage que ressassent fastidieusement une foule d'éminents sophistes, y compris M. Michelet pour lequel le règne du christianisme est un point d'arrêt, un moment de halte dans la marche incessante de l'humanité ; il semble véritablement que le Christ réparateur, que l'Évangile illuminateur n'ont apparu à l'horizon des siècles païens que pour replonger le genre humain plus avant dans la nuit de l'erreur, dans le cloaque de la corruption; on serait tenté de croire qu'avant cette époque fatale, la terre était un Eden enchanteur, où chacun, dans les irradiations d'une lumière inaltérable, était heureux, équitable, chaste, honnête, pacifique ; que Rome, la Rome des triomphateurs et des Césars, et aussi la Rome des prostituées et des esclaves était en train de purifier les mœurs, d'ennoblir les caractères, d'affermir les libertés, d'adoucir les codes, de préparer une régénération définitive de l'espèce humaine ; que le christianisme enfin est venu tout gâter, tout arrêter, tout obscurcir, tout falsifier, idée mère qui se cache ou s'étale dans toute *la Bible de l'humanité*, et qu'il faut le considérer comme non avenu, sauter à reculons sur ses ruines, et reprendre le

fil de nos destinés au point où il les avait laissées.

Cependant, à peser ici la portée logique, la valeur historique et testimoniale soit des prétentieuses déclamations des utopistes du jour, soit de cette phraséologie décousue, sautillante, évaporée où M. Michelet ne s'est assurément donné la peine ni de convaincre les autres, ni de se comprendre lui-même, qu'y a-t-il de vrai au fond de toutes ces creuses et retentissantes récriminations ? Ce qu'il y a de vrai, c'est que jamais le langage humain ne s'est prêté à énoncer de plus impudents mensonges. Rien de plus facile en effet à constater que ce fait inscrit sur tous les monuments de l'histoire et se révélant de plus en plus au grand soleil d'une expérience de dix-neuf siècles, que l'Église de Jésus-Christ, non-seulement n'est pas venue entraver le cours des destinées humaines, mais que, sous ses auspices et par son intervention, se sont accomplies, au point de vue intellectuel, au point de vue moral, et même au point de vue matériel, tous les véritables progrès de l'humanité.

I. L'Église catholique a contribué plus que toutes les institutions profanes au développement des progrès intellectuels de l'humanité. Ne suffit-il pas de prêter l'oreille au premier oracle qui retentit sur son berceau pour entrevoir quelle sera sa mission civilisatrice et avec quel zèle elle se dévouera à initier tous les hommes au grand bienfait de la vérité? *Docete*

omnes gentes : enseignez toutes nations, tel est le mot d'ordre, tel est le programme du Maître divin, du docteur si longtemps attendu qui vient enfin départir à la terre les trésors de l'éternelle sagesse. Toutes les nations, toute créature! Ah! désormais il n'y aura donc plus seulement quelques illustres enfants d'Athènes ou de Rome à qui il sera donné de prétendre aux jouissances intellectuelles par l'étude et l'amour de la science! Désormais, le ministère sublime de l'enseignement ne sera plus réservé à quelques orgueilleux et égoïstes rhéteurs, consentant à peine à transmettre à un petit nombre de disciples favoris le mince trésor scientifique qu'ils ont amassé durant de longues années de méditations et de veilles! Non, dès lors, la vérité ne sera plus avare de ses consolations ni de ses lumières; on ne la verra plus, captive entre les murailles silencieuses du Lycée ou du Portique, se soustraire aux avides sollicitations d'un public qu'elle repousse comme profane. Dès lors elle aura le genre humain tout entier pour auditoire, et les accents de sa voix parviendront jusqu'aux extrémités du monde; le pauvre sera son disciple aussi bien que le riche, l'ignorant aussi bien que le sage, le barbare comme le Grec et le Romain, le vaincu à côté du fier triomphateur, le dernier des esclaves aussi bien que les potentats et les Césars. C'est le Maître lui-même, le Verbe éternel, source de toute lumière et de toute vérité,

qui veut que toute intelligence soit illuminée, que tout peuple soit instruit, que toute créature soit évangélisée : *Docete omnes gentes; prædicate evangelium omni creaturæ.*

Le succès a-t-il répondu à l'attente du divin Docteur, et l'Évangile, depuis dix-huit siècles, a-t-il réellement illuminé le monde? Pour en juger, je n'aurais qu'à produire ici quelques-uns de ces grands génies formés à l'école du christianisme, les Chrysostôme, les Augustin, les Thomas-d'Aquin, les Bossuet et bien d'autres. Mais non; quoique ces gloires, ces prodiges de science n'aient fait défaut à aucune des époques de notre histoire, la prévention ne manquerait pas d'alléguer que ce sont là de nobles exceptions, et que, de ces faits isolés, quelque éclatants qu'ils soient, il ne résulte nullement que l'Évangile soit réellement venu transfigurer la masse des intelligences humaines. J'en appelle donc ici au témoignage, non pas de ces grands génies que le monde chrétien vénère comme des oracles sacrés, mais au peuple de nos campagnes, aux enfants de nos catéchismes, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est l'un des représentants les plus fameux du rationalisme dans ces derniers temps qui va, de sa main de maître, nous tracer le tableau des effets merveilleux de l'instruction chrétienne sur les intelligences même les plus faibles, à qui il est donné d'en recevoir les bien-

faits. « Il y a un petit livre, dit Jouffroy (1), qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église : lisez ce petit livre qui est le catéchisme, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; demandez à ce pauvre enfant, qui, de sa vie, n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime... Origine du monde, origine de l'espèce humaine, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoir de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. »

A côté de cet enseignement de l'Église catholique, démontré par dix-huit siècles d'expérience d'une efficacité absolue, universelle, malgré la sublimité des doctrines qu'il révèle, qu'est-ce donc que l'enseignement des philosophes, dont aucun n'a jamais reconnu

(1) *Mélanges philosophiques*, p. 424.

la possibilité d'initier à la sagesse le commun des hommes? Pythagore, l'un des maîtres les plus célèbres de l'antiquité, n'eut pas, dans tout le cours de sa vie, plus de quatre à cinq cents disciples, et encore exigeait-il qu'après avoir été initiés à ses leçons, ils gardassent sur ses doctrines un rigoureux et inviolable silence. Quoique moins exclusifs, Socrate, Platon, Aristote, Zénon, Sénèque, Cicéron, etc., ne confiaient leurs pensées qu'à un petit cercle d'amis ou d'élèves; tous ils considéraient comme incapables de sagesse le vulgaire des citoyens et surtout la multitude innombrable des esclaves. Aujourd'hui encore, les cours de sciences et de philosophie ne sont accessibles qu'à une imperceptible minorité, tant on exige d'études préparatoires de ceux qui aspirent à les suivre. Et quand même il serait loisible à tous et à chacun de se livrer à l'étude approfondie de tous les systèmes de philosophie ancienne et moderne, qu'y apprendrait-on sur les deux points les plus importants qui puissent fixer l'attention de l'homme, je veux dire, les vérités fondamentales qu'il doit croire et les vertus également essentielles qu'il doit pratiquer? Les philosophes ont-ils jamais répondu d'une manière satisfaisante à l'une ou l'autre de ces questions : Qu'est-ce que la vérité? Qu'est-ce que la vertu? Ah! s'ils ont appris quelque chose à l'humanité, ç'a été l'art funeste de tenir tout, même les questions les plus capitales, même les choses

les plus saintes, dans le doute et le mépris, et de ne faire, ou du moins de n'apercevoir plus aucune différence entre la vérité et l'erreur, entre la vertu et le vice. Entre mille aveux de ce fait à jamais déplorable, voici celui d'un sophiste du jour, que l'on ne taxera certes pas de partialité en faveur du catholicisme : « Dès mon enfance, j'ai ouvert vos livres, ô philosophes ! Je m'en suis nourri vingt ans. Jamais Babel ne vit une plus grande confusion et tant de discorde. Au milieu de tous vos systèmes, rien n'est certain pour personne, que l'incertitude de toutes choses (1). »

N'en déplaise à l'orgueil de nos rhéteurs sophistes, dont le pédantisme impie s'efforce de persuader qu'il n'y a rien de beau, rien d'intéressant à apprendre en dehors de leur mince bagage philosophique ou littéraire, n'en déplaise à M. Michelet lui-même, ce patriarche de l'athéisme moderne, le progrès intellectuel se trouve là où les intelligences les plus faibles et les moins cultivées sont en possession de toutes les grandes vérités à la recherche desquelles se fatiguèrent en vain les puissants génies et les esprits forts de l'antiquité. Le progrès intellectuel, malgré toutes les insultes de la malveillance et de la haine, malgré tous les préjugés, toutes les dénégations de la mauvaise foi, consiste à initier les hommes à la connaissance de leurs destinées, de même que le progrès

(1) Pierre Leroux. *Revue indépendante*, t. Ier.

moral consiste à les initier à la pratique de leurs devoirs. Nous allons nous convaincre que cette seconde sorte de progrès ne fait pas non plus défaut au catholicisme, et que, sur ce point encore, l'Église de Jésus-Christ laisse bien loin derrière elle toutes les législations et les institutions humaines.

II. Que faut-il pour travailler avec succès à rendre meilleurs les hommes et les peuples? Il faut joindre à un enseignement moralisateur qui inculque la connaissance de tous les devoirs, des secours efficaces qui donnent à l'humaine faiblesse la force de remplir les devoirs prescrits. Or, nulle religion, nulle société ne peut rivaliser sur ces deux points si importants pour la morale publique avec l'église de Jésus-Christ. Là, en effet, l'instruction ne se sépare point du culte divin, et les prêtres, les pontifes chargés de l'exercer, sont obligés d'enseigner incessamment les peuples, sous peine de forfaire aux engagements de leur ministère sacré, et c'est là un des caractères distinctifs du culte chrétien, bien différent des autres cultes, qui surchargés de cérémonies extérieures, se mettent peu en peine d'enseigner le dogme et la morale. Loin de se rendre coupable de cette funeste insouciance sur l'état intellectuel et moral de ses enfants, l'Église, comme le Maître suprême qui l'inspire et la dirige, veut que tous parviennent à la connaissance de la vérité. D'abord, elle ordonne à ses ministres de donner

aux jeunes chrétiens ces instructions familières qui leur apprennent à servir Dieu par la pratique des vertus propres à leur âge, en attendant qu'ils soient capables d'un enseignement plus élevé. Or, on sait quelle influence exerce sur tout le reste de la vie cette instruction donnée aux premières années de l'enfance. Mais l'enseignement catholique ne se borne point à l'instruction élémentaire du jeune âge, il s'étend à toutes les époques de la vie, comme à toutes les positions sociales. Et, au point de vue moral, peut-il y avoir des leçons plus sûres et plus complètes, qui aient plus d'autorité que la proclamation et l'explication solennelle du décalogue qui se font avec une si constante régularité du haut de toutes les chaires chrétiennes? Car, c'est là une partie importante du ministère sacré de la paroie, et la base fondamentale de tout l'enseignement moral du christianisme. Le prédicateur catholique a besoin, sans doute, et c'est un devoir pour lui, d'apprendre à l'homme ce qu'il est, d'où il vient, comment et pourquoi il a été placé sur la terre, quelle est la fin dernière de son existence; c'est pour lui un devoir d'apprendre à l'homme quelle est la nature de Dieu, quels sont ses divins attributs, quelles sont les vérités qu'il nous a fait connaître par une révélation surnaturelle, et qu'il nous ordonne de croire, autrement l'enseignement moral n'aurait ni base ni sanction. Mais, il n'est pas moins vrai que

c'est une obligation également sacrée et indispensable pour le prédicateur de développer devant l'assemblée des fidèles les règles de morale auxquelles ils doivent conformer leur conduite, les vertus qu'ils ont à pratiquer, les devoirs en un mot qu'ils ont à remplir envers Dieu, envers le prochain, envers l'Église et la société, envers la famille et envers eux-mêmes. Et c'est ce que fait le prédicateur chrétien en expliquant tour à tour les divers articles du Décalogue, de cette loi que Dieu a voulu proclamer lui-même avec un appareil si imposant sur la montagne du Sinaï.

Or, quelle impression ne fait pas tout naturellement sur les hommes une morale si autorisée et si sûre! Car ce n'est plus simplement le prédicateur qui parle, c'est Dieu lui-même, dont il n'est que l'ambassadeur et l'interprète. Et la solennité même de cet enseignement n'est-elle pas comme une nouvelle proclamation de ce code divin? En face de la chaire catholique, le peuple venu pour entendre la parole sainte se croit encore au pied du Sinaï, et il lui semble toujours entendre la voix de Dieu. Voilà ce qui explique la fécondité merveilleuse de la parole évangélique dans le monde, où aidée de la grâce, elle a triomphé de tous les obstacles. « La parole de l'Évangile, qui nous est portée de la part de Dieu, comme le dit Bossuet, n'est pas un son qui se perde en l'air, mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la

parole dans les affaires humaines : qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce; elle est plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion. Si elle opère si puissamment aux fonts du Baptême, dans les tribunaux de la Pénitence et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et, en effet, qui ne le sait pas? c'est par la prédication de l'Évangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre; s'il a fallu captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ; s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires : « *Sagittæ tuæ acutæ; populi sub te cadent* (1). » Et il ne faut pas s'étonner si, parmi tant de secours, tant de sacrements, tant de ministères divers dans l'Église, le saint concile de Trente a déterminé qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Évangile, puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples

(1) *Psaum.* XLIV, 7.

à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde (1). Et c'est ainsi que l'enseignement, qui fait partie essentielle du culte catholique, est éminemment moralisateur, éclaire les esprits, touche les cœurs, et civilise les peuples en les sanctifiant.

2° C'est là encore ce que fait l'Église par la réception des sacrements; elle moralise les individus, et par conséquent la société même, qui n'est qu'une réunion d'individualités. Qui ne voit, en effet, que c'est surtout la réception des sacrements, avec la préparation qu'elle exige, qui réhabilite l'homme déchu et dégradé, qui le soutient dans les combats de la vertu contre le vice, qui allume en lui le feu de la charité, et le fait parvenir peu à peu aux jouissances de la civilisation, qui est l'œuvre du culte catholique? Les sacrements réhabilitent l'homme à ses propres yeux ainsi qu'à ceux de ses semblables. Ils lui rendent le sentiment de sa dignité perdue, l'ennoblissent, le détachent de la terre, et le font vivre d'avance de la vie des cieux. Voyons plutôt ce qu'ils font pour lui depuis le berceau jusqu'à la tombe. A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère, que l'Église l'accueille avec tendresse, verse sur son front l'eau qui purifie son âme, l'arme du signe victorieux de la croix, et l'oint de l'huile fortifiante qui le fera plus tard triompher de Satan. Heureuse de son bonheur, elle fait

(1) Sermon sur la prédication.

éclater les transports de sa joie par le chant de ses plus beaux cantiques et par le bruit triomphant de ses cloches. Quelle est la famille encore fidèle qui ne sente augmenter par là son bonheur? Quelle mère chrétienne ne serrera pas sur son cœur, avec une plus vive tendresse, un fils que le baptême vient de faire enfant de Dieu, et d'inscrire en cette qualité au nombre des élus?

Marqué de ce caractère divin qui le fait respecter des anges mêmes, le chrétien croît dans les bénédictions du ciel, et, parvenu à l'âge des passions, il reçoit de nouvelles grâces et de nouvelles forces pour les combattre. Quelle heureuse influence n'exercent pas sur son esprit si impressionnable la solennité de la première communion, et l'appareil non moins imposant de ce grand jour où le pontife le confirme dans la foi et dans la pratique de la vertu, si noblement figurée par la bonne odeur du baume dont son front est marqué! Mais cet enfant privilégié a-t-il atteint l'époque où il doit lui-même, suivant les desseins de la Providence, devenir chef de famille et multiplier au ciel le nombre des saints, en augmentant celui des habitants de la terre, quelle haute et magnifique consécration le culte catholique donne à cet acte, si important pour l'homme et pour la société! C'est au pied des autels parés de fleurs, et en présence des anges et des hommes, sous les yeux du grand Dieu qui les

jugera un jour, au milieu des pompes les plus augustes de ses mystères, que l'Église reçoit les serments de ces jeunes époux, qui veulent pour jamais unir leurs destinées. Témoin de leurs promesses qu'il a reçues au nom de l'Église, le ministre du Très-Haut monte à l'autel, et sa parole y fait descendre le Fils de Dieu, dont le sang cimente et féconde cette alliance chrétienne, qui ne doit finir qu'avec la vie. Qu'elle est profonde et salutaire l'impression que produit le mariage ainsi divinisé ! Quelle force n'y puisent pas les jeunes époux pour l'accomplissement de leurs nouveaux devoirs !

Mais, quelque douce que soit la vie, quelque longue qu'en soit la durée, il faut qu'elle finisse. La mort est une dure nécessité que le péché nous a faite, et que la religion seule rend supportable aux amis de Dieu. Toujours prodigue de bienfaits envers ses enfants, l'Église se surpasse ici par les inventions de son amour. La maladie est-elle venue nous visiter, la mort menace-t-elle de nous ravir à nos amis, vite l'Église députe vers nous un de ses ministres, pour nous consoler, nous fortifier et nous absoudre. Dieu lui-même sort de son tabernacle, traverse les villes et les campagnes, entre dans notre maison, se place sur nos lèvres, descend dans notre poitrine, s'identifie avec nous, nous rend invulnérables aux traits de l'ennemi de notre salut, et, par la vertu de l'onction suprême,

nous rassure contre les terreurs du trépas qui s'avance. Et nous avons vu que notre corps, abandonné de l'esprit qui l'animait, ne cesse pas d'être l'objet des soins maternels de la religion (1).

Était-il possible de faire mieux sentir à l'homme le prix de sa dignité recouvrée et le profond respect dont il doit, toute sa vie, environner son corps et son âme ainsi ennoblis et, pour ainsi dire, divinisés par l'infusion de la grâce qu'ont produite en lui les sacrements? Quelle leçon, d'ailleurs, n'en résulte-t-il pas pour la société au sein de laquelle il doit vivre! N'est-elle pas, en effet, forcée de reconnaître, dans ces soins religieux dont le christianisme nous entoure, la sanction de nos droits et la règle de ses devoirs? Quel principe de moralisation, enfin, pour les individus et pour les peuples!

Quelle influence encore, même au point de vue social, n'exercent pas la confession et la communion chrétiennement pratiquées! Si nous en avions le temps, nous entrerions ici dans tous les développements que mérite un tel sujet. Mais, tout en nous resserrant, nous en dirons assez pour montrer les effets salutaires de ces deux sacrements.

La pénitence, qui remet les péchés commis après le baptême, nous procure les plus grands avantages, même pour le temps présent. Le repentir sincère et la

(1) *Beauté du culte catholique*, par M. l'abbé Raffray.

douleur véritable des fautes auxquelles on s'est laissé entraîner, le propos ferme et durable de n'y retomber plus, les conditions requises pour l'absolution, supposent nécessairement une réforme intérieure et extérieure, avec une vie toute nouvelle. La sagesse humaine pourra-t-elle jamais produire un effet si précieux? Mais ce n'est pas tout. Avant de se présenter au tribunal sacré, le pécheur doit examiner scrupuleusement sa conscience; et quoi de plus utile, quoi de plus propre à faire concevoir le désir de se corriger? Ce n'est pas tout encore. Le pénitent est strictement, rigoureusement tenu de réparer, autant qu'il lui est possible, le mal qu'il a fait, les injustices qu'il a commises : c'est une condition indispensable pour le sacrement. Or, que les philosophes trouvent, s'ils le peuvent, et nous indiquent un moyen plus efficace et qui tende plus directement au bien de la société.

Comme le pénitent est coupable et qu'il s'accuse lui-même, le confesseur aussi est tout à la fois juge et médecin : il guérit le malade. Il donne des remèdes non-seulement curatifs, mais encore préservatifs; il conseille avec l'affection d'un père, il calme les scrupules, il encourage, il exhorte, il écarte avec prudence, et sans que personne s'en aperçoive, les scandales; il éloigne les occasions dangereuses, il rétablit la paix dans les familles; il engage au pardon celui

qui se croit offensé; il étouffe les haines, éteint les inimitiés les plus invétérées. Grâce au ministère du confesseur, il se fait des aumônes secrètes, mais opportunes, des restitutions, des réparations indispensables, mais difficiles et peut-être impraticables par une autre voie; et parce que les désirs, les pensées même doivent être l'objet de l'examen et faire partie de la confession, très-souvent son ministère prévient ou empêche les plus grands crimes. La société retire donc des avantages sans nombre de la confession, en même temps qu'elle est pour l'individu l'élément le plus moralisateur. Citons deux autorités qui ne pourront être suspectes aux yeux de nos adversaires. Rousseau dit tout en peu de paroles : « Combien de restitutions et de réparations la confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques ! » (*Émile.*) Voltaire ne s'exprime pas moins bien : « La confession est une chose très-excellente, un frein pour le crime. Elle est tout à fait efficace pour déterminer au pardon des cœurs ulcérés par la haine (1). »

L'Eucharistie nous unissant à Dieu de la manière la plus intime, contribue encore à resserrer les liens qui doivent nous unir les uns aux autres, puisque nous ne sommes tous qu'un même corps, comme est un le pain auquel nous participons tous (2). Mais qui

(1) *Philosophie de l'histoire.*
(2) *I Cor.*, x, 17.

peut parler dignement de ce sacrement auguste? Dans les autres, Jésus-Christ nous confère sa grâce par le moyen de ses ministres; dans celui-ci il nous sanctifie par lui-même; et usant envers nous d'une charité véritablement prodigieuse, il nous enseigne et nous montre par son exemple quelle doit être notre charité à l'égard du prochain. O Sacrement de tendresse et d'amour! s'écrie saint Augustin, ô signe d'unité! ô lien de charité : « *O Sacramentum pietatis, o signum unitatis, o vinculum charitatis* (1)! Il n'y a donc pas de moyen plus propre que la communion pour soutenir l'édifice social lui-même.

Et quelles dispositions ne faut-il pas pour approcher de la Table sainte! Il faut être pur d'esprit et de corps, lavé de toute tache, purifié de toute souillure, dit saint Basile : *Oportet accedentem ad corpus et sanguinem Domini purum esse a quovis inquinamento corporis et spiritus* (2). Sans la pureté du cœur, l'homme mange et boit sa condamnation, selon le langage énergique de saint Paul : *Qui manducat et bibit indigne. judicium sibi manducat et bibit* (3). C'est donc avec une grande sagesse que le concile de Trente exhorte les fidèles à la communion fréquente, parce que les chrétiens qui se nourrissent de ce pain de vie, ne

(1) Tractat. 27, in Joann.
(2) *De Baptismo*, l. I, c. 3.
(3) *I Cor.*, XI, 29.

peuvent pas laisser que d'être bons (1). Et, en effet, qui oserait, avant ou après la communion, commettre un crime, en concevoir seulement la pensée ? Il était impossible d'imaginer un mystère, d'établir un préservatif qui maintînt plus efficacement les hommes dans le chemin de la vertu. C'est la remarque, non-seulement des pères et des docteurs de l'Église, mais d'un des ennemis les plus acharnés du culte catholique, de Voltaire lui-même, qui reconnaît et proclame hautement les conséquences salutaires qui résultent de la confession et de la communion, même au point de vue social (2).

Nier l'influence moralisatrice de l'Église sur le monde depuis dix-huit siècles, ce serait nier un fait attesté par toutes les voix de l'histoire et dont l'évidence le dispute à l'éclat du soleil. Aussi les mécréants, les dissidents et les impies, à quelque secte qu'ils appartiennent, et quelle que soit leur haine contre le catholicisme, n'osent pas trop insister sur ce point. Ils savent bien qu'ici le mensonge retombe sur eux avec le poids d'une honte écrasante. Ils savent bien que là est la force, la gloire de l'Église, et une force contre laquelle les autres puissances n'essaient pas de lutter, une gloire que les ennemis les plus implacables ne parviendront jamais à éclipser ni à lui

(1) Sess., XIII, c. 8.
(2) *Question sur l'Encyclopédie.*

ravir. Pour les réduire au silence et les couvrir d'opprobre, elle n'a qu'à leur demander où sont les saints qu'ils ont jamais formés. Quant à elle, elle a fait ses preuves, et, non contente du passé, elle continue à montrer qu'elle n'a rien perdu de cette vertu divine par laquelle il lui a été donné de régénérer le cœur humain et de sanctifier le monde.

Oui, sans doute, dira le sophiste en désespoir de cause, l'Église enseigne une doctrine et une morale propres à former des saints, et l'on ne peut lui contester la gloire d'élever les âmes jusque dans les sphères inaccessibles de la plus sublime vertu; mais si c'est là pour elle un titre de gloire, il y a là aussi pour nous un motif de nous plaindre et de réclamer contre elle. L'Église sait former des saints; mais sait-elle également former des hommes? L'Église se préoccupe outre mesure de nos destinées futures, mais n'est-ce pas au préjudice de notre bonheur présent; en un mot, l'Église ne sacrifie-t-elle pas les intérêts de ce monde aux espérances de l'autre, et ne perd-elle pas complétement de vue la terre, sous prétexte de conquérir plus sûrement le ciel?

Qu'il y ait du vrai dans ces reproches, nous en convenons sans difficulté, et loin d'y trouver un motif de blâme pour l'Église, n'y a-t-il pas lieu de la féliciter de ne pas suivre cette pente funeste du sensualisme et du matérialisme où se précipite avec frénésie la

génération présente? Voyageuse ici-bas, l'Eglise effleure du bout des pieds la poussière de ce monde; mais sa tête, son cœur ne peuvent être que dans le ciel. Toutefois est-ce à dire qu'elle ne puisse concilier les intérêts de notre bonheur ici-bas avec ceux de notre félicité éternelle? Il y a longtemps que l'Église a répondu à cette objection : *Pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est et futuræ* (1). La piété est utile à tout; à elle les promesses de la vie présente et de la vie future; et depuis dix-huit siècles l'Église se montre fidèle à l'oracle de son premier apôtre; tout en mettant en première ligne, comme la saine raison le conseille elle-même, l'œuvre de la sanctification et du salut éternel des âmes, elle ne repousse pas pour cela les considérations d'un ordre inférieur, et bien loin de condamner les découvertes successives de l'industrie humaine appelées à rendre de véritables services, elle leur apporte l'appui de son concours, elle les encourage de son exemple, et à toute heure vous la voyez étendre ses mains bénissantes sur tous ces progrès purement matériels destinés à seconder l'essor du génie et le bien-être des sociétés.

Non, comme le disait naguère un illustre prélat (2), au milieu du quartier le plus animé, le plus commer-

(1) *Timoth.*, IV, 8.
(2) Monseigneur l'évêque de Tulle.

çant de Paris, non, l'Église n'est point chagrine ; son humeur n'est point mauvaise ; elle ne frappe point d'anathèmes les moyens temporels, sachant bien qu'elle-même est la reine de la création tout entière, et qu'en son pèlerinage elle doit être assistée de ces moyens, l'illustre voyageuse. Mais que chaque chose soit à sa place : l'assistance où est l'assistance, le progrès où est le progrès, les pieds à la place des pieds, la tête au lieu de la tête. L'Église ne sortira pas de son antique prière pour l'humanité, où elle demande à Dieu « qu'elle ne soit pas destituée des biens temporels et qu'elle progresse par des accroissements spirituels, *ut non destituatur temporalibus, et spiritualibus proficiat incrementis*. Elle ne mettra pas le progrès dans la marmite d'une cuisine ou d'une locomotive; elle y mettra seulement l'assistance humaine, en recommandant toujours de surveiller la marmite et ses prophètes, pour qu'elle ne prenne pas la place de l'homme et de Dieu. Le progrès est dans les accroissements spirituels : *spiritualibus proficiat incrementis*. Une humble femme, une pauvre fille qui n'ont point quitté leur chaumière, qui n'ont pas vu le chemin de fer, qui n'ont su que le chemin de la piété et de la charité, et sont mortes ainsi dans les roses de la jeunesse ou sous la neige des cheveux blancs, chastes, patientes, angéliques ; le mendiant Lazare qui a rendu le dernier soupir en bénissant la porte fermée

du mauvais riche, voilà les êtres de progrès qu'exaltera toujours, et par dessus les jardins suspendus de Sémiramis, le tact noble et infaillible de l'Église !

Du reste, l'Église n'est ennemie d'aucun vrai et bon progrès, soit de l'âme, soit du corps; et si elle fait une chasse incomparable à l'ivraie qu'on veut semer ou augmenter dans le champ du Père de famille, c'est que personne autant qu'elle n'a l'enthousiasme du bon grain. C'est l'Église qui a fait notre Europe, la plus petite, mais, grâce à elle, la plus grande des cinq parties du monde. Il n'a pas tenu à l'Église que le moine Roger Bacon n'ait, dès le XIIIe siècle, entraîné avec sa locomotive à vapeur nos navires aux mers de la Chine, que visitait Marco Pâolo, ou à ces rivages de l'Amérique que Christophe Colomb, un vrai Croisé, ira chercher sur un navire héroïque, frété avec les diamants sacrifiés d'Isabelle-la-Catholique; il n'a pas tenu à l'Église que l'ouragan de fer qui s'est abattu sur l'Europe coupable du XIVe siècle ne fût un réseau complétement bienfaisant de chemins de fer. L'Église est une mère : elle est éprise du génie de ses enfants; elle en est fière; mais elle se garde bien d'en être folle. C'est pour elle un devoir de développer sérieusement ce génie, de le garder de ses inexpériences et de ses excès, et de le conduire virilement à une parfaite et saine maturité.

Mais il faut bien le remarquer : le monde moral

roule sur des gonds qui ne changent pas avec les siècles. Il y a une certaine quantité de principes et de lois qui constituent sa vie, règlent ses mouvements, fondent et entretiennent l'harmonie des divers éléments dont il se compose, et qui, comme Dieu, centre suprême de toute vérité, toujours anciens sont aussi toujours nouveaux et forment pour ainsi dire l'âme et le lien de tous les hommes et de tous les temps. Le nombre en est restreint, mais la fécondité en est immense. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a quarante siècles, et à présent comme alors, ils font marcher les sociétés et les peuples. Ainsi, prenez le Décalogue tel que Moïse le rapporta du Sinaï. Il vit encore dans ce que l'Église nous fait appeler les *Commandements de Dieu*, c'est-à-dire qu'il sert encore avec un à-propos parfait, de fondement et de règle à la morale privée et publique, et dans trente siècles, si l'humanité subsiste jusque-là, il conviendra tout aussi bien aux besoins de cette époque lointaine qu'il suffit au présent après l'avoir fait au passé. De même dans l'ordre dogmatique, il n'est pas nécessaire que l'objet de la foi grandisse sans arrêt pour qu'elle soit à même de répondre aux besoins de l'homme. Quand nous savons ce que c'est que Dieu, quand nous connaissons nos devoirs, quand nous sommes instruits de notre destinée et des moyens qui doivent nous y conduire, il ne nous faut rien de plus. L'astre pourrait être plus

radieux sans doute; mais s'il nous éclaire sur les points essentiels, si avec lui nous nous rendons compte de ce que nous devons croire et faire dans des conditions qui suffiront pour nous mener à notre fin, nous n'avons plus de raison pour en appeler au *progrès*. Ce langage n'est plus alors que le cri d'une vaine curiosité. Et voilà précisément le tort de ceux qui disent à la foi de marcher! La foi marcher? Et pourquoi? Que ne vous apprend-elle pas de ce que vous devez connaître? Malgré les ombres mystérieuses qui l'entourent et les dix-huit siècles qu'elle a laissés derrière elle, quelle est la question capitale pour votre conscience et votre avenir à laquelle elle ne réponde? Montrez-moi sur quels points vous avez besoin de plus de lumière que les hommes qu'elle a jusqu'ici rencontrés sur son chemin? Ah! pour que vous alliez dans la bonne voie, il n'est pas nécessaire que la foi devienne plus lumineuse, il suffirait que vous devinssiez plus raisonnables et plus dociles. La lumière ne lui manque pas, mais c'est vous qui ne savez ni voir ni comprendre sa lumière. Si les yeux de votre âme pouvaient guérir, vous vous contenteriez de ce divin soleil et vous ne parleriez plus de *progrès*.

Après tout, en quoi consisterait donc le progrès que vous invoquez? Voulez-vous que nous ajoutions de nouveaux dogmes à la foi? Mais apprenez qu'il ne nous est pas permis d'ajouter une seule syllabe à

l'Évangile. « Je ne peux m'étonner assez de la folie de certains hommes, disait le docte Vincent de Lérins, de leur aveuglement impie, de leur passion pour l'erreur quand, au lieu de se contenter de la règle de foi reçue et transmise par l'antiquité, ils veulent aller chaque jour de nouveauté en nouveauté et sans cesse ajouter, changer, retrancher quelque chose à la Religion : comme si la religion n'était pas un dogme céleste qui, une fois révélé, suffit tel quel, mais une œuvre humaine qui ne peut arriver à sa perfection qu'à force de remaniements et de réformes! Est-ce que les divins oracles ne crient pas : Ne déplacez pas les bornes posées par vos pères, *ne transferas terminos quos posuerunt patres tui* (1). Ne jugez pas celui qui doit vous juger, *super judicantem ne judices* (2). Quiconque portera la main dans la haie pour l'arracher, celui-là sera mordu par le serpent, *scindentem sepem mordebit eum serpens* (3). Voilà notre conduite tracée depuis le ve siècle. Notre foi, telle que Jésus-Christ l'a faite, est un édifice achevé; nous n'avons ni le droit ni le besoin d'y ajouter une seule pierre, et si c'est dans une conduite opposée que vous placez le *progrès*, nous vous déclarons hautement que ce *progrès* est impossible.

(1) *Prov.*, XXII.
(2) *Eccl.*, VIII.
(3) *Eccl.*, X.

Voulez-vous que le progrès consiste dans l'abandon de notre foi, comme si la marche du temps et de l'esprit humain en avait fait une erreur ? Mais, de grâce ! est-ce que la vérité peut devenir l'erreur et l'histoire un roman ? L'une et l'autre ne sont-elles pas éternellement immuables ? Et ce progrès auquel vous nous conviez, ce progrès qui changerait l'essence même des choses et ferait de la lumière les ténèbres et des ténèbres la lumière, n'est-il pas, au point de vue du sens commun, sans parler de la foi, la plus insigne des folies ?

Au lieu de ce progrès, il en est un que l'Église admet et porte dans sa foi : c'est un progrès d'épanouissement. « Que les semences déposées dans le champ de l'Église par la foi des pères soient cultivées et soignées avec habileté par les enfants, qu'elles fleurissent et parviennent à maturité, qu'elles croissent et se perfectionnent autant que s'y prête leur nature, rien de plus convenable ni de plus légitime. Oui certes, il est permis aux dogmes de cette philosophie céleste de se dégager, de se limer, de se polir sous le travail de l'Église et du temps. Mais il est défendu de les altérer, de les tronquer, de les mutiler. Donnez-leur plus d'évidence, plus de lumière, plus de précision ; mais il est de rigueur qu'ils retiennent leur intégrité, leurs propriétés, la plénitude de leur essence. A Dieu ne plaise que, dans ce paradis spirituel, des rameaux empoi-

sonnés viennent se greffer sur des tiges qui n'avaient fait éclore jusqu'à ce jour que des fleurs embaumées ! » C'est là ce que nous répétons à grande voix avec l'illustre auteur du *Commonitoire* (1). S'agit-il d'un progrès par lequel la foi se déroule avec plus de clarté, mais sans variations, comme un arbre se développe en restant identique à lui-même, nous l'acceptons et depuis deux mille ans il existe dans l'Église. Mais si le progrès doit n'être qu'un jeu d'enfants, s'il ne doit avoir pour effet que d'arracher les dogmes divins pour planter dans le même sol de ridicules théories ou des opinions éphémères, s'il doit nous réduire à n'abriter notre religion que sous des croyances provisoires sans aucune donnée fixe, permanente, invariable sur Dieu, le devoir et la destinée, nous n'en voulons point parce qu'il est tout ensemble une honte et une impossibilité (2).

Et puis tous ces progrès que l'on rêve en dehors de l'Église, sont-ils des garanties si infaillibles de paix et de bonheur pour l'humanité? S'il y a aujourd'hui parmi nous tant de convulsions et de malaises, si tant de plaintes et de malédictions s'exhalent, croyez-vous que l'absence des principes chrétiens n'y est pas pour quelque chose?

En cette absence de l'application pratique des prin-

(1) Vincent de Lérins.

(2) Monseigneur l'évêque de Nîmes.

cipes et des sentiments religieux, qu'est devenue la science humaine? Un chiffre orgueilleux et sans cœur, un scalpel sur un cadavre, parce que l'adoration en est bannie et que la prière ne chante plus dans son sanctuaire?

Qu'est devenue la littérature? La poésie, l'ivresse, le règne des passions sensuelles qui abaissent, qui corrompent, qui aboutissent aux vers et à la fange : nulle part le règne de l'esprit et l'immortalité de l'espoir.

Qu'est devenue la philosophie? Ce n'est plus la forteresse de la raison appuyée sur la foi : c'est l'arsenal des sophismes à l'usage de ceux qui veulent douter de tout.

Qu'est devenu le travail? Pour salaire, on lui a promis la jouissance; mais les bras lui sont tombés, quand il a vu combien bornée, combien passagère est la jouissance promise, et combien insatiable le besoin de jouir.

Qu'est devenue la richesse? Comme on l'a proclamée le souverain bien, il s'est réveillé une frénésie étrange d'amasser et le droit de la richesse a lui-même chancelé sur sa base.

Qu'est devenue la famille? Le plaisir étant l'unique but de la vie, le devoir en est le bourreau, et la famille n'a paru qu'un joug pénible auquel il fallait se soustraire, ou même qu'un insupportable esclavage qu'il fallait briser!

Ah ! au lieu de mettre notre confiance dans les apostats réformateurs ; au lieu d'étayer nos rêves d'avenir sur les conquêtes plus ou moins heureuses de l'esprit moderne, croyons fermement que l'esprit chrétien, versant ses consolations sur toutes ces plaies douloureuses de notre civilisation, sera toujours le plus sûr garant de notre bonheur ! Croyons que, si nous commençons enfin à relever un peu nos yeux et nos cœurs vers le monde divin, pour lui demander cette plénitude de vie que ne donne pas le monde grossier de la poussière ; croyons que cette fièvre trop souvent délirante dont brûlent les poitrines contemporaines viendrait bientôt à s'éteindre ; et alors, bien autrement que l'entendent les rêveurs utopistes, chercheurs d'or et adorateurs de la matière, ce serait l'arrivée du royaume de Dieu au milieu de nous ; alors, presque sans regret, l'homme pourrait se ressouvenir de ce délicieux Éden où avait été placé son berceau !...

VII

LE MOYEN AGE SELON LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE, ET LE MOYEN AGE SELON LES DÉCLAMATIONS MENSONGÈRES DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE

Quelle est cette période de l'histoire que M. Michelet désigne par ces mots étranges : *défaillance du monde; écrasement du moyen âge*, et dont il esquisse le tableau dans le dernier chapitre de *sa Bible*. Cette époque est celle qu'embrasse l'ère nouvelle depuis l'avénement du Christ jusqu'à la réforme de Luther. Jusqu'à présent tout le monde, dissidents et catholiques, amis et ennemis de l'Église, s'étaient trouvés d'accord sur ce point, que la prédication de l'Évangile, que l'établissement du christianisme avait été la plus salutaire des révolutions dont la terre pût jamais être le théâtre. Et en effet, quand on se représente l'état de démoralisation complète, de dégradation irrémédiable et profonde où croupissait l'ancien monde, et où il s'enfon-

çait de plus en plus, même aux jours les plus radieux de l'empire romain, on ne peut que bénir l'éternelle miséricorde d'être venue elle-même tendre une main libératrice aux générations humaines tombées si avant dans l'abîme du mal et de l'erreur.

M. Michelet, lui, en juge tout autrement; sous l'influence de la haine invétérée qu'il porte à Dieu et aux choses de Dieu, sous l'impulsion de tendances intimes qui inclinent toutes ses facultés vers un naturalisme abject, le moraliste réformateur ne voit nulle part de plus attrayant idéal que celui des mœurs païennes, avec leur dévergondage effréné et leur licence absolue. Voilà le mobile secret, mais avéré, de cette haine implacable qu'il porte au Christ et au christianisme. Le sang réparateur ruisselant au Calvaire pour le salut du monde, l'Évangile de pardon et d'amour prêché à tous les peuples, le règne de la charité chrétienne inauguré sur les ruines de l'égoïsme absorbant et de toutes les passions brutales du polythéisme, tous ces grands mystères de divine commisération, tous ces phénomènes si consolants de la régénération du monde, passent inaperçus sous les yeux de M. Michelet, ou plutôt excitent en lui un redoublement d'antipathie et de fureur contre tout ce qui lui rappelle l'accomplissement de cette grande révolution si différente de celle qui, dix-huit siècles plus tard, devait trouver dans le célèbre universitaire un si complaisant et si enthou-

siaste panégyriste. Mais M. Michelet en sera pour ses colères absurdes et ses honteuses utopies; l'histoire a dit avant lui, l'histoire dira après lui ce que fut cette époque, à jamais bénie, qu'il poursuit de ses lazzis insultants; quand il attribue à l'Évangile *la défaillance du monde*, il montre seulement jusqu'où peut aller la défaillance d'un cerveau en délire, et pendant qu'il poursuit son rôle de misérable apostat, le christianisme qu'il renie n'en aura pas moins été un principe de résurrection pour l'humanité déchue, de même qu'il n'en continuera pas moins à être une source, une condition de vitalité nouvelle pour les générations à venir.

Quant au moyen âge proprement dit, il n'est pas, dans toute l'histoire, de période où l'amélioration progressive soit plus sensible que dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles, tant méprisés, tant calomniés par nos utopistes modernes. C'est alors que commence le débrouillement définitif du chaos barbare, quand la féodalité est constituée et que la papauté entreprend la réforme ecclésiastique. Cette grande époque a été l'objet des travaux de la plupart des historiens qui l'ont étudiée sous ses divers aspects. Joseph de Maistre, dans son livre du *Pape*, expose d'abord la mission providentielle que les pontifes romains y ont remplie à la gloire de leur souveraineté aujourd'hui si injustement contestée, et au grand avantage des puissances étrangères. De-

puis, cette réhabilitation d'une époque si longtemps calomniée a été poursuivie sans interruption; amis et ennemis y ont également contribué. M. Aug. Thierry et M. Michelet lui-même, à une autre phase de sa carrière, n'ont pas moins servi cette cause que les écrivains catholiques. L'opinion publique s'est éclairée; elle s'est inclinée devant les monuments élevés par la foi de nos pères; elle a apprécié plus justement une littérature et une science qui avaient été trop dédaignées; elle a compris quels progrès avaient été réalisés dans les institutions politiques et dans le droit civil, sous l'influence du sacerdoce et de la royauté. En un mot, d'après les travaux spéciaux sur la matiere et les recherches consciencieuses d'érudits passionnés, non pour un système, mais pour la vérité, un fait hors de doute et qu'une étude même superficielle suffit à constater, c'est que le moyen âge a été pour le développement de la richesse publique, une époque de progrès immense, l'époque où la culture s'est étendue sur la plus grande partie du sol de la chrétienté et où les industries les plus importantes ont été fondées.

L'Allemagne, qui avait été à peine entamée par les Romains; la Pologne et les pays scandinaves où les aigles n'avaient jamais pénétré; les provinces belges, qui étaient restées depuis la création couvertes de forêts et de marécages; la Grande-Bretagne qui était retombée dans l'état sauvage depuis l'arrivée des

Anglo-Saxons; toute cette immensité de terre a été défrichée, rendue habitable, humanisée, si l'on peut ainsi dire pendant le moyen âge. Les pays méridionaux, où la culture n'avait jamais été interrompue, ont repris dans le même temps une prospérité qu'ils n'avaient pas connue depuis les beaux jours de Rome; et quant à la France, après qu'elle fut sortie de l'anarchie, dès les premiers rois de la troisième race, elle entra dans une voie de progrès matériel qui la rendit capable de suffire à toutes les grandes choses qu'elle fit alors dans le monde. Cette ère d'amélioration se perpétua chez nous jusqu'aux guerres des Anglais. Au XIe siècle, une grande partie du territoire était encore inculte; le désordre des guerres féodales paralysait le travail; les famines étaient longues et fréquentes. Deux passages de Froissard nous mettront à même de juger combien les choses étaient changées deux siècles plus tard. « Quand Édouard III débarqua en Normandie, en 1346, il trouva une province riche, paisible, déshabituée de la guerre; les châteaux féodaux avaient été rasés dans les campagnes; les fabriques abondaient même dans les simples bourgs. Et ceux du pays, disait le chroniqueur, étaient effrayés et ébahis; ce qui n'était merveille; car, avant ce, ils n'avaient oncques eu d'armes, et ne savaient que c'était de guerres ni de batailles. » En 1356, quand le prince de Galles ravagea le Languedoc, il en fut de même. « Sachez, dit

Froissard, que ce pays de Carcassonnais, de Narbonnais et de Toulousain, où les Anglais furent en cette saison, était un des gros pays du monde; bonnes et simples gens, qui ne savaient que c'était de guerre; car oncques ne furent guerroyés ni avaient été devant ainçois que le prince de Galles y conversât. » Ainsi le travail pacifique avait détrôné la guerre, et cette transformation si complète s'était opérée pendant le moyen âge. Ces observations feront peut-être admettre avec moins d'étonnement les résultats auxquels est arrivé un savant moderne dans les travaux purement statistiques qu'il a entrepris pour évaluer la population totale de la France dans ce même XIVe siècle; on sait qu'il la fait monter à un chiffre à peu près égal à celui où elle s'élève aujourd'hui (1).

L'industrie proprement dite participa comme l'agriculture au progrès général. Elle avait été dans l'antiquité le lot des esclaves; dans la période barbare, elle n'était qu'un accessoire des grandes exploitations agricoles. Pour la première fois, elle conquit dans les communes une existence indépendante et devint un patrimoine d'hommes libres. Les communes n'existaient que par l'industrie et le commerce; or, puisqu'au moyen âge les communes se sont multipliées dans toute la chrétienté, puisqu'elles ont élargi successive-

(1) M. Dureau-Delamalle, *Mémoires de l'académie des sciences morales*, t. I, p. 169 et suiv.

ment leurs enceintes pour contenir une population toujours croissante ; puisqu'elles se sont enrichies assez pour construire tant de monuments religieux et civils, n'en résulte-t-il pas clairement que l'industrie et le commerce y ont pris incessamment un essor plus élevé et que les richesses s'y sont accumulées d'âge en âge. Et enfin, dans le XIIIe siècle et dans la première moitié du XIVe, les représentants de la bourgeoisie n'ont-ils pas été admis dans les états généraux et provinciaux chez tous les peuples de l'occident et du midi de l'Europe? C'est là assurément une preuve des plus convaincantes de l'importance que les fonctions industrielles avaient prises dans les sociétés chrétiennes.

Il nous paraît donc évident, et il est prouvé par les monuments authentiques de l'histoire, que la place de l'industrie agricole et manufacturière a été plus importante au moyen âge qu'on ne le pense généralement. Nous croyons pouvoir surtout établir d'une manière invincible que cet âge catholique n'a pas été, pour la production des richesses matérielles, une époque de léthargie et de nullité, mais au contraire l'époque d'un tel développement, qu'il faut venir jusqu'à nos jours, pour en trouver un plus rapide et plus général. Or, ce développement des institutions industrielles et sociales du moyen âge fut exclusivement chrétien dans son origine première comme dans ses progrès successifs.

Dès qu'un lieu de prière venait de se fonder, cellule

d'ermite, oratoire ou pèlerinage, sous les auspices de quelques religieux indigents, un petit peuple y arrivait bientôt de tous côtés. Des cabanes s'élevaient d'abord en bois et en terre, avec des toits de chaume; puis elles faisaient place à des maisons plus solides, et peu à peu, la bourgade s'étendait autour de l'abri sacré. C'est là ce qui explique, d'une manière aussi simple que touchante, comment, parmi nous, tant de cités, de communes et de simples groupes d'habitations portent encore le nom d'un saint. Ce naïf hommage y est resté attaché, comme le tribut ineffaçable d'une antique reconnaissance.

Quand, plus tard, les populations civiles devinrent plus nombreuses, plus industrielles, plus confiantes en leur force, les bourgeois, associés en commune, obtenaient du roi ou de leurs seigneurs le droit de se régir eux-mêmes. Enfermés dans leurs enceintes de pierres, ils n'accordaient à personne une place à leur foyer. Ils forçaient à s'établir en dehors d'eux les étrangers qui venaient implorer un asile contre le pillage ou la tyrannie. Derrière ces avant-postes qu'ils livraient aux bandits pour suspendre leurs ravages, les anciens communiers du pays de France se retranchaient dans leur égoïsme municipal dont les faubourgs, qui s'étendent au pied de nos grandes villes, semblent garder dans leur nom quelque souvenir. Malheur au faible, au proscrit, à l'indigent, c'était

l'homme du faubourg; la charte communale ne le connaissait que pour le renier.

Ce n'était pas ainsi que le christianisme traitait l'opprimé. L'Église, le monastère, l'oratoire étaient autrefois des lieux d'asile où tout homme menacé, fût-il même coupable, trouvait sous les bras de la croix une mystérieuse protection que nul pouvoir humain n'eût osé violer. L'Église avait créé le droit d'asile, comme un symbole terrestre de la clémence éternelle. Lorsque les demeures de l'homme s'étayaient entre le baptistère et le champ des morts, tous les intérêts sociaux convergeaient vers Dieu. L'ivraie du mal se mêlait, comme de nos jours, au froment pur de la moisson céleste; mais l'évangélique charité avait d'autres principes que la justice humaine. Quand la justice humaine tirait le glaive du fourreau, l'Évangile s'ouvrait pour lui rappeler qu'il y a plus de joie, dans l'éternelle patrie où nous devons retourner, pour l'humble arrivée d'un coupable qui se repent, que pour l'entrée triomphale de quatre-vingt-dix-neuf justes. Pourquoi donc refuser au coupable le temps de l'expiation? Voilà ce qui explique le droit d'asile, fruit des âges de foi. Chaque semaine, au jour du repos, les familles prenaient ensemble le chemin de la maison céleste, et la même prière, qui unissait leurs cœurs dans le même amour, réconciliait les haines et absolvait de toutes les fau-

tes, au nom de celui qui les a toutes rachetées.

Les monastères ne cherchaient pas à s'agrandir, mais à se multiplier. C'était l'apostolat du travail et de l'exemple. Aussitôt que le nombre des religieux devenait assez considérable pour absorber les fruits du labeur commun et diminuer la part hospitalière que la charité réservait à l'indigence, les anciens du désert, quittant la colonie fécondée par leurs sueurs, allaient creuser plus loin leur tombeau. Ils partaient avec le souvenir de leurs frères et la règle de l'ordre. On les voyait s'acheminer lentement vers les lieux inhabités. Puis dès qu'ils rencontraient une lande déchirée par le torrent des rochers voisins, une ravine obscurcie par la végétation rampante des marais, un précipice labouré par la foudre, ils y plantaient une croix. Des cellules de jonc s'échelonnaient en avenue; la terre ouvrait son sein pour fournir les pierres d'un oratoire. Près du saint lieu, un hospice pour les pèlerins et les infirmes, attirait, comme toujours, un grand concours de visiteurs; car le nom du saint asile était bientôt connu des alentours. Le hameau, la bourgade venaient y jeter de nouvelles racines. Des marchés publics y amenaient le commerce, et la vie de l'homme, puissante par le travail des mains, rendait encore à l'humanité les terres envahies par la solitude.

Ainsi se forma, ainsi s'étendit le réseau des fonda-

tions religieuses, amenant la vie et le travail sur tous les lieux déserts qui attendaient la venue de l'homme pour refleurir, et bientôt chaque province de notre France, visitée par quelqu'une de ces pieuses et intrépides colonies, entra dans le cercle de ces vastes défrichements. Ainsi s'élevèrent tour à tour ces grandes abbayes, ces superbes monastères qui furent, en dépit de toutes les haines, de toutes les calomnies dont un sot orgueil paie tant de services rendus, le berceau de notre civilisation : Cîteaux en Bourgogne, Saint-Rambert en Lyonnais, Saint-Marcel en Viennois, Fleury-sur-la-Loire, la Chartreuse dans les Alpes, Cluny en Mâconnais, Clairvaux dans le val d'Abrynthe, Savigny et la Trappe dans les forêts normandes, etc. Si l'espace nous le permettait, que de bienfaits nous aurions à signaler sur les pas de ces saintes et infatigables recrues du cloître, qui dressaient leurs tentes de préférence, non au sein des plaines fertiles et des cultures déjà florissantes, mais à la cîme des monts escarpés, au milieu des landes arides ou marécageuses, où jamais peut-être le pied de l'homme n'avait laissé son empreinte. Citons seulement ici deux des ordres les moins connus, les Frères Pontifes et les Humiliés, dont l'existence se rattache précisément à la période la plus calomniée du moyen âge, et par quelques traits de leur histoire, on pourra se faire une idée des immenses services, des travaux importants

par lesquels les grandes familles monastiques se rendirent utiles à l'humanité, à cette époque tant décriée que l'on représente à tort comme entièrement vouée à l'inertie, à la stérilité, tandis qu'en réalité c'est elle qui contribua le plus, par l'élan du génie chrétien, à fonder l'ordre social, à glorifier le travail et l'industrie, en un mot à sauver le monde de la barbarie.

Les Pontifes ou Pontistes, ont été ainsi appelés pour avoir construit le fameux pont d'Avignon, sous la direction de saint Benez, qui avait d'abord été berger dans le Vivarais, et qui passe pour avoir fondé leur ordre. Ils contribuèrent de même à la construction d'un autre pont sur le Rhône, à Saint-Saturnin-le-Port, de concert avec les habitants de cette petite ville qui s'étaient réunis en confrérie pieuse instituée pour cet objet. Quand le pont fut terminé, la ville obtint de changer son nom primitif contre celui de Pont Saint-Esprit, persuadée que sans le secours de l'Esprit-Saint elle n'aurait pu jamais achever une œuvre aussi difficile à cette époque. La congrégation des Pontifes se chargea d'entretenir les deux ponts qui avaient été ainsi élevés par de communs efforts et d'exercer l'hospitalité envers les voyageurs et les pèlerins. Elle fut transportée plus tard dans d'autres provinces de la chrétienté, et notamment en Italie où elle donna les mêmes preuves de zèle en établissant, sur les rivières, des ponts et des bacs, et en accueillant

les étrangers auxquels elle offrait un abri et la nourriture, comme le faisaient aussi, à la même époque, les monastères établis dans tous les passages des Alpes, et comme le fait encore celui du grand Saint-Bernard.

L'Esprit qui animait les Pontifes n'appartenait pas à eux seuls. On avait vu l'Église, dans son intelligence maternelle, plier la sévérité des peines canoniques à la satisfaction la mieux entendue des intérêts temporels, et commuer à propos ses rigueurs en œuvres pies dont l'utilité matérielle assurait le profit à la société tout entière. Par des ouvrages consacrés au bien général, on espérait attirer la miséricorde divine sur soi, sur ses amis, sur ses parents décédés. On regardait comme action méritoire, non-seulement d'élever des églises, de se vouer au service des pauvres, des malades, mais encore de rendre les chemins praticables, d'ouvrir des routes, de construire des ponts, etc. (1).

Cette croyance datait de loin : Théodoret, évêque de Cyr, dans une lettre au patrice Anatole lui disait : « Vous savez que nous avons employé une grande partie des revenus ecclésiastiques à faire des portiques, des lavoirs, des ponts et autres édifices utiles au public.

(1) Voy. *Commentarius historicus de discipl. in administratione sacramenti pœnitentiæ. Auctore*, J. Marino, in-fol. Parisiis, 1651, l. X, c. xxii, p. 768 et suiv.

En cela nous considérions plus l'avantage des pauvres que celui des riches (1). » Les constructions des ponts sont particulièrement citées comme bonnes œuvres par la plupart des écrivains qui, au XIIe siècle, ont traité de la pénitence. La Grande-Bretagne doit à la piété du clergé catholique un grand nombre de monuments de ce genre. La loi des Ostrogoths statue que si quelqu'un, pour le salut de son âme, a bâti un pont, l'entretien ne sera pas à sa charge, à moins qu'il n'y consente. Claris Celsino, qui a recueilli soigneusement les antiquités celtiques, rapporte beaucoup d'inscriptions recueillies sur des ponts construits dans ce but pieux et dont le motif s'y trouve formellement exprimé. Nous lui en empruntons une consacrée aux routes nouvellement ouvertes, et qui résume d'une manière touchante l'esprit qui inspirait ces utiles entreprises :

Straverunt alii nobis, nos posteritati,
Omnibus ut Christus stravit ad astra viam.

M. Bory de Saint-Vincent, dont le témoignage n'est pas suspect quand il est émis en faveur du christianisme, attribue aussi, dans son *Résumé géographique de la Péninsule ibérique* (p. 185), la construction des ponts nombreux qu'on rencontre dans le nord du Portugal à l'idée fortement établie dans ces provinces

(1) Théodoret, *Épist.*, 79.

qu'une telle construction est une œuvre pie, et aux indulgences que les prélats accordaient à ceux qui les bâtissaient, les réparaient ou les entretenaient.

Quant aux Humiliés, ils sont moins connus que les frères Pontifes. Beaucoup d'auteurs les confondent à tort avec une secte hérétique du même nom et du même temps, que condamna le pape Lucius, et ceux qui n'ont pas fait cette confusion ne font guère mention d'eux que pour rappeler la suppression de l'ordre, en 1570, à la suite d'un attentat que quelques-uns de ces religieux avaient commis sur saint Charles Borromée; car ils étaient, à cette époque, tombés dans un relâchement extrême. Le P. Hélyot seul, dans son *Histoire des ordres monastiques*, a donné sur les Frères Humiliés des renseignements utiles, quoique insuffisants. Voici quelle avait été leur origine.

Au commencement du XIIe siècle, quelques gentilshommes milanais, faits prisonniers par les troupes de l'empereur Henri V, furent emmenés en Allemagne où l'un d'eux, le bienheureux Gui, les convertit à la pénitence et les ramena au Seigneur. De retour en Italie, ils ne voulurent pas rentrer en possession de leurs richesses, les distribuèrent aux pauvres et vécurent en communauté dans la piété et dans la mortification. Leurs femmes les imitèrent et entrèrent dans leur association, qui s'accrut bientôt de nouveaux membres. Tous ensemble travaillaient à fabriquer des

draps et autres étoffes de laine. Les femmes filaient, les hommes tissaient et faisaient les autres opérations de la fabrique. Ils étaient habillés de drap brun et s'appelaient à cette époque les Berettini de la Pénitence à cause de leur bonnet (barrettino). Ils ne reçurent le nom d'*Humiliés* que quelques années après, quand saint Bernard, allant à Milan, leur eut fait prendre l'habit blanc et les eut consacrés à la Sainte-Vierge. Saint Bernard d'ailleurs introduisit une grande modification dans leur institut. A son instigation, les hommes et les femmes se séparèrent et formèrent des couvents séparés. A dater de ce jour seulement, l'association des Humiliés, qui n'avait été jusqu'alors qu'une confrérie pieuse, devint une congrégation monastique. Cependant elle ne renfermait encore que des laïques, et saint Jean de Méda, qui mourut en 1159, en fut le premier prêtre; il la soumit à la règle de saint Benoît, et fit élever au sacerdoce plusieurs de ses compagnons. L'ordre des Humiliés fut enfin solennellement approuvé en 1200, par le pape Innocent III. Il était dès lors répandu dans toute la Haute-Italie. A la destruction de Milan, par Frédéric Barberousse, beaucoup de prisonniers, suivant l'exemple de leurs devanciers, avaient fait le vœu de s'y unir et l'avaient accompli après leur délivrance. Il n'y eut plus bientôt, dans toute la Lombardie, de ville qui ne contînt au moins un couvent de cet ordre.

C'était l'époque où florissaient les communes italiennes, ce grand foyer de liberté et d'industrie pendant tout le moyen-âge. Les Humiliés jouaient dans chacune de ces républiques un rôle politique important. Ils étaient les receveurs des droits d'entrée et des péages. Ils exerçaient diverses charges de magistrature, entre autres celle de la *Canevaria*. Dans toutes les villes où il y avait des magasins de munitions de guerre, chaque supérieur des monastères de l'ordre en avait une clef pour en surveiller la disposition et l'administration.

Ces divers priviléges leur avaient été accordés par reconnaissance pour les services rendus, et surtout parce qu'ils avaient introduit dans toutes les cités de la Lombardie les manufactures de laine, qui étaient une des plus grandes sources de la richesse de la province, et aussi des fabriques d'étoffes brochées d'or et d'argent.

Qu'on ne s'imagine pas que ces travaux manuels furent le partage de quelques ordres religieux plus spécialement adonnés à la vie active, à l'exclusion de tous les autres uniquement voués à la sanctification, à l'étude et à la prière. Partout dans le monde chrétien et durant toutes les périodes de la vie cénobitique, les mêmes faits se produisirent sur une immense échelle et avec des résultats d'une incalculable importance. Saint Benoît, comme on sait, fut le grand patriarche des ordres contemplatifs dans l'Église la-

tine. Or ces pieux bataillons qui s'avançaient à la conquête du ciel, armés de macérations, de jeûnes et de prières, ne portaient pas seulement la croix et l'Evangile, mais la bêche et la pioche. Saint Benoît avait dit dans sa règle (c. 48) : *Tunc vere monachi sunt, si labore manuum suarum vivunt*; le vrai moine vit du travail de ses mains. Les enfants étaient fidèles aux instructions de leur père. Partout où ils s'établissaient, les forêts s'éclaircissaient, les marais se desséchaient, et la charrue prenait possession de ces terres vagues qu'avaient dépeuplées la tyrannie du fisc et les invasions barbares.

Les Bénédictins s'adonnèrent surtout à l'agriculture. Une utilité plus évidente et plus immédiate ne fut pas la seule cause de leur préférence; ils aimaient les rudes travaux des champs, ces travaux qui fatiguent les bras et font couler la sueur du front. C'étaient même ceux-là que leur fondateur avait eus en vue dans ses prescriptions; car il avait autorisé la dispense du jeûne pour les grands jours de l'été, alors que la tâche est plus longue et le soleil plus ardent. Les Gaules durent aux colonies bénédictines le rétablissement de la culture et la conservation de la société, même sous le rapport matériel. On sait combien ces colonies se multiplièrent dans toutes nos provinces, depuis le VIe siècle où elles s'y établirent jusqu'au XIe, pendant cet enfantement de cinq cents ans,

d'où sortit le moyen âge, et pendant tout le moyen âge lui-même. Qu'on ne s'en étonne pas ! Au point de vue de l'économie politique toute seule, jamais institution ne fut plus utile et plus féconde, puisque une grande partie de nos villes sont nées et ont grandi à l'ombre des monastères. Dans ces temps d'anarchie, un couvent était un lieu d'asile pour le travail, qui y trouvait la sécurité; c'était un établissement agricole et industriel, où de nombreux travailleurs appliquaient à l'exploitation de la terre les ressources de l'association, et qui ressemblait beaucoup à ces vastes domaines impériaux dont il est si souvent question dans les capitulaires de Charlemagne et de ses successeurs. C'était de plus un grand enseignement; donner l'exemple du travail obscur et dévoué au milieu d'une société qui n'avait d'estime que pour la guerre, pouvait-il y avoir une œuvre plus méritoire et plus sociale? Aussi, dans l'histoire économique de nos diverses provinces, les premiers développements de la richesse, les premiers germes de la prospérité apparaissent-ils toujours après la fondation de quelque grande abbaye. Ainsi en fut-il, par exemple, quand s'élevèrent les abbayes de Saint-Bertin ou de Saint-Omer, sur les confins de la Flandre et de l'Artois, de Conques et du Rouergue, et tant d'autres dont nous citions naguère les noms illustres, les glorieux et pacifiques triomphes.

Cette rapide revue de l'antiquité monastique suffit à établir ce fait, qui est capital dans notre cause, que dans l'origine le travail manuel a été compris parmi les premiers devoirs des religieux, et qu'à l'avénement de la société moderne, les couvents, loin d'être pour aucun pays des causes d'appauvrissement, ont grandement contribué à l'accroissement des produits, et surtout aux progrès de l'agriculture. Plus tard, les choses ont-elles changé! Que parfois la paresse et l'oisiveté aient envahi les cloîtres, nous n'irons pas le nier; mais qu'en résulte-t-il? De ce qu'il y a eu certaines époques de relâchement durant lesquelles on a vu quelques moines fainéants, s'en suit-il que la vie monastique soit favorable à la fainéantise? Depuis quand les abus prouvent-ils contre l'institution dont on abuse? Gardons-nous d'ailleurs de ces exagérations qu'ont accréditées dans trop d'esprits les déclamations protestantes et voltairiennes. A aucune époque, même aux plus mauvaises, le mal n'a triomphé pleinement. En face de lui, le bien a toujours eu sa place, et souvent plus grande. Le travail des religieux, il est vrai, changea généralement de nature et d'objet; mais ce ne fut pas sans motif. Le caractère de la fonction monastique avait été profondément modifié. Les moines, originairement, étaient de simples laïques qui s'associaient pour mieux conformer leur conduite aux conseils de l'Évangile. A dater du

moyen âge, ils furent presque tous admis aux ordres sacrés, et devinrent membres du corps ecclésiastique. Ce changement en amena nécessairement un autre dans leurs occupations. Devenus prêtres, ils eurent à remplir les fonctions sacerdotales; l'administration des sacrements fut un de leurs devoirs, et un grand nombre d'entre eux se livrèrent à la prédication. Et, cependant, malgré ces innovations, le travail des mains ne fut jamais entièrement abandonné dans les diverses branches de l'ordre de Saint-Benoît. Il s'y élevait de temps à autre quelque âme énergique qui, par la parole et l'exemple, ramenait les monastères à l'exécution rigoureuse de la règle primitive. Saint Bernard fut l'un de ces hommes. Cet arbitre de l'Europe ne dédaignait pas de manier la bêche et de porter du bois, et quoiqu'il n'eût aucune aptitude à semer les blés et à faire les autres travaux de la moisson, il raconte lui-même qu'il en obtint la grâce à force de prières. D'autres réformateurs l'avaient précédé, d'autres le suivirent, et le nom de Rancé n'est pas le dernier de cette liste glorieuse.

Nous avons aujourd'hui encore sous les yeux bien des faits éclatants qui révèlent l'aptitude des associations religieuses à donner l'essor aux grandes entreprises industrielles ou agricoles. Témoins, entre bien d'autres établissements analogues qui prospèrent en France et ailleurs, nos trappistes d'Algérie. Plusieurs

religieux de cet ordre sont venus se fixer, il y a quelques années, à Statoueli, près d'Alger. Constitués en société civile, ils ont obtenu du gouvernement la concession d'une certaine quantité de terres qu'ils doivent avoir défrichées et mises en valeur d'ici à un petit nombre d'années. C'est là un germe précieux qui a déjà porte ses fruits et en portera davantage encore à l'avenir en se développant de plus en plus. Les trappistes sont appelés en Algérie à remplir parmi les Arabes musulmans une mission semblable à celle que les couvents fondés en Allemagne par saint Boniface ont remplie parmi les païens du Nord, mission sublime qui consiste à convertir à notre foi et à notre civilisation des populations ennemies. Mais, sans entrer dans ces considérations que nous n'avons pas à envisager ici, et qui n'ont pas prévalu sans doute dans les conseils des hommes qui gouvernent l'Algérie, on peut se demander quel motif a décidé le maréchal Bugeaud, qui ne paraissait pas fort enclin au mysticisme, à adopter une mesure aussi exceptionnelle, et même, dans l'état de notre société, aussi étrange. Cette mesure, il faut le reconnaître, est un des meilleurs gages qu'ait donnés le gouvernement de son intention de civiliser et de coloniser notre conquête. Décidé à fixer dans le nord de l'Afrique un noyau de population française, voulant prendre par la culture une possession réelle du sol, ayant besoin

pour cela de ces travailleurs persévérants qui sont la fortune des établissements nouveaux, le gouvernement de l'Algérie n'a pas cru pouvoir mieux faire que d'accueillir les trappistes et de les offrir pour modèles à ceux qui viendraient joindre leurs efforts aux leurs. Il y a dans ce seul fait une réponse victorieuse à bien des arguments, et nous y renvoyons ceux de nos contradicteurs qui n'ont pas encore voulu comprendre comment le développement extraordinaire des ordres religieux au moyen âge, accéléra sur tous les points le progrès de l'agriculture, de l'industrie et de tous les arts. Non, le cloître ne fut pas, comme on l'insinue, comme on le dit tout haut de nos jours, l'asile de la fainéantise et de la paresse. Les mains des religieux étaient dures au labeur, comme leurs cœurs étaient doux à la contemplation et leurs voix harmonieuses aux divines louanges; et nulle part, on peut l'assurer sans crainte d'énoncer une erreur, la sentence du grand apôtre ne fut mieux comprise, mieux appliquée surtout que dans les ordres religieux : « Si « quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange « pas. » *Si quis non vult operari, nec manducet* (1).

Ce qui donne à cette influence du clergé séculier et régulier au moyen âge une bien autre importance encore, c'est que l'initiative du travail et de la charité ne pouvait rester captive dans l'enceinte du monas-

(1) *II Thessal.*, III, 10.

tère, mais devait nécessairement se répandre au dehors, et porter des fruits précieux dans la société tout entière. L'exemple une fois donné, l'impulsion produite, chacun rivalisa de zèle pour prendre part aux améliorations commencées, en même temps que pour profiter des résultats obtenus, et tous, à l'instar des moines, grands et petits propriétaires, selon les moyens dont ils pouvaient disposer, travaillèrent de concert à assurer, à accroître leur bien-être réciproque en même temps que la prospérité de la commune patrie. Mais le service capital rendu par l'Église à cette époque, c'est que par l'exemple, par l'influence, si puissante alors de ses religieux et de ses prêtres, elle posait les fondements de l'ordre social sur des bases profondément chrétiennes. La civilisation, dont elle esquissait alors l'ébauche ou plutôt dont elle consacrait les principes, n'était autre que la pratique des grandes maximes de l'Évangile, et, partant de là, il est facile de reconnaître à qui il faut attribuer le mérite d'avoir le plus contribué à améliorer la situation des classes pauvres et laborieuses à cette époque, alors que la féodalité tendait à enlacer le sol dans un réseau de fer où tout devait être la proie d'un despotisme sans frein et d'un dur égoïsme. Oui, à l'Église, et à l'Église seule la gloire d'avoir brisé ce joug, et d'avoir inauguré pour toutes les infortunes d'alors une ère de délivrance qui, sous certains rapports, et peut-

être à tous les points de vue, soutiendrait avantageusement la comparaison avec tous nos prétendus progrès d'aujourd'hui.

Pour apprécier ce bienfait, au moins par le côté qui se rapporte le plus directement au sujet que nous traitons, et, pour nous faire une idée de la générosité des propriétaires chrétiens du XIIe siècle, comparons ce qui se fait maintenant à ce qu'ils faisaient alors. Un propriétaire ou un seigneur moderne vient de passer bail avec un chef de famille, père de huit enfants, pour le défrichement de cent hectares de bois, dans une forêt située sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne. Voici les conditions du bail : Le seigneur d'aujourd'hui a préalablement coupé et vendu la futaie et le taillis; non content de garder pour lui le bois de futaie proprement dite, il se réserve encore les deux tiers des racines de la forêt, des souches que le fermier doit arracher, sans autre indemnité que le troisième tiers. Chaque année, le fermier mettra en culture vingt hectares, et, au fur à mesure du défrichement, il paiera à son seigneur une somme équivalant au tiers du produit, et plus encore, à partir de la mise en culture de la totalité. Le bail est de dix-huit ans. A l'expiration du terme, le fermier n'aura plus aucun droit sur le sol défriché par lui, et le seigneur moderne le louera à d'autres qui lui donneront de deux gerbes l'une. Voilà comment se font les défri-

chements au XIXe siècle. Nous insistons sur ce point; car il y va de l'honneur de nos pères; il y va de la vérité historique; il n'y va pas de l'égalité, il est vrai, mais il y va d'une juste appréciation de la dignité et de la fraternité chrétiennes; il y va encore de la question du communisme et du socialisme, qui n'est qu'ajournée; il y va par conséquent de la liberté. A force d'entendre répéter sur tous les tons que nous valons mieux que nos pères, et que les choses se passent mieux dans notre siècle de lumières que dans leurs temps ténébreux, nous finirions par ajouter foi à ce déplorable renversement de la vérité, et, nous croyant parfaits, non-seulement nous ne chercherions pas à le devenir, mais on nous verrait nous abaisser encore; l'idéal de leurs grandes vertus serait oblitéré de plus en plus, et le niveau des mœurs comme celui des intelligences descendrait encore davantage.

Ainsi le seigneur du XIXe siècle fait défricher sa forêt à son profit; le seigneur du XIIe la donnait, taillis et futaies avec les eaux, le gibier et le poisson. Le seigneur du XIXe siècle s'attribue la superficie du bois défriché, taillis et futaie, avec les deux tiers même des racines arrachées par le défricheur; le seigneur du XIIe donnait tout au défricheur, taillis, futaie et racines. Le seigneur du XIXe siècle demande, pendant la période de défrichement, de trois gerbes une, et, plus tard, il demandera de deux gerbes l'une;

le seigneur du XIIe ne s'attribue à perpétuité qu'une gerbe sur sept. Le seigneur du XIXe exige la moitié des gerbes moissonnées, voiturées, engrangées, battues, vannées, en bon grain et marchand, sans s'inquiéter des avaries; le seigneur du XIIe prenait la septième gerbe sur le champ même, telle qu'elle se trouvait, la faisait voiturer, engranger, battre et vanner à ses frais, subissant le contre-temps de la rentrée et les pertes de l'engrangement. Enfin, et surtout le seigneur du XIXe, après le défrichement, se réserve à jamais le sol défriché, qui sera tout entier sa propriété, qu'il transmettra franche et libre de toutes servitudes à ses enfants ou à des acquéreurs qui la posséderont au même titre que lui, et qui en retireront longtemps encore sans doute la moitié du produit en céréales; le seigneur du XIIe, après le défrichement, donnait au cultivateur, au fermier, la propriété entière du sol défriché avec pleine liberté de la transmettre à ses descendants, sans payer aucun droit de succession ni autres, ou de la vendre ou de l'hypothéquer suivant ses besoins et sa volonté, sans se réserver autre chose que la septième gerbe prise sur le sol.

Le fermier du XIIe siècle, en défrichant la forêt qu'il avait à convertir en culture, pouvait se dire et se disait en effet : « Ce sol que j'arrose de mes sueurs m'appartiendra à moi et à mes enfants, et à chaque coup de pioche que je donne, j'en prends possession.

Celui à qui il appartenait ne s'en réserve que le septième du produit. Mon travail personnel est donc bien rémunéré; et de génération en génération, mes enfants posséderont la terre que je fertilise. » Et comme le peuple sait concentrer ses idées dans des mots heureux et vrais, l'agriculteur résuma alors tout cela dans ce proverbe si souvent répété au moyen âge : *Sous la crosse il fait bon vivre.* Nouvelle preuve que cet heureux état de choses était dû à l'influence de l'Église, et que le clergé, en devenant propriétaire de vastes domaines, savait rémunérer le travail du pauvre fermier au moins aussi généreusement que les riches propriétaires d'aujourd'hui.

Le fermier défricheur du XIXe siècle avec son bail de dix-huit ans, ne peut que tenir un langage bien différent : « Je défriche la forêt, mais le sol n'est pas pour moi; il est et restera au maître de la terre; et dans dix-huit ans, lorsque je l'aurai fertilisée, elle n'appartiendra ni à moi ni aux miens; quand je l'aurai tirée de l'état sauvage par la vigueur de mes bras et fécondée de mes sueurs; quand je serai vieux, le bail expiré, on me dira : « Sors d'ici, avec ta famille, et va-t'en avec tes enfants, fertiliser un autre sol..... » Oh! que Dieu bénisse mes travaux pendant ces dix-huit ans, car c'est tout l'espoir de mes vieux ans, tout l'avenir de ma famille! Et s'il savait l'histoire, il ajouterait : « Il fut un temps où un père qui

défrichait la forêt léguait le sol à ses enfants ; et, quand il était vieux, il pouvait se dire que s'il s'était préparé une place dans le ciel par son travail chrétien, il avait aussi dressé une demeure sur la terre pour sa famille ; mais moi, je n'en puis dire autant : mes enfants iront comme moi cultiver des terres sur lesquelles ils ne feront que passer. Dieu leur fasse du moins la faveur des demeures éternelles (1). »

Ce contraste se recommande à certains hommes de notre temps qui affectent de déplorer la condition des peuples sous la conduite de l'Église, au moyen âge, et de vanter le bonheur de ceux qui, depuis lors, se sont affranchis de sa tutelle et de ses enseignements.

Si d'autres considérations ne devaient nous entraîner trop loin, il nous serait également facile de montrer que cette même époque, décriée surtout par ceux-là précisément qui la connaissaient le moins, fut une ère de progrès sous bien d'autres rapports : au point de vue scientifique et littéraire, au point de vue judiciaire et administratif, aussi bien qu'au point de vue industriel et agricole. Alors, en effet, se formèrent et fleurirent ces nombreuses associations religieuses, qui nous transmirent, à force de travaux et de veilles,

(1) Extrait d'un savant ouvrage récemment publié sur les libertés et institutions du moyen-âge, par un de nos excellents confrères et amis, M. l'abbé Defourny, curé de Beaumont, en Argonne.

les monuments de l'antiquité savante, et furent le berceau des arts et des lettres modernes. Alors s'élevèrent ces splendides abbayes, ces magnifiques basiliques dont nos récentes constructions ne sont que de pâles copies, attestant, malgré tous les millions dont on dispose si facilement de nos jours, la supériorité des siècles de foi sur toute époque qui ne règne que par la matière, qui n'agit et n'opère que par l'or et l'argent. Alors aussi se constituèrent dans leur forme primitive nos municipalités, nos communes, et ceux qui se prévalent de nos prétendus progrès comme étant des idées et des conquêtes modernes, seraient bien surpris si on leur prouvait que cette forme primitive des institutions municipales au moyen-âge était précisément notre loi électorale, notre voté par voie de suffrages. Et cependant ce fait est incontestable, historique ; les communes d'alors nommaient leurs administrateurs par les suffrages des habitants comme sont nommés aujourd'hui nos députés au Corps législatif ; c'était l'application de notre loi du suffrage universel, moins tous les abus qui en résultent aujourd'hui, où elle est trop souvent à la merci d'hommes passionnés, intrigants, légers, tandis qu'alors nos pères en usaient en hommes graves, pénétrés de leurs devoirs, mûs par des intentions droites et surtout animés d'un esprit chrétien.

De quel droit donc M. Michelet, se faisant l'écho

d'autres déclamateurs aussi peu sensés que lui, vient-il parler de *défaillance du monde*, *d'écrasement du moyen-âge*, pour caractériser une grande et féconde époque, qui loin de replonger le monde dans le chaos, ferma l'ère des barbaries qui l'avaient si longtemps bouleversé et inaugura définitivement le règne de la civilisation. Nous savons bien qu'aux approches de l'an 1000, il y eut dans les esprits un moment de profonde anxiété, de sombre et pénible effroi, qui dut paralyser l'essor de bien des espérances, l'élan de bien des entreprises et des aspirations. Mais cette crise ne fut qu'une halte passagère, et le lendemain de cette lutte terrible contre les appréhensions de la mort, les peuples chrétiens reprirent le chemin de leurs destinées terrestres avec une ardeur capable de faire présager à tout autre prophète que M. Michelet, que l'humanité ne devait pas succomber dans cet *écrasement*, ni le monde mourir de cette *défaillance*. Etrange écrasement, en vérité, étrange défaillance que celle de cette grande époque du moyen-âge, que nuls travaux ne rebutent, à qui nulle gloire ne fait défaut, qui a non-seulement ses poëtes, ses artistes et ses théologiens, mais aussi ses législateurs et ses juristes, qui en créant un art nouveau, crée aussi un droit également nouveau ! Les nations chrétiennes ont toujours été tourmentées par un invincible besoin d'expansion, de mouvement, de progrès ; le repos est antipathique

à leur nature, il faut qu'elles marchent, et le moyen-âge pas plus qu'une autre époque ne ralentit leur essor vers de nouvelles conquêtes. Leurs marins découvrirent les terres inconnues; leurs savants renouvelèrent les sciences; leurs artistes inventèrent des formes nouvelles, et leurs gouvernements doublèrent leur prestige, rehaussèrent leur puissance en se mettant à la tête de tous ces mouvements, en prenant l'initiative de tous ces progrès. Des peuples soumis à une autre loi, des Chinois par exemple, s'endorment volontiers dans le culte exclusif des traditions; mais les peuples chrétiens ne conservent que pour développer; ils ont plutôt les yeux tournés vers l'avenir que vers le passé, ils se rappellent toujours la fameuse parabole de l'Évangile : le *talent* qui leur a été donné, ils ne l'enterrent pas; ils le font fructifier pour accroître le trésor qu'ils ont reçu des générations antérieures et qu'ils doivent transmettre aux générations suivantes.

Si les progrès des nations chrétiennes étaient bornés à l'ordre moral, on pourrait comprendre jusqu'à un certain point l'objection qu'on nous oppose; mais il n'en est pas ainsi. Sur le terrain de l'économie politique et sociale, la supériorité des chrétiens sur les infidèles de toutes les couleurs n'est pas moins évidente. Les nations chrétiennes ne sont pas seulement les plus éclairées et les plus morales du globe, elles en

sont aussi les plus industrieuses, les plus laborieuses, les plus riches. Il n'est pas de terre habitée par des Musulmans, des bouddhistes, des idolâtres qui ait été autant remuée, fertilisée, appropriée à l'usage des hommes que les terres habitées par les chrétiens. Nulle part autant que chez eux le travail n'a été opiniâtre et intelligent; nulle part ailleurs la science n'a prêté un secours plus efficace à la force des bras; nulle part ailleurs l'agriculture et l'industrie proprement dite n'ont été poussées à un plus haut degré de perfection. Et qu'on le remarque bien, cette primauté n'est pas seulement l'œuvre des derniers siècles; elle a brillé d'un vif éclat, nous l'avons constaté suffisamment, dès l'époque purement catholique, au moyen-âge, alors que la tiare s'élevait au-dessus des couronnes et que l'autel dominait la fabrique et le comptoir de toute la hauteur, de toute la majesté dont les choses de Dieu dominent nécessairement tous les intérêts terrestres, toutes les entreprises et toutes les agitations humaines.

Un simple coup-d'œil jeté sur l'histoire suffit donc pour justifier l'Église des reproches qui lui sont adressées par les réformateurs sophistes à qui la mauvaise foi tient les yeux fermés, et cette incompatibilité prétendue entre les progrès de la civilisation et la conservation de la foi, qu'on allégue contre le catholicisme, s'évanouit dès l'instant que l'on s'arrête tant soit peu

à étudier l'état passé et l'état présent des sociétés chrétiennes. Nous allons nous convaincre également de l'injustice du reproche d'intolérance si souvent articulé contre l'Église catholique, et là encore, il suffit d'ouvrir l'histoire et de consulter la saine raison pour réduire à néant non-seulement toutes les calomnies accumulées contre nous, mais aussi tous les faux principes que l'on invoque pour nous entraîner dans des voies différentes de celle où nous dirige la sagesse de l'Église, notre maîtresse infaillible et notre divine mère.

VIII

L'INTOLÉRANTISME DOCTRINAL, RATIONEL ET MODÉRÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, ET LE TOLÉRANTISME ABSURDE DES SECTES HÉRÉTIQUES ET PHILOSOPHIQUES.

L'Église, chargée de continuer la mission du Verbe et de conduire l'humanité dans les voies de la vérité et de la justice, a été établie gardienne et dépositaire de la saine doctrine, en même temps qu'elle en était constituée l'apôtre. Elle ne peut donc, sans faillir à son divin mandat, considérer d'un œil indifférent la lutte acharnée du bien et du mal, de la vérité et du mensonge, et dès que le salut de ses enfants est menacé par des faux prophètes, par des guides pervers dont la parole contredit la parole de Dieu, la divine mère, l'Église, toujours attentive et vigilante, doit intervenir pour signaler le danger, pour combattre l'ennemi et assurer la paix, le bonheur de la grande famille qui lui a été confiée.

Une innovation, une erreur surgit au sein des sociétés chrétiennes. Semblable à ces vapeurs malsaines ou orageuses qui s'amassent au fond des vallées, puis montent, s'étendent à l'horizon assombri, elle annonce de prochaines tempêtes; elle porte dans son sein des germes inquiétants et contagieux; flatteuse pour les passions du cœur et de l'esprit, présentée sous des couleurs séduisantes, prêchée par des hommes d'un nom connu, d'une parole enchantée, d'une autorité puissante, elle attaque avec injustice, mais avec succès, quelques-unes des vérités catholiques; par elle, les simples sont séduits, les faibles sont entraînés; par elle une perturbation une défection, plus ou moins considérable, s'opère dans le bercail de Jésus-Christ.

Alors que fait et que doit faire l'Église? Alarmée du péril autant qu'affligée du scandale, elle se rassemble, ou au moins elle délibère; elle condamne hautement la nouveauté, elle avertit charitablement celui qui non-seulement s'égare, mais cherche à égarer les autres, et si, dans son fol orgueil, il résiste, il s'obstine, elle le retranche de sa communion, le prive des biens dont elle est dispensatrice, et pour arrêter plus efficacement la contagion de l'erreur; elle va quelquefois jusqu'à commander aux peuples de l'éviter, sinon dans le commerce de la vie, du moins dans la communication des choses religieuses.

De tous les droits exercés par l'Église, celui-ci est

sans contredit celui dont la philosophie rationaliste s'offense avec le plus d'animosité et d'aigreur : quel attentat, dit-on, à la liberté de la pensée et de la conscience? Et pourtant que veut-on prétendre, je vous le demande? Sur quoi portent tant d'amères récriminations? Est-ce par hasard le fond de ce pouvoir de condamnation et d'excommunication qu'on veut refuser à l'Église? Mais il lui appartient par cent droits incontestablement décisifs. Je pourrais dire droits de doctrine et de vérité, je pourrais dire droits d'unité, mais je les laisse pour m'arrêter à d'autres considérations plus frappantes encore. Droit de collation divine. C'est Jésus-Christ lui-même qui a remis à l'Église le glaive qu'il est venu jeter dans le monde, c'est-à-dire le glaive de l'esprit et de la parole, glaive préparé pour retrancher de l'arbre de vie toute branche ou toute racine funeste, pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, contre les révélations dont l'Église est l'organe et la dépositaire? Droit de direction et de tutelle : l'Église est la mère d'innombrables enfants confiés à sa sollicitude, et quand des doctrines perverses essaient de les égarer et de les corrompre, quand des oracles de mensonge menacent de les détourner de ce but immortel et suprême où elle doit les conduire par la foi, par la vérité comme par la vertu, elle est bien autorisée à prémunir les âmes contre ces désastreuses séductions, et à repousser ceux qui

ne cherchent qu'à faire des dupes et des victimes.

Enfin droit d'existence et de conservation. Un gouvernement légitime doit être armé de tout ce dont il a besoin pour se maintenir et subsister. Il lui faut la puissance et de braver les doctrines coupables qui pourraient le miner, et de comprimer, d'étouffer l'iniquité des complots qui pourraient l'atteindre. Une société ne se maintient pas par le seul fait de son existence, comme le chêne vigoureux qui, pour braver les secousses de l'orage et les injures du temps, n'a besoin que de compter sur la solidité de ses racines ; il faut à une société constituée le pouvoir de punir, et, s'il le faut, de répudier de son sein soit ces hommes pervers qui la souillent de leurs excès et l'épouvantent de leurs crimes, soit ces esprits turbulents et inquiets qui ne cessent de lui causer de douloureux déchirements qui ne cherchent qu'à la plonger dans l'anarchie et à l'ensevelir sous ses décombres?

Il en est ainsi de l'Église. C'est une société, un gouvernement à qui l'espace et le temps, à qui les esprits et les cœurs ont été promis pour domaine. Avec un tel caractère joint à une telle destinée, elle doit nécessairement posséder le pouvoir de flétrir et au besoin d'anathématiser ceux de ses enfants qu'elle a la douleur de voir blasphémateurs obstinés de ses dogmes, contempteurs opiniâtres de ses enseignements et de son autorité. Si elle était obligée de supporter en silence

ces outrages et ces révoltes, s'il ne lui était pas permis de sévir spirituellement contre les coupables, évidemment elle abdiquerait non-seulement sa grandeur, mais encore sa vie même; livrée alors aux déchirements des passions et de l'erreur, ses entrailles sacrées ne tarderaient pas à tomber en lambeaux, et à la place d'un corps digne de ce nom, animé de pulsations normales et puissantes, vous n'auriez plus que des organes et des oscillations sans liens comme sans vigueur, pêle-mêle informe dont les éléments se hâteraient de se dissoudre, comme les membres d'un homme mis en pièces se hâtent de se décomposer dans le tombeau, témoin des dernières palpitations de leur agonie.

Ainsi le fonds de ce pouvoir est incontestable. Mais si le droit est certain, la manière dont l'Église l'a exercé est-elle irréprochable? C'est ici qu'il importe de peser la valeur des griefs et des récriminations dont l'Église est l'objet.

Déshonorer, flétrir un nom, déclarer celui qui le porte déchu de ses droits spirituels et légitimes, comme une branche morte d'une grande famille religieuse, c'est assurément la plus grave de toutes les sentences. Quand il s'agit de la formuler, on ne saurait s'entourer, ni de précautions trop sévères, ni laisser à celui qui peut en être atteint trop de facilité pour se réconcilier, pour reconnaître et réparer son erreur, s'il le désire; s'il s'opiniâtre, au contraire, on ne saurait

employer trop de moyens pour le combattre et, par une répression légitime, arrêter les progrès du mal, si tant est qu'il ne puisse être coupé dans sa racine ou guéri dans son germe.

Voilà précisément ce qui s'est constamment pratiqué dans l'Église. Solennité, prudence, équité, miséricorde, tels sont les caractères qui ont toujours accompagné les décisions de l'Église contre les hérésiarques. C'est ce que tous reconnaîtraient si l'on savait consulter loyalement et non contrefaire à dessein l'histoire. D'abord solennité. C'est déjà sans doute une grande chose qu'une assemblée nationale, un conseil d'État fasse le procès à quelque illustre criminel. Mais qu'aperçois-je au soleil du quatrième siècle? Faites attention à ce qui se passe alors dans l'Église et vous assisterez à un spectacle bien plus grand encore. Le monde catholique s'émeut tout entier et tressaille; des tourbillons de poussière s'élèvent sur toutes les voies qui le sillonnent. Les mers qui touchent au Bosphore s'étonnent de voir arriver cent et cent navires aux couleurs impériales. Partis de tous les points de l'espace, de l'Italie, de l'Égypte, de la Syrie, plus de trois cents évêques sont en route, les uns portant avec eux la double couronne de la science et du génie, les autres, les nobles cicatrices d'un martyre commencé, plusieurs, la majesté d'un âge séculaire. Ils s'acheminent et par terre et par flots vers une cité de Bithynie,

ils se rendent à Nicée, et là se forment en concile. L'empire est assis à leurs pieds, non pas comme juge, mais comme simple assistant dans la personne de Constantin. Rome est présente par ses légats; l'Esprit Saint plane sur leur tête, et dans ce sublime appareil, les voilà qui délibèrent.

Et pourquoi la fatigue de ce déplacement, la majesté de cette imposante et sainte assemblée? Pourquoi tant de pontifes vénérables accourent-ils ainsi des extrémités du monde pour se réunir dans la même ville et dans le même sanctuaire? Quelle si grave affaire s'agit-il de décider dans ce grandiose cercle? Il s'agit tout simplement de juger un prêtre obscur d'Alexandrie, il n'est question que d'Arius. Oh! quelle importance magnifique c'est donner à sa cause, que d'élever aux proportions d'un sénat pareil le tribunal où il doit comparaître? Quel honneur on lui fait dans la disgrâce dont il est menacé, d'appeler de si loin tant d'arbitres si augustes pour débattre ses opinions, instruire son procès et prononcer sa sentence!

A la solennité, gage certain de la prudence et de la maturité avec lesquelles l'Église doit procéder dans ses jugements, vient se réunir l'équité. L'équité, cette dernière consolation d'un coupable, l'équité veut qu'on ne juge pas un homme soupçonné d'erreur sur des témoignages douteux, sur des textes peut-être dénaturés, peut-être composés inattentivement, ou qui peu-

vent avoir été surpris à la bonne foi de leur auteur. Il faut qu'on s'appuie ou sur des monuments authentiques, ou qu'on appelle l'accusé lui-même, qu'on s'assure de ses intentions par sa propre bouche, qu'on lui signale, quand il s'est expliqué, le faible des opinions qu'il enseigne, les dogmes qu'il ébranle, les autorités qu'il confond. L'équité veut encore qu'il soit admis à s'exprimer librement, qu'on lui permette d'alléguer toutes les justifications qu'il croira devoir invoquer; qu'il puisse choisir les avocats qu'il jugera les plus capables de défendre ses intérêts et de faire triompher sa cause.

Or, que nous dit sur ce point l'Église à toutes les pages de son histoire? N'est-ce pas là le privilége dont elle a laissé jouir et les Nestoriens à Éphèse, et les partisans d'Eutychès à Chalcédoine, et les réformés à Trente?

Enfin, l'équité veut qu'on ne frappe pas à tort, mais que le stigmate de la peine tombe sur des erreurs vivantes et rebelles. Or, dans aucune circonstance, les foudres de l'Église ne se sont égarées et ne sont allées flétrir d'autres fronts que des fronts coupables.

La justice humaine ne peut se rendre ce témoignage; elle n'oserait se promettre de n'avoir jamais condamné que de véritables criminels, malgré toutes les précautions dont elle s'entoure et toute l'impartialité dont elle s'honore à juste titre. Mais l'Église, elle,

le peut ! Sa conscience est sûre d'elle-même dans l'appréciation qu'elle est appelée à faire du bien et du mal. En présence des cieux comme en présence de la terre, elle est prête à dire, sans présomption comme sans erreur : « Je n'ai chassé de mon paradis que des anges déchus; je n'ai repoussé de mon sein que des fils rebelles. »

Enfin, miséricorde avant la sentence ! Que ne puis-je retracer ici les préliminaires de la sentence des conciles. On serait frappé du contraste qu'ils présentent avec les préambules de nos condamnations judiciaires. Non, rien de plus persuasif et de plus touchant : l'Église y invite ses enfants aveugles à reconnaître leurs torts, à détester le mensonge; elle les conjure avec larmes, elle les presse de rentrer dans son sein maternel, de désarmer son bras prêt à venger la foi qu'ils défigurent, l'Évangile qu'ils mettent en pièces, les traditions qu'ils foulent aux pieds. Ce n'est qu'après avoir épuisé ces prières si puissantes et ces menaces si douces, qu'elle consent à substituer la rigueur à la clémence, et à décharger sur leurs têtes les condamnations provoquées par leur entêtement, n'aspirant même alors qu'à rendre ses coups salutaires, et qu'à guérir elle-même la plaie dont elle a frappé le coupable dans l'unique but de mieux réussir à le sauver.

Miséricorde après la sentence ! La société civile est

impitoyable; après avoir rejeté les grands criminels de son sein, quelles que soient les protestations de leur repentir, elle ne se soucie pas de les y voir reparaître. Je ne blâme pas le fait, je le constate. Devant Dieu et devant l'Église, il n'en est pas ainsi : Pour être sortis de son sein, les hérétiques qu'elle a condamnés ne sont pas sortis de son cœur; elle les cherche encore; elle les appelle de toute la tendresse de son amour, de toute l'ardeur de ses vœux, à la participation de sa vie; s'ils veulent abjurer leurs perfides enseignements et leurs funestes dissidences, elle est prête à leur rendre la place qu'ils ont laissée vide dans sa maternelle affection.

On a vu, je le sais, peu d'hérésiasques mettre à l'épreuve cette disposition bienveillante qui aplanit devant tous les égarements la voie du retour. Mais l'Église n'a pas cessé de tendre la main avec sincérité et effusion à ceux qu'elle retranchait de sa famille, et ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre de l'impénitence de tant de pécheurs, de la perte de tant d'apostats, qui ont mieux aimé persévérer jusqu'à la fin dans l'obstination de leur révolte et dans l'impiété de leur orgueil.

Tel fut, dans tous les temps, en théorie comme en pratique, le prétendu intolérantisme de l'Église catholique; consultez son histoire, non pas dénaturée, non pas empruntée à des sources mensongères, mais son

histoire vraie, son histoire puisée dans des documents authentiques, et vous verrez qu'elle fut toujours prudente et équitable, toujours charitable, toujours généreuse et tendre dans l'usage qu'elle a fait de son droit d'anathème. Les hérésiarques purent être humiliés de ses sentences, mais ils n'eurent pas le droit de s'en plaindre. Si la main qui les frappa fut parfois écrasante, jamais elle ne fut inique, jamais elle ne fut cruelle, et c'est à eux seuls qu'ils durent imputer la conséquence terrible des coups qu'ils ont provoqués par leur endurcissement dans le mal.

Ah ! que ceux qui blâment ici l'Église mériteraient mieux qu'elle les reproches qu'ils lui adressent. Eux aussi, comme elle, ils exercent le droit d'anathème, mais avec moins de justice et de ménagement. Voyez par exemple le philosophisme. Quel est l'inventeur de système qui ne se fasse contre nous un tribunal infaillible, un conseil suprême, ne relevant que de sa propre sagesse, et ne nous déclare sans façon excommuniés du bon sens, déshérités du droit de régner aujourd'hui sur les hommes raisonnables, comme si, en dehors de telle opinion adoptée, il n'y avait qu'hypothèses absurdes et prétentions injustes.

Voyez encore l'hérésie ; voyez surtout le protestantisme dans les pays où il a pu s'identifier avec l'État. L'Église ne frappe l'homme qu'au spirituel ; elle ne touche pas au citoyen. Mais le protestantisme le brise

tout entier; il ne le proscrit pas moins de la société civile que de la société religieuse, et cela sans pitié comme sans espoir. On a pu en juger par un illustre exemple. A peine le protestantisme se fut-il installé dans un pays renommé pour sa foi catholique, qu'aussitôt il brisa ce qu'il appelait les papistes. Il en fit une caste déchue et comme une race d'esclaves, et le joug qu'il leur imposa fut rivé si fortement, qu'une personne ordinaire n'aurait pas pu suffire pour le briser; il a fallu que Dieu suscitât de nos jours un génie à part, un orateur à la parole en quelque façon miraculeuse; le grand O'Connell, en un mot, pour arracher aux chambres d'une nation, d'ailleurs éclairée et libérale, un décret d'émancipation, non pas pour les malfaiteurs de Botany-Bay, mais pour la fleur de ses populations, pour les descendants directs de ceux qui jetèrent les fondements de sa civilisation comme de sa gloire, pour les fils catholiques de la fière Albion, et surtout de la fidèle et malheureuse Irlande.

Maintenant, que penser de ceux que l'Église a condamnés? Ont-ils raison contre elle? D'après les calomnies accumulées par les historiens modernes, on est assez porté, généralement aujourd'hui, dans un certain monde, à prendre parti pour les hérétiques, à prétendre que l'Église, en les condamnant, a pu faire preuve de despotisme, d'absolutisme, mais qu'elle n'a

pas fait preuve de science, de magnanimité, de mansuétude, et qu'ainsi la grandeur et la sagesse sont restées du côté de ceux dont elle a flétri les innovations et qu'elle a détachés de son unité.

Erreur cependant! nous savons bien qu'on ne peut refuser aux hérétiques condamnés par l'Église toute espèce de gloire. Il en fut au contraire de magnifiquement doués : génie, grâce et poésie d'imagination, fraicheur de sentiments, amabilité de caractère, éloquence propre aux plus sublimes triomphes de la popularité, tel fut le partage de quelques-uns d'entre eux, et entre autres l'apanage de Luther; mais ces fleurs brillantes ne devaient garder leurs parfums et leur éclat qu'au soleil de l'orthodoxie. Une fois séparée du tronc, toute branche reste frappée de stérilité et se dessèche; ainsi, dès qu'ils se jetèrent dans leurs nouveautés funestes, les chefs de l'hérésie furent réduits à une honteuse impuissance; leurs nobles qualités les abandonnèrent pour faire place aux plus lamentables défauts. Leur premier tort est une inconsistance et une contradiction voisine de l'hypocrisie. Aussitôt qu'on démasque le faux de leurs systèmes, ils en appellent à des autorités dont ils se moquent ensuite, dès qu'elles ont blessé leur orgueil et trahi leurs espérances. Des évêques ils en défèrent au pape; le pape les condamne, ils se rient de sa sentence et ils nomment précurseur de l'Anté-Christ celui qu'ils

avaient invoqué comme l'arbitre suprême de la foi. Du pape insulté, les voilà qui passent au concile général; ils déclarent qu'ils accepteront ses décisions comme les oracles de l'Esprit-Saint lui-même. Mais, hélas ! le concile confirme la sentence de Rome; alors on l'outrage; ils vont dans leurs inconvenances jusqu'à le représenter comme un assemblage misérable d'idiots et de fanatiques, abaissant ainsi au-dessous du néant ce qu'ils avaient élevé jusqu'aux cieux, démentant ainsi leurs propres paroles par la plus absurde et la plus odieuse des inconséquences. Et autant ils sont mensongers dans leurs promesses et dans leur respect pour les pouvoirs, autant ils sont misérables dans les procédés qu'ils emploient. Pas de courage, pas de droiture, pas de noblesse; se sent-on faible, on tâche par de frivoles motifs d'ajourner les explications; si on est forcé d'y venir, on fuit la précision, mais surtout une précision claire et sincère; on joue sur les mots, on se sert d'expressions ambiguës, on emploie des raisonnements artificieux, des réticences perfides; on souscrit peut-être extérieurement à quelques formules catégoriques, mais on trouve dans le secret du cœur le moyen d'y échapper par de sourdes et furtives interprétations. Enfin, si l'on ne veut rien souscrire, si l'on soutient obstinément ses doctrines, on n'allègue pour les défendre que des sophismes sans valeur ou des récriminations

sans conséquence. Au besoin, on cherche un auxiliaire dans le concours de la force; par l'intermédiaire de quelque femme intrigante, on gagne les empereurs, qu'on exaspère ensuite dans son intérêt; on appelle leurs armes à l'appui de ses raisons ou plutôt de ses misères, comme si la violence pouvait suppléer à la vérité.

Telle fut la conduite tenue par tous les hérésiarques depuis Arius jusqu'à Luther, et depuis Luther jusqu'aux partisans du jansénisme. Interrogez les documents sérieux qui vous en parlent, et vous verrez qu'on a eu raison de dire qu'ils ressemblaient au Protée de la mythologie; c'est la colombe qui paraît d'abord, le serpent se montre ensuite, presque toujours vous finissez par en arriver au léopard.

Enfin, dernière observation : si quelque chose surpasse la petitesse ou la violence de leurs moyens, c'est la nullité, je dirai plus, c'est parfois même l'abjection de leur enseignement. De graves historiens ont écrit de nos jours que les hérétiques représentaient la philosophie contre l'Église qui représentait la foi. Non, ce jugement doit être cassé. La philosophie, prise dans son objet, c'est la vérité, et jamais on ne pourra démontrer que les hérétiques ont dit vrai dans ce qui les a faits hérétiques; vous ne trouverez en eux, sur ce point, ni vérité rationnelle, ni vérité dogmatique; ils ont tout simplement altéré

quelques articles du symbole catholique, sans ajouter un seul principe aux notions du bon sens; ils n'ont pas plus fait marcher les sciences qu'ils n'ont compris la religion, et, dans la plupart de leurs doctrines, vous trouverez seulement des puérilités, comme dans les rêves des Gnostiques, ou des immoralités flagrantes comme dans les erreurs des manichéens et des priscillianistes d'Espagne; ou enfin des erreurs indirectes et implicites comme dans le fatalisme de Luther et l'impeccabilité de Calvin.

Voilà la vérité de l'histoire; les voilà, ces hommes, et j'y apporte la bonne foi la plus entière, voilà ces hommes dont on fait si gratuitement et si volontiers l'apologie; les voilà, ceux dont on blâme l'Église d'avoir condamné les opinions, stigmatisé les écrits, désavoué les principes; les voilà, non pas tels que les imagine l'ignorance ou tels que les exalte une admiration irréfléchie, mais tels qu'ils furent en réalité, inconséquents avec eux-mêmes, déplorables comme conduite et comme caractère, vains et désastreux comme doctrine; les voilà, malgré tant de torts, condamnés par l'Église avec équité, avec l'appareil d'une solennité qui semble être un dernier gage d'amour, un suprême effort pour vaincre leur opiniâtreté et triompher de leur orgueil. Est-ce là, je vous le demande, cette intolérance que l'on dépeint sous des traits si odieux, si cruels? N'est-ce pas plutôt une

condescendance en même temps qu'une fermeté miséricordieuse, et jusque dans la sévérité du juge ne sent-on pas les ménagements et la tendresse d'une mère ?

Cette conduite pleine de compassion et de sagesse, de fermeté et de douceur, constamment suivie dans l'Église, est conforme à son institution primitive, comme on peut s'en convaincre par un simple coup-d'œil jeté sur l'Évangile. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples de la mansuétude du Sauveur envers les âmes égarées, Jésus allait avec ses disciples à Jérusalem pour y célébrer la fête des tabernacles. Il lui fallait passer dans Samarie, ville habitée par un peuple ennemi des Juifs pour cause de religion et dont la haine se réveillait dans ces occasions, à la vue des pèlerins. Il envoie Jacques et Jean demander pour lui et pour eux un logement dans cette ville, sans dire, par prudence, qu'il allait à Jérusalem. La ville en conçoit le soupçon et refuse de le recevoir ; c'eût été, dans son préjugé, se rendre complice d'une action que son culte, dont le temple était à Garizim, défendait à tout Samaritain. Les disciples reviennent pleins de colère contre une pareille intolérance religieuse si opposée à la conduite du Maître qu'ils aiment et lui disent : *Seigneur voulez-vous que nous commandions au feu de descendre du ciel et de les consumer ?* C'était, de la part des apôtres, répondre à l'intolérance par l'intolérance ;

c'était oublier la loi de l'impartialité dans la réciprocité du devoir; c'était imiter les Samaritains, et par une inconséquence grossière, tomber dans la même faute qui excitait si fort leur indignation. Aussi *Jésus, se tournant vers eux, les réprimanda, en disant : Vous ne savez de quel esprit vous êtes* (c'est-à-dire quel est l'esprit de mes disciples, de quel esprit je veux que mes disciples soient animés). *Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes* (c'est-à-dire les condamner, les frapper dans l'aveuglement où elles sont plongées), *mais les sauver.*

On sait que le Sauveur avait l'habitude de ne fuir personne, de fréquenter comme les autres, les pécheurs, les Samaritains, les publicains, les païens, ceux enfin qui professaient une mauvaise doctrine ou une religion fausse. Un jour il dînait à la table d'un publicain, avec ses disciples, étendu sur le lit à la romaine, au milieu des incirconcis. Les Pharisiens menaient une conduite tout opposée; ces innocentes brebis évitaient avec grand soin la fréquentation des loups. Grand scandale parmi eux en voyant Jésus en agir de la sorte. *Pourquoi donc,* disaient-ils aux disciples, *mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les pécheurs?* Ce que Jésus ayant entendu, il leur dit : *Ceux qui sont sains n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal.* Et pour leur apprendre ce que ceci veut dire, il les renvoie à ce mot du prophète

Osée : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* (1).

Citons encore la parabole de l'ivraie, avec l'interprétation donnée par Jésus lui-même.

Le Fils de l'homme ne sème dans son champ que de bonnes graines. L'ennemi veut y semer de l'ivraie ; et quand l'été approche, les serviteurs voyant pousser l'ivraie parmi le froment, disent au Maître : Voulez-vous que nous allions l'arracher ? Non, répond-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson(2). Or la moisson, d'après l'explication qui suit, est le temps où Dieu envoie lui-même ses anges demander compte à chacun. Jusque-là, patience et miséricorde dans l'espoir de la conversion des méchants et dans la crainte que la même main occupée à arracher l'ivraie ne vienne à arracher en même temps le froment. Qui, en effet, connaît les consciences ? Qui surtout connaît les transformations que se réserve l'avenir ? Ce qui paraît ivraie ne peut-il pas souvent être d'excellent grain aux yeux de Dieu ? Rappelons-nous l'histoire de saint Paul, de saint Augustin et de tant d'autres qui ont commencé par être des vases d'ignominie avant d'être changés en vases d'élection, et nous comprendrons pourquoi le divin Maître veut que l'on attende patiemment le jour où Dieu moissonne.

(1) S. MATTH , IX, 10 et suiv.
(2) MATTH., XIII, 24.

Les pages de l'Évangile sont pleines de ces admirables paraboles où le cœur si aimant du bon Sauveur se plaisait à recourir aux images les plus touchantes, les plus persuasives pour nous inspirer plus de confiance en sa divine miséricorde. Tantôt il se représente sous les traits d'un riche métayer qui, le soir venu, appelle tous les ouvriers qu'il a envoyés travailler à sa vigne, et distribue largement le même salaire à tous, à ceux qui sont venus à la dernière heure, comme à ceux qui ont supporté tout le poids de la chaleur, toute la fatigue de la journée ; tantôt il est ce jardinier patient et laborieux qui attend de longues années avant d'arracher l'arbre ingrat qui tarde à lui donner des fruits ; au retour de chaque printemps, il redouble de soins et d'efforts, dans l'espoir que ses pénibles labeurs seront enfin récompensés ; tantôt c'est ce pasteur vigilant et dévoué qui s'aperçoit de la disparition d'une de ses brebis au moment de les rentrer au bercail ; alors il laisse là tout le troupeau, il retourne aux champs qu'il a parcourus tout le jour ; il explore les vallées et les montagnes, depuis les ravins les plus profonds jusqu'aux sommets les plus escarpés, et il ne suspend sa course inquiète, infatigable, que lorsque ayant enfin retrouvé sa chère brebis, il la ramène joyeux et triomphant, où plutôt il la rapporte tendrement entre ses bras jusqu'au bercail commun où il ne ne la distinguera désormais des autres que pour lui

accorder plus de faveurs et de caresses au souvenir des périls qu'elle a courus. Tantôt, enfin, c'est un père qui a deux fils, dont l'un est constamment resté sage et soumis à l'autorité paternelle, tandis que l'autre est devenu un dissipateur, libertin et débauché. Or, que nous dit l'Évangile du sort de ces deux fils? L'aîné, l'enfant respectueux et sage, se plaint hautement de n'avoir jamais reçu le moindre gage de la tendresse de son père, et le plus jeune, le fils ingrat et prodigue revient-il apporter les preuves trop évidentes de la honteuse dégradation où il a tout englouti, l'accueil le plus empressé, le plus tendre lui est réservé; les larmes coulent, les parents et les amis sont invités à venir prendre part à la joie de l'heureux père; et un festin splendide s'improvise pour fêter le retour tant désiré du fils perdu à la maison paternelle.

Ces pages de l'Évangile sont belles et touchantes; nul ne le contestera et beaucoup l'ont prouvé en y laissant l'empreinte d'une larme d'attendrissement et de consolation. Mais ces pages si émouvantes où Dieu lui-même, s'est étudié à nous peindre en traits plus persuasifs les uns que les autres son infinie miséricorde, ont-elles la signification que prétendent leur attribuer certains esprits pervers, dont la constante application est de chercher à tout pervertir et à tout dénaturer? Selon M. Michelet et bien d'autres sophistes et libres penseurs de l'époque, la conduite et la

doctrine de l'Église depuis quinze siècles, au lieu d'être restées fidèles à l'institution primitive du christianisme, n'auraient été qu'un choquant et perpétuel contraste avec la conduite et la doctrine du Sauveur si explicitement formulées dans l'Évangile ; et la preuve qu'ils en apportent serait, d'une part, la rigueur avec laquelle l'Église a cru devoir sévir contre les dissidents ; de l'autre, la mansuétude inépuisable dont le Christ à constamment usé vis-à-vis des pécheurs.

Sans doute l'Église a plus d'une fois déployé contre des fils ingrats et rebelles les foudres d'une juste sévérité, tandis que les pages de l'Évangile portent toutes le cachet divin d'une ineffable miséricorde. Mais est-il prouvé par là que les disciples se soient écartés de la voie tracée par le Maître, et que la conduite de l'Église soit en désaccord avec les principes de compatissante tolérance, de miséricorde infinie posés, non-seulement en théorie, mais en pratique, dans l'Évangile? Il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi qui puisse mener à une semblable conclusion, ou plutôt toutes les objections que l'on accumule, toutes les difficultés qui surgissent sur ce point proviennent de ce que l'on ne s'entend pas sur les différentes manières dont la tolérance doit être comprise et appliquée. Si en effet par tolérance on désigne cette condescendance miséricordieuse qui sait prendre pitié de toutes les faiblesses humaines, qui aime à pardonner à tous les repentirs

comme à porter remède à toutes les infirmités, à toutes les misères, à toutes les blessures, assurément il n'est pas difficile de montrer que l'Eglise, fidèle aux enseignements et aux exemples du Christ, son fondateur et son chef, continue à mettre en pratique avec une expansion sans limites cette tolérance maternelle. Ses invitations continuelles et pressantes qui sollicitent le pécheur au retour, les jubilés plus fréquents que jamais, les sacrements, le saint tribunal surtout, si bien nommé le tribunal de la miséricorde, tout dans l'Église révèle la surabondance d'amour et de grâces avec laquelle cette divine mère reçoit dans ses bras, serre contre son cœur ses fils égarés, au jour de la réconciliation; et chaque année, à l'époque du devoir Pascal, quand elle fait le recensement des retours obtenus, quand elle compte les enfants prodigues, qui, après de longues années d'oubli et d'absence, reviennent enfin prendre place au banquet de la sainte famille, on voit bien, aux transports de joie qui éclatent de toutes parts, qui débordent surtout du cœur des pasteurs si heureusement récompensés de leurs fatigues et de leur zèle, on voit bien qu'il se réalise, ici-bas comme là-haut, l'oracle de l'Évangile annonçant plus de joie dans le ciel pour le retour d'un pécheur qui fait pénitence que pour le triomphe de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion ni de repentir... *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore,*

pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia (1).

Mais si par tolérance on entend cette indifférence calculée devant laquelle toutes les religions sont également bonnes, toutes les doctrines également vraies, toutes les manières de penser et d'agir également admissibles et avouables, en sorte que le rénégat qui blasphème fait tout aussi bien que le fidèle qui croit, prie et adore; non, cet odieux, cet impie et absurde tolérantisme n'a jamais été et n'a jamais pu être le fait du Dieu de toute vérité et de toute justice pas plus que de son Église qu'il a établie pour être après lui la gardienne de ses saints oracles, la colonne et la base de son immuable vérité. Suivez plutôt le Sauveur dans les courses de son apostolat et recueillez les paroles de ses lèvres divines, ô vous qui prétendez touver en lui le type de votre tolérance, et le complice de vos honteux systèmes. Où donc l'avez-vous rencontré, prêchant comme vous cette absurde liberté de conscience qui permet de tout croire, de tout penser, pour arriver plus tôt à la permission de tout prétendre et de tout faire, sans distinction de bien ni de mal? Est-ce que cette distinction, au contraire, n'est pas accentuée plus fortement que partout ailleurs dans ces pages sublimes de l'Évangile que vous outragez plus indignement par vos interprétations

(1) S. Luc, xv, 7.

dérisoires, qu'en les lacérant d'une main sacrilége? Est-ce que l'anathème n'est pas là comme un glaive vengeur et menaçant, suspendu sur la tête de tous ceux qui commettent le mal? Oui, malheur à vous tous, qui que vous soyez, artisans d'iniquité et de mensonge; malheur à vous, riches, qui, par le mauvais usage des biens périssables de ce monde, perdez vos droits à l'héritage des biens éternels, *væ, vobis divitibus* (1); malheur à vous, mondains voluptueux, qui ne rêvez que plaisirs frivoles ou criminels, car le jour vient où il ne vous restera plus qu'à gémir et à pleurer, *væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis* (2); malheur à l'homme par qui le scandale arrive; plutôt que de scandaliser le plus petit de ses frères qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'il fût jeté, une pierre au cou, au fond des abîmes de la mer (3). Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui achevez de remplir la mesure des crimes de vos pères! Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au jugement qui vous condamnera à l'éternelle géhenne? Voici que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs, et vous les égorgerez, vous les crucifierez, vous les flagellerez dans vos synagogues, vous les poursuivrez de ville en ville;

(1) S. Luc, vi. 24.
(2) S. Luc, vi, 25.
(3) S. Matth., xxxviii, 6.

et ainsi retombera sur vous tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachias, que vous avez massacré entre le temple et l'autel (1).

L'Église, elle aussi, se voit forcée parfois de recourir à l'anathème contre les ennemis de la vérité; en cela, elle ne se montre nullement en désaccord avec l'Évangile, elle ne fait que suivre les prescriptions et les exemples du divin Maître, et si ses contradicteurs pouvaient apporter dans leur jugement autant de loyauté et de bonne foi qu'ils y mettent de haine et de prévention, ils reconnaîtraient bien vite que cette conduite parfois sévère de l'Église est non-seulement conforme à la saine raison, mais dictée par une haute sagesse. N'est-il pas raisonnable en effet, n'est-il pas sage de proportionner le remède au mal, et d'arrêter par de salutaires rigueurs ces misérables qui se font un jeu impie de se moquer de Dieu et des hommes? N'est-il pas raisonnable, n'est-il pas sage de retrancher la brebis malade, de peur que la contagion ne vienne à envahir le troupeau tout entier, et pourquoi, lorsqu'il s'agit de la santé et de la préservation des âmes, ne serait-il pas permis de prendre ces mesures salutaires que tout le monde approuve, quand il s'agit de sauvegarder des intérêts d'un ordre inférieur, quand il s'agit de simples précautions d'hygiène ou

(1) S. Matth., xxiii, 29 et suiv.

de salubrité? N'est-il pas raisonnable, n'est-il pas sage de chercher à étouffer l'étincelle qui menace de propager l'incendie, et qui peut, en quelques heures, changer la plus florissante cité en un triste amas de décombres et de ruines?

Voilà pourquoi, sans pactiser jamais avec l'erreur et le mensonge, l'Église a suivi cette règle invariable, d'après laquelle tous les contradicteurs de ses vérités saintes ont été mis en demeure de se rétracter, et à défaut de cette légitime réparation, à défaut de cet hommage rendu à la vérité méconnue, toutes les hérésies se sont vues condamnées tour à tour, tous les hérétiques exclus successivement de la communion des fidèles. Toutefois, comme nous l'avons démontré au début de cet article, l'Église ne frappe pas d'abord d'anathèmes; elle commence par procéder avec douceur, elle avertit charitablement, elle rappelle même avec tendresse, comme une mère qui n'a pas de plus ardent désir, qui ne connaît pas de plus grand bonheur que de voir ses enfants revenir à elle. Si ces avertissements maternels ne produisent pas l'heureux effet qu'elle s'en promettait, alors seulement les dissidents rebelles et obstinés sont retranchés du corps mystique de l'Église et privés de la participation à ses trésors spirituels. Ces peines canoniques sont elles-mêmes pleines de ménagement et de douceur, puisqu'elles ne durent qu'autant que le veulent ceux qui

en ont été frappés, l'Église continuant toujours à leur tendre les bras, malgré leurs égarements, et se montrant toujours disposée, au premier signe de repentir, à leur accorder un amoureux pardon, et à les accueillir favorablement au retour.

Quelle autre conduite, plus sage, plus digne, pourrait-on tracer à l'Église en face des doctrines perverses qui mettent en danger non l'Église elle-même, mais la foi et le salut de ses enfants. Si elle se résignait à se taire et à gémir en silence, ce silence ne manquerait pas d'être considéré comme une approbation tacite de l'erreur, par ceux-là mêmes qui sont les premiers à s'insurger contre les protestations de l'Église. Si, au lieu de ces peines spirituelles qui n'atteignent que les âmes, l'Église avait recours à ces mesures coercitives que les autres tribunaux infligent chaque jour à toutes espèces de délits, même aux plus légères contraventions à l'ordre établi par les lois humaines, on ne manquerait pas de crier, bien plus encore qu'on ne le fait, à l'intolérance, à la tyrannie, et de réclamer l'abolition immédiate de ce joug de la vérité et de la vertu, déjà si pesant malgré sa douceur actuelle, pour tant d'âmes amollies, pour tant de consciences malades.

Voudrait-on par hasard que l'Église, pour montrer qu'elle n'est pas ennemie des idées et des progrès modernes, en vînt, elle aussi, à ce tolérantisme religieux

à cet indifférentisme doctrinal selon lequel toutes les religions sont bonnes, et dont l'application se réduit à cette conséquence : qu'il est permis à l'homme de suivre indifféremment et à son gré une religion quelconque, n'importe laquelle, parce qu'elle est l'objet de sa préférence et de son choix. Mais c'est là une conséquence aussi absurde, aussi condamnable que le principe d'où elle émane; principe faux, blasphématoire envers Dieu, injurieux et pernicieux à l'homme, destructif de la religion et de la société. D'abord ce principe est faux; car il suppose que l'homme a le droit de déterminer comme il lui plaît la forme de la religion. Or, cette supposition est la fausseté, l'absurdité même. Ce droit, en effet, ne peut appartenir à l'homme, ni en vertu de la nature des choses, ou du droit naturel, ni par suite d'une concession formelle de la part de Dieu. Il appartient à Dieu seul de déterminer la manière dont il veut être honoré; et c'est ce qu'il a fait. Bien loin d'accorder à l'homme le pouvoir de lui rendre toutes sortes de cultes, et de peur qu'on ne prétendît honorer sa majesté divine par des formes religieuses mêlées d'erreurs ou d'impiétés, il a voulu prescrire lui-même son culte par une révélation positive. Du reste, on ne peut être que dans le faux, on ne peut qu'énoncer l'absurde en prétendant que des religions qui enseignent une croyance et une morale contradictoires sont également vraies et bonnes, et partant

de là, ce système ne mérite pas même l'honneur d'être réfuté.

2° L'indifférentisme religieux est blasphématoire envers Dieu: c'est un blasphème de nier les divins attributs; or, c'est ce que fait l'indifférent quand il soutient que la bonté et la sainteté de Dieu sont également honorées par des religions qui sont la négation l'une de l'autre, par des sectes qui se contredisent, et que Dieu, également sensible aux hommages de ceux qui le bénissent et de ceux qui le maudissent, voit du même œil la vérité et le mensonge, le bien et le mal.

3° Ce système n'est pas moins injurieux et pernicieux pour l'homme. En effet ou l'homme croit que toutes les religions sont vraies, et alors c'est un insensé, puisqu'il admet que des choses contradictoires soient en même temps vraies; et c'est là cependant ce qu'il faut admettre dès qu'on soutient que toutes les doctrines sont également bonnes, que tous les symboles sont également vrais. Ainsi, par exemple, il faut admettre tout à la fois que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il est tout simplement un homme, qu'il est à la fois le Messie véritable et un habile imposteur; que le Pontife romain est le vicaire de Jésus-Christ et qu'il est aussi l'antechrist, etc., etc. Ou l'homme croit qu'il n'y a qu'une vraie religion, et alors c'est un hypocrite et un menteur, puisqu'il donne

aux autres la même approbation, leur attribue les mêmes honneurs, les mêmes droits. Ou enfin, il croit qu'il n'y a aucune religion qui soit vraie, mais que toutes sont fausses, et alors c'est un impie, un athée qui s'attaque à Dieu même, un ennemi de l'humanité, qui sape le principal fondement de l'ordre social, et un imposteur, si, ne reconnaissant aucune religion vraie et divine, il en professe et en recommande cependant une. Mais, de plus, combien le système dont il s'agit n'est-il pas pernicieux à l'homme. Pour peu qu'il soit probable qu'il existe une seule religion que l'homme soit tenu d'embrasser pour plaire à Dieu et parvenir à sa fin dernière, c'est assurément une chose pernicieuse ou au moins souverainement dangereuse que de ne pas embrasser cette religion, de ne pas s'attacher à elle comme étant la seule vraie, la seule bonne et agréée de Dieu ; or, non-seulement il est probable, mais il est certain qu'il n'y a qu'une seule vraie religion révélée de Dieu et que l'homme est tenu de la suivre sous peine d'encourir la disgrâce et la réprobation de son créateur.

4° Enfin l'indifférentisme religieux a pour conséquence incontestable de saper les fondements de la religion et par suite les bases de la société. En effet, sans la notion de Dieu, on ne peut concevoir la religion ; or l'indifférentisme détruit la véritable notion de Dieu, dont il nie les principaux attributs. En outre,

on ne peut concevoir la religion sans la force obligatoire des prescriptions et des enseignements qui la constituent; or l'indifférentisme fait disparaître toute obligation de se soumettre à tels dogmes, à tels préceptes divins, en rendant toutes choses arbitraires. L'homme ne se croira donc plus lié par les prescriptions religieuses et par suite il n'aura pour la religion même que de l'insouciance ou du mépris. De là inévitablement résultera la destruction de la religion, et par une conséquence nécessaire, la destruction de la société. Il est facile à chacun de comprendre combien l'indifférentisme relâche les liens de la société et diminue l'influence que la religion doit avoir et qu'il importe tant de conserver pour le maintien de l'ordre social. Que toutes les religions soient indifférentes, que toutes soient réputées bonnes et qu'on les regarde comme autant de modes qu'il est libre à chacun de prendre selon son goût, personne ne tiendra fortement à la sienne et par conséquent, elle manquera de cette efficacité, de cette influence salutaire qui émane naturellement de la religion comme reposant sur une volonté suprême. Et cela est d'autant plus vrai que l'indifférence en matière de religion dégénère bientôt, comme nous l'avons dit, en une irréligion absolue; de l'indifférence d'en professer une plutôt qu'une autre, on passe à l'indifférence de n'en point avoir du tout; ce qui revient à une complète

incrédulité, ce qui mène à un véritable athéisme.

L'absurdité de cet indifférentisme arbitraire qui décerne les mêmes droits, les mêmes sympathies à toutes les doctrines même les plus impies, les plus perverses, est si évidente, que, aux plus mauvais jours du siècle dernier, les libres penseurs de l'ère voltairienne n'ont pu s'empêcher de protester contre un abus sous lequel se déguise la licence la plus effrénée, et qui ouvre la porte, qui livre la société à tous les attentats, à tous les égarements, à tous les crimes. Dans son *Commentaire philosophique*, ce livre qui est comme l'arsenal d'où les incrédules venus après lui ont tiré tous leurs sophismes pour établir la tolérance universelle, Bayle reconnait qu'on doit punir même de mort *les athées et les corrupteurs de la morale quand ils tendent de répandre leurs sentiments* (1). Rousseau, quoique apologiste non moins célèbre de la tolérance, dit qu'il mérite châtiment celui qui nie et combat les dogmes de l'immortalité, des peines et des récompenses de l'autre vie, *qu'il est pertubateur de l'ordre, qu'il est ennemi de la société* (2). Le philosophe genevois reconnait encore dans un autre ouvrage, que les discours sacriléges, les traits d'impiété, les blasphèmes contre la religion doivent être punis, parce que dans ce cas on n'attaque pas la religion seule,

(1) Commentaire philosophique, p. 483, 487 et ailleurs.
(2) *Émile,* t. IV, p. 88.

mais tous ceux qui la professent se trouvent insultés et ont droit de se plaindre et de demander justice (1). Bolingbroke observe que de ce chacun a le droit de penser comme il lui plaît, il ne s'ensuit pas qu'il ait également le droit de parler comme il pense, que cette liberté doit être réprimée parce qu'il ne s'agit plus d'une simple opinion, mais d'un fait, et d'un fait qui peut être punissable et mériter châtiment (2). Frédéric, roi de Prusse, dans une lettre à Voltaire, écrit que la tolérance ne doit pas s'étendre jusqu'à autoriser l'effronterie et la licence de ces jeunes libertins qui insultent audacieusement ce que le peuple respecte (3). Enfin, pour ne pas multiplier les citations, on lit dans l'Encyclopédie : « L'athéisme professé publiquement est punissable selon le droit de la nature. L'homme le plus tolérant ne disconviendra pas que le magistrat ait droit de punir ceux qui osent professer l'athéisme et même de les *faire périr*, s'il ne peut autrement en délivrer la société. On peut regarder un homme de cette espèce comme l'ennemi de tous les autres, puisqu'il renverse tous les fondements sur lesquels portent principalement leur conservation et leur félicité (4). » En un autre endroit, l'auteur s'écrie avec la même

(1) *Lettres de la Montagne*, p. 195.
(2) *Œuvres posthumes*, t. III, p. 33.
(3) *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 377.
(4) *Encyclopédie*, *art. Athéisme*.

énergie : «Punissez les libertins qui ne secouent le joug de la religion que parce qu'ils sont révoltés contre toute espèce de joug et attaquent les mœurs et les lois en secret et en public. Punissez-les parce qu'ils déshonorent la religion dans laquelle ils sont nés et la philosophie qu'ils professent. Poursuivez-les comme ennemis de l'ordre et de la société (1). »

A ne consulter que la raison et le simple bon sens, on conçoit que la tolérance tant réclamée s'applique aux choses indifférentes, ou à celles qui ne concernent que des intérêts secondaires, mais jamais à la religion sur laquelle reposent les plus graves questions qui puissent intéresser le bonheur présent et à venir de l'humanité. Sur un point si important, si sacré, un tolérantisme illimité ne peut qu'être également répréhensible et funeste, l'impiété étant non-seulement le plus grand de tous les crimes, mais la source de tous les attentats et de tous les forfaits. Comment croire qu'il pourra aimer, respecter les hommes ses semblables, comment reconnaîtra-t il leurs droits celui qui ne reconnaît aucun droit au Maître suprême, celui qui ne professe ni amour ni respect pour le bienfaiteur universel, pour le juge tout-puissant de qui il a tout à espérer ou tout à craindre? Les ennemis de la religion sont donc nécessairement les ennemis de la société, dont la religion est la plus sûre garantie, le plus ferme appui, et à

(1) *Art. Fanatisme.*

ce titre ce n'est pas seulement l'Église qui a mission de condamner les apôtres de l'incrédulité et de l'athéisme, mais les gouvernements eux-mêmes devraient se faire un devoir de les réprimer, de les punir comme perturbateurs de l'ordre social, puisqu'ils sont tenus de veiller à la conservation de l'État, et d'écarter, autant qu'il est en leur pouvoir, tous les dangers qui menacent la société. C'est l'avis du savant et judicieux Grotius, qu'on peut punir les athées au nom de la société humaine (1). Que serait-ce en effet qu'une société composée d'athées, de mécréants sans foi ni loi, et dans cette abominable société, quel serait le sort réservé aux gens de bien ? Pour les méchants mus d'après les mêmes principes, ou plutôt habitués à violer tous les principes, à enfreindre toutes les règles, il y aurait encore une sorte d'équilibre dans l'excès du mal qu'ils se feraient les uns aux autres ; mais tandis que l'honnête citoyen suivrait sans dévier les lois de la justice et de l'honneur, les libertins se permettraient sans scrupule tout ce qui pourrait servir leurs intérêts ou leurs passions, et quelque honteux que fussent leurs excès, ils se feraient un jeu criminel d'abuser de la loyauté, de la droiture et de la bonne foi de tout ce qui resterait d'hommes vertueux sur la terre.

Du reste, comment les libres penseurs, si ardents à

(1) Coerceri atheos posse arbitror nomine humanæ societatis. *De jure belli et pacis*, lib. II, c. xx.

réclamer la tolérance pour eux, la mettent-ils en pratique à l'égard des autres? S'il faut les en croire, ils sont les amis passionnés de la tolérance et de la liberté, surtout de la liberté des cultes et de la conscience. Et de là vient, disent-ils, que lorsqu'en remontant le passé, ils en arrivent à l'époque où l'inquisition régnait dans le monde, ils se sentent saisis d'horreur et d'indignation. Tant de bûchers dressés d'un bout à l'autre de l'Europe, tant de victimes qu'on y brûlait parce qu'elles refusaient de renoncer à ce qu'elles appelaient leur foi, c'est un spectacle qui révolte leur sensibilité jusque dans leurs dernières fibres et, comme le pharisien de l'Évangile, ils protestent que s'ils avaient vécu du temps de leurs pères, ils ne se seraient pas rendus complices de leur intolérance.

Hypocrites! Ils commencencent par calomnier les siècles, les gouvernements et les peuples contre lesquels ils s'indignent, et leur prêtent des atrocités qui n'existèrent jamais que sur le papier ou dans leur imagination. Mais, en dépit de leur protestation, à juger de ce qu'ils eussent fait eux-mêmes autrefois par ce qu'ils font ou souhaitent aujourd'hui, il est facile de voir qu'ils eussent été les auxiliaires et les amis de ceux qui ont égorgé les prophètes. Pires que ces scribes hypocrites que le Sauveur appelait des serpents, descendants d'une race de vipères, ils s'achar-

nent contre le souvenir et les sépulcres des saints. Jadis les pharisiens élevaient des tombeaux aux prophètes et décoraient les monuments des justes. Les tolérants de tous les siècles, au contraire, en ont outragé les tombeaux; ils en ont profané les reliques, ils en ont renversé les sanctuaires et brisé les images après les avoir indignement insultés. Ce furent les Ariens qui donnèrent le branlè à ce déchaînement sacrilége. Les Iconoclastes y répondirent et vinrent sur leurs traces; on vit la Réforme, il y a trois cents ans, ressusciter cet odieux et impie vandalisme; notre révolution de 93 se fit à son tour une gloire d'en continuer les horreurs en y mêlant un certain réveil de paganisme; et si la *tolérante* incrédulité de nos jours ne fait plus les mêmes ruines, elle applaudit du moins à celles qu'accumula sur la route de l'histoire l'irréligieuse frénésie du passé; elle en justifie les auteurs; souvent même elle les glorifie; et si elle était maîtresse de la société, si sa main pouvait librement obéir aux instincts de sa haine; elle ne tarderait pas, par amour pour la liberté, de mettre à son tour en poussière les images des justes et les tombeaux des prophètes.

Indulgents pour les profanateurs ou les destructeurs de nos saints monuments, les tolérants rationalistes ne sont pas moins charitables pour les bourreaux de nos martyrs. Quiconque a proscrit un conspirateur,

quiconque a fait mettre à mort un régicide, celui-là est un monstre, un traître, un ennemi de ses concitoyens et de sa patrie. Mais avoir tué non pas un chrétien, non pas un prêtre, mais des milliers de chrétiens et de prêtres, parce qu'ils refusaient d'apostasier leur foi, qu'est-ce que cela signifie? que penser de la tolérance du régime qui prononçait tous ces arrêts? Nos libres penseurs ont écrit des milliers d'articles ineptes et de livres absurdes contre l'inquisition qu'ils n'ont jamais ni étudiée, ni comprise; mais pas une ligne, comme le signale si éloquemment Mgr l'évêque de Nîmes, ni « contre les vieux Césars, ces tigres couronnés, qui ont rougi de notre sang tous les amphithéâtres de l'ancien monde, ni contre les Ariens, qui en ont inondé l'Orient, ni contre les Donatistes, qui en ont détrempé l'Afrique, ni contre les Réformés, qui l'ont fait déborder à flots depuis les côtes de la Méditerrannée et de l'Océan jusque par delà les bords du Rhin et de l'Elbe. » Ou l'on passe toutes ces barbaries sous silence, ou bien on les excuse, parce que ceux qui les commirent étaient les représentants de la libre pensée. On absout ainsi toutes ces bêtes fauves qui, sous un masque d'hommes, épouvantèrent, il y a soixante-dix ans, notre pays par de si horribles carnages; leur cœur si tendre ne put se résoudre sans douleur à accomplir cette immense hécatombe de victimes humaines; mais elle était nécessaire pour

frayer la route au progrès et conquérir la liberté.

M. Michelet lui-même est du nombre de ces écrivains qui trouvent dans le délire de leur imagination des expressions et des tableaux pour réhabiliter toutes les infamies et glorifier tous les crimes. « Un jour, s'écrie-t-il, en entonnant un chant prophétique à la louange de la trop fameuse époque dont nous venons de signaler les horreurs, un jour reviendra la justice; le droit ajourné aura son avénement dans le dogme et dans le monde... Et ce jour s'appellera la révolution ! » (1) Et l'admirateur des hautes œuvres de 93 ne se borne pas à saluer cette date fatale comme une ère d'émancipation et de liberté trop longtemps attendue et qui ne pouvait être trop chèrement achetée. Il porte le cynisme et l'insulte jusqu'à féliciter la révolution des moyens expéditifs qu'elle imagina pour immoler ses victimes sans trop prolonger leurs douleurs, et, du reste, le nombre de ces victimes fut si peu considérable qu'il mérite à peine que l'on y prête attention : « Que la terreur révolutionnaire, dit-il, se garde bien de se comparer à l'inquisition. Qu'elle ne se vante jamais d'avoir, dans ses deux ou trois ans, rendu au vieux système ce qu'il nous fit en six cents ans !... Combien l'inquisition aurait droit de rire ! Qu'est-ce que c'est que les douze mille guillotinés de l'une devant ces millions d'hommes égorgés, pendus,

(1) Voir *Bible de l'humanité*, p. 480.

rompus, ce pyramidal bûcher, ces masses de chair brûlées que l'autre a montées jusqu'au ciel ?... L'histoire dira que dans son moment féroce, implacable, la révolution craignit d'aggraver la mort, qu'elle adoucit les supplices, éloigna la main de l'homme, inventa une machine pour abréger les douleurs ! » (1) O indignité ! ô honte ! c'est dans le temps qu'il était payé comme professeur d'histoire au collége de France que M. Michelet outrageait tous ces sentiments honnêtes, en votant ainsi, au souvenir des guillotines et des noyades de 93, des remercîments à la plus impie et la plus atroce des révolutions.

De telles énormités ont été écrites, et écrites dans une multitude d'ouvrages avec lesquels on a fait fortune. Est-ce avoir assez menti à l'esprit de tolérance? Est-ce assez d'hypocrisie dans l'amour de la vérité ? Non ! à l'heure qu'il est, les tolérants rationalistes prouvent plus que jamais qu'ils ne veulent de liberté que pour eux. Ainsi un roi légitime se défend dans ses États contre des hordes révolutionnaires; c'est un tyran ; toutes les exécrations possibles sont accumulées sur sa tête. Un peuple chrétien, au contraire, est tué graduellement par un gouvernement barbare; l'Irlande, par exemple, que le léopard britannique dévore morceau par morceau et avec une lenteur qui n'est qu'un raffinement de cruauté; voyez comme les

(1) *Introduction à l'histoire de la Révolution*, p. 48.

tolérants se soucient de prendre énergiquement sa défense. Voici encore la Pologne qui périt peu à peu sous les étreintes et les déchirements de l'aigle moscovite; mais parce qu'elle veut demeurer catholique et ne point devenir révolutionnaire, elle ne trouvera chez les *tolérants* que de froides sympathies. Ah! si ces deux peuples voulaient apostasier leur foi et se révolter contre l'Eglise, s'ils consentaient à se précipiter dans les extravagances du scepticisme et de la démagogie, les journaux et les discours des libres penseurs ne manqueraient pas de les plaindre et de les exalter comme de nobles martyrs. Mais parce que leur vieille religion leur reste plus chère que la vie, que la fortune, que la liberté, que la patrie; parce qu'ils refusent de se laisser envahir par l'esprit d'erreur, de révolte et d'anarchie qui souffle si cruellement sur tant d'autres nations, on ne se passionne ni pour la majesté de leur douleur et de leur résignation, ni pour la noble cause de leur affranchissement! Et ainsi se constitue-t-on, tout au moins par la complicité du silence et de l'apathie, solidaire des atroces vexations sous le coup desquelles ces grandes races s'appauvrissent chaque jour et menacent de s'éteindre.

Mais c'est surtout quand il s'agit directement de l'Église, que les *libres penseurs* font éclater leur *tolérance?* Voyez-vous, dans certains royaumes qui nous entourent, les horribles persécutions auxquelles l'É-

glise est en proie? Le pape ne peut plus y être entendu; voilà le règne de la vraie liberté! Sous ce régime, les évêques sont, les uns proscrits, les autres emprisonnés, tous réduits à l'impossibilité de parler à leurs diocèses avec indépendance. Ainsi le veut la liberté. En vertu de cette même liberté, les Églises y sont dépouillées de biens qu'elles possédaient à un titre légal et sacré; les congrégations religieuses voient aussi leurs propriétés, quoique reconnues et sanctionnées sur le droit local, vendues et confisquées dans des conditions révoltantes. Enfin, par un bienfait de la liberté, non-seulement on s'empare de la propriété collective, on va jusqu'à nier, jusqu'à trancher dans sa racine même, le droit de propriété individuelle dans la vie religieuse, en sorte que du moment où un jeune homme s'est voué par un serment à une vie angélique, à l'instant il tombe au-dessous de l'esclave antique, et n'est plus qu'une chose! N'est-ce pas monstrueux? Mais non, c'est là une des conséquences des progrès modernes, c'est là un des fruits admirables de la liberté.

C'est ainsi que les *tolérants* conçoivent la liberté pour l'Église. Ils la placent dans l'insigne honneur de savourer jusqu'au fond de la coupe les douceurs de l'exil, de la spoliation, de la censure, de la prison et de tout ce qui peut ici-bas constituer le plus dur asservissement à toutes les persécutions et à toutes les

tortures. Quand un pouvoir et un peuple se rendent coupables vis-à-vis d'elle de toutes ces tyrannies, nos libres penseurs tressaillent. Et quand un gouvernement et un peuple n'en sont pas là, les libres penseurs font tous leurs efforts pour les y entraîner. Ainsi, en France, nous avons, nous autres catholiques, une certaine liberté de fonder des congrégations; les *tolérants* voudraient nous la ravir; il est très-évident que, puisque ces corporations se sacrifient pour le bien du pays, elles sont indignes d'exister. Nous avons encore légalement un certaine liberté de déployer quelques manifestations extérieures et publiques de notre culte; les *tolérants* seraient ravis qu'on nous l'enlevât. Qu'on rétablisse des solennités païennes, à la bonne heure! Mais des processions catholiques! le progrès et la liberté ne doivent plus les souffrir. Nous avons également une certaine liberté d'enseignement; les *tolérants* sont désespérés qu'on nous ait accordé cet humble privilége. L'avenir de la France est incontestablement menacé, parce que nous donnons une éducation saine et des principes chrétiens aux jeunes générations qui nous sont confiées. Nous avons enfin, quand nous sommes attaqués, une certaine liberté de nous défendre; les *tolérants* prétendent que c'est un malheur et presque une iniquité. Les choses ne seront véritablement à leur place, et la patrie ne sera sauvée, que lorsqu'on pourra nous persifler, nous outra-

ger, nous calomnier, sans que nous ayons le droit de prononcer un mot ou d'écrire une ligne pour notre justification. Alors, on pourra dire avec raison que l'ère de la liberté se sera levée sur le monde.

On peut juger, d'après toutes ces considérations, ce qu'est et à quoi se réduit, en pratique comme en théorie, ce tolérantisme tant prôné, tant réclamé par les libres penseurs de notre époque. En pratique, son application est livrée à la merci d'une partialité arbitraire qui refuse d'autant plus la liberté que l'on est plus disposé à en faire un noble usage, et il n'est que trop prouvé que toutes ses promesses sont autant de perfidies et de mensonges. En théorie, il repose sur un principe absolument faux, bien que ce principe ait reçu une sorte de consécration dans certaines législations modernes, en tête desquelles figure cette déclaration solennelle : « Tous les cultes sont égaux devant la loi. » Sans toucher à cette question au point de vue politique, sachons défendre et affirmer notre foi vis-à-vis de ceux qui se prévalent contre elle de la tolérance et de la liberté des cultes, ces deux grandes conquêtes des derniers siècles. De ce fait purement légal, on tire une conclusion théologique; parce que tous les cultes reconnus sont égaux et libres devant la loi, on veut qu'ils soient aussi égaux devant la conscience; et cette doctrine, l'une des plus populaires de notre temps, trouve des approbateurs et

même des panégyristes parmi les catholiques fidèles. Doctrine inadmissible, cependant, car ici autre chose est la loi civile, autre chose la théologie. Jamais *théologiquement* les cultes ne pourront être déclarés également raisonnables et libres ; jamais *théologiquement* l'erreur n'aura le droit d'être mise sur le même pied que la vérité ; jamais *théologiquement* nous ne reconnaîtrons que ceux qui croient à la Trinité et ceux qui s'en moquent, les blasphémateurs du Christ et ses adorateurs, les contempteurs ou les transfuges de l'Église et ses enfants dociles aient des titres aussi sacrés les uns que les autres à pratiquer leurs doctrines et à les produire au dehors; jamais *théologiquement* il ne sera vrai de dire que la conscience de l'homme est pleinement maîtresse de choisir entre Jésus-Christ et Mahomet, entre l'Évangile et le Coran, et que de quelque côté qu'elle incline, sa préférence est toujours également logique, également pure, également honorable. Qu'en s'attachant à l'erreur on puisse avoir une certaine bonne foi qui ait la valeur d'une circonstance atténuante, si ce n'est pas une entière justification, c'est une hypothèse que nous ne prétendons point repousser. Mais la bonne foi ne peut être qu'une excuse, elle ne constitue pas un droit proprement dit; et quelques concessions qu'on puisse lui faire, il n'en faut pas moins proclamer, pour être raisonnable, que la vérité et la vérité

seule est la reine légitime du monde et des âmes.

C'est là ce qu'il importe de comprendre et de répéter bien haut à cette époque où l'on cherche à confondre toutes les notions, à renverser tous les principes. On essaie de désarmer l'inflexibilité de notre foi en nous parlant de *tolérance* et de *liberté*. Mais ne nous laissons pas surprendre par ces mots fallacieux. De la tolérance, nous dirons même, sans doute, de la charité pour les personnes! On en parle beaucoup en dehors de l'Église et de ce qui est animé de son esprit : mais on sait peu la pratiquer. Jugeons-en plutôt par la conduite de l'Angleterre, de la Suède, de la Prusse protestantes et de la Russie schismatique, envers les populations restées fidèles à l'unité. Jugeons-en aussi par les doctrines et les aspirations odieuses de je ne sais quel libéralisme contemporain, qui placerait volontiers la perfection de la tolérance dans l'oppression brutale du catholicisme et de tous les hommes comme de toutes les institutions dont il est l'âme. Misérables inconséquents! ils n'ont que la liberté *de conscience* et la liberté *des cultes* sur les lèvres; et dans leurs actes, s'ils le pouvaient, ils ne feraient que charger notre culte d'entraves et notre conscience de chaînes. Quand il ne s'agit que de nous, toutes les persécutions leur semblent justes, tous les despotismes légitimes; et si barbares qu'on les suppose, à leur gré les gouvernements ne le seront jamais assez contre l'Église et ses

enseignements. C'est là le fait le plus éclatant et le plus caractéristique de notre époque.

L'Église a bien plus de mansuétude et de cœur. Son Dieu fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et tomber ses pluies sur les justes et les pécheurs : *Solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos* (1). Là est son modèle et le nôtre. Elle n'a pas attendu la fausse philosophie de notre temps pour connaître la tolérance et la pratiquer dans de justes proportions. Dès les premiers siècles, ses plus grands évêques, ses plus illustres docteurs, ses controversistes même les plus ardents et les plus belliqueux en ont proclamé le principe et s'en sont fait une loi. Un travail aussi remarquable d'érudition que d'impartialité vient tout récemment encore de le démontrer dans une revue savante, où il est constaté que si la liberté des cultes est de date récente, la doctrine de la tolérance et de la douceur envers ceux qui s'égarent existait dans l'Église bien longtemps avant que le XVIe et le XVIIIe siècles en eussent parlé au monde, à travers les bouleversements et les carnages (2). Actuellement encore,

(1) MATTH., V, 45.

(2) *Opinion des Pères du IVe siècle sur la tolérance civile en matière religieuse*, par M. Th. Desdouits, professeur au Lycée de Bourges. Voir le *Journal général de l'instruction publique*, n° du 4 novembre 1863 et quelques numéros suivants.

les peuples qui obéissent le mieux à l'influence de l'Église sont aussi ceux qui laissent le plus de liberté pratique à la conscience. Mais en même temps l'Église est inexorable dans l'affirmation de la vérité et la réprobation de l'erreur. Elle ne cesse et ne cessera jamais de déclarer, envers et contre tous, que Jésus-Christ est la seule lumière, le seul maître du monde; qu'elle seule en est l'Épouse et l'organe accrédité parmi les nations; que sa foi est la seule vraie parmi tous les symboles qui s'agitent ici-bas; qu'enfin toute doctrine qui ne part pas d'elle ou ne s'accorde pas avec elle n'est qu'illusion et mensonge, et que ceux qui l'adoptent pour croyance ou pour règle, excusés peut-être par une certaine bonne foi, n'ont pourtant pas le droit moral d'en faire la loi de leur conduite et le fondement de leur religion. C'est ce que les Pères ont fait à l'égard des sectaires des premiers temps. Indulgents pour les hérétiques, ils ont été impitoyables pour les hérésies. Nous devons les imiter : bonté, ménagements, charité pour ceux qui sont dans l'erreur! mais anathème, anathème et cent fois anathème aux mauvaises doctrines! Et si nous parlons de *tolérance*, n'autorisons jamais personne à supposer ni à dire que, par là, nous attribuons à toutes les religions, vraies ou fausses, un droit égal à régner sur les consciences et à dominer sur les peuples.

CONCLUSION

CE QU'A FAIT M. MICHELET EN ÉCRIVANT SA BIBLE DE L'HUMANITÉ.

Nos lecteurs s'étonnent peut-être que dans le cours de cette réfutation, nous nous soyons si peu assujetti à suivre et à citer le texte du livre qu'il s'agissait de combattre. Pour ceux qui auront eu l'occasion de jeter seulement un coup d'œil si rapide que ce puisse être sur ce triste livre, nous sommes assuré que cet étonnement n'aura pas lieu. Quant aux autres, nous sommes persuadé que notre travail, si incomplet qu'il soit, aura suffi pour leur donner de ce dernier chef-d'œuvre de l'ex-professeur au Collége de France une idée qui réponde à la valeur d'une telle production, et tous nous pardonneront facilement, je l'espère, de ne pas avoir fait violence à leur bon sens et à leur bon goût, en les forçant à fixer leur attention

et à ramener leurs regards sur tant de pages ineptes, d'où nous sentions nous-mêmes le besoin de détourner les nôtres. Si, en effet, on retranchait de cette œuvre réellement misérable, non-seulement les prétentions plus ou moins équivoques ou hasardées que s'y permet l'auteur avec un sans-gêne passé en habitude chez la plupart des docteurs de la même école, mais encore les assertions évidemment absurdes et mensongères qu'il y entasse avec une égale assurance ce compacte volume de 500 pages se réduirait à un bien mince libelle, et nous nous reprocherions amèrement à nous-même le temps passé à faire face à de telles agressions, si nous n'y avions trouvé le motif toujours actuel, le but toujours utile d'insister sur certains points de nos saintes doctrines si légèrement traités, si injustement appréciés par la plupart des penseurs et des écrivains de notre temps. Quoi qu'il en soit, constatons en terminant, comme nous l'avons déjà fait dans le cours de cette réfutation, que nous ne calomnions pas M. Michelet, en considérant sa *Bible de l'humanité* comme une fourmillière de faussetés grossières et révoltantes, comme un pêle-mêle incohérent d'absurdités et de mensonges.

Absurdité dans l'idéal purement arbitraire que se fait M. Michelet de certains peuples de l'antiquité qu'il lui plaît de décorer du titre pompeux de « peuples de la lumière, » bien que rien dans l'histoire, rien même

dans son livre ne puisse faire supposer en quoi ces peuples se seraient montrés plus éclairés que les autres. Loin de là : à s'en tenir aux tableaux, aux descriptions de M. Michelet lui-même, on s'aperçoit bien vite, malgré les efforts d'imagination tentés par l'historien-poëte pour flatter le portrait de ces races modèles, que ces prétendus « peuples de la lumière » furent plongés plus avant que bien d'autres dans les ténèbres de la superstition, de la dégradation, de la barbarie.

Mensonge dans le récit également faux et presque toujours imaginaire qui représente ces mêmes peuples vivant dans une ère de paix et de bonheur, de liberté et de justice, dont aucun autre âge n'a donné l'exemple; tandis qu'en réalité, l'esprit d'envahissement et de conquête inondait alors la terre de sang, et jamais la guerre, dans ses fureurs, jamais la tyrannie, dans les excès de la force brutale, n'asservit plus d'esclaves et n'immola plus de victimes.

Absurdité plus révoltante encore dans l'idée que M. Michelet essaie de donner des cultes primitifs de ces peuples. Dans son naturalisme abject, tour à tour athée et matérialiste, le vieil apostat embrasse toutes les croyances, recueille toutes les fables, jure sur la foi de toutes les mythologies, et se montre disposé à tout admettre, facile à tout croire, pourvu qu'il ne s'agisse pas de croire au Dieu de la Bible et de la

création. Aussi, quand il est sur ce terrain, se complait-il à s'entourer de tous les fantômes les plus bizarres, de toutes les hypothèses les plus chimériques, et tout lui paraît non-seulement vraisemblable et possible, mais certain, concluant, harmonieux, dans le hideux amalgame où il entasse extravagances sur extravagances, contradictions sur contradictions, mettant l'homme de *plain-pied*, d'une part *avec les dieux*, d'autre part *avec les animaux* avec lesquels il le met en communauté d'origine et de destinée; tantôt supposant la *matière éternelle*, et tantôt prétendant que c'est *l'homme qui, par sa parole, soutient et engendre le monde*. O incohérence! ô renversement d'idées! honteux abaissement et châtiment mérité de l'orgueilleuse raison humaine, qui refuse de s'incliner devant la majesté de vérités également saintes et certaines, et se prosterne misérablement devant les plus ineptes et les plus ignobles aberrations. En présence d'absurdités aussi monstrueuses, il ne reste qu'un moyen d'invoquer, en faveur du docteur justiciable du bon sens, le bénéfice des circonstances atténuantes, c'est qu'il n'a pas eu conscience de ses pensées ni de ses écrits; et on peut bien user de cette indulgence envers M. Michelet, qui, en restant inintelligible aux autres, n'a pas eu davantage le talent de se comprendre lui-même.

Mensonge, quand il affecte d'insister sur la sainteté

austère, sur la pureté inaltérable des mystères de ces religions primitives de l'Inde, de la Perse et de la Grèce. Aussi, ne vous étonnez pas d'entendre M. Michelet louer la douceur des mœurs indiennes et l'horreur de ce peuple pour le sang, horreur qui n'empêche nullement que les meurtres et les suicides y soient plus fréquents que partout ailleurs, sans parler de ces bûchers en permanence où les femmes sont brûlées vives sur le cadavre de leurs époux, ni de ces hécatombes de victimes humaines que la superstition immole par centaines et par milliers au retour périodique des principales fêtes et processions établies en l'honneur du Dieu suprême de l'Inde, la foule se pressant en masse sous les roues énormes du char triomphal, et se disputant l'honneur de se faire broyer pour le bon plaisir de l'abominable idole. Vous seriez bien plus étonné encore de voir l'admirateur *quand même* de l'antiquité païenne s'extasier devant *les saints mystères pélasgiques*, devant *la pureté des légendes et des fêtes de Cérès*, devant toutes les institutions de la Grèce, qui se montre à lui en tout et partout, dans une *sérénité* inaltérable, avec un *sourire héroïque*, partout, même dans la guerre qui n'était qu'un *pur exercice de gymnastique* dans cet heureux pays, où l'on ne connaissait ni ennemis, bien que les guerres y fussent continuelles et terribles, ni esclaves, quoique seulement à Athènes on en comptât jusque quatre cent mille!...

Ceux qui ne connaissent pas M. Michelet se rendront difficilement compte de cette fureur de mentir, devenue chez lui une sorte de monomanie qui le saisit à chaque page et presque à chaque ligne de son livre. Bien que professeur d'histoire en retraite, et quelles qu'aient pu être jadis les causes de sa mise en disponibilité ou de sa révocation, quand on a été admis à enseigner du haut d'une des principales chaires scientifiques du monde, quand on siége aux académies, aux sociétés savantes, aux universités, etc., on ne peut oublier à ce point, et jamais personne ne se persuadera qu'il soit permis à M. Michelet, si ingrate que soit sa mémoire, si complet que soit le déclin de ses facultés, d'ignorer ce que nous savons tous, dès les premiers mois de collége. Mais si M. Michelet ne péche pas par ignorance, sa conduite n'en est que plus coupable, et l'on se demande par quel motif il a pu être amené à assumer sur sa tête à cheveux blancs la responsabilité de tant d'extravagances et de mensonges. Le mot de l'énigme, la solution du problême n'est pas difficile à trouver pour ceux qui connaissent l'homme, ou qui ont lu quelques pages de ses écrits. M. Michelet est athée; il abhorre Dieu et il exècre la religion, la religion, bien entendu, qui relève de Dieu, et qui impose l'obligation de s'humilier devant Dieu, de se conformer à la volonté toute sainte de Dieu; car, pour les religions de fantaisie et d'invention hu-

maine, celles-là, faciles à se mettre d'accord avec l'orgueil et tous les penchants même les plus abjects, M. Michelet, non-seulement les tolère, les admet, mais les exalte et les encense avec une prédilection marquée, ou plutôt avec une admiration exclusive, enthousiaste. Voilà le secret honteux, voilà la source impure de toutes les excentricités, de tous les mensonges entassés successivement et sans interruption dans ce livre si impudemment intitulé : *Bible de l'Humanité*, livre dont le plan, dont le développement entier peut se résumer exactement dans ces deux mots : Tout ce qui s'éloigne du christianisme est lumière, pureté, vérité, sagesse; tout ce qui s'en rapproche est ténèbres, mensonge, immoralité, folie : c'est le Christ et le christianisme qui ont fait reculer le genre humain; et celui qui a dit de lui-même en inaugurant sa divine mission : « Je suis la lumière du monde, » est venu éteindre le soleil.

Aussi, là où M. Michelet s'acharne à la calomnie et affecte avec plus d'impudeur et de cynisme l'effronterie du mensonge, c'est surtout lorsqu'il s'agit des faits et des doctrines qui se rattachent directement au christianisme. Après avoir prodigué son admiration aux légendes les plus absurdes du polythéisme indien et de la mythologie homérique, il ne parle de nos livres saints qu'avec mépris, avec une sorte de dégoût et d'horreur. La Bible des Hébreux n'est, selon l'il-

lustre académicien, qu'une compilation bizarre de tous les rites orientaux et un amalgame scandaleux de ces pitoyables compositions connues depuis sous le nom de romans; et romans qui révoltent à plus d'un point de vue la délicatesse de M. Michelet, non-seulement le Cantique des cantiques, dont la poésie érotique présente, selon lui, tous les *caractères de la luxure syrienne*, mais même l'histoire de Ruth qu'il trouve *sensuelle* et *lubrique;* même le beau roman d'Esther, dont il a fait l'histoire de *toutes les syriennes, juives et græco-phéniciennes* alors répandues partout; enfin, la Bible entière, où le docteur voltairien rencontre à chaque page ce dogme impie, que *Dieu aime l'indigne et le pécheur* de préférence au juste.

Et, quand se présente l'ère chrétienne proprement dite, on peut juger, d'après ce que nous connaissons de la bonne foi de M. Michelet, et surtout de ses prédilections pour les rites et les mœurs de l'antiquité profane, comment, avec sa façon d'écrire l'histoire, le grand historien va présenter ce fait dominant de tous les faits historiques qui s'appelle le christianisme. Là, plus que jamais, l'art de mentir s'étale dans toute son audace sans déguisement et sans honte; sous ce rapport, ce livre est véritablement diabolique; on le croirait écrit sous la dictée de Satan, le premier et le père des menteurs; M. Mi-

chelet peut se flatter d'avoir été l'un de ses plus complaisants et plus fidèles interprètes.

Comment, en effet, expliquer cette fureur de mentir à chaque mot qui a trait au christianisme, autrement que par l'inspiration du démon, l'éternel et irréconciliable antagoniste du Christ et de l'Église? Par un de ces aveuglements étranges que Dieu permet chez ceux qui se livrent à l'esprit des ténèbres, au mépris de toutes les sources de la lumière et de la vérité, M. Michelet se complaît plus que jamais dans le faux et dans l'absurde; c'est au point que le courage manque pour suivre plus longtemps le cours de tant d'extravagances; cependant, le peu de pages qu'il veut bien consacrer à l'histoire du christianisme, fourmille d'énormités inouïes jusqu'alors; il nous faut écouter encore le célèbre professeur d'histoire; il faut boire le calice jusqu'à la lie, et, si pénible qu'elle soit, poursuivre notre tâche jusqu'au bout.

M. Michelet n'entrevoit nulle part le moindre caractère de divinité dans le christianisme. On prétend qu'il y a eu des prophètes et des prophéties. Erreur. Ces prétendus voyants inspirés et députés d'en haut pour proclamer les droits et les oracles du ciel, étaient au contraire les messagers et les représentants d'un peuple opprimé, se levant du sein de ce peuple tant de fois brisé pour réclamer contre l'injustice et la tyrannie d'un Dieu, despote suprême et absolu, arbi-

traire dans ses faveurs comme dans ses vengeances. On croyait que les antiques prédictions de ces prophètes avaient pu de siècle en siècle susciter l'idée et réveiller l'attente d'un messie Rédempteur du monde. Absurdité. L'attente de ce personnage mystérieux, de cette mission extraordinaire, ne date que du règne d'Alexandre le Grand, ce géant de puissance que ses orgies ont fait prendre pour un nouveau Bacchus, et dont les conquêtes merveilleuses ont seules donné l'essor aux idées messianiques. Quant aux miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, M. Michelet, évidemment y attache moins d'importance encore qu'aux prophéties; il ne daigne pas leur faire l'honneur d'en dire un seul mot.

Cependant, il est un grand fait miraculeux que M. Michelet est bien forcé d'admettre, l'établissement et la durée du christianisme. Ce fait-là, il n'essaie pas de le nier; il ne le reconnaît que trop bien; il ne le trouve que trop réel, trop positif, et il laisse assez voir à chaque page, à chaque mot de son livre, tout le malaise, tout l'effroi que lui cause cet édifice imposant de dix-neuf siècles chrétiens qui se dressent devant lui. Oui, sans doute, M. Michelet admet le christianisme; mais un christianisme où il ne reste rien, absolument rien, de son essence et de son institution divine : ni mystères, ni miracles, ni dogmes, ni morale, ni sacrements, ni sacerdoce, ni église. Que

l'histoire ne parle donc plus de cette prodigieuse transformation du monde païen à la voix des apôtres. Cette étonnante révolution fut l'œuvre, non du Christ et de ses disciples, mais de quelques femmes habiles à fasciner ce monde décrépit par l'influence d'un voluptueux mysticisme, et pendant quatre siècles il n'y eut pas d'autre sacerdoce, pas d'autre apostolat que celui de la femme. Que l'Église ne montre plus son front paré de cette couronne victorieuse de quinze millions de martyrs que lui ont tressée des siècles de persécutions et de luttes terribles. Des martyrs, des persécutions! M. Michelet, d'après sa nouvelle méthode d'étudier et d'enseigner l'histoire, a découvert qu'il n'y en a jamais eu. *Quelques chrétiens périrent*, il est vrai, durant cette première période des empiétements du christianisme; mais il faut bien se garder de croire qu'ils aient souffert comme confesseurs et comme martyrs de la foi chrétienne; ces prétendus martyrs étaient simplement des récalcitrants qui voulaient se soustraire aux lois de l'Empire, et les catacombes n'étaient peuplées que de ces poltrons qui craignaient l'enrôlement sous les aigles romaines, ou qui refusaient l'impôt. Et puis, quand il y aurait eu des masses de martyrs, qu'est-ce que cela prouve et quelle conclusion peut-on en tirer? C'est là un fait ordinaire, surtout à la naissance des *grandes épidémies religieuses*, que cette faim de la mort, cette faci-

lité du martyre, et rien n'est plus contagieux que cet exemple. Il est fâcheux que les temps actuels, période d'indifférence s'il en fut jamais, ne nous offrent pas le spectacle d'une de ces grandes épidémies religieuses dont parle M. Michelet, et, où la faim de la mort, où la soif du martyre s'emparent des multitudes. Nous verrions comment l'illustre professeur subirait la contagion de cet exemple, et, s'il est aussi facile d'aller à la mort avec les martyrs, que de lancer d'ineptes insultes à ces intrépides confesseurs, à ces invincibles héros, dont la constance a étonné le monde, et qui ont scellé leur témoignage de leur sang.

M. Michelet ne respecte rien. A la suite des apôtres et des martyrs si odieusement travestis, ce sont les pères et les docteurs de l'Église qu'il outrage avec la même indignité. Oubliant toute convenance et dépassant toute limite, il porte l'indécence et l'absurdité jusqu'à traiter de *radoteurs* et d'*insolents* ces grands maîtres en éloquence et en science chrétienne, dont les immenses travaux et les chefs-d'œuvre sans nombre ont excité l'admiration du monde entier. Saint Augustin et saint Bernard, ces deux génies dont les noms seuls suffiraient pour immortaliser un siècle, lui font l'effet de ces insipides rabbis juifs, essayant d'entonner le chant d'amour sur leur aigre psaltérion. Dans saint Jérôme, où tout révèle la fécondité d'une verve inépuisable, et l'énergie d'une âme invincible,

M. Michelet ne voit que « pauvreté profonde et définitive impuissance. Tout est flasque, mou, vieux, et qui pis est, enflé à vide, gonflé d'air et de vent, bizarrement exagérateur. » Évidemment, M. Michelet a fait ici, sans le savoir, un portrait d'après nature d'une parfaite ressemblance, et pour en retrouver l'original, il n'est pas besoin de remonter jusqu'au siècle de saint Jérôme. La Bible de l'humanité, qu'il nous tarde de ne plus avoir sous les yeux, réalise exactement, mot pour mot, l'application du passage que nous venons de citer, et l'ennui, l'indignation que l'on éprouve en présence d'un tel livre, démontre assez qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher ailleurs, pour trouver à profusion les mensonges effrontés, les radotages insipides, les insolences absurdes.

A en croire M. Michelet, qu'est-ce donc que le christianisme, et quelle influence est-il venu exercer sur l'état des sociétés humaines? Le christianisme, selon le professeur émérite d'impiété et d'athéisme, a été une éclipse immense quinze ou seize fois séculaire, durant laquelle l'humanité a été replongée plus avant que jamais dans l'ignorance, le fanatisme et le chaos. Quant aux résultats de l'œuvre réparatrice de Jésus-Christ et de l'Église, M. Michelet les signale en termes qui donnent la mesure de sa haine, et qui indiquent trop bien la source où il les a puisés. Le christianisme n'a été bon qu'à préparer lentement cette dé-

faillance du monde, cet écrasement du moyen-âge, contre lequel le vieux rhéteur invective avec un acharnement, une frénésie qui tient du délire, et qui ferait croire aux hallucinations d'un monomane, si l'on n'entrevoyait la calomnie et le mensonge perfidement calculés au profit de l'erreur contre la vérité. Pourquoi, en effet, ne voir au moyen-age « qu'une stérilité terrible où il semble que le feu ait passé, » quand il a été constaté par tant d'écrivains, au nombre desquels M. Michelet figura lui-même, que cette époque du moyen-âge a été une période féconde, illustrée par de grands travaux, de grands dévouements, de grands exploits et de grandes vertus? Pourquoi considérer cette civilisation du moyen-âge, comme l'anti-nature, comme une halte de l'humanité dans la boue, dans le sang, dans la barbarie, quand il est si facile d'établir que les éléments mauvais de ces siècles difficiles, de cette ère de transition proviennent de l'antiquité païenne ainsi que des invasions successives de cent peuples barbares? Pourquoi enfin ne voir dans le moyen-âge qu'une époque de dépravation absolue, « où l'on a haï la création, la famille, » où l'on a abjuré tous les sentiments doux et honnêtes, et non pas une époque de crise admirable, de lutte définitive et suprême entre toutes les erreurs des anciens paganismes, et toutes les vérités restaurées par le Christ, interprétées et gardées intactes par l'Église.

Mais, M. Michelet déteste profondément l'Église de Jésus-Christ; ses triomphes de dix-neuf siècles et ses conquêtes toujours croissantes sur la face du globe, portent ombrage au sophiste athée qui voudrait pouvoir effacer tout vestige du règne et même de l'idée de Dieu sur la terre; et le malaise qu'il éprouve en face de tout ce qui lui rappelle ce grand Dieu de toute justice, de toute sainteté, de toute puissance; le dépit qui le ronge en voyant que l'Église, fondée par Dieu, persiste à régner sur les consciences et à trôner dans le monde, nous ont valu ce cauchemar de cinq cents pages que le nouveau prophète intitule pompeusement *Bible de l'humanité*, sans parler de ceux que la même haine du christianisme lui ont déjà causée et lui réservent encore. Pour assouvir cette haine, et surtout pour la propager, M. Michelet ment et calomnie à tout propos; nos lecteurs ont pu s'en convaincre, quoique nous soyons loin d'avoir signalé tout ce qu'il entasse de mensonges historiques, d'arguments absurdes, de tableaux grotesques pour aboutir à sa thèse et atteindre son but.

Que M. Michelet, libre penseur ou historiographe, ait rencontré dans le cours des siècles chrétiens, certains abus à critiquer; que, dans son engouement pour la tolérance universelle et absolue, il ait reproché à l'Église les rigueurs de l'Inquisition, les guerres de religion, etc., cela se conçoit, bien que pourtant par là

le grand historien se mette en contradiction avec lui-même (1). Mais, contester, nier les heureux effets des dogmes et de la morale du christianisme sur la société humaine; prétendre que par le culte de Marie, épouse-vierge, de saint Joseph, époux-vierge, l'Église a renversé l'institution de la famille, en portant une double atteinte à la chasteté conjugale et à l'autorité paternelle, tandis que le contraire est attesté par l'expérience de tous les siècles chrétiens comme de toutes les familles chrétiennes; conclure de ce que la virginité est en honneur dans l'Église, que la paternité est réprouvée; que le « père est mis à la porte, » et laissé de côté dans l'insulte et le mépris, ou du moins dans un complet oubli, tandis que le respect

(1) Dans son précis d'histoire moderne, M. Michelet reconnaît que ces rigueurs de l'inquisition dans certaines contrées, ne doivent pas être attribuées à l'initiative de l'église romaine, qui, par son autorité et son exemple, chercha au contraire à les prévenir et à les modérer. Voici ses propres paroles : « Il est digne de remarque que plusieurs papes réprouvèrent les rigueurs de l'inquisition d'Espagne. Dès 1445, Nicolas V avait défendu de faire aucune différence entre les anciens et les nouveaux chrétiens. Sixte IV, Innocent VIII et Léon X accueillirent les nombreux appels que l'on fit à leur tribunal, et rappelèrent aux inquisiteurs espagnols la parabole du bon pasteur. En 1546, lorsque Charles Quint voulut introduire l'inquisition à Naples, Paul III encouragea la résistance des Napolitains, reprochant à l'inquisition d'Espagne de ne pas profiter des exemples de douceur que lui donnait celle de Rome. »

des parents a été de tout temps un des points capitaux de la morale chrétienne; affirmer que Dieu le père, n'a pas été invoqué avant l'an 1300, tandis que les livres liturgiques, dès les premiers siècles contiennent tant de sublimes oraisons adressées au Père, comme aux autres personnes de la sainte Trinité; représenter l'enfant comme maudit et damné lui-même d'après saint Paul, traité de « cruel docteur, » et d'après saint Augustin, qualifié de « bourreau, » tandis que jamais aucune de ces énormités n'ont trouvé place dans les doctrines de l'Église; prétendre enfin que le christianisme a tout dénaturé, tout dépravé, tout appauvri, tout abêti, tout, jusqu'à la nature et aux animaux; s'en prendre au christianisme de « la nudité du vieux monde gréco-byzantin, des maussades déserts, âpres et salés de la Castille, de toutes ces cimes chauves qui, de la Judée à Tunis, au Maroc, et d'autre part, d'Athènes à Gênes, regardent d'en haut la Méditerranée, et ont perdu leur couronne de culture, de forêts; » concevoir de la « tristesse et de l'effroi » de ce que sous l'influence du christianisme, et d'après ses légendes, les animaux les plus nobles, « le lion, le chien, les oiseaux, ces êtres jadis sages, » sont devenus des « imbéciles, » que toutes les bêtes sont devenues « sottes et ridicules (1), » décidément, en face

(1) *Bible de l'Humanité*, p. 469. Il ne faut pas s'étonner de la sympathie si vive, si tendre que témoigne M. Michelet

de telles assertions, on achève d'oublier que l'on a sous les yeux des pages écrites par un auteur de renom et de talent; on hésite à se demander si un motif sérieux a pu conduire un être intelligent à de si monstrueuses inepties, et l'on conçoit certaine inquiétude sur la santé quelque peu équivoque du cerveau qui les a conçues.

Quoi qu'il en soit de l'état mental de M. Michelet, et à quelques divagations que le porte le paroxisme de sa haine, on peut répondre à l'avance que les agressions d'un tel adversaire ne sont pas bien dangereuses. En écrivant le livre dont nous venons de donner une idée exacte quoique incomplète, ne pouvant nous déterminer à prodiguer davantage un temps précieux, M. Michelet prouve surabondamment que son talent de littérateur est perdu sans retour, et les arguments qu'il invoque, inoffensifs sur tout autre point, ne peuvent avoir de portée que contre lui-même.

pour les animaux. Non-seulement il a vu dans le Ramayana, qu'ils sont nos égaux, nos frères aînés, mais l'Avesta lui a appris qu'ils sont nos libérateurs, nos conservateurs; que nous n'avons vécu que par l'alliance du chien contre le lion. La terreur du lion réunit, où il manque, on s'isole. Le lion fit les sociétés.

II

CE QU'A PRÉTENDU M. MICHELET EN ÉCRIVANT SA BIBLE DE L'HUMANITÉ

Ce qui met le comble à l'étonnement et à l'indignation que l'on ressent à l'aspect d'un livre tel que la *Bible de l'humanité;* c'est de voir que l'auteur, tout en entassant les unes sur les autres des montagnes de mensonges et de sophismes, d'inepties et de blasphêmes, prétende poursuivre un but sérieux, honnête, modéré, propre à fixer l'attention et à rallier les sympathies de tous. M. Michelet n'hésite pas à faire parade de cette inconcevable prétention, et dans sa préface où il se flatte que son ignoble compilation des légendes payennes va devenir le catéchisme, le manuel, le *vade-mecum* de toutes les conditions et de tous les âges; et dans sa conclusion où il se félicite de trouver la « pensée moderne en si heureux accord

avec la haute antiquité », malgré « les longs retards, la halte de stérilité que nous subîmes au moyen âge ; » et dans tout le cours de son insipide plaidoyer en faveur de toutes les formes d'athéisme, de panthéisme et de polythéisme qui existèrent jamais, plaidoyer où il accumule toutes les charges les plus accablantes contre le christianisme, en même temps qu'il s'imagine établir les raisons les plus concluantes pour déterminer l'humanité entière a rétrograder avec lui vers les chimères et les abominations de tous les anciens paganismes.

M. Michelet s'abuse grossièrement. Si peu zélée que soit la génération contemporaine pour les principes et les intérêts religieux, le monde chrétien n'en est pas là, et beaucoup de ces prétendus indifférents sur lesquels compte d'avance le réformateur athée, sous prétexte que leur conduite n'est pas en parfaite harmonie avec les pratiques du catholicisme, oui, beaucoup de ces demi-chrétiens, qui semblent avoir presque complètement rompu avec la foi de leurs pères, se récrieraient avec indignation contre la *profession de foi Michelet*, et repousseraient avec horreur la proposition d'abjurer l'Évangile pour embrasser la religion de Brahma, de Jupiter ou de Mahomet. M. Michelet a donc entrepris une tâche difficile, un labeur au dessus de ses forces, en essayant, à l'aide de sophismes et de mensonges inouïs jusqu'alors, de changer la face du

monde, d'intervertir le cours des idées et des choses pour les rendre conformes à ses idées personnelles à lui seul. En vain il s'insurge avec une rage frénétique contre tous les faits accomplis, contre tous les principes reçus, contre toutes les saines doctrines en histoire, en religion, en morale; les faits, les principes, les doctrines établies subsisteront malgré lui et après lui; la vérité, même à cette époque de décadence intellectuelle, d'affaissement religieux et moral, conservera assez d'empire sur les consciences droites, sur les cœurs honnêtes pour prétendre encore à d'éclatants et légitimes triomphes, et au pauvre M. Michelet, cerveau détraqué dans la fièvre des passions, astre tombé dans la boue, il ne restera que la honte de se trouver seul descendu au niveau d'une si humiliante dégradation.

D'abord, pour l'histoire, elle est écrite, elle est faite, et l'histoire ne se refait pas. Or, l'histoire a dit, et dira, malgré M. Michelet, quelle a été l'influence du christianisme sur le monde payen, sur les sociétés modernes. L'empire romain, qui embrassait toute l'Europe habitée, une partie de l'Asie et de l'Afrique, croulait de toutes parts et touchait au moment de sa ruine, lorsque, pour comble d'infortune, un torrent de barbares sortis des forêts de la Scandinavie, vint inonder nos plus belles provinces. C'en était fait; tout périssait; tout aurait été détruit, si le christia-

nisme n'eût été là pour opposer une digue au torrent dévastateur, et prêter à tous un appui providentiel, un secours efficace. Les esclaves traités par leurs maîtres avec la dernière inhumanité, n'attendaient pour se soulever qu'une occasion favorable et ils la trouvaient telle qu'ils pouvaient la désirer dans leur réunion aux Barbares. Les soldats, sans discipline, livrés à tous les excès de la licence, ne montraient d'ardeur que pour le pillage, et loin de rétablir l'ordre, la paix, la justice, accroissaient plutôt le désordre et la confusion. Dans des circonstances si critiques, de qui attendre du secours pour civiliser et gouverner les peuples? Du paganisme? Non? Le paganisme corrompait de plus en plus les mœurs, et un peuple corrompu est un peuple condamné à périr. De la philosophie humaine? Pas davantage. Les philosophes réduits à un petit nombre n'avaient jamais su détromper la multitude sur le culte des idoles et l'amener à réformer ses mœurs. Plusieurs de ces philosophes pervertissaient plutôt par leurs détestables maximes, et la plupart d'entre eux ont toujours été les plus mauvais citoyens. Quelle fut donc l'étoile propice qui fit connaître le port du salut? Le Christianisme. Les papes, les évêques, les prêtres chrétiens arrêtèrent les fureurs d'Attila, d'Alaric et de leurs farouches soldats. Le grand pape saint Léon alla lui-même à la rencontre de ce terrible conquérant qui se fit appeler, et qui fut

en effet le fléau de Dieu; il l'émut, l'adoucit, et le dompta. Mettez à sa place le prêtre d'un Jupiter incestueux, d'un Mars furibond, d'un Mercure voleur. Aurait-il produit le même effet? En alléguant les exemples des divinités infâmes dont ils étaient les ministres, ils auraient plutôt excité les brutaux conquérants du nord à de plus grands désordres. Les adorateurs du bœuf Apis ou du chien Anubis, les eunuques d'Isis et de Cybèle auraient-ils inspiré le même respect, obtenu la même considération? N'auraient-ils pas provoqué plutôt le mépris et la risée? Religion sainte de Jésus-Christ, vous seule pouvez faire ces miracles, amollir les cœurs les plus durs, triompher des natures les plus féroces, et leur inspirer des sentiments d'humanité. Vous seule, dans cette terrible irruption des Huns, et des Goths, des Vandales et de tant d'autres barbares qui fondirent maintes fois sur les riches contrées de l'Occident, vous sûtes arrêter le fléau, ou du moins en réparer les ravages. Tandis qu'on saccageait les villes et qu'on les réduisait en cendres, que les campagnes étaient désolées, que le fer et le feu à la main, les Barbares couraient çà et là jetant partout l'épouvante, les prêtres et les religieux étaient seuls respectés, les monastères et les couvents étaient épargnés, ils offraient autant d'asiles où les nobles et les plébéiens, les riches et les pauvres trouvaient un refuge assuré. Le christianisme fit plus

encore. En leur inculquant les maximes de l'Évangile qu'ils apprirent peu à peu, et qu'ils goûtèrent, il changea le caractère féroce de ces barbares et les humanisa.

Le système féodal qui prévalut dans les siècles suivants, et produisit une multitude de petits tyrans connus sous le nom de grands vassaux, l'esprit chevaleresque qui animait la jeunesse et la portait à se battre pour acquérir de la gloire; les divisions et les guerres intestines qui en naissaient nécessairement, étaient d'autres causes de destruction non moins funestes que l'invasion des Barbares. Alors les sciences furent négligées, le bon goût se perdit, les arts disparurent et les épaisses ténèbres d'une ignorance profonde couvrirent la surface de notre hémisphère. Mais la religion restait et c'est elle encore qui fut le salut des sociétés. La lumière, qui s'éteignait partout, se concentra dans le sanctuaire d'où elle put, dans des temps moins malheureux, sortir et se répandre; sous le nom de *Trêve de Dieu*, on obtint que, dans la fureur même des combats, il y aurait trois jours de la semaine plus spécialement consacrés au Seigneur et pendant lesquels on ajournerait toutes les querelles, on s'abstiendrait de toute hostilité; ce qui durant ces jours, prévenait une foule de maux et contribuait beaucoup à rapprocher les esprits et à rétablir la paix. Les évêques ne cessaient de jeter parmi les grands et dans le peuple,

des semences d'humanité, de science et de vertu. Les papes, comme pères communs de tous les fidèles, profitaient de la vénération et de la confiance qu'inspirait leur caractère sacré et le ministère pastoral pour se faire médiateurs entre les princes chrétiens, éteindre les haines réciproques, calmer les esprits, extirper les préjugés. Enfin, la nature et le caractère du christianisme exigeant l'*unité*, il résultait de cette unité des avantages immenses. La réunion de plusieurs paroisses sous un seul évêque, la réunion de plusieurs évêques sous un seul métropolitain, l'union de toute la chrétienté, sous un même chef, nécessitaient constamment certaines communications et établissaient comme autant de liens que tenaient unis entre eux tous les membres de la société. Sans cette sage et divine économie, les peuples modernes séparés les uns des autres, flottant toujours entre l'anarchie et le despotisme, formeraient peut-être aujourd'hui autant de troupes et de hordes de Tartares errants, et au lieu d'être l'orgueil et d'exciter l'envie du monde, nous y ferions aujourd'hui peut-être la plus triste figure, si toutefois il nous était donné d'y occuper encore une place.

L'histoire, en effet, a dû enregistrer bien d'autres calamités qui vinrent affliger postérieurement l'Europe. Sans vouloir en tracer ici le désolant tableau, je m'arrête aux conquêtes des Sarrasins, qui pouvaient de

nouveau lui porter un coup fatal, si dans le IXe siècle le pape Léon IV, animé de l'esprit divin, n'eût travaillé avec zèle à opposer une digue à ce torrent, comme Léon Ier avait fait en présence d'autres barbares venus quelques siècles plus tôt. La puissance ottomane, les Turcs allaient gagnant toujours du terrain; tout semblait à la veille de devenir leur proie. Quand et comment fut éloigné le danger? Par la vigilance des papes, qui, en poussant des cris de détresse, réveillèrent les souverains, mirent sur pied des armées formidables, et arrêtèrent heureusement dans ses funestes exploits le glaive exterminateur des Ottomans. Le saint pape Pie V, poursuivant ce but et couronnant l'œuvre de ses prédécesseurs, sut par son zèle apostolique, réunir tant de forces que l'armée des Turcs dut reculer; les Vénitiens, s'emparèrent dans cette rencontre de sommes énormes. La victoire remportée dans la fameuse bataille de Lépante, abattit l'orgueil des Musulmans, et qui y contribua davantage, qui y eut plus de part que ce saint pontife? Dans des temps plus rapprochés des nôtres, Innocent XI soutint par son trésor et par ses prières, les armes de l'Autriche contre la même puissance. L'Ordre illustre de Jérusalem a été pendant plusieurs siècles la terreur des Turcs, cent fois attaqués, battus, repoussés par ces intrépides chevaliers.

D'après tous ces faits et bien d'autres dont l'his-

toire tient un compte fidèle, il est facile d'entrevoir et de constater que l'état de l'Europe serait aujourd'hui souverainement malheureux, si elle n'avait été protégée et secourue par le christianisme et spécialement par les papes. C'est l'opinion de Châteaubriand; Quand il n'y aurait pas eu autant de causes extérieures de désolation, dit l'illustre écrivain, comme l'empire romain, à raison des vices qui le minaient et de la corruption générale qui tendait à sa dissolution, l'Europe, après tant de guerres intestines et sanglantes, se serait trouvée dépeuplée et déserte, et elle ne présenterait aujourd'hui qu'un petit nombre d'habitants grossiers, barbares, ignorants, si le christianisme n'avait guéri ses plaies profondes, rétabli l'ordre public, et conservé la civilisation (1). Mais pourquoi chercher nos preuves dans un passé lointain? La révolution impie du dernier siècle, n'a-t-elle pas mis l'Europe dans un danger imminent de changer de face? Les proscriptions, les violences, les carnages continuels avaient comme épuisé la génération des hommes faits, et on voulait que la jeunesse fût élevée selon les principes révolutionnaires, sans dépendance, sans religion. On ne devait lui parler ni de Dieu, ni de la vie à venir, mais lui répéter que nous naissons tous libres et égaux. Que pouvait-on attendre d'une pareille éducation? Et déjà on commençait à éprouver

(1) Génie du Christianisme, part. 4, liv. VI, c. 12.

ce qu'elle était capable de produire. Les feuilles publiques avaient à relater une foule de crimes commis par des enfants de l'âge le plus tendre, de cet âge qui était autrefois celui de l'innocence. Comment pouvait-il en être autrement, quand, pour affranchir les enfants de tout frein, on leur apprenait comme à tous les autres à ne rien craindre, à ne rien respecter, ni l'autorité de Dieu, ni celle de leurs parents. Un enfant avait à peine douze ans quand il égorgea un autre enfant de quatre ans; scélératesse qu'il mit plus d'un quart d'heure à commettre, parce qu'il avait un mauvais couteau (1). Si la révolution eût duré plus longtemps et se fut propagée, si le christianisme n'eût repris son ascendant, l'Europe, en moins de cinquante ans, serait devenue plus sauvage et plus barbare que la Sibérie.

En vain donc, M. Michelet se fatigue à refaire l'histoire à sa manière. L'histoire restera ce qu'elle est, et continuera à donner à tous les ingrats, à tous les calomniateurs le démenti vingt fois séculaire, le témoignage cent fois renouvelé que le christianisme a sauvé le monde, non-seulement par le sang du Calvaire, mais par les principes de l'Évangile, sur lesquels il est venu asseoir successivement les fondations des sociétés modernes. C'est là ce qui fait le désespoir de

(1) Le fait est rapporté par la Harpe : *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire*, p. 146.

il faut être boudhiste, païen, mahométan, tout ce qu'on voudra, pourvu que l'on ne reste pas chrétien, et encore bien moins catholique!

Tel est le plan d'attaque de M. Michelet, et c'est avec de telles batteries, c'est d'après une telle façon d'entendre la morale et l'histoire, que le vieux rhéteur prétend l'emporter sur tous les points, et substituer, sans plus de difficulté, ses rêveries ignobles aux croyances et aux espérances sublimes du christianisme. Comment s'opérera cette immense et radicale transformation, c'est ce que M. Michelet ne daigne pas nous apprendre; c'est ce dont il ne se rend pas compte à lui-même; mais enfin il la veut, il l'espère, et cela lui suffit pour croire qu'elle va se réaliser, en dépit de toutes les antipathies, de toutes les convictions, de tous les obstacles. Cependant quelles doctrines si attrayantes, si radieuses M. Michelet inaugure-t-il, à la place des dogmes si lumineux, si consolants de l'Église catholique? Dans la bible du prophète panthéiste, ou tout simplement athée, on voit l'humanité qui *fait Dieu*, qui le compose avec toutes ses passions et avec toute sa boue, qui se traîne elle-même à travers les angoisses du doute jusqu'à la réalité lugubre de la tombe, qui n'espère rien par delà l'infection de ce tombeau, qui n'aspire qu'à développer sa vie ici-bas, et surtout sa vie générative; qui a des frénésies, des épilepsies charnelles, des spasmes

horribles; qui est son Dieu à elle-même, son seul Dieu, son principe et sa fin. Mais, tout au contraire, dans les croyances catholiques, quelle clarté douce, que de consolations! Quelle idée de Dieu, digne de cette majesté invisible, incomparable, en qui résident la plénitude infinie et la suprême perfection de l'Être! Comme le disait naguère, avec son éloquence accoutumée, l'illustre prédicateur de Notre-Dame, « cette idée de Dieu, telle qu'elle nous fut révélée par son Verbe, est simple comme l'essence divine qu'elle doit résumer, et comme l'âme humaine qu'elle doit éclairer; c'est l'idée d'un Dieu personnel, vivant, créateur et providence; infiniment intelligent, infiniment bon, infiniment puissant et infiniment libre : connaissant, aimant et gouvernant sa créature, et lui-même, comme tel, pouvant être par sa créature, connu, aimé et vraiment adoré. Ce Dieu, c'est une personne vivante; c'est un guide qui me voit; c'est un ami qui m'aime; c'est un père qui me sourit; c'est un protecteur qui me garde; c'est un maître qui me commande; un Dieu vérité qui rayonne sur mon intelligence; un Dieu amour qui rayonne sur mon cœur, un Dieu sainteté qui rayonne sur toute mon âme; un Dieu justice qui garantit à tout acte sa sanction, à tout crime son châtiment et à toute vertu sa récompense; un Dieu qui, déjà connu par ma raison, comme auteur de la nature et créateur du monde, se

révèle à ma foi, comme rédempteur de l'homme et consommateur du mystère de grâce; un Dieu qui vit en familiarité avec moi, qui incline son infinie bonté jusqu'à mon extrême misère; qui réside à mon foyer, et se fait de mon âme un temple où sa majesté se plaît, et où sa parole me dit, comme la parole d'un ami, le mystère de son cœur et le secret de son amour! Ah! messieurs, ai-je besoin de vous dire ce qu'un Dieu ainsi conçu doit être pour l'humanité qui le connaît, qui l'aime et qui l'adore? Et qui ne comprend comment cette idée, planant sur les peuples, y fait naître et se développer au cœur de l'homme, au foyer de la famille, au sein des sociétés, l'ordre, l'harmonie, le bonheur et la paix? »

Comment donc M. Michelet a-t-il pu s'imaginer qu'il lui suffirait, en plein XIXe siècle, d'évoquer les ombres fantastiques des mythologies payennes, pour précipiter dans le néant le Dieu éternel, le Dieu vivant, le Dieu de la création et de la rédemption; ce Dieu qui est perpétuellement penché sur nous; qui veut nous faire arriver sur son sein, qui veut peupler son ciel; qui, pour nous faire arriver à la connaissance de la vérité, nous donne des boucliers contre toutes les erreurs, des flambeaux contre toutes les ténèbres; qui nous éclaire, nous illumine, nous éblouit de sa lumière, et nous fait assister à travers les siècles aux redoublements toujours nouveaux de son éternel

amour. Comment M. Michelet, jugeant des tendances et des aspirations de toute une époque, d'après les tendances et les aspirations intimes de son cœur, a-t-il pu croire qu'il suffirait de son appel, de son enthousiasme, de son exemple même pour faire disparaître de l'histoire cent générations chrétiennes, et surtout pour ramener cent peuples tout imprégnés de christianisme, aux extravagances et aux obscénités payennes? Cependant M. Michelet ne dissimule pas cette monstrueuse prétention; loin de la déguiser ou de s'en disculper, il l'affiche sans hésitation comme sans honte, et les pages où il a entassé de semblables énormités sont, à ses yeux, les pages d'un « livre sacré, » d'un livre inspiré, qui n'a rien de lui, qui « est l'âme de l'humanité, » où il a voulu que tout fût prière et « bénédiction, » et dont le fruit sera, pour tous ceux qui sauront apprécier un tel labeur, « un grand apaisement de toute épreuve humaine, une joie grave et sainte, la profonde paix de la lumière. »

Et d'où est venue à M. Michelet cette confiance prophétique, ou plutôt cette outrecuidante impudence? C'est que « trente sciences attardées viennent de faire éruption, avec une optique nouvelle, une puissance de méthode qui, sans doute, les doublera demain. « C'est que, en faisant l'heureuse trouvaille du Ramayana, le grand historien a découvert « trente siècles de plus ajoutés à l'antiquité, et il ne sait com-

bien de monuments, de langues, de religions, plusieurs mondes qui viennent juger celui-ci. » C'est que dans le mirage où son imagination lui représentait le monde transfiguré selon l'idéal de ses honteuses rêveries, il a vu « une énorme lumière, et de rayons croisés, terriblement puissante, plus que la lumière électrique, foudroyant le passé en toutes ses sciences de sottise, et montrant à la place l'accord victorieux des deux sœurs, *science* et *conscience*, et dès lors toute ombre a disparu; identique en ses âges, sur sa base solide de nature et d'histoire, rayonne la justice éternelle. »

Toutefois, malgré les hallucinations dont M. Michelet aime à bercer des espérances chères à son cœur, l'illusion n'est pas complète, le sommeil a des intermittences qui engendrent de pénibles cauchemars, et au réveil il faut bien convenir qu'il n'est pas si près d'atteindre le but désiré qu'il se l'était figuré dans ses rêves. Il s'aperçoit que l'on subit encore cette halte fatale, ces retards odieux du moyen âge, et qu'au lieu de marcher, on traîne, on recule, on reste plus chrétien qu'on ne le pense et qu'on ne le veut. « Si c'était notre peau, nous viendrions à bout d'en sortir, comme fait le serpent. Plusieurs se secouent fort; mais le mal est au fond. »

Dans le mécontentement et le découragement qu'il éprouve, il s'en prend à tous, amis et ennemis. Il se

plaint que la plupart, les grands esprits comme les autres, restent liés au dedans par un million de fils, souvenirs, habitudes, éducation, affections. Littérateurs, artistes, tous ont leurs servitudes intérieures, alors que leur imagination fantaisiste se vante d'être libre et reine. Ainsi comment ne pas s'indigner de voir « Dante, en face du fait épouvantable qui ouvre en 1300 le règne de Satan, planter son drapeau, non dans l'Évangile éternel, la haute conception de ce temps, mais en arrière, dans saint Thomas ? » Comment ne pas s'étonner de voir « Shakspeare devenu le roi des magiciens, s'en aller cherchant du ciel aux enfers ? » Comment pardonner à « Rousseau qui, à l'étourdi, par un mot de l'*Émile,* lance un siècle de réaction. »

Ce qui irrite et désole surtout M. Michelet, c'est de voir « tels génies de nos jours qui croient pouvoir encore concilier l'inconciliable, qui, par pitié, par bon cœur ou par vieille habitude, gardent un lambeau du passé. La tendre souvenance des mères, les pensées du berceau, et que sais-je ? l'image de quelque bon vieux précepteur, ces choses restent devant leurs yeux, et leur cachent le monde, l'immensité des maux prolongés indéfiniment, les Spielberg et les Sibéries, — les Sibéries morales, je veux dire, la stérilité, le refroidissement progressif, qui s'opère en ce moment même. »

Pauvre M. Michelet ! il est forcé en terminant de se

rendre à l'évidence, et de reconnaître que non-seulement la génération actuelle ne partage pas son engouement pour les réminiscences surannées des vieux paganismes, mais qu'il y a même réaction, mouvement progressif des esprits et des cœurs vers la foi chrétienne. M. Michelet, du reste, n'est pas le seul à constater ce fait acquis à l'histoire de notre époque. Naguère une feuille publique (1), dont les idées sur beaucoup de points ont le triste avantage de s'harmoniser avec celles de l'ex-professeur du collége de France, jetait de ces cris d'alarmes par lesquels elle essaye de tromper ses trop crédules lecteurs, en voyant les ordres religieux s'implanter de nouveau sur le sol de la France, d'où les avait si bien extirpés la révolution. « L'assemblée constituante avait supprimé les couvents. Elle avait pensé que tous les hommes se devaient à la société, qu'il ne pourrait leur être permis de se soustraire à tous leurs devoirs civils sous le prétexte de faire leur salut individuel, de renier tout travail utile pour gagner le ciel par des macérations, des jeûnes et des psalmodies. Elle s'était opposée à la témérité des vœux éternels; elle avait mis un frein à la cupidité qui spoliait les familles, à la captation qui rôdait autour des faibles et des agonisants; enfin au stérile accaparement des capitaux entre des mains improductives.

(1) *Le Siècle*.

« Au commencement de ce siècle, il n'y avait plus un seul couvent en France et personne ne s'en affligeait; mais peu à peu l'armée monacale a reformé ses bataillons épars. Les hommes noirs sont sortis de dessous terre. D'immenses propriétés se sont trouvées, comme par magie, en la possession des Bénédictins, des Bénédictines, des Dominicains, des Carmélites, des Visitandines, etc. On a vu, sur les boulevards de Paris, des carmes exposer aux rigueurs de l'hiver leurs têtes rasées et leurs pieds rougis par le froid. On a pu croire un moment que le goût de la séquestration volontaire deviendrait une monomanie. Que de Mortara catholiques le prosélytisme a enlevés à leurs familles et dirigés vers le cloître? Que de jeunes filles fanatisées ont été insensibles aux pleurs de leurs mères!... »

Ces doléances quotidiennes de la presse anti-catholique, prouvent mieux encore que les divagations de M. Michelet, que le christianisme n'est pas mort, qu'il n'a pas même envie de mourir. Nous en avons pour garants, non-seulement ces bons religieux qui se pressent plus nombreux que jamais dans les enceintes du cloître pour y mettre en pratique les conseils de l'Évangile, ces jeunes gens, ces jeunes filles qui trouvent dans l'amour de Jésus-Christ et de l'Église la force de faire tous les sacrifices, de renoncer à toutes les douceurs, à toutes les séductions de la vie pour embrasser

les austérités de la prière et de la pénitence; mais nous en avons pour témoins ces multitudes plus compactes que jamais qui, ces jours derniers encore, se pressaient avec tant de recueillement et de ferveur, soit autour de nos chaires chrétiennes, pour s'y nourrir de la parole sainte, soit au pied des autels pour y recevoir le pain des Anges et se retremper aux nouvelles sources de grâces ouvertes par le Jubilé universel. Ah ! en présence de ces foules immenses qui se pressent spontanément au rendez-vous de nos saintes solennités, aux joies de nos belles fêtes, où l'on voit si bien rayonner sur tous les visages la paix, la sérénité qui règnent au fond de tous les cœurs, quelle pitié inspirent des œuvres analogues à celles de M. Michelet ! Quelle réponse victorieuse à tous ces phraseurs sophistes qui s'imaginent que pour en finir avec l'Église de Jésus-Christ, il suffit d'affirmer prétentieusement qu'elle a fait son temps, que ses croyances et ses institutions sont d'un autre âge !... Quel démenti écrasant infligé aux perfidies de tous les calomniateurs, aux blasphêmes de tous les apostats !

Il n'y a donc pas espérance de voir si tôt nos Églises catholiques se changer en pagodes indiennes ou chinoises, selon le vœu de M. Michelet, et pour lui, parvenu à l'heure qu'il est au double déclin du génie et de l'âge, l'illusion d'une telle espérance touche aux dernières limites du ridicule et de l'absurde. M. Mi-

chelet serait bien plus sage de s'arrêter, de se recueillir un instant au bord de la tombe, et là, de saluer d'un regard de repentir, de respect et d'amour, cette Église qu'il a injuriée, cette croix qu'il a méconnue, cet Évangile qu'il a déchiré et jeté à tous les vents de l'erreur. Ah! nous pouvons le lui certifier, les pages de cet Évangile, bien autrement que celles du Ramayana, sauront le consoler au moment suprême de l'épreuve; cette Église toujours prête à tendre ses bras de mère à ceux qui l'ont repoussée, répondra par ses bénédictions et ses prières à l'appel tardif de ce dernier adieu; et cette croix, pressée contre son cœur, dressée sur sa tombe, attestera une fois de plus la clémence inépuisable, la bonté infinie de celui qui, après avoir eu des baisers pour les traitres, des pardons pour les bourreaux de la première heure, aura encore des miséricordes pour les ingrats du dernier jour!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

Pages.

LAGNY. — Imp. VARIGAULT

AUX AMIS ET AUX ENNEMIS DE LA VÉRITÉ

L'ANTICHRISTIANISME

AU XIXe SIÈCLE

RÉDUIT A SA JUSTE VALEUR

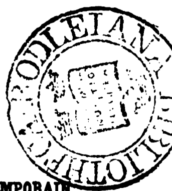
OU

RÉFUTATION DES ERREURS MODERNES

PAR L'ABBÉ C. GRISON

Auteur de l'Apôtre Missionnaire

Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint ; quoniam multi pseudoprophetæ exierunt in mundum. (I^{a}. S. JOANNIS, VI, 1.)



TOME QUATRIÈME

RÉFUTATION DOCTRINALE ET RAISONNÉE DU SPIRITISME CONTEMPORAIN

PARIS

Aux bureaux de l'AMI DU CLERGÉ, rue de Condé, 11.

CHEZ DILLET, 15, RUE DE SÈVRES

Et chez l'auteur, 22, rue Levert (20e arrondissement)

1866

PRÉFACE

Le spectacle que le monde n'a cessé de présenter, a toujours été celui du crime marchant à côté de la vertu, celui de l'injustice et de la violence attaquant le droit, celui de l'erreur s'élevant contre la vérité et cherchant à l'étouffer. Les efforts de toutes sortes que la vertu, la justice et la vérité ont faits pour l'emporter sur leurs ennemis, ne sont pas restés entièrement infructueux et stériles; l'histoire a même de tout temps enregistré bien des légitimes et nobles triomphes; mais il reste encore beaucoup de conquêtes à faire, et de luttes à soutenir. Le dix-neuvième siècle particulièrement marquera dans les fastes du passé pour les excès de tout genre qu'il engendre. Voyez dans la sphère sociale : les peuples se soulèvent comme les flots de l'Océan par un jour de grande tempête. Enivrés de l'esprit de l'indépendance la plus effrenée, ils répudient toutes les institutions anciennes comme autant de liens

dangereux pour leur liberté ; et les souverains tremblent sur leurs trônes. Ils sentent leur couronne chanceler, et pour la retenir, ils sont obligés de s'entourer d'une masse d'engins formidables, toujours prêts à vomir la mort et à entasser ruines sur ruines. Le déchaînement de l'esprit humain n'est pas moins grand dans la sphère de la morale et de la religion. La vertu, aux yeux d'un grand nombre d'écrivains, n'est qu'un vain mot, et Dieu n'est pas ! Voilà les enseignements et la doctrine que des hommes, appartenant à la classe lettrée, proclament hautement, défendent par des écrits et propagent par les journaux ! Nous sommes loin certes de ce temps où Voltaire à table, imposait le silence à ses commensaux quand ils parlaient contre Dieu et la religion, de peur, disait-il, qu'en cessant de croire à Dieu, ses domestiques ne vinssent en pleine nuit l'égorger. L'incrédulité en effet ne connaît plus aujourd'hui de bornes ni de réserve ; et elle marche le front levé avec une audace, une impudeur qui signale l'aveuglement le plus incurable et souvent le plus stupide.

A côté de ceux-ci qui nient tout, excepté la matière dont ils sont une partie, nous en voyons d'autres s'abandonner effrontément aux superstitions les plus grossières.

Ainsi, après Cagliostro, après le baquet de Mesmer, nous voyons le spiritisme se poser comme une religion et ses interprètes parler comme la pythonisse sur son trépied. Le culte s'agrandit, il est florissant; il a ses livres, ses revues, ses journaux, ses réunions, ses prédications, qui lui font une propagande incessante et fructueuse. Le spiritisme est bien portant, mais il peuple nos maisons d'aliénés; il a bon pied, bon œil, bon appétit, et il se taille un bronze payé par une nombreuse armée de fous.

C'est là le travers des villes, mais dans nos campagnes c'est bien pis; nos paysans en sont encore à la sorcellerie. Pas de semaine où un tribunal n'ait à juger un tout-puissant sorcier. Les mots cabalistiques, le trèfle à quatre feuilles, la corde de pendu, le double épi sur une seule tige, la langue du crapaud, les secrets du grand Albert, tout le vocabulaire des vieux magiciens se débite à beaux deniers comptants.

Ce sont bien là, certes, autant de plaies morales dont la foi chrétienne comme la raison doit gémir, car l'erreur est toujours dangereuse. C'est pour la démasquer, et pour dégager la vérité altérée, que nous avons écrit ce livre. Jamais l'Église catholique n'a enseigné ni soutenu la superstition; on le verra dans cet ouvrage. Elle prêche sans doute et soutient comme un

dogme révélé de Dieu, comme une vérité de foi, l'existence de *mauvais esprits* qu'elle appelle *démons;* mais elle s'attache aussi à ne pas leur accorder une puissance qui les rendrait égaux à Dieu, et presque les arbitres souverains de ce monde. Quand elle fixe un point de doctrine, elle l'établit toujours d'une façon conforme aux sources de la révélation et aux enseignements de la tradition. S'il s'élève plus tard des opinions différentes sur le même point de doctrine qu'elle a défini, mais qui en respectent le fonds, elle les laisse libres. Voilà ce qui a lieu précisément dans la question que nous avons traitée ici : les démons sont déclarés par l'Eglise des êtres réels et non imaginaires, les ennemis de la gloire de Dieu et du salut des âmes auxquelles ils tendent des embûches spirituelles. Mais ont-ils la faculté d'agir dans la sphère matérielle de ce monde, d'une manière quelconque ? l'Église ne s'est point prononcée à ce sujet, par une décision formelle et précise. De là les sentiments divers qui se sont fait jour sur la magie.

S'ils sont permis, les uns cependant peuvent être plus rationnels et plus conformes que les autres aux saines idées de la foi chrétienne. J'ai donc fait mon choix avec l'intention de rester dans les strictes limites de la vérité, et j'espère parvenir à démontrer que, s'il

y a toujours de stupides croyances parmi les populations chrétiennes au sujet du démon, c'est plutôt la faute des impies que de la religion. Qu'ils cessent de mettre les intelligences en garde contre l'action de l'Église, on verra régner alors la vraie foi, et non la superstition.

« La superstition n'apparaît, a dit, au sujet même du spiritisme, un écrivain de nos jours peu suspect (1), que quand la foi se retire. »

(1) BABYLONE, par Eug. Pelletan.

RÉFUTATION DOCTRINALE ET RAISONNÉE

DU

SPIRITISME CONTEMPORAIN

QUE L'UNIVERS EST REMPLI D'ESPRITS BONS ET D'ESPRITS MAUVAIS. DE LEUR ACTION DANS LE MONDE

L'homme n'est pas la seule intelligence qui existe dans le monde. Tous les arguments forgés contre cette vérité par les matérialistes, tant anciens que modernes, n'ont pas plus de valeur que les raisons invoquées par certains sophistes d'autrefois contre le mouvement (1). Si l'on ne peut pas toujours répondre d'une façon triomphante aux subtilités des premiers,

(1) Zénon d'Élée est le premier qui nia le mouvement. Pour répondre d'une façon décisive à ses arguments subtils, un Grec, dit-on, ne crut mieux faire un jour que de se mettre à marcher devant lui.

peu importe, comme l'observe J. de Maistre : la vérité antérieurement démontrée n'en existe pas moins, comme les objections des seconds n'ont point empêché l'univers de marcher toujours, et de nous emporter avec lui dans son mouvement perpétuel.

Qui ne sait, en effet, pour peu d'histoire qu'il connaisse, qu'un des points de la raison universelle du genre humain, qu'un des points de la croyance générale de tous les peuples et de toutes les nations, c'est que Dieu gouverne le monde, même matériel, par le ministère d'Esprits qu'il a créés, et à chacun desquels il lui a plu d'attribuer certaines fonctions?

Un homme d'un vaste savoir (1) a prouvé l'unanimité de cette croyance chez tous les peuples de la terre; les Grecs l'avaient reçue des Égyptiens et des Phéniniens. Le monde, selon Thalès et Pythagore, est plein de ces *substances spirituelles* (2), chargées de présider

(1) Huet, *Alnetanæ quæst,;* lib. II, c. IV.

(2) Οὐσιας ψυχικάς. *Plutarch. philos.*, lib. I, cap. VIII; *Diog. Laert. in Thalet.* — Ειναί τε παντα τον αερα ψυχῶν εμπλεον. *Laert. in Pythag.* — C'est aussi la doctrine de Confucius : on la trouve principalement consignée dans les *Ssé chou* ou *les Quatre Livres*, composés par ses quatre principaux disciples, qui écrivirent les leçons qu'ils avaient reçues de lui, en s'appuyant presque toujours des propres paroles de leur maître. Dans le *Tchoûng yoûng*, dont *Tseusés*, petit-fils de Confucius, est l'auteur, on lit ces paroles : « *Khoungtseu* (Confucius) a dit : Que les vertus des Esprits

à l'ordre de la nature, aux astres, aux éléments, etc., etc.

On les croyait répandues dans les cieux et dans l'air. Elles se divisaient en deux classes, l'une des Esprits bons, l'autre des Esprits mauvais (1), inférieurs aux premiers (2).

La croyance à des anges gardiens ou à des génies destinés à veiller sur l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, n'était ni moins ancienne ni moins générale.

Partout l'Écriture sainte aussi rappelle ce merveilleux ministère des Anges, et, à quelque époque qu'on

sont sublimes! on les regarde et on ne les voit pas; on les écoute et on ne les entend pas : unis à la substance des « choses, ils ne peuvent s'en séparer : ils sont cause que « tous les hommes, dans tout l'univers, se purifient et se « revêtent d'habits de fête pour offrir des sacrifices; ils sont « répandus dans les flots de l'univers, au-dessus de nous, « à notre gauche et à notre droite. » (*L'Invariable Milieu, ouvrage moral de Tseu-ssé, en chinois et en mandchou, avec une version littérale latine, une traduction française et des notes, etc., par M. Abel Rémusat*; chap. XVI, p. 57; Paris, 1817.)

(1) Empédocle disait que les mauvais démons sont punis des fautes qu'ils ont commises. *Plutarch. de Isid. et Osir.*

(2) *Ah! si c'était un mauvais génie qui m'eût trompé sous la forme d'un Dieu!* dit Oreste, dans le quatrième acte de l'*Électre* d'Euripide. « Sciunt dæmonas philosophi... Dæ« monas sciunt poetæ; et jam vulgus indoctum in usum « maledicti frequentat : nam et Satanam principem hujus

veuille remonter, on ne trouvera point sur la terre de tradition plus constante.

Le Christ nous enseigne que les petits enfants, tendre objet d'une providence maternelle, ont des Anges préposés à leur garde (1) tant est grand le prix de notre âme aux yeux de Dieu! *Tous les esprits célestes sont ses ministres*, selon saint Paul, *et il les envoie pour nous aider à recueillir l'héritage du salut* (2) pour nous défendre *contre celui qui a été homicide dès le commencement* (3), *et qui tourne sans cesse autour de nous*

« mali generis, proindè de propria conscientia animæ « eadem execramenti voce pronunciat. Angelos quoque « etiam Plato non negavit: utriusque nominis testes esse « vel magi adsunt. » *Tertullian. Apologet. adv. Gent.*, cap. XXII. — Suivant les Chaldéens, il y a différentes espèces de démons. Ils sont si nombreux que l'air en est entièrement rempli. Tous sont animés d'une haine violente contre Dieu. Ennemis de l'homme, ils le trompent, le séduisent et le portent au mal. *Marc. ap. Psellum, in dialog. de Operatione Dæmonum.* — Les Arabes appellent le chef des mauvais démons *Iba*, c'est-à-dire *le Réfractaire; Scheitan* ou *Sathan, le Calomniateur; et Éblis, le Désespéré.* (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, art. *Div.*, t. II, p. 322, 323; Paris, 1783.)

(1) Videte ne contemnatis unum ex his pusillis; dico enim vobis, quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est. MATTH., XVIII, 10.

(2) Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis, *Ep. ad Hebr.*, I, 14.

(3) Vos ex patre diabolo estis... ille homicida erat ab initio. *Joan.*, VIII, 44.

comme un lion, pour nous dévorer (1) : *car nous n'avons pas à lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre ceux qui ont pouvoir dans ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants répandus dans l'air* (2).

Dépositaires fidèles de l'antique tradition confirmée par l'enseignement de Jésus-Christ et des apôtres, les saints Pères, d'une voix unanime, nous apprennent que la providence du Très-Haut s'étend à tout ce qui existe, et qu'il se sert, pour l'exécution de ses desseins, du ministère des Anges. Ils gouvernent l'univers et le conservent. Ils président à toutes les choses visibles, aux astres du ciel, à la terre et à ses productions, au feu, aux vents, à la mer, aux fleuves, aux fontaines, aux êtres vivants. Ils présentent à Dieu les prières des hommes ; associés à sa vaste administration, ils ne dédaignent aucune des fonctions que leur confie le Tout-Puissant, et chacun d'eux se renferme dans l'emploi qui lui est prescrit. Ainsi parlent saint Justin, Athénagore, Théodoret, Clément d'Alexandrie, saint Grégoire de Nazianze, Origène, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, saint Augustin, saint Hilaire, saint Ambroise,

(1) Adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret. *Ep.*, I, *Petr.*, v. 8.

(2) Quoniam non est nobis colluctatio adversùs carnem et sanguinem, sed adversùs principes et potestates, adversùs mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. *Ep. ad Ephes.*, VI, 12.

saint Chrysostome, saint Cyrille et saint Thomas (1).

Écoutons maintenant Bossuet expliquant la même doctrine : Nous voyons avant toutes choses, dans ce » livre divin (l'Apocalypse), le ministère des Anges. » On les voit aller sans cesse du ciel à la terre, et de » la terre au ciel; ils portent, ils interprètent, ils exé- » cutent les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut, » comme les ordres pour le châtiment... Tout cela » n'est autre chose que l'exécution de ce qui est dit : » que *les Anges sont esprits-administrateurs envoyés* » *pour le ministère de notre salut.* Tous les anciens » ont cru, dès les premiers siècles, que les Anges s'en- » tremettaient dans toutes les actions de l'Église : ils » ont reconnu un Ange qui intervenait dans l'obla- » tion et la portait sur l'autel sublime qui est Jésus- » Christ ; un Ange qu'on appelait *l'Ange de l'oraison,* » qui présentait à Dieu les vœux des fidèles (2)...

» Les anciens étaient si touchés de ce ministère des » Anges, qu'Origène, rangé avec raison par les mi- » nistres protestants au nombre des théologiens les » plus sublimes, invoque publiquement et directe- » ment l'Ange du baptême, et lui recommande un » vieillard qui allait devenir enfant en Jésus-Christ » par ce sacrement (3)...

(1) Voyez les textes à la fin du chapitre.
(2) Tertull.. *de Orat.*, 12.
(3) Orig., *Homil.* 1, *in Ezech.*

» Il ne faut point hésiter à reconnaître saint Michel
» pour défenseur de l'Église, comme il l'était de l'an-
» cien peuple, après le témoignage de saint Jean (1),
» conforme à celui de Daniel (2). Les protestants, qui,
» par une grossière imagination, croient toujours
» ôter à Dieu tout ce qu'il donne à ses saints et à ses
» Anges dans l'accomplissement de ses ouvrages,
» veulent que saint Michel soit, dans l'Apocalypse,
» Jésus-Christ même, le prince des Anges, et appa-
» remment dans Daniel le Verbe conçu éternellement
» dans le sein de Dieu : mais ne prendront-ils jamais
» le droit esprit de l'Écriture? Ne voient-ils pas que
» Daniel nous parle du *prince des Grecs*, du *prince des*
» *Perses* (3), c'est-à-dire, sans difficulté, des Anges
» qui président par l'ordre de Dieu à ces nations, et
» que saint Michel est appelé dans le même sens *le*
» *prince de la Synagogue*; comme l'archange Ga-
» briel l'explique à Daniel, *Michel votre prince* (4);
» et ailleurs plus expressément : *Michel, un grand*
» *prince qui est établi pour les enfants de votre peu-*
» *ple* (5)...

» Quand je vois dans les Prophéties de l'Apocalypse,

(1) *Apocalyp.*, XII, 7.
(2) DANIEL, X, XIII, XXI et XXII, 1.
(3) DANIEL, X, 1, 20.
(4) *Ibid.*, 21.
(5) *Ibid.*, XII, 1.

» et dans l'Évangile même, cet ange des Perses, cet » ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits » enfants qui en prend la défense devant Dieu contre » ceux qui les scandalisent; l'ange des eaux, l'ange » du feu, et ainsi des autres; et quand je vois, parmi » tous ces Anges, celui qui met sur l'autel le céleste » encens des prières, je reconnais dans ces paroles » une espèce de médiation des saints Anges. Je vois » même le fondement qui a pu donner occasion aux » païens de distribuer leurs divinités dans les élé- » ments et dans les royaumes, pour y présider; car » toute erreur est fondée sur quelques vérités dont on » abuse (1). »

Mais, à côté des bons esprits, il y a aussi des esprits malfaisants que nous appelons les *démons*. Au témoignage irrécusable des Écritures divines à ce sujet (2), se joint encore celui du genre humain à travers tous les siècles. Platon parle même d'un prince d'une nature malfaisante (3), préposé à ces esprits *chassés par les dieux* et *tombés du ciel*, dit Plutarque (4).

(1) Bossuet, *Préface de l'Apocalypse*, chap. xxvii.

(2) *Gen.*, iii. — Job, i. — *I Tob.*, vi. — Matth., iv, xii. — Marc, v. — Luc, iv. viii. — *Joan*, ix, xiii. — *Epist. Rom.*, xvi. — *I Cor.*, v. — *II Cor.*, ii, xi. — *I Thess.*, ii. — *Apocalyp.*, ii, xii, xx. — *I Petr.*, v.

(3) *De legib.*, lib. X.

(4) Θεηλάτους, οὐρανοπετεῖς. *De vitando ære alieno.* La chute des anges rebelles est clairement indiquée dans Es-

Tous les sectateurs de Pythagore ont également professé qu'il y a des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux.

L'action de ces esprits de malice dans le monde n'est pas moins universellement reconnue et attestée. Leur puissance à raison de la supériorité de leur nature a été généralement estimée si grande que, selon saint Augustin, si Dieu ne la tenait enchaînée, bientôt, la mettant au service de leur haine implacable, tant contre les hommes que contre l'Éternel, ils feraient éclater les plus affreux désastres sur tout le genre humain, jusqu'à ce qu'ils l'eussent anéanti.

Plusieurs docteurs de l'Église enseignent la même chose, en s'appuyant sur les qualités naturelles des esprits mauvais, qui leur sont restées, après avoir perdu, par le péché, leur sainteté originelle.

Chez les païens, cette croyance était la même, « jusque-là, dit Bossuet, qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour apaiser les démons et pour les leur rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étaient, ils pensaient éteindre par le sang de leurs victimes,

chyle. Prométhée parle d'une *sédition* qui eut lieu dans le ciel parmi les dieux, les uns voulant chasser Kronos de son trône, afin que Zeus régnât; les autres ne voulant pas, au contraire, que Zeus régnât sur les dieux. Ceux-ci furent précipités avec Kronos, leur chef, né très-anciennement, dans les noires profondeurs du Tartare.

cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain (1). » L'Évangile nous montre Jésus-Christ lui-même tenté par Satan, et guérissant des hommes soumis à la puissance des esprits de malice.

Le jour où le démon introduisit le péché et la mort sur la terre, il en prit possession et y régna ; il fut le prince de ce monde (2) et de ses ténèbres. Aussi est-il écrit que la terre fut maudite, tandis que la divine miséricorde épargna la malédiction à l'homme coupable, mais séduit. La terre a été maudite, et le démon s'y est attaché, ainsi qu'à tout ce qui l'entoure, avec une puissance dont l'idée est présente dans le souvenir de tous les peuples; surtout, cette idée est manifeste et reçoit son explication dans les prières de l'Église. Voyez en quels termes elle s'exprime dans les exorcismes qui précèdent la bénédiction de l'eau et du sel pour le baptême, ainsi que la consécration des saintes huiles pour d'autres sacrements. Ayant en vue de purifier spirituellement et de sanctifier un être incapable de pensée, l'Église reconnaît, par là même, une souillure dans cet être ; mais, en même temps, elle établit la vraie notion de cette souillure spirituelle qui ne peut venir que d'une

(1) Bossuet, premier sermon sur les démons.
(2) S. Jean, xii, 31.

intelligence. Cette notion revient souvent d'une manière expresse dans les formes prescrites par le Rituel pour sanctifier ce qui était profane, mot trop incompris qui suppose une profanation antérieure et permanente, tant que la vertu d'en haut n'est pas descendue. C'est ainsi que l'esprit de la prière, donnant le sens de l'infaillible tradition, indique parfaitement l'empire du démon, et sa dangereuse et abominable présence sur la terre.

Mais que fait-il, le démon, sur la terre? Il fait le mal, il est l'esprit du mal, son œuvre est le mal; il le veut, il l'aime et il le produit de toutes les manières, parce qu'il est l'ennemi de Dieu, qui est le souverain du bien. Le démon fait aussi le mal contre les hommes, dont il est également l'ennemi, parce que Dieu les aime, veut les sauver, et les appelle à aller remplir dans le ciel les places laissées vides par l'apostasie des anges déchus. La haine du démon est d'autant plus frémissante contre la race humaine que, dans cette race, le serpent infernal a vu, dès le principe, cette Femme bénie entre toutes les femmes, cette nouvelle Ève destinée à lui écraser la tête, et à être, par le fruit de ses entrailles, mère spirituelle d'une multitude innombrable d'enfants de Dieu. Dans cette race des hommes, Satan en voit aussi un devant qui son orgueil n'a pas fléchi, mais à qui sont dues cependant toutes les adorations dans le ciel et sur la terre; il voit

celui qui l'a vaincu, qui lui a infligé une blessure éternelle en guérissant nos plaies, et qui l'enchaînera pour jamais dans la douleur au dernier jour, après avoir achevé notre délivrance.

Cette victoire de l'Homme-Dieu désespère l'enfer, mais elle n'abat pas sa haine; et en présence de la gloire apportée à l'humanité par Jésus-Christ, et qui reluit à un si haut degré dans sa sainte Mère, cette haine s'enflamme d'une fureur implacable, mais, si nous le voulons, impuissante; car nous avons été revêtus de la grâce divine, comme d'une armure invincible. Ainsi, l'ange rebelle et les compagnons de sa révolte, eux tous qui furent si grands, qui le sont encore par nature, bien que privés de la sainteté et de la béatitude, en seront réduits, ô suplice de l'orgueil ! à poursuivre l'homme de leur basse jalousie, et à ne vaincre que celui qui voudra être vaincu. Cet être si faible, dont ils firent leur esclave aussitôt après sa création, et qui, par condition naturelle, est le moindre dans l'ordre de l'intelligence, parviendra désormais à leur résister jusqu'au bout, arraché qu'il a été à leur domination, *et pouvant tout en celui qui le fortifie*. (PHILIP., IV, 13.)

Saint Paul appelle Satan le *Tentateur*, (I *Thess.*, III, 5.) On ne peut pas plus lui contester cette dénomination que son existence. L'Écriture sainte, les écrits des Pères, le langage de l'Église et celui des théo-

logiens catholiques établissent que le démon cherche, par tous les moyens, à nous entraîner dans le mal, inspirant également à ses suppôts la ruse et la violence, et usant lui-même à notre égard, de tous les genres de perfidie et de séduction.

Mais si, par dessus tout, le démon veut notre perte éternelle; s'il subordonne à ce but tous ses efforts, cependant sa haine le porte encore à nous faire temporellement tout le mal qui lui est possible. Il met en action les causes morales, il excite les passions humaines, il sème la discorde, il inspire l'esprit de sédition et de révolte, il fait les émeutes, il soulève les peuples les uns contre les autres, il allume les guerres. Il a *été homicide dès le commencement du monde.* (JEAN., VIII, 44.) Il se plaît dans le crime et dans le sang; la mort des hommes lui est douce, surtout quand elle lui donne sa victime. N'est-ce pas lui qui, dans l'antiquité, et encore de nos jours, parmi les infidèles, a demandé et obtenu des sacrifices humains? Il a abusé d'une idée qui avait sa racine dans les traditions primitives sur la rédemption des hommes par le sacrifice de Jésus-Christ, et il est parvenu à la fois à usurper le souverain domaine de Dieu sur les créatures, et à se faire immoler un ennemi. Aux époques où la puissance de l'enfer augmente sur la terre, à mesure que celle de la foi diminue, on voit avec épouvante, se renouveler sans cesse quelque chose de semblable

aux sacrifices humains, de plus affreux peut-être ; on voit des malheureux, égarés par leur impiété et saisis d'une fureur que le démon leur communique, se frapper eux-mêmes du dernier coup pour aller à lui : tels, croyez-le, sont les jeux cruels de sa malice; comme aussi lorsque, par la main du bourreau, ou par celle d'un assassin, ou par les mille mains d'une populace altérée de sang, un homme de bien, et surtout un homme de Dieu vient à être frappé, reconnaissez l'ennemi au coup qu'il a porté et à la victime qu'il a choisie. Croyez alors , dit saint Hilaire, qu'un crime de ce genre n'a pas pour premier auteur celui qu'il a pour ministre : l'exécution est le fait de l'homme; l'instinct, le sentiment auquel celui-ci a obéi est le fait du diable. ».(S. Hil., *in psal.* cxxviii.).

« Partout où il règne, le démon inspire les sentiments les plus cruels. Parmi les hordes sauvages comme au sein des nations les plus civilisées du paganisme, partout l'esprit de cruauté est le même. Chez les uns comme chez les autres, l'homme aime à jouir du supplice de l'homme. La souffrance d'un ennemi surtout lui est précieuse. Seulement, là où la culture littéraire et artistique est très-avancée, et où la mollesse des mœurs égale leur élégance, on sait varier et augmenter les douleurs; on invente sans cesse de nouveaux supplices, en y ajoutant des raffinements de barbarie dont la seule idée fait frémir. Ce que, durant trois cents ans de

persécution, Rome a fait souffrir aux martyrs n'est pas humainement explicable. Il faut, pour s'en rendre compte, admettre du côté des bourreaux une rage infernale, comme du côté des victimes une force divine. Et cependant les Romains n'étaient pas étrangers à tous les sentiments de la nature. Ils élevaient même des autels à la Pitié, et le plus grand de leurs poëtes avait une expression touchante pour rendre la pensée qui apprend à secourir les malheureux. Mais la compassion parmi eux n'était souvent qu'un vain mot comme la vertu. Pour que l'œuvre de la miséricorde vînt à naître, il fallait que le christianisme affranchît l'homme de l'empire d'une puissance ennemie, toujours avide d'un sang d'où pourtant devait lui venir sa ruine.

Le démon met en action, non-seulement les causes morales, mais encore les causes physiques, par l'effet de la puissance qu'il a sur la matière. Les tempêtes, les maladies, les accidents malheureux, les calamités publiques et privées sont, non toujours, mais quelquefois, son ouvrage. L'invisible auteur du mal s'empare des causes secondes, et en fait sortir des effets qui servent ses haineuses pensées de destruction et de malheur Que de catastrophes il a amenées! que de ruines il a accumulées! que de douleurs il a produites, et que de larmes il a fait verser parmi les enfants des hommes. L'histoire de Job nous offre un frappant exemple de cette puissance malfaisante. Les maisons qui s'écrou

lent, les familles qui périssent, les fortunes qui disparaissent et les maladies qui accompagnent la misère, tandis que le monde insulte au malheur et le maudit, tandis qu'aux souffrances qui déchirent le corps se joignent les peines cruelles qui déchirent l'âme, voilà les coups par lesquels Satan se signale dans cette saisissante histoire de la vertu aux prises avec l'adversité.

Nous devons cependant nous bien persuader que les maladies et les autres malheurs, même dans les circonstances où on les imputerait pour une part quelconque à l'enfer, ne réclament pas de nous autre chose que la prière à Dieu d'un côté, et les secours ou remèdes naturels de l'autre. Nous tomberions tout à fait dans les superstitions criminelles du paganisme, si, voulant désarmer notre ennemi, nous cherchions, par des pratiques illicites et dangereuses, à conjurer sa haine et à obtenir sa faveur; si nous cherchions la lumière dans les ténèbres ou le bien dans le mal. Nous ne trouverions alors, en définitif que les ténèbres et le mal. Il ne faut jamais avoir rien de commun avec un être aussi perfide et aussi malfaisant que le démon; il ne faut jamais se commettre avec lui, si ce n'est pour le combattre avec les armes spirituelles de la foi (1). »

Il importe, d'ailleurs, que nous sachions que, malgré la grande puissance inhérente à leur nature angé-

(1) Inst. past. de Mgr Mazenod, évêque de Marseille.

lique, les démons sont loin de pouvoir exercer contre nous toute leur malice. Leur puissance originelle n'a pas été anéantie, il est vrai, mais elle est comme enchaînée sous la volonté souveraine de Dieu, à laquelle elle est forcément subordonnée. Aussi l'enfer ne peut rien faire à notre égard qu'autant que Dieu lui en laisse la liberté, comme nous le voyons dans l'histoire précitée de Job, qui ne peut être éprouvé par la tribulation qu'avec la permission divine. S'il en était autrement, dit saint Augustin, il ne resterait pas un seul juste sur la terre. (S. Aug., *in psalm.* ci.) L'ordre physique n'y serait pas moins troublé que l'ordre moral, car où règne Satan, « il n'y a aucun ordre, mais il y habite une perpétuelle horreur » (*Job*., x, 22), comme dans l'enfer, séjour qui n'est si affreux que parce qu'il est à jamais livré à la fureur et à la tyrannie de Satan.

Mais si, par l'infranchissable limite dans laquelle la puissance des démons a été emprisonnée au moment de leur chute, leur sphère d'action a été considérablement restreinte pour la conservation du monde, des bornes plus resserrées encore ont été imposées à leur empire depuis l'incarnation du Fils de Dieu. Saint-Grégoire le Grand fait cette remarque au sujet des esprits immondes qui, chassés par le divin Maître du corps d'un possédé, ne peuvent trouver de refuge, même dans les plus vils animaux, qu'avec une permission expresse.

L'Église, en admettant la réalité de possessions et d'obsessions exercées par le démon sur des individus soumis par là même aux plus affreuses vexations, ne nous apprend rien que l'Évangile ne nous ait montré. Les saints Pères nous ont entretenus d'un grand nombre de faits de cette nature, en nous les retraçant comme arrivés de leur temps. Ils étaient néanmoins plus fréquents dans l'antiquité païenne, qui même ne s'y méprenait pas; elle croyait à la présence d'une puissance étrangère dans ces infortunés dont les sens étaient si profondément troublés; elle les disait tourmentés par un fatal génie, et voyait en eux quelque chose de surnaturel et de divin. Il y avait là, en effet, le divin du paganisme qui, d'après le Psalmiste, adorait comme des dieux les démons eux-mêmes. Ils étaient là comme sur le trépied de Delphes, comme dans l'antre de Cumes, quoique avec des différences accidentelles. Au reste, nous ne voulons pas dire qu'alors, non plus qu'aujourd'hui, toute maladie mentale eût pour cause un agent sorti de l'enfer. Nous ne contestons pas les effets d'un désordre physique dans l'organe qui, sans produire la pensée, correspond avec elle. Ce désordre, nous en convenons, a ordinairement une origine matérielle, mais nous disons que cette origine peut être aussi spirituelle, et que comme spirituelle elle était plus commune et plus évidente avant Jésus-Christ. Que si les récits des auteurs ecclésiastiques, ainsi que les

écrits des apôtres eux-mêmes, nous apprennent qu'elle s'est encore manifestée fréquemment dans les premiers temps du christianisme, c'est qu'alors, au milieu des flots de sang versés par les martyrs, l'enfer non encore détrôné sur la terre faisait des efforts désespérés contre l'Église, par cette grande et terrible lutte dans laquelle la possession du monde était le prix de la victoire.

Cependant, bien que, vaincu par la foi chrétienne, il ait cédé la place à Jésus-Christ, Satan, le père du mensonge, cherche toujours à induire les hommes en erreur, et les démons, qui sont tous des esprits radicalement méchants et pervers, lui prêtent assidûment leur aide pour jeter le désordre dans les œuvres de Dieu, et causer à sa principale création tout le mal possible. Quoique leur intelligence, selon les Pères de l'Église et la sainte Écriture, ait subi quelque obscurité, par suite de leur chute, elle est cependant demeurée si perçante, si sublime, qu'ils peuvent connaître, je ne dirai pas tout l'avenir ni tous les événements qui doivent avoir lieu, mais une multitude de choses que l'esprit humain ne saurait découvrir, un grand nombre d'effets futurs résultant de causes dejà posées, etc. (1).

L'existence de bons et de mauvais Esprits qui concourent, quoique d'une manière différente, à l'exécu-

(1) Voyez Estius, *in lib.* II, *sent. Distinct.* vii, § xv. — Mart. Delrio, *Disquisit. Magic.*, lib. IV. Q. ii.

tion des desseins de Dieu, et sont comme les instruments de sa Providence dans le gouvernement de l'univers, même matériel, appartient donc à la tradition universelle, et voilà pourquoi, consacrée par le Christianisme, elle fait partie de la doctrine de la société universelle ou *catholique* (1).

Mais établissons tout de suite un principe qui servira de règle sûre dans plusieurs circonstances : « C'est que Dieu ne permet pas toujours au démon de « faire tout ce qu'il pourrait faire, si Dieu n'y mettait « obstacle, comme le démon aussi ne veut pas toujours « véritablement faire ce qu'il lui est permis d'opérer. » *Nec dæmoni Deus semper permittit facere quidquid posset, Deo non impediente ; nec dæmon semper vult verè facere quiquid facere permittitur* (2).

Nous ne nous étendrons pas ici davantage sur cette matière ; on la trouvera longuement détaillée dans le cours de ce livre. Bossuet, dans sa v^e^ *Élévation*, de la XIIIe semaine, a écrit, sur *la puissance du démon*, deux pages qu'on ne saurait trop approfondir.

Nous nous réservons d'expliquer, particulièrement au chapitre 5, quel est le genre de puissance que possèdent les esprits mauvais et dans quelles limites ils la peuvent exercer.

(1) Voyez les notes après le chapitre Ier.
(2) M. DELRIO, *ibid.* Q. VI.

NOTES

(1) Ο Θεὸς τὸν πάντα κόσμον ποιήσας, κ. τ. λ. *Justin., Apol.* n. 5. I. — *Athenag., legat. pro Christ.*, n. 10.

Docetur nihil negligenter et sine curâ à Deo administrari, sed ipsum omnia dispensare sanctorum angelorum utendo ministerio. *Theodoret, q.* 82. *in Genes.*

Idem Plato quos ex Scripturâ habemus parvulorum ac minimorum angelos Deum videant, et diligentem illam vigilemque curam quæ à præsidibus ac tutelaribus angelis in nos derivatur aperiens, ità scribere non dubitat. *Clem. Alex.*, *lib.* V, *Stromat.*

Pronaque ad obsequium pars altera sustinet orbem;
Auxilioque suo servat.»

S. Gregor. Nazian., carm. VI.

Omnibus rebus angeli præsident tàm terræ et aquæ quàm aeri et igni, id est præcipuis elementis, et hoc ordine perveniunt ad omnia animalia, ad omne germen, ad ipsa quoque astra cœli. *Origen.*, *Homil.* 8. *in Jerem.*

Virtutes hujus mundi ministeria ità suscepisse, ut illæ terræ vel arborum germinationibus, illæ fluminibus ac fon-

tibus, aliæ ventis, aliæ marinis, aliæ terrenis animalibus præsint. *Id., Homil. in Josue*, 23.

Divinas illas virtutes quæ summi Patris numine orbi universo præsident, bonorum divisioni accommodat. *Euseb., Præpar. evang., lib.* VII. Cùm divinas quasdam ac Dei præpotentis famulas administratasque virtutes agnoscamus. — *Id., ibid. cap.* XV.

Nonnulli eos angelos esse arbitrantur, qui quatuor elementis præsident, terræ videlicet, aquæ, igni, et aeri. *S. Hieron., Comment. in Ep. ad Galat., lib.* II, *c.* IV., *tom.* IV, *edit. Benedict., col.* 266.

Unaquæque res visibilis in hoc mundo habet angelicam potestatem sibi præpositam, sicut aliquot locis Scriptura divina testatur. *S. August., lib. de divers. Quæst. octoginta tribus; quæst.* I. XXIX, *tom.* VI, *col.* 19.

Sublimibus angelis, Deo subditè fruentibus et Deo beatè servientibus, subdita est omnis natura corporea, omnis irrationalis vita, omnis voluntas vel infirma vel prava, ut hoc de subditis vel cum subditis agant quod naturæ ordo poscit in omnibus, jubente illo cui subjecta sunt omnia. *S. Aug., de Genes., ad litter., lib.* VIII, *c.* XXIV, *tom.* III, *col.* 241. Spiritus rationales cœlestibus corporibus præsidentes. *Id., de Utilit. Jejunii serm., cap.* I, *tom.* IV, *col.* 613.

An ipsos quoque angelos qui in istius mundi laboribus diversa sustinent ministeria, sicut in Apocalypsi legimus? *S. Ambr. Ep.* 34.

Fidelium orationibus præesse angelos absoluta auctoritas est, *S. Hilar., Comment. in cap. Matth. n.* 5.

Constituit Deus angelos secundùm climata orbis, ut singuli curam gererent, quemadmodùm ait et Moses, singularum gentium. Constituit autem ad inanimem creaturam regendam, solem, et lunam, et terram et quæ in iis sunt ut hominum usibus inservirent, *S. Joan Chrysost., Homil in natal. Christi, apud Photium, col.* 277.

Sanctus Paulus scribit de sanctis angelis omnes esse ad-

ministros spiritus ad ministerium missos propter eos qui hæreditatem salutis accepturi sunt, quod non est obscurum. Omnia enim ab istis supernis potestatibus cum ordine administrantur, honorisque et administrationis termini cujusque sunt constituti à Deo qui omnia pro arbitratu suo dispensat. Idem tamen quasi jugum est omnibus sanctis spiritus, qui non indignum censent servitutem, sed honori ducunt. *S. Cyril., lib* I, *in Is*, *orat.* 4.

Sicut inferiores angeli qui habent formas minùs universales reguntur per superiores, ità omnia corporalia reguntur per angelos. Et hoc non solùm à sanctis doctoribus ponitur, sed etiam ab omnibus philosophis qui incorporeas substantias posuerunt. *S. Thom.*, I *part.*, *quæst.* CX, *art.* I.

Angeli mali naturali sua virtute multos effectus producere possunt absolute, à quibus tamen impediuntur et prohibentur per angelos bonos, ut, verbi gratia, concitare tempestates, excitare incendia, evertere domos, animalia occidere, morbos immittere, etc. Quæ omnia, cùm naturaliter possint, non faciunt tamen nisi quantùm à Deo permittuntur, ut patet ex iis quæ habentur, *in Job*, I, et II; *Exod.*, VIII; *Matth.*, VIII, et alibi. Imò nec dubium quin totum genus humanum repente disperdere et occidere possent, si suæ potestati dimitterentur, quem admodum significat Augustinus in expositione psalmi 96. ESTIUS, *in lib. secundo sentent. Distinct.*, VII, § XVI.

II

TENTATIVES DES HOMMES DANS LES TEMS ANCIENS POUR ENTRER EN COMMUNICATION AVEC LES ESPRITS

Un désir irrésistible de pénétrer dans les mystères de l'avenir, une foi inébranlable dans les pronostics et dans les prodiges, comme manifestant la volonté des dieux, dominaient autrefois la vie humaine. L'ancienne science augurale des Romains était à la vérité tombée en discrédit, et le siècle des Césars n'observait plus le becquêtement des poules, le vol des oiseaux, la direction des éclairs. Les *sorts* italiques, la prédiction, au moyen de tablettes avec inscriptions qu'un enfant mêlait et tirait, étaient négligés, et, de toutes les villes, Padoue, Talères, Cæré, où les *sorts* avaient fleuri, Préneste seule les avait conservés. Cicéron

avait traité cela d'imposture trop grossière pour qu'un homme un peu éclairé ou un fonctionnaire voulût encore y recourir (1). Plus tard, cependant, il y eut une recrudescence de crédulité, et la foule redemanda les anciens *sorts*.

Chose remarquable! une foule d'oracles grecs restèrent muets dans les derniers temps de la république, sous les premiers Césars, et même plus tôt. La Béotie, jadis si riche en oracles, n'avait plus, du temps de Plutarque, que celui de Trophonios à Labadée : les autres étaient muets, et les sanctuaires où ils se rendaient, livrés à la désolation. Ceux de l'Hellade et de la haute Asie, et même d'Ammon en Libye, cessaient de se faire entendre ou de trouver des croyants. Cela dura jusqu'à Adrien et aux Antonins, époque où le sentiment religieux prit dans le paganisme un nouvel essor. On revint avec plus d'ardeur que jamais à des pratiques déjà abandonnées, et les oracles aussi rompirent le silence et retrouvèrent des visiteurs et des croyants. Celui de Delphes avait pu se maintenir sans interruption, quoiqu'avec moins d'éclat et avec une seule pythie, au lieu de trois qui s'y faisaient entendre auparavant. Les plus célèbres, après l'oracle de Delphes, étaient celui des Branchides, à Didyme, près de Milet, et celui de Claros près de Colophon. Ce der-

(1) *De Div.* 2 41.

nier ne subit qu'une courte interruption, puisque Germanicus le consulta sous Tibère (1). A Milet, les réponses étaient en vers, et les inscriptions prouvent qu'à côté du devin il y avait là un barde, qui pliait aux lois de la poésie la prose du prophète (2), ou répondait quelquefois par une citation d'Homère (3). La devineresse de Didyme dans les derniers temps du paganisme, devait se préparer par un jeûne de trois jours, des bains et un isolement complet : quand elle entrait dans le sanctuaire et mettait le pied dans la source fumante, elle était déjà dans une douce extase. Le devin de Claros devait aussi passer par certaines cérémonies nocturnes, s'abstenir de toute occupation trop dissipante. En buvant alors de l'eau de la source sacrée, il perdait toute conscience de lui-même, donnait les réponses sans que le suppliant pût le voir, et n'avait plus, en revenant à lui, aucun souvenir des paroles qu'il avait prononcées (4).

La caverne de Trophonius fut aussi célèbre par ses apparitions. Pausanias vit encore le temple d'Apollon à Argos, où la prêtresse entrait en extase en buvant le sang de l'agneau du sacrifice (5). L'oracle que le

(1) Tac., *Ann.* 2, 54.
(2) *Insc. Græc.*, 2895.
(3) Sozom., *H. Eccl.*, 1, 7.
(4) Jambl., *Myst. Æg.*, 3, 11, p. 73.
(5) Paus., 2, 24, 1.

même dieu avait à Délos, depuis le milieu du premier siècle avant Jésus-Christ, répondait par des mots bien articulés, tandis que celui de Dodone paraît avoir con. tinué de répondre par le son des bassins d'airain. La Cilicie possédait l'oracle de Mopsus et celui d'Héliopolis, en Syrie, qui jouissait d'une grande célébrité. Là, l'image du dieu, portée sur les épaules des prêtres, était interrogée par le pontife et répondait affirmativement, selon que ceux qui la portaient lui imprimaient un mouvement en avant ou en arrière (1). A Alexandrie, Sérapis indiquait les remèdes par les songes et rendait aussi de vrais oracles. Esculape et Isis avaient plusieurs sanctuaires d'incubation prophétique. Le temple d'Amphiaraüs, à Orope, où l'on apprenait les remèdes infaillibles en dormant sur la toison d'un bélier immolé, était très-fréquenté (2).

L'histoire de l'oracle établi à Abonotique par un nommé Alexandre, montre jusqu'où allaient, au deuxième siècle, la crédulité populaire et la passion du merveilleux. Voici quelques mots de son histoire.

Alexandre d'Abonotique, qui vécut sous Antonin et Marc-Aurèle, cacha dans le temple d'Apollon, à Chalcédoine, des tables de bronze, avec une inscription où

(1) Luc, *de Diis Syr.*, 36.
(2) Paus., 1, 35, 3.

Esculape annonçait que bientôt il viendrait, avec son père Apollon, à Abonotique. Les tables avaient été placées de manière à être facilement découvertes, et Alexandre atteignit son but, qui était de surexciter la curiosité publique. Après avoir, à cet effet, mis en circulation quelques oracles qui annonçaient l'avénement d'un prophète divin, et faisaient évidemment allusion à sa personne, il cacha dans les fondations d'un nouveau temple qu'on construisait à Abonotique, un œuf où se trouvait un petit serpent. Le lendemain, il s'élance plein d'enthousiasme sur un autel de la place publique et annonce au peuple l'apparition d'Esculape, déterre l'œuf, le brise, et le dieu sort aux yeux des Paphlagoniens, ravis de ce que le dieu se présente à eux sous la forme d'un serpent. Le bruit du prodige attire une foule immense. Peu de jours après, Alexandre, qui se disait fils de Podalire et petit-fils d'Esculape, se montre avec les ornements du prophète dans un appartement faiblement éclairé, et avec un grand serpent apprivoisé qui était le Dieu-Serpent, parvenu à une croissance miraculeuse, et la dernière manifestation d'Esculape. Le nouveau dieu eut un culte et des oracles ; son image fut retracée sur l'argent et le bronze : la Paphlagonie, la Thrace, la Bithynie, la Galatie accoururent à lui. Les consultations qu'on lui adressait, écrites sur des tablettes et soigneusement fermées, il les ouvrait avec un

rare artifice et y répondait ensuite en vers (1). Sévérien, préfet de la Cappadoce, le consulta ainsi sur une guerre qu'il voulait entreprendre contre le roi des Parthes. Rome elle-même fit bon accueil à Alexandre.

La *nécromancie* (2) surtout était en vigueur, et depuis longtemps, en Grèce et en Asie. Les Grecs avaient grande confiance dans cette sorte d'oracles. On cite particulièrement celui de Thesprotie, que Périandre interrogea.

Au moyen de certains rites secrets, on contraignait l'âme d'un mort à apparaître et à répondre (3). Il existait un oracle du même genre en Italie, près de Misène, sur le lac Averne. Les procédés de cet art ne servaient pas seulement à découvrir l'avenir ou les secrets; mais aussi à apaiser les mânes de ceux qui avaient péri de mort violente (4). Maxime disait, en parlant de l'oracle italien :

« Après avoir immolé la victime, on prend le breu- » vage du sacrifice et l'on appelle le mort, qui ne

(1) *Paganis*, III, p. 275, par Dollinger.

(2) La nécromancie, selon les mots grecs νεκρὸς mort, μαντεία divination, est l'art prétendu d'évoquer les morts pour en apprendre l'avenir ou des choses cachées.

(3) Hérod., 5, 92.

(4) Dans ce cas, la nécromancie prenait le nom de *nécyomancie*.

arde pas à apparaître sous une forme vague et hideuse, qu'on interroge et qui s'évanouit après voir donné su réponse (1). »

Indépendamment des établissement publics, il y avait une foule de nécromanciens ou psychagogues qui faisaient profession d'évoquer les morts.

Le grammairien Apion, qui vivait du temps de Pline, assure avoir questionné Homère sur sa patrie et ses ancêtres ; malheureusement il a oublié de nous transmettre sa réponse (2). Appius, contemporain de Cicéron, s'était livré à des évocations funèbres (3).

On cite parmi les empereurs, Néron (4) et Caracalla (5), qui, pour apaiser, l'un les mânes de sa mère assassinée par ses ordres, l'autre ceux de son père et de son frère, eurent recours à l'art que les Lacédémoniens avaient eux-mêmes fait pratiquer naguères par des psychagogues, afin d'apaiser l'ombre de Pausanias qu'ils avaient fait mourir.

Ce qui prouve combien cet art était répandu, c'est qu'on pouvait s'y livrer ostensiblement et sans être inquiété, pourvu qu'on ne se proposât pas de nuire aux autres. Ainsi Tibulle avoue que, pour s'assurer de

(1) *Diss.*, 14, 2.
(2) Plin. H. N., 30, 2.
(3) *Tusc*,, 1, 16.
(4) Suet., *Ner.*, 34.
(5) Hérodian., 4, 12, 3.

l'amour de Délie, il s'était confié à une magicienne, qui l'avait purifié et lui avait fait immoler une brebis noire (1), à la lueur des torches. C'est parmi les femmes surtout, plus impressionnables à raison de leur faiblesse et de leur sensibilité, que cette foule de goëtes (2) des deux sexes recrutaient leurs plus crédules adeptes.

L'Orient, cette patrie de la magie et des mystères, avait inondé l'Asie de ses doctrines panthéistes; et, depuis Auguste, il essayait de les faire pénétrer aussi en Europe. Des fanatiques adonnés à la *théurgie* et à la *géomancie* (3) parcouraient le monde, et formaient ainsi la principale caste sacerdotale. Ils étaient connus chez les Romains sous le nom de Chaldéens et de mages. Ils enseignaient que les puissances et les esprits du monde, émanés de la divinité et perdus dans la matière, étaient ramenés peu à peu, par la médiation du *démiurge* (4) jusqu'au *pleroma* supérieur, pour

(1) Tib., *Eleg.*, t. II, 40, 64.

(2) Le nom de Goëtes vient du mot grec γοῆς qui veut dire imposteur, enchanteur, faiseur de prestiges.

(3) La théurgie (du grec Θεος Dieu, et εργον ouvrage) était l'art d'opérer des merveilles par l'invocation des dieux, au moyen de sacrifices qu'on leur offrait..... La géomancie (du grec γή terre, et μαντεία divination) consistait à faire des divinations par le moyen de points tracés au hasard sur la terre.

(4) *Démiurge* était le nom donné par Platon et ses dis-

se retrouver là dans le sein de la divinité ; que l'homme qui se livrait à ces puissances obscures, c'est-à-dire le mage, avait pouvoir sur les démons, et pouvait les forcer à le servir; qu'il pouvait même, par une alliance avec les vertus secrètes de la nature, produire des effets surnaturels. Ils avaient la prétention de faire des miracles, d'évoquer les Esprits, de faire, à l'aide de leurs formules mystérieuses, toutes sortes de conjurations, de changer le temps, de lire dans l'avenir au moyen d'anneaux magiques, de posséder des talismans pour attirer les autres ou pour se rendre invulnérables. Aussi avait-on bien soin de les consulter dans les sacrifices et dans les mariages. Ils avaient des initiations et des pratiqnes ascétiques pour évoquer les inspirations des démons,

Ces imposteurs, d'une cupidité sordide, étaient considérés jusque dans le palais des empereurs. Le sombre Tibère avait pris d'eux des leçons de magie, et Néron fit venir d'Asie une si grande quantité de ces mages, qu'ils devinrent une véritable plaie pour tout le pays.

Leur influenee s'étendait sur toute la vie. Les hommes délaissés par leur bon génie n'avaient point d'autre ressource, dans l'isolement où ils se trou-

ciples au créateur du monde, Suivant l'École d'Alexandrie, le démiurge était un intermédiaire entre l'Être suprême et les choses créées.

vaient, que d'aller consulter ces devins et de se faire initier par eux au culte de Pan infernal. Partout on élevait des autels à Mithras (1). On s'assurait, jusqu'après la mort, du secours de ces puissances ténébreuses par le moyen d'enchantements ou de certaines formules gravées sur les tombes. Nous possédons encore un monument de cette espèce trouvé à Milet. Ephèse se distinguait entre toutes les autres villes sous ce rapport, car, d'après Ménandre et Philémon les formules magiques et les herbes sacrées d'Ephèse étaient célèbres dans l'antiquité. On les portait dans de petits sachèts en cuir, pour se rendre les démons favorables.

L'on trouve chez les Juifs aussi, particulièrement à l'époque de l'avénement de Jésus-Christ, une croyance très-vive aux mauvais Esprits et à leurs communications avec les hommes.

D'après eux, trois démons, chefs de tous les autres, répondaient aux trois princes de la hiérarchie céleste: Raphaël, Michel et Gabriel; ces trois démons étaient Sammaël, l'ange de la mort, Beelzébud et Asmodée. Sammaël avait séduit les Anges dans le Ciel et nos premiers ancêtres au paradis terrestre; Asmodée était occupé continuellement à perdre les hommes. Pour Beelzébud, le fort de l'abîme, c'était lui qui fermait les portes de l'enfer. Son nom seul le désignait

(1) Divinité suprême des anciens Perses.

déjà comme le maître de la maison, ou bien encore comme le démon de l'impureté, c'est-à-dire, dans la pensée des Juifs, du paganisme. Ainsi, lorsqu'ils accusaient Jésus d'être possédé de Beelzébud, ils voulaient le faire passer pour un pythonicien, et le confondre avec ces jongleurs de bas étage et ces magiciens, qui cherchaient par un art perfide à séduire les hommes. Les contemporains de l'Homme-Dieu, ne pouvant se refuser à l'évidence des miracles qu'il opérait sous leurs yeux, se voyaient contraints, par suite de leur aveuglement et de leur méchanceté, à les attribuer aux influences du démon (1); car on n'avait pas encore appris à les expliquer par le magnétisme. Cette triste ressource était réservée à notre époque! Les pharisiens cherchaient à persuader au peuple que Jésus-Christ avait appris la magie pendant son séjour en Égypte, et qu'il l'en avait rapportée par le moyen d'une incision faite dans sa chair, comme on le lit en plusieurs endroits du Talmud.

Notre-Seigneur tourne cette accusation contre les disciples de ces pharisiens qui étaient en opposition directe avec les anciennes écoles de prophètes, fondées par Elie. Flavius Josèphe nous raconte effectivement (*Antiq.*, 8, 2, 5) qu'il y avait de son temps des magiciens juifs, et que l'un d'eux, nommé Éléazar, qu'il

(1) Saint Matth. 13, 22, Saint Luc 11. 15.

avait connu lui-même, donna des preuves remarquables de son art mystérieux en présence de l'empereur Vespasien, de ses fils et de toute l'armée romaine, à peu près comme l'avaient fait autrefois les mages d'Égypte, sous les yeux de Pharaon et de Moïse. Il tenait, par exemple, sous le nez des Pythoniciens qu'il avait à son service, un anneau renfermant une racine (1) enchantée ; et au même instant ces hommes s'affaissaient et tombaient. Alors le démon, sur son commandement, passait du corps de ces possédés dans un vase d'eau qui était là tout près, le renversait et faisait mille autres tours de cette sorte.

C'est ici le lieu de rapporter ce qui se passa, l'an 36 de l'ère chrétienne, dans la Samarie, trois ans à peine après la mort de Jésus-Christ.

Il y avait en ce temps-là, parmi les Samaritains, un homme nommé Simon, du village de Gitta. Il avait été baptisé par l'apôtre saint Philippe. Or, lorsqu'il vit ensuite les effets merveilleux qui se produisaient en ceux qui avaient reçu le Saint-Esprit, il conçut le

(1) Cette racine était assurément celle que l'on connaît en Judée sous le nom de *Baaras*, originaire de ce pays, et à laquelle les Juifs attribuaient la vertu de chasser les démons, lorsqu'on appliquait sur le corps des possédés. A son odeur, qui est très-forte, le démoniaque tombait par terre. (Jos., *de Bello.*, lib. VII, 25. in Lat. Ky. in Græc. p. 981.)

désir d'acquérir à prix d'argent, des apôtres, le moyen de produire ces merveilles. Trompé dans ses espérances, et rejeté avec indignation par saint Pierre, il conçut alors le projet de faire tourner à son profit l'attente de ses compatriotes, et de se donner à eux comme le Messie. Et en effet, le peuple de Sichem, ville fameuse par les tombeaux des douze Patriarches et des Prophètes, se laissant aller aux artifices de cet apostat, le regarda comme la grande vertu de Dieu. L'historien Josèphe raconte dans ses *Antiquités judaïques*, qu'un imposteur s'éleva parmi les Samaritains, et leur promit de retrouver les vases de Moïse sur la sainte montagne, dont le sommet, croyait-on, était le seul endroit de la terre qui n'eût pas été couvert des eaux du déluge.

Ces vases étaient peut-être les idoles et les amulettes que le patriarche Jacob avait enlevées à ses femmes, et enfouies au pied du mont Garisim, sous le chêne des enchantements. Il paraît que les Samaritains avaient transporté à leur montagne sainte l'histoire qui est racontée au second livre des *Machabées*, où il est dit qu'à l'époque où Jérémie fut emmené à Babylone, on cacha les vases sacrés sur le mont Nébo. Mais Pilate, prenant la chose au sérieux, envoya ses Romains, qui massacrèrent aussitôt sans pitié les partisans du nou-

(1) Act. Apos. VIII, 20.

veau prophète, à Tirathalba, où ils s'étaient réunis. Ceci arriva l'an 789 de la fondation de Rome, ou trente-six ans après Jésus-Christ. Ce fut aussi le dernier acte du gouverneur de la Judée, et ce qui détermina enfin sa destitution méritée depuis longtemps, et son exil à Vienne, dans les Gaules.

L'imposteur dont nous venons de parler était Simon le magicien : il avait su échapper au massacre de ses partisans, et nous le voyons reparaître plus tard sur la scène, lorsque l'empereur Claude envoya Félix comme gouverneur dans la Samarie. C'est lui, en effet, qui procura à celui-ci Drusille, sœur du feu roi Hérode-Agrippa et femme d'Azizus, dynaste d'Émèse, et l'encouragea dans son adultère. Josèphe donne Simon le magicien comme étant de sa tribu et de Chypre. Il paraît en effet, qu'il appartenait à la même secte de magiciens que Bar-Jésus Elimas (1), qui, de son côté, résista à saint Paul.

Il menait avec lui une clairvoyante (un médium, comme on dirait aujourd'hui) qu'il appelait Hélène ou Diane, déesse de la lune, et la première divinité féminine dans la mythologie de tous les peuples. Il prétendait qu'elle était l'âme du monde, qu'elle était tombée de la divinité dans la matière, et qu'il était venu au monde pour la racheter et la délivrer. Elle

(1) Act. Apost. XIII.

était, disait-il la brebis perdue de l'Évangile, ou bien encore cette Hélène qui avait causé la guerre de Troie. Saint Jean, le prophète de l'Apocalypse, retrouve cette Hélène à Thyatire, et la nomme Jézabel, parce que, comme l'ancienne reine de Samarie, elle était de Tyr, et que, comme elle, elle entraînait le peuple dans une fausse religion. Une tradition rapporte qu'à Rome, Simon voulant donner un défi au Christ, essaya de voler en l'air en présence des deux apôtres Pierre et Paul; mais que, ceux-ci s'étant mis en prière, il tomba à terre, et que Satan lui rompit le cou. Saint Justin raconte dans son *Apologie*, c. XXVI, que les Romains lui avaient érigé une colonne comme à un Dieu. Suétone écrit dans sa *Vie de Néron* qu'un homme s'étant élevé en l'air, en présence de cet empereur, tomba par terre et arrosa le sol de son sang. Un autre auteur païen du même temps, Dion Chrysostome, qui était en grande considération à la cour de Trajan, écrit aussi que Néron entretint longtemps un homme qui prétendait pouvoir, à l'aide d'un art mystérieux, voler en l'air (1).

Je pourrais encore rapporter ici les pratiques su-

(1) Ce fait, contesté par la plupart des critiques, n'est probablement qu'une contrefaçon de l'histoire de Simon le magicien. A l'appui de cette opinion, figurent comme monument et témoignage historique, les médailles dont fait mention le savant Pluquet, médailles qui furent présentées

perstitieuses des autres peuples de la terre, tels que les Étrusques, les Germains, les Gaulois, etc., etc., et l'on verrait qu'il n'y a pas eu dans les temps anciens, qui ont précédé le Christianisme, une seule contree où la masse des populations ne crût aux oracles, aux divinations, à la Magie enfin, sous toutes ses formes.

S'il y a quelque chose de certain, d'incontestable dans l'histoire, c'est donc le fait d'une croyance ***universelle***, ***constante***, aux démons et à leurs communications (à leur possibilité du moins) avec les humains. — Selon les différents moyens que l'on employait pour se mettre en rapport avec eux, selon le but aussi que l'on se proposait, ces rapports prenaient différents noms : ainsi l'on distinguait les ***charmes***, ***la divination***, ***les évocations***, ***la fascination***, ***les maléfices***, ***les enchantements***, ***etc.***, ***etc.*** (1).

Il existait encore dans l'antiquité, chez les Égyptiens, les Romains et les Grecs, ce que l'on appelle la ***Théopœie***, c'est-à-dire l'art de renfermer les dieux dans leurs statues, de les forcer par des rits et des chants à

à Paul IV, et qui représentaient d'un côté Néron, et de l'autre saint Pierre, avec cette légende : *Petrus Galilæus*. Ces médailles, selon toute apparence, auraient été frappées en mémoire de la victoire de l'apôtre saint Pierre sur le fameux imposteur samaritain.

(1) Voy. Bergier *Dict. Théolog.*, art. *Magie*.

se fixer dans un nouveau séjour. C'étaient surtout des prêtres grecs et égyptiens et des Goëtes qui exerçaient cet art (1).

On en parlait comme de l'acte le plus efficace, le plus saint de la religion, et des écrits parurent où Hermès (2) apprenait à son fils Asclépias qu'au moyen d'une science secrète dont il avait la clef, on pourrait animer les statues et forcer les dieux à s'unir à elles, comme l'âme est unie au corps (3). En certains temps les dieux s'avisaient parfois, et cela à l'effroi du peuple, de quitter leurs statues et leurs temples, non pas en secret, mais après avoir annoncé leur départ d'avance. Les statues roulaient de leurs piédestaux ou, ce qui était plus fréquent, les portes du temple s'ouvraient d'elles-mêmes durant la nuit. Les historiens de Rome attestent que dans les grandes catastrophes, on trouva plus d'une fois sur le Capitole ou sur le Forum les traces des dieux disparus (4).

(1) Orig., *c. Cels.*, 7.

(2) Hermès était le nom d'un des principaux dieux des Grecs. Les Romains et les Égyptiens en avaient qu'ils honoraient aussi sous ce même nom.

(3) Ap Aug., C. D. 8, 1, 2.

(4) Voy. les pass. recueillis par *Ansaldi : De Diis Roman. evocatis.* Brix., 1743, p. 19.

III

RESSEMBLANCE ET CONFORMITÉ DES TEMPS PRÉSENTS AUX TEMPS ANCIENS

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, disait Salomon en son temps, et ce qui se fait aujourd'hui s'est vu autrefois (1)?

Les magiciens modernes, ou, en d'autres termes, les magnétiseurs et les spirites de nos jours, sont un exemple frappant de cette vérité. Soit donc que l'on envisage le *spiritisme* dans ses *procédés*, soit qu'on l'examine dans sa *doctrine*, on le trouve sous ce double aspect comme n'étant qu'une pâle copie de ce qu'était, sous le paganisme et dans les premiers âges,

(1) Nihil sub sole novum... *Eccles.*, 1, 10.

du Christianisme, la magie avec ses milles formes variées.

1° Sous le paganisme, les *médiums*, comme on l'a vu, étaient principalement des femmes, et encore fallait-il qu'elles réunissent certaines conditions qui ne se trouvaient pas dans toutes les personnes du sexe indistinctement. Le choix que l'on fait de la femme pour l'exercice de la magie tient à ce que celle-ci a naturellement un tempérament fatidique (1), et offre, par son organisme très-impressionnable et sa mobile imagination, plus de prise aux influences magiques. Cependant il faut en convenir, le mot du poëte fabuliste a ici également son application :

> Et je sais sur ce point
> Bon nombre d'hommes qui sont femmes (2)

2° Bien que les moyens employés aujourd'hui pour mettre les médiums en état de correspondre avec les Esprits ne soient pas les mêmes en apparence qu'autrefois, les effets cependant sont les mêmes. Ainsi, tous les préparatifs auxquels se livrait la devineresse de Didyme n'avaient d'autre but que de la faire tomber dans une douce extase, où elle perdait conscience d'elle-même, et qui, une fois passée, ne lui laissait aucun

(1) Enclin aux illusions ou aux visions.

(2) La Fontaine, *Fables*, liv. VIII, 6.

souvenir des paroles qu'elle avait prononcées. C'est encore ce qui a lieu dans les expériences du somnambulisme ou magnétisme actuel.

Si nous en croyons Anastase de Nicée (1), Simon le magicien, dont j'ai déjà parlé, opérait toutes les merveilles qu'on attribue au célèbre Dunglas Home et à ses adeptes. (2). Ainsi, « il faisait marcher des statues, » il se roulait dans les flammes sans se brûler, il vo- » lait dans les airs, il faisait sortir du pain des pierres, » se changeait en serpent, ou se transformait en » d'autres animaux ; il se montrait avec deux visages, » sous la forme de l'or, faisait apparaître dans les » festins toutes sortes de spectres. Les meubles d'une » maison, il les faisait se mouvoir comme s'ils eussent » eu une volonté ; il se faisait accompagner de cer- » tains fantômes qu'il disait être des âmes de personnes » défuntes (3). »

(1) *Quæst.* XXIII, *in sacr. Script.*

(2) Voyez *révélations sur ma vie surnaturelle,* par Daniel Dunglas Home.

(3) Statuas faciebat ambulare, et in igne volutatus non urebatur, et in aere volabat, et ex lapidibus panes faciebat: serpens fiebat, et in aliquas alias bestias transformabatur : duas habebat facies, in aurum convertebatur, in conviviis exhibebat spectra omnis generis ; vasa, quæ erant in ædibus faciebat videri tanquam quæ sua sponte moverentur.... Efficiebat ut multæ umbræ eum præcederent, quas dicebat esse animas defunctorum. (M. Delrio., lib. II, q. VI. *Disquisit. magic.*) Cet auteur regarde comme de simples prestiges

« Que se proposaient tous les goëtes anciens? A quoi tendaient leurs artifices? C'était à évoquer les Esprits, à lire dans l'avenir, à découvrir les secrets de l'autre monde et même de celui-ci... Si l'on interrogeait des poëtes, tels qu'Homère, par exemple, la réponse était faite en vers... ils se servaient aussi de planchettes sur lesquelles paraissaient des inscriptions, des signes comme le pratiquent les jongleurs de notre époque. »

Les tables *tournantes* et *parlantes*, selon le récit de Tertullien (1), ne leur étaient pas inconnues. Il se servaient *d'enfants endormis* pour la divination : *Si pueros in eloquium oraculi eliciunt*, dit Tertullien dans son *Apologétique*, ch. XXIII. La paraphrase de Franciscus Zephyrus sur ce traité rappelle que Philostrate en parle (*Vie d'Apollonius de Tyane*). Il faut ajouter qu'Apulée (*Apologia*) disserte assez longuement sur les *enfants endormis par un charme*; il dit que les Tralles employaient cette divination au temps de Mithridate; que le fameux devin Nigidius et la *plupart* des philosophes, qui ont écrit là-dessus, parlent de ces *enfants magiques* disposés par le sommeil à oublier les choses présentes,

tous ces actes attribués à Simon le magicien. Ils n'existaient qu'en apparence; c'était le démon qui, dans ces circonstances, frappait les spectateurs d'illusion. — Selon l'opinion d'hommes remarquables et de savants éminemment catholiques, tout ce qui est rapporté de Simon le magicien, en fait de merveilles, serait apocryphe.

(1) Tertull., *Apologet.*, ch. XXIII.

ad oblivionem præsentum exsternari, et à présager l'avenir, *veluti quodam sopore futura rerum præsagire*.

Pour peu que l'on s'arrête à étudier ces faits et une foule d'autres analogues, on voit aussitôt que nos spirites du jour ne font qu'imiter les spirites païens ? Cette vérité ressort évidente de l'exposé du *spiritisme* moderne (1).

Les premières manifestations eurent lieu, il y a quelques années aux États-Unis d'Amérique (2) : divers phénomènes étranges consistant en bruits, coups frappés, et mouvements d'objets inertes, attirèrent l'attention. Ils avaient lieu spontanément, disait-on, mais plus particulièrement (ce qui paraît moins invraisemblable) sous l'influence de certaines personnes qui pouvaient en quelque sorte les provoquer à volonté. Ces personnes étant les intermédiaires entre les effets produits et la cause ou puissance inconnue qui les produisait, à peu près comme un fer aimanté dégage une attraction vers la foudre ; on imagina de les

(1) Le spiritisme est l'art de communiquer avec les Esprits pour en apprendre des choses cachées, etc., etc. Allan Kardec, ou plutôt M. Duvoille, ancien maître d'école dans la banlieue de Paris, se donne la fantaisie de définir le spiritisme, comme si c'était une religion, *la doctrine fondée sur l'existence, les manifestations el l'enseiguement des Esprits*. Quel rêve !!! Le pauvre pédagogue n'eût-il pas mieux fait de s'en tenir à son abécédaire et à sa table de Pythagore ?

(2) Voir la note à la fin du chapitre.

appeler *médiums*. Ces magiciens naturels firent tourner des tables, des chapeaux, les firent même frapper un certain nombre de coups à volonté.

D'autres fois, toujours sous l'influence du *médium*, la table produisait des effets plus merveilleux encore. C'étaient des soulèvements tantôt sur un pied, tantôt sur un autre ; des balancements à l'instar du roulis ou du tangage ; des soubresauts ou des mouvements de danse. La puissance du *médium* est allée jusqu'à détacher entièrement du sol des tables d'un poids énorme, les élevant assez haut pour que l'on pût passer dessous.

Nous ne finirions pas si nous voulions mentionner, non pas tous les phénomènes, mais seulement les principaux que l'on a classés parmi les *manifestations physiques* des tables, et qui sont plus connus sous le nom de *danse des tables* ou de *tables tournantes et dansantes*. Nous en avons dit assez, ce semble, pour justifier nos premières assimilations. Mais ces phénomènes ont dû se perfectionner extraordinairement, et se *spiritualiser* en quelque sorte, pour donner lieu au *spiritisme*, qui prend aujourd'hui des proportions étranges.

Les tables ne se contentèrent donc pas de tourner et de danser : elles voulurent encore parler. Mais comment devaient-elles parler ? A leur manière, cela va sans dire : par des signes, par des coups signifiant *oui*, *non*, ou bien correspondant aux lettres de l'alpha-

bet que l'on faisait compter au pied de la table, ou que l'on comptait soi-même. Telles sont les *manifestations* appelées *intelligentes*, qui ont succédé aux manifestations physiques.

Malgré tous les perfectionnements que l'on inventa, on ne put obtenir par ce moyen que des communications lentes et incomplètes, jusqu'à ce que, à la requête des tables, on substituât aux coups frappés alphabétiquement les communications écrites. Aussi, que nous sommes loin aujourd'hui de ces moyens primitifs que l'on appelait trivialement les tables tournantes ! Il n'est plus question que de *médiums écrivains* (sans parler d'une foule d'autres *médiums* dont nous n'avons pas à nous occuper ici). Et encore, par quelles phases n'a-t-on point passé, pour arriver où nous en sommes ! On a commencé par adapter un crayon au pied de la table, puis on l'a assujetti à une corbeille, ou bien à une planchette, etc., et plaçant au-dessous une feuille de papier, on a établi, à l'aide de l'écriture, une correspondance plus active entre les tables et les opérateurs. C'est ce qui explique l'apparition de plusieurs écrits intitulés : *Communications d'une corbeille ; d'une planchette par les tables parlantes.*

Mais comme, en définitive, ces appareils n'étaient que des porte-crayons avec lesquels le personnage qui servait de *médium* devait communiquer, on essaya de placer le crayon dans la main du *médium* lui-même,

et, chose non moins étonnante ! la main, entraînée par un mouvement involontaire, écrivit comme écrivait la corbeille, sans que le plus souvent l'opérateur eût *conscience* de ce qu'il écrivait.

C'est là que nous en sommes aujourd'hui, au *médium écrivain*. Plus de retard dans la correspondance avec les tables : même rapidité que dans la correspondance avec les hommes.

On a donné à ce mode de correspondance le nom de *psychographie*, *Écriture des âmes*. La métempsychose, la divination, les évocations, sont donc le complément et la conséquence du spiritisme.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on considère la conformité des doctrines des magiciens du paganisme ancien avec celles de nos spirites actuels. Voici d'abord la doctrine de la métempsychose chez les Grecs :

« Nous avons deux âmes, l'une sensitive, grossière, corruptible, périssable, composée de quatre éléments; l'autre intelligente, indissoluble, émanée de la divinité même. Je ne parlerai pas de cette dernière; elle établit les rapports les plus intimes entre nous, les dieux, les génies, les animaux, les plantes, tous les êtres dont la nature a une commune origine avec la nôtre. »

Ainsi la nature animée et vivante ne forme qu'une seule et même famille dont Dieu est le chef. C'est sur cette affinité qu'est fondé le dogme de la métempsy-

chose, que nous avons emprunté des Égyptiens, que quelques-uns admettent avec différentes modifications, et auquel Empédocle s'est cru permis de mêler les fictions qui parent la poésie. Cette opinion suppose la chute, la punition et le rétablissement des âmes. Leur nombre est limité ; leur destinée, de vivre heureuses dans quelqu'une des planètes. Si elles se rendent coupables, elles sont proscrites et exilées sur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'une matière grossière, elles passent continuellement d'un corps dans un autre, épuisant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne pouvant supporter leur nouvel état, assez infortunées pour oublier leur dignité primitive. Dès que la mort brise les liens qui les enchaînent à la matière, un des génies célestes s'empare d'elles ; il conduit aux Enfers et livre pour un temps aux furies celles qui se sont souillées par des crimes atroces ; il transporte dans les astres celles qui ont marché dans la voie de la justice. Mais souvent les décrets immuables des dieux soumettent les unes et les autres à de plus rudes épreuves : leur exil et leurs courses durent des milliers d'années ; il finit lorsque, par une conduite plus régulière, elles ont mérité de se rejoindre à leur auteur, et de partager en quelque façon avec lui les honneurs de la divinité. »

Empédocle disait : « J'ai paru successivement sous

» la forme d'un jeune homme, d'une jeune fille, d'une » plante, d'un oiseau, d'un poisson. Dans une de ces » transmigrations j'errai pendant quelque temps » comme un fantôme léger, dans le voyage des cieux : » mais bientôt je fus précipité dans la mer, rejeté sur » la terre, lancé dans le soleil, relancé dans le tourbil- » lon des airs. » (*Voyage d'Anacharsis*, c. LXIV.)

Écoutons maintenant M. Allan Kardec nous parler de la nature des Esprits. « On se fait généralement, dit- » il, une idée complétement fausse des Esprits; on se » les figure des êtres abstraits, sans formes, vagues, » immatériels, imaginaires même; on se trompe : les » Esprits ne sont autres que les âmes des morts, âmes » qui ont conservé leur individualité pensante, leur » *moi* au-delà de la tombe. *Ces âmes ne sont pas de purs* » *Esprits* entièrement dégagés de la matière; elles sont » revêtues d'un corps fluidique, insaisissable, SEMI- » MATÉRIEL relativement. »

Pythagore enseigne qu'au moyen de certains rites, on peut se soumettre les démons, les héros et les âmes des hommes disséminées dans les différentes régions de l'univers : car tous les êtres sont homogènes, et en vertu de cette affinité, l'esprit humain peut agir positivement sur les êtres supérieurs, et les attirer dans le cercle de son existence et de ses besoins.

Bien plus même, l'homme étant doué d'une âme double, l'une émanant de la divinité, l'autre produit

de la naure et qui s'allie aux êtres naturels, peut, en vertu de son organisation, exercer une influence magique sur la nature.

Allan Kardec dit aussi, lui : « Dans certaines cir» constances, ces âmes peuvent rendre ce corps (flui» dique) visible, tangible, ou opérer par son aide des » mouvements dans le monde physique, ce dont on a » les preuves par les apparitions. Les faits de tangi» bilité, les apports et les bruits, frappés sans cause » apparente, attestent leur présence... »

Selon Maxime de Tyr, l'existence de l'âme humaine dans la prison du corps ici-bas est comme un songe; elle n'y a ni perception claire, ni vrai souvenir de son être. Quand la mort brise ses liens, elle entre dans la société des dieux et est incorporée dans l'armée céleste dont Zeus est le chef.

Platon a un autre système, dont voici l'esquisse fidèle : « Il y a six degrés de migrations, dit le philo» sophe d'Athènes, dont chacune embrasse une durée » de dix siècles; l'âme s'y choisit toujours librement » sa vie nouvelle et expie ainsi dix fois ses fautes, » jusqu'à ce que, dégagée des liens du corps, elle entre » dans une existence heureuse où elle contemplera » Dieu et le monde des idées. Les âmes des philoso» phes choisissent toujours la même existence et sont » délivrées après une triple migration. Les autres » âmes sont, après leur première vie, envoyées dans les

» régions souterraines ; elles y sont jugées et expient
» leurs fautes dans différentes parties du sombre em-
» pire. Celles-là seules dont il n'est pas permis d'es-
» pérer la guérison sont précipitées pour toujours dans
» le Tartare. Certains forfaits sont punis par des châ-
» timents éternels ; celles qui ont vécu dans la justice,
» entrent dans un astre dont la nature correspond à
» la leur, y jouissent d'un repos fortuné, jusqu'au
» moment de commencer une seconde vie... Les hom-
» mes qui ont vécu dans la souillure changent de sexe
» dans la première migration, et si dans cet état ils
» se livrent encore aux mêmes désordres, ils entrent
» dans le corps des animaux, dont ils ont imité les
» ignobles excès (1). » Or, sauf les expressions et quel-
ques points, on reconnaît nos prédicateurs spirites, et l'on s'aperçoit que M. Allan ne diffère pas de Platon dans ses enseignements (2).

S'agit-il de classer les Esprits qui existent dans le monde *supra-naturel*, et de les distinguer par leurs caractères propres, par des qualités natives ? Vous trouvez encore notre spirite français en parfaite harmonie avec la mythologie des Romains, des Grecs, des Étrusques, à l'exception des noms qu'il n'a pas conservés. Il divise donc les Esprits en « Esprits

(1) *Repub.*, 10, 915. — *Phæd.*, 249, 107. — *Gorg.*. 526. — *Tim.*, 42. — *Phæd.*, 114. — *Le Paganisme.* etc., t. II.

(2) Cf. *Le spiritisme à sa plus simple expression,* passim.

légers, — Esprits moqueurs, — Esprits malins, — Esprits ignorants, — Esprits inconséquents, — Esprits neutres, — Esprits perturbateurs, — Esprits frappeurs, — Esprits savants, bienveillants, supérieurs, saints, etc. »

On le voit, tout ce que le spiritisme prétend enseigner d'après les révélations des Esprits n'est qu'une redite des erreurs qu'ont écrites les philosophes du paganisme, sur Dieu, sur l'univers, sur l'homme, sa nature et ses destinées futures, etc.

Non, avouent les spirites eux-mêmes, « la doctrine enseignée par les Esprits n'a rien de nouveau ; on la trouve par fragments chez la plupart des philosophes de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce, et tout entière dans l'enseignement du Christ (1). » Blasphème vomi par les enfers, et sorti de la bouche du dragon ! Vous avez l'audace d'avancer que votre enseignement est celui de l'Évangile ! ! ! Qui le croira jamais, sinon l'impie qui, descendu dans les profondeurs de l'avilissement moral, rit comme un insensé ?,...,Mais puisque je retrouve du moins dans votre doctrine toute la doctrine des philosophes du paganisme, telle que nous la donnent leurs ouvrages passés à la postérité, et traduits en toutes les langues, ne pensez pas que je croie que vous l'ayez vous-même reçue des Esprits,

(2) *Revue française*, n° du 1er février 1863.

comme vous osez effrontément le dire? Vos Esprits n'ont été que les livres de Platon, de Pythagore, dont vous êtes devenu le simple copiste. J'aurais une bien triste idée de mon siècle, s'il pouvait s'y trouver quelques hommes assez simples pour vous croire sur parole... Nous n'en sommes plus, en France, au point où en étaient les populations de l'Asie au VII[e] siècle, lorsque l'imposteur Mahomet leur faisait croire que, la lune étant tombée dans la poche de son habit, il l'avait d'un coup de poing relancée jusqu'au firmament.....

Quant aux procédés du spiritisme, ils ne sont pas non plus d'une époque plus récente, puisqu'on les trouve déjà en usage vers le commencement du Christianisme. Origène et Apollonius de Tyane en avaient connaissance. Il n'y a donc rien de nouveau que le nom dans le spiritisme.

On le trouve même chez les Indous, où il règne sous toutes les formes ; s'ils n'en ont pas le nom, ils en ont la chose : magie ou spiritisme ne diffèrent pas l'un de l'autre par leurs procédés apparents. Ceux qui exercent cet art sont appelés *wah-con* ou *hommes de médecine* parmi les Indiens américains, et les *panomoosi* du nord de l'Asie appartiennent à la même classe. Dans les deux hémisphères, ces sortes de charlatans prétendent guérir les malades par des sortiléges ; ils prédisent les événements de bataille et le succès des

chasses ; ils se disent, dans tous les cas, inspirés par des *manitous*, divinités ou Esprits ; ils se retirent ordinairement dans le fond des forêts, où ils prétendent jeûner pendant plusieurs jours et pratiquent souvent des pénitences très-rigoureuses, consistant surtout en macérations corporelles ; ils battent alors le tambour, dansent, chantent, fument, crient et hurlent comme des fêtes féroces. Tous ces préparatifs sont accompagnés d'une foule d'actions furieuses et de contorsions du corps si extraordinaires, qu'on les prendrait pour des possédés (1).

Tous les peuples de l'Inde, les Siamois, les Japonais, etc., etc., professent également la même doctrine que les spirites français, avec cette différence que ceux-ci n'admettent pas la transmigration des âmes humaines dans des corps d'animaux ou dans des plantes.

En terminant ces rapprochements, j'en constaterai un autre qui ne manque point d'un certain intérêt. Comme autrefois les païens, nos crédules spirites du jour vont consulter leurs oracles, leurs pythonisses sur des causes toutes privées et toutes personnelles (2) ; mais, sous le paganisme, l'on consultait encore sur les événements et les institutions sociales. La guerre et

(1) Voir la note 2 à la fin du chapitre.

(2) On sait qu'il y a là une veine assez lucrative à exploiter, et chaque jour s'accroît le nombre des dupes rançonnées

la paix elles-mêmes, l'envoi des colonies, la réunion politique d'États isolés, toutes ces choses, dans la Grèce par exemple, étaient remises à l'arbitre prophétique d'Apollon. Chez tous les peuples existait le même usage. Or, si l'on en croit certains bruits, il y aurait également, à notre époque, de par le monde, quelques hommes d'État assez crédules pour consulter aussi des oracles..... Dunglas Home pourrait peut-être le savoir.....

Il est pourtant un point sur lequel les spirites modernes sont en divergence complète avec les spirites anciens, et qu'il nous faut signaler pour montrer l'impiété stupide de ceux-là : c'est l'existence des mauvais Esprits, autrement dits démons. Quoi ! vous empruntez aux Romains, aux Grecs, aux Égyptiens, aux Indiens, aux Étrusques, etc., etc., leurs fables et leurs rêves mythologiques ; vous renouvelez leurs systèmes de rêve et de supercherie dans vos prétendues communications avec les Esprits répandus dans l'espace, et vous les accusez d'erreur, en refusant de croire, comme eux, aux démons ! Hésiode, vous l'ignorez peut-être, enseigne dans ses ouvrages l'existence de toute une race de *démons*, êtres spirituels et subtils,

par ce nouveau genre de spéculation. C'est là souvent le côté le plus positif du spiritisme actuel, et par là aussi s'explique le zèle de certains apôtres de cette nouvelle mystification.

d'une origine divine et surhumaine. Hippocrate rapporte que de son temps les hommes se croyaient véritablement environnés jour et nuit de *génies malveillants*. Chez les Grecs, enfin on ne doutait point qu'il n'y eût des démons dans les enfers. Savez-vous ce qu'étaient les *Erynnies?* à quoi ces génies étaient destinés? quel rôle ils avaient à jouer ou à remplir dans l'autre vie auprès des violateurs de l'ordre naturel, de ceux qui commettaient ici-bas le parjure, le meurtre, le parricide, méprisaient les lois de l'hospitalité, etc., etc. ? Je le sais, plusieurs philosophes de l'antiquité ont affecté de ne point nommer les démons dans leurs écrits ; mais c'était à cause des mauvais présages et des idées de malheur que semblait rappeler ce nom. Lisez Hérodote, VII, 134. — Si nos spirites évitent aussi avec tant de soin de prononcer jamais le nom de SATAN, ou s'ils refusent de croire à son existence, c'est parce qu'ils ont la crainte de partager peut-être un jour le sort malheureux des démons, que doit leur attirer une vie anti-chrétienne, une conduite ouvertement en opposition aux enseignements de l'Évangile. Les spirites...... pas plus que les philosophes du paganisme, qui ne croyaient point aux oracles, n'ont de confiance dans les révélations qu'ils prétendent recevoir des *Esprits* : ce qu'ils poursuivent, c'est la destruction de la foi chrétienne, c'est la croyance du monde aux peines éternelles, dont la pensée les

écrase... et qu'ils voudraient anéantir. Mais, vraiment, pendant qu'ils font tourner les tables, etc., ne serait-on pas tenté de croire que leurs têtes tournent également !!!

NOTES

C'était en 1846. Un certain Michel Weckman, qui vivait dans le village d'Hydesville, canton d'Acadie, comté de Wagne, entendit un soir frapper à la porte de sa maison. Il alla ouvrir et ne vit personne. A peine avait-il repris sa place au coin du feu, que le même bruit se répéta. Et Weckman de se lever encore pour se voir de nouveau mystifié. Bien décidé à prendre sur le fait le perturbateur de son repos, il se tint en embuscade, la main sur le loquet, prêt à ouvrir au moindre coup. Ce coup ne se fit pas attendre ; Weckman ouvre brusquement...... Rien encore. Tout ce qu'il y avait gagné, c'était de s'être assez gravement blessé au visage en rasant de trop près le montant de sa porte; au propre comme au figuré, M. Weckman s'était cassé le nez.

Tout autre s'en serait tenu là, mais telle n'était pas l'humeur de ce Weckman. Il avait eu peur et il ne put s'empêcher de parler avec frayeur de son aventure ; aussi les mêmes bruits se renouvelèrent-ils de temps en temps.

Le proverbe anglais dit que, les anguilles s'habituent à être écorchées, de même notre homme et sa famille avaient

fini par s'habituer à être réveillés en sursaut au milieu de la nuit par ce désagréable tapage.

Cependant un tel vacarme ne valait guère la peine qu'on s'en s'occupât; lorsque le mouvement des meubles, le déplacement des chaises, sous l'impulsion d'une personne invisible, et d'autres phénomènes plus étranges encore vinrent terrifier les habitants de la maison.

M. Weckman n'avait pas attendu ces nouvelles et épouvantables manifestations, car dès l'année suivante il avait déguerpi, et nous voyons maintenant la maison d'Hydesville occupée par la famille Fox. Cette famille se composait de M. et madame Fox et de leurs deux filles, Catherine et Marguerite, jeunes personnes honnêtes, mais peu ingénues et presque bonnes à marier. A celles-ci appartient la gloire d'avoir non-seulement apprivoisé les esprits, mais encore de les avoir rendus utiles, surtout à elles-mêmes.

Catherine et Marguerite Fox, filles de John D. Fox, furent donc les premières à reconnaître les *chocs spirituels*, (spiritual rapping, spiritual chocking) dans les sons étranges qu'elles entendirent une nuit du mois de décembre 1847, comme elles venaient de se mettre au lit dans la maison de M. Weckman à Hydesville. Elles avaient d'abord attribué ce vacarme à des rats, mais elles durent bientôt renoncer à cette vulgaire explication. Les sons se renouvelaient, direntelles, avec une intensité croissante, tantôt comme les coups d'un marteau sur une porte, tantôt comme le claquement d'un fouet dans l'air. Catherine et Marguerite entrèrent dans beaucoup d'autres détails, qui mettant les rats hors de cause, accusaient la présence de certains esprits de l'espèce la plus importune. C'était toujours au moment où ces demoiselles se mettaient au lit, qu'ils recommençaient leur sabbat.

On ne nous dit pas ce que pensait de tout cela M. Fox; quant à ses deux filles et à leur mère, en peu de temps, elles se familiarisèrent si bien avec ces hôtes invisibles qu'un

beau jour, ou plutôt une belle nuit du mois de mars 1848, madame Fox osa adresser la parole à la muraille où ils semblaient avoir fait élection de domicile :

Qui fait ce bruit ?

Point de réponse.

Est-il fait par une personne vivante ?

Silence.

Est-ce par un mort ?

Un coup.

Est-ce un esprit malheureux ?

Un coup.

A-t-il été malheureux par lui-même ou par sa famille ?

Point de réponse.

Quel âge a ma fille aînée ?

Quatorzé coups.

Et ma cadette ?

Douze coups.

Le nombre des coups frappés répondait très-exactement à celui des années qui formaient l'âge de chaque jeune fille. Madame Fox adressa encore d'autres questions auxquelles il ne fut plus donné de réponse.

Elle se leva tout effrayée et alla conter cette conversation à son mari qui, se levant à son tour, alla le répéter à ses voisins. En moins d'une demi-heure ceux-ci étaient accourus en grand nombre dans la maison habitée. L'esprit interrogé de nouveau par l'assistance, déclara son nom, ajoutant qu'il avait été père d'une nombreuse famille , dont cinq enfants étaient encore vivants; et il livra aussi le nom de l'homme qui l'avait assassiné cinq ans auparavant, dans cette maison même.

Ces faits isolés furent bientôt suivis d'autres manifestations analogues dans les divers états de l'Union , l'on ne tarda pas à voir tout un grand peuple épris de la manie étrange de se mettre en communication avec les esprits frappeurs , *spirituals rapping*. Les progrès de cette

épidémie furent tels, que l'opinion publique s'en alarma, et une pétition fut adressée au Corps législatif de la République Américaine, par un grand nombre de citoyens notables, incertains de ce qu'ils devaient croire à ce sujet, et qui imploraient ou un conseil éclairé pour résister au torrent, ou une autorisation régulière de s'y abandonner.

Voici les principaux points de ce document curieux, signé par quatorze mille citoyens, parmi lesquels figurent plusieurs noms des plus respectés du pays.

« Les soussignés, citoyens de la République des États-Unis d'Amérique, demandent respectueusement à exposer à votre honorable Corps, que certains phénomènes physiques et intellectuels, d'origine douteuse et de tendance mystérieuse, se sont manifestés depuis peu en ce pays, et presque dans toutes les parties de l'Europe. Ces phénomènes sont même devenus si multipliés dans le Nord, le centre et l'ouest des États-Unis, qu'ils préocupent vivement l'attention publique. La nature particulière du sujet sur lequel nous désirons appeler l'attention de votre honorable Corps, ne peut être appréciée par une analyse rapide des différents ordres de manifestations, et nous en donnons ci-dessous un résumé imparfait.

1o Une force occulte, s'appliquant à remuer, soulever, retenir, suspendre et dérangeant de diverses autres manières la position normale d'un grand nombre de corps pesants; le tout étant, en apparence, en directe contradiction avec les lois de la nature, et dépassant totalement les pouvoirs de compréhension de l'entendement humain; cette force se manifeste à des milliers de personnes intelligentes et raisonnables, sans que les sens de l'homme aient jusqu'ici réussi à découvrir à la satisfaction du public, les causes premières ou les causes approximatives de ces phénomènes.

2o Des éclairs ou clartés de différentes formes et de couleurs variées apparaissent dans des salles obscures, là où il

n'existe aucune substance capable de développer une action chimique ou une illumination phosphorescente, et en l'absence de tout appareil ou instrument susceptible d'engendrer l'électricité ou de produire la combustion.

3° Une autre phase de phénomènes sur lesquels nous appelons l'attention de votre auguste Corps, consiste dans les variétés des sons, qui sont maintenant extrêmement fréquents dans leur répétition, étrangement variés dans leurs caractères, et plus ou moins significatifs dans leur importance. Ces bruits consistent en partie dans certains tapotements mystérieux qui paraissent indiquer la présence d'une intelligence invisible. On entend encore souvent des sons analogues à ceux qui retentissent dans les ateliers de différentes professions mécaniques, ou bien encore des bruits qui ressemblent aux voix stridentes des vents et des tempêtes auxquels se mêlent les craquements de la mâture et de la coque d'un vaisseau luttant contre une tempête violente. Parfois, d'éclatantes détonations se font entendre, semblables aux grondements du tonnerre ou à des décharges d'artillerie, et ces détonations sont accompagnées d'un mouvement oscillatoire dans les objets environnants; et, quelquefois d'un tremblement ou d'une forte vibration dans la maison entière où se passent les phénomènes. Dans d'autres circonstances, des sons harmonieux viennent charmer l'oreille; tantôt comme des voix humaines, et plus souvent comme les accords de plusieurs instruments de musique : le jeu du fifre, du tambour, de la trompette, de la guitare, de la harpe et du piano. Tous ces sons ont été mystérieusement produits; soit ensemble, soit séparément, tantôt sans aucune intervention ou présence des instruments; tantôt c'étaient les instruments qui vibraient, ou retentissaient d'eux-mêmes; dans tous les cas, sans aucune apparence de concours humain ou d'aucun autre agent visible. Ces phénomènes paraissent se reproduire, quant à ce qui a à rapport leur émission, suivant les procédés et les principes

reconnus de l'acoustique. Il y a évidemment des mouvemens ondulatoires dans l'air, qui viennent frapper les nerfs auditifs et le siége de la sensation de l'ouïe, quoique l'origine de ces ondulations atmosphériques ne reçoive pas d'explication satisfaisante de la part des plus sévères observateurs.

. . . .

En vue des faits et des considérations contenues dans ce mémoire, vos concitoyens pétitionnent respectueusement à votre honorable Corps afin qu'un crédit soit alloué pour permettre aux membres de la Commission de poursuivre leurs investigations jusqu'à leur terme. Nous croyons que les progrès de la science et les vrais intérêtsdu genre humain retireront un grand profit des résultatsdes recherches que nous provoquons, et nous avons la confiante espérance que notre prière sera approuvée et sanctionnée par les honorables membres du Congrès fédéral.

NOTE DEUXIÈME

Le nord de l'Afrique est fertile aussi en anomalies de ce genre ; on y rencontre des tribus de jongleurs émérites, qui, organisées en troupes, donnent à forfait des représentations publiques, par lesquelles, outre les bénéfices pécuniaires, ils s'attirent une grande réputation de sainteté.

« J'assistai pour la première fois en janvier 1854, dit le docteur Pélin, à une représentation donnée par eux dans la grande mosquée de Constantine, et c'est de ce que je vis alors que je vais vous entretenir.

« Ils commencèrent par des chants barbares, des contorsions et des tours à peu près pareils à ceux de nos jongleurs. Comme Jean de Falaise dont se souviennent les vieux Parisiens de 1828, ils avalèrent des sabres, se mirent des lames de couteaux dans les narines, mirent leurs

mains dans du plomb fondu, marchèrent sur des barres de fer rouge, se plantèrent des aiguilles dans les jambes et mangèrent des feuilles de figuier de Barbarie. J'ajouterai encore qu'ils se faisaient griller les chairs, sans avoir l'air de s'en apercevoir en couvrant le tout de leur éternel refrain *Allah, il allah!* avec force versets en l'honneur du marabout des marabouts, *si Abdel-Kadre.*

« Sans rechercher par quels moyens ces intéressants indigènes faisaient leurs tours, je m'attachai à regarder leurs grimaces et à étudier leurs gestes. C'était assurément assez hideux pour qu'on en fît l'examen.

« Tout était surexcité chez ces créatures étranges, dont les muscles paraissaient tordus comme des cordes: leurs yeux sortaient de l'orbite, leurs bouches s'ouvraient d'une façon si démesurée, qu'on eût pu considérer qu'elle n'appartenaient pas à la race humaine; leurs corps étiques et demi-nus, éclairés par la lueur rougeâtre des lanternes, paraissaient bien plus une vision fantastique qu'une réalité.

« Le public arabe était dans le ravissement. Les Européens, se fussent volontiers retirés au plus vite, mais la fête était en leur honneur, il fallait assister à la représentation tout entière. Il eût aussi été bien difficile de sortir, la salle était comble comme jamais ne le fut théâtre, un jour de spectacle gratis.

« Enfin le dernier acte arriva et pendant sa durée il nous fournit une si hideuse scène qu'elle finit par captiver l'attention générale; nous crûmes un instant assister à la fameuse ronde du sabbat illustrée par le crayon de Louis Boulanger.

« Les Aïssouas s'étaient pris par la main au nombre de dix ou douze, ils tournaient le dos au public et en face d'eux se trouvait leur chef qui battait la mesure en frappant dans ses mains en disant: Lan-doul-lah, landoullah, landoullah, landoullah, décomposant ainsi ce mot en trois syllabes et trois mesures.

« A la première, les opérateurs levaient le bras, à la seconde, ils baissaient la tête sur la poitrine, et à la troisième, ils laissaient redescendre les bras en jetant la tête en arrière.

» Ils recommencèrent ainsi pendant une dizaine de minutes, en augmentant la rapidité de la mesure et de leurs mouvements, et alors leurs têtes paraissaient ne plus tenir à leurs corps. Les turbans étaient tombés sur le tapis, les mahomets se déroulaient et s'échevelaient sur ces figures devenues horribles, dont les voix articulaient d'une façon inintelligible le *landoullah* sacramentel.

« A chaque minute un Arabe tombait, mais il se relevait bientôt avec une ardeur frénétique et il recommençait le balancement infernal que j'ai décrit. Cependant le mouvement ascensionnel de cette affreuse parade atteignait son apogée; les têtes battaient alternativement le dos et la poitrine. Celui qui se trouvait au centre avait surtout le cou détendu d'une si horrible façon, que sa tête s'abattait en tous sens, comme si les vertèbres du col eussent été entièrement supprimées. C'était une affreuse boule cyanosée, roulant au hasard. Arrivée au paroxsisme de l'exaltation, toute la ligne des Aïssaouas s'abattit et se mit à se tordre en poussant des hurlements qui n'avaient rien d'humain. Ils se roulaient les uns sur les autres, et leurs soubresauts, qui durèrent quelques instants, accusèrent pour moi l'effet d'une sensation qui me parut être opposée à celle de la douleur. Ils s'agitèrent ensuite avec moins de violence : puis quelques instants plus tard, ils étaient tous étendus sans mouvement, on les couvrait d'un haïck, enfin la derbouka faisait entendre ses sons et annonçait la fin du spectacle.

« Le lendemain, j'eus la curiosité de voir de près ces curieux saltimbanques et je fus à même de juger de leur état; leur abrutissement me parut complet. Des gens bien renseignés me dirent que leur vie était de courte durée et qu'ils tombaient souvent en extase sur le pavé des mosquées. Ainsi

aujourd'hui tout me porte à dire qu'une dépolarisation complète est opérée en eux, et je suis presque tenté de croire que, sous le coup de la moindre surexcitation, leur corps doit être d'une complète insensibilité. Quant aux dislocations du còl, je les présente comme le pôle opposé des effets cataleptiques qui développent le phénomène de la rigidité des membres. »

IV

EXPLICATION DES FAITS PRODIGIEUX DE L'ANTIQUITÉ PAÏ ET DE CEUX DES TEMPS MODERNES ATTRIBUÉS AU PRITS. — DIVERGENCE DANS LES OPINIONS A CE SUJ

Nul n'a songé jusqu'ici, je le crois du moins, à remonter ni à Dieu, ni aux Anges, comme à leur table cause, aucun des phénomènes que l'histoir conte des oracles et des divinations de toutes sort si grand honneur autrefois chez les païens. Ce seuls ont pu le dire, qui avaient intérêt, dans ces d'ignorance et de crédulité superstitieuse, à se passer pour les intermédiaires de la Divinité ou Esprits bienfaisants.

Aujourd'hui nos magnétiseurs de tables, de bles, etc., etc., et nos spirites n'osent pas égale attribuer à Dieu ou à ses Anges, les effets extra naires qu'ils voient se produire sous leurs yeux l'exercice de leur art magnétique.

Ils disent seulement que, tout effet proclamant cause, il est juste de reconnaître que tout effet int

gent proclame une cause intelligente. Or, en appliquant cet axiome aux tables *parlantes*, la question leur paraît à peu près résolue. Si ce n'est pas une force *physique* ou *psychique*, ayant son principe dans les facultés physiologiques ou mentales des assistants, qui produit ces effets, ce doit être une volonté étrangère. Mais, quelle peut être cette volonté, sinon, disent-ils, les *âmes humaines* ou les *Esprits* de l'espace, en un mot les habitants du monde invisible (1) ? Ces nouveaux *psychologues* ne prononcent pas le nom du démon, parce qu'ils prétendent que c'est un être fictif et non réel. Sur ce dernier point ils se mettent ouvertement en contradiction avec le genre humain tout entier.

Or, deux questions graves se présentent ici à résoudre : Que se passait-il dans les oracles des Anciens, et que se passe-t-il encore aujourd'hui dans les pratiques des spirites ?

Étaient-ce les démons qui produisaient les prodiges du paganisme ? Est-ce encore eux qu'il faut voir dans les effets du spiritisme ? — Sur la première question, il y a deux sentiments fort opposés parmi les anciens comme parmi les modernes ; la même divergence existe sur la seconde. Et réduite à sa plus simple ex-

(1) *Revue Française*, n° du 1er février 1863. Article *Les Esprits et le Spiritisme*.

(2) Voyez *Essai sur l'origine*, etc., etc., *de la médaille de saint Benoît*, par le R. P. Guéranger, page 65.

pression, toute la difficulté pour les unes et pour les autres est de savoir si la Magie existe véritablement, et où sont ses œuvres.

Commençons donc par dire ce que l'on entend par la Magie. Selon l'opinion commune, ***la Magie est l'art d'opérer certaines merveilles avec le concours et l'appui des démons, par l'emploi de moyens qui n'ont aucun rapport aux effets produits et obtenus*** (1)

Cette magie s'appelle *extra-naturelle* : « Elle com-
» prend les effets dont sont capables les Esprits créés,
» mais incorporels, pouvant faire connaître à l'homme
» les forces cachées de la nature, et jouissant d'une
» suprême agilité (1) »

Mais, à côté de celle-ci, il faut aussi admettre deux autres sortes de magie (improprement dites), qui sont la *magie naturelle* et la *magie artificielle*. La première n'est tout simplement que le jeu des lois de la nature et l'ensemble des effets qu'elle produit. Peu importe que la liaison de ces effets à leur cause puisse échapper à l'appréciation de beaucoup de gens, elle ne dépasse pas toutefois la portée de l'intelligence humaine, et, sous ce rapport, les phénomènes naturels ne sont appelés *magiques* que dans un sens absolument impropre. — Par la magie *artificielle* nous n'en-

(1) Billuart; M. Delrio; de Haen, etc., etc.

(2) *Dict. encyclop. de la théolog. catholique*, t. XIV, p. 97, et 100.

tendons certes pas les exercices des joueurs de gobelets, des prestidigitateurs et des opérateurs de fantasmagorie : nous comprenons par là deux choses distinctes : l'emploi, par une volonté, des *forces* que la nature renferme en elle-même, et celui des forces *psychiques* dont la créature intelligente est douée. — C'est-à-dire que l'homme, en raison de sa volonté libre, peut s'emparer des forces des corps, s'en rendre maître, les diriger à son gré et selon ses intentions, et leur faire produire des phénomènes que, laissées à elles seules, elles n'auraient pas produits : témoins l'électricité, le magnétisme animal (1) ; et « cette » façon d'opérer de la part de l'homme, peut cepen-

(1) C'est assurément dans cette catégorie qu'il faut placer les prodiges des *psylles* égyptiens ou charmeurs de serpents, dont l'antiquité a fait tant de récits merveilleux. Les psylles actuels de l'Égypte continuent, comme leurs aïeux les plus anciens, à se montrer d'une habileté inexplicable dans leurs tours au moyen des serpents. La *vipère hajé*, d'une longueur de cinq pieds au moins et de trois pouces de grosseur, et excessivement dangereuse, sert particulièrement aux bateleurs du Caire à faire ressortir leur puissance magique. Après lui avoir arraché les crochets venimeux, ils apprivoisent ce redoutable reptile, le dressent à un grand nombre de tours qui charment la population de l'Égypte, et charmeraient aussi sans doute celle de l'Occident. Cette vipère hajé se change en bâton, contrefait le mort, et, pour en faire un bâton; le psylle crache dans la gueule du serpent, le contraint à la fermer, lui appuie la main sur la tête, et aussitôt le serpent devient raide et immobile ; il semble

» dant, en certaines occasions, devenir un des moyens
» de la magie proprement dite (1). »

tombé en catalepsie, et ne se réveille que lorsque les bateleurs saisissent sa queue et la roulent fortement dans leurs mains. Ces mêmes hommes sont doués aussi du talent merveilleux de découvrir les serpents et de constater leur présence partout où il y en a. Le spirituel Denon raconte, qu'étant un jour chez le général en chef Bonaparte, au Caire, on y introduisit des psylles, et on leur fit plusieurs questions relativement au mystère de leur secte et à la relation qu'elle a avec les serpents auxquels ils paraissent commander; ils montraient plus d'audace que d'intelligence dans leurs réponses. On en vint à l'expérience: « Pouvez-vous connaître, leur dit le général, s'il y a des serpents dans ce palais? Et s'il y en a, pouvez-vous les obliger de sortir de leur retraite? » Ils répondirent par une affirmation sur les deux questions: on les mit à l'épreuve. Ils se répandirent dans les appartements; un moment après ils déclarèrent qu'il y avait un serpent. Ils recommencèrent leur recherche pour découvrir où il était: ils furent saisis de quelques convulsions en passant devant une jarre placée à l'angle d'une des chambres du palais, et indiquèrent que le reptile était là; effectivement on le trouva. Ce fut un vrai tour d'adresse, et les spectateurs convinrent que ces psylles étaient fort avisés. Il paraît qu'ils placent leur confiance dans un appel qui imite le cri d'amour du serpent. L'habileté consiste à en bien contrefaire la voix par un sifflement tantôt sonore comme le mâle, tantôt plus étouffé comme celui de la femelle, et ce n'est en effet qu'à cette condition que le serpent peut entrer en émoi et se déterminer à quitter sa retraite. (Champollion Figeac, *Histoire de l'Égypte ancienne.*) — Qui oserait voir dans tout cela autre chose qu'une science naturelle?

(1) *Dict. encyclop. de la théolog. catholique*, t. XIV, p. 98.

Toutefois, à côté de ces derniers phénomènes à l'égard desquels la science est obligée d'avouer qu'elle n'a pas encore reconnu le rapport des effets à leur cause, sans que pour cela il tombe dans l'esprit de personne de les déclarer magiques, il faut reconnaître que la jonglerie, l'habileté, la ruse, la connaissance des forces de la nature, peuvent aussi produire des effets incompréhensibles à la masse, et des phénomènes ayant l'apparence de prodiges.

Comme je l'ai dit, beaucoup d'auteurs anciens et modernes, païens et chrétiens, également recommandables ou par leur science ou par leurs vertus, ont nié qu'il existât une magie diabolique (1).

D'autres en grand nombre soutiennent l'opinion contraire; et en France, aujourd'hui, la foi en la magie a pris un tel développement, à cause du magnétisme et de ses effets surprenaats; elle est devenue si vive chez quelques hommes, du reste éminemment honorables, qu'ils voient en tout et partout l'action du diable.

Tout en partageant leur opinion, relativement à la réalité de la magie, je crois et j'estime que ces derniers tombent dans l'exagération quand ils s'obstinent à attribuer aux démons certains effets

(1) Cf. A. de Haen, *De Magia*. Paris, cap. 1. —M. Delrio, *Disquisition, magic*. passim..

merveilleux, parce qu'ils n'en connaissent pas la cause.

Nous dirons plus bas, en son lieu et place, à quel signe on peut distinguer un effet diabolique de celui qui ne l'est pas.

Abordons maintenant le fait en lui-même dans l'antiquité. On lit dans le savant Dollinger (1): « Les esprits formés à l'école de la philosophie professaient un souverain mépris pour la magie des *Goëtes*. La plupart de ceux-ci étaient Égyptiens de naissance ou sortaient des écoles égyptiennes : les places publiques étaient le théâtre de leur savoir ; entourés de tableaux pompeux et de figures d'animaux extraordinaires, qui remuaient comme s'ils eussent été vivants (2), ils se faisaient forts, moyennant quelques oboles, d'expulser les démons du corps humain, de chasser les maladies par le souffle, d'évoquer les âmes des héros. Mais en exceptant la multitude, *il n'y avait presque personne qui ne rejetât la magie en général et dans toutes ses formes, et ne la regardât comme une simple illusion.* Pline paraît faire fort peu de cas de tout ce qui s'y rattache : d'après lui, Néron, après avoir été dupe de ces illusions et s'être jeté à corps perdu dans les pratiques occultes de la *théurgie*, ne tarda pas à reconnaî-

(1) *Paganisme et judaïsme*, t. III.
(2) *Cels. ap. Orig. c. Cels.*, p. 53. *Spene*·

tre son erreur et à répudier tous les rites que les mages regardaient comme une condition indispensable au succès, tels que les sacrifices d'hommes et ceux des brebis noires (1). Artémidore fait, en commençant par les Pythagoriciens, une longue énumération des maîtres de l'art divinatoire, dont il engage à regarder les *promesses comme fallacieuses,* parce que pas un d'eux ne comprenait la véritable mantique (2).

« Chrysippe, écrivain et philosophe stoïcien (280 ans avant Jésus-Christ), avait composé un ouvrage où il traitait *d'imposture et de jonglerie* tous les prodiges qui s'accomplissaient dans les temples des dieux. Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, Ænomaüs le cynique, originaire de Gadara en Syrie, écrivit un traité intitulé : « *Les jongleries dévoilées,* » dont le style est populaire et parfois plein de vigueur (3). Il cherche à y prouver que les oracles, et surtout celui de Delphes, ont exercé une influence des plus funestes sur les États de la Grèce qui se sont laissé conduire par eux,— que des guerres fréquentes et sanglantes en sont résultées, — que les hommes avaient été toujours trompés par des réponses ambigües et énigmatiques, qui auraient eu besoin d'être expliquées par un autre devin. Une amère expérience, ajoutait-il, l'avait détrompé, car,

(1) Pline. H. N.. 30, 2.
(2) Μαντεια, divination, oracle, prédiction, etc.
(3) Φωρα γοητων V. les fragm. dans *Eus præp.*, ev. 5, sq.

partageant l'erreur commune, il avait d'abord consulté l'oracle de Claros sur la vraie sagesse, et avait obtenu une réponse qui pouvait s'appliquer à tout, et oú il s'agissait, au surplus, d'un jardin d'Héroclès, toujours fleuri.

» Un assistant affirma, sous serment, avoir entendu l'oracle donner une réponse identique à un négociant du Pont, qui consultait le dieu sur les intérêts de son commerce. Ænomaüs parle ensuite des oracles qui firent diviniser Cléomède d'Astypalée, athlète vulgaire, et flattèrent les passions de tyrans sanguinaires, et rappelle que les habitants de Méthymnes avaient reçu l'ordre d'honorer comme Bacchus une bûche trouvée dans les filets d'un pêcheur.

» Ces découvertes, quelque écrasantes qu'elles fussent, ne paraissent cependant pas avoir exercé une grande influence; car la publication de cet écrit coïncide précisément avec le dévelopement extraordinaire du système divinatoire. Maxime, qui vivait alors, parle des oracles avec un profond respect, et l'histoire de Phlégon, affranchi d'Adrien, était remplie de réponses sacrées que l'événement avait justifiées. La passion des révélations surnaturelles était trop vive pour écouter les conseils de la froide raison. — Faut-il, disait-on, rejeter tout, parce qu'il y a eu de faux oracles, quand on ne rejette pas l'or auquel se sont mêlées quelques monnaies fausses? — Un grand nombre

d'oracles que l'événement avait justifiés et qu'on ne pouvait expliquer par aucune cause naturelle, passaient de bouche en bouche; ceux-là même qui avaient été trompés une première fois, cherchaient à satisfaire leur soif du merveilleux et leur curiosité inquiète par de nouveaux expédients divinatoires.

» Qu'au moins certains d'entre eux donnassent ce qu'ils promettaient, voilà ce qu'on ne mettait guère en doute; car jamais les hommes ne regarderont comme inutile ce qu'ils désirent avec passion, ce qu'ils croient leur être indispensable. Et à cette époque, on en était précisément là avec la divination. Le Paganisme, qui n'avait ni doctrine religieuse, ni corps enseignant, ni autorité, était réduit à des cérémonies, à des mythes traditionnels. Les dieux devaient parler, s'ils voulaient préserver les hommes du désespoir, et comme ils ne pouvaient le faire par une doctrine révélée et annoncée par un corps enseignant bien organisé; il fallait qu'ils se servissent d'oracles, d'oiseaux, du foie et de la rate des animaux, de songes, des astres, enfin de tout ce qui pouvait signifier quelque chose et à quoi se rattachait la crainte ou l'espérance des mortels.

» Plutarque et Sextus Empiricus, d'ailleurs si opposés, attestent de concert que la divination était universellement respectée comme un art divin et infailli-

ble (1). Celse recommande la mantique, en disant qu'elle est empruntée des animaux qui, doués d'une intelligence supérieure, pénétraient dans l'avenir, et se rapprochaeint plus de la divinité que les hommes (2). Galien, lui-même, qui scruta la nature avec tant de sagacité, soutient qu'il était possible de connaître l'avenir par la position des étoiles, le vol des oiseaux, etc. (3). *C'était là une erreur qui, pesant alors comme un joug écrasant sur l'humanité tout entière*, formait un appui essentiel du système religieux et auquel personne ne pouvait se soustraire complétement. Cicéron peint cette tyrannie d'une manière saisissante. « La superstition, dit-il, nous poursuit » partout; tantôt c'est un devin, tantôt un pronostic, » un oiseau, un chaldéen ou un inspecteur des en- » trailles; qu'il tonne, que la foudre tombe ou qu'il » arrive quelque chose d'extraordinaire, événement » dont l'un ou l'autre arrive nécessairement, jamais » l'homme ne peut être tranquille, pas même dans le » sommeil; les songes amènent encore plus de soucis » que tout le reste (4). »

Tacite, en parlant des astrologues et des devins

(1) Plut., *De Fat.*, p. 574. Sext. Emp., c. *Mathem.*, 9; 132,

(2) *Ap. Orig.*, c. Cels., 4, 88, p. 565. Delarue.

(3) Dans son écrit Περί δυναμεων Φυσίχῶν 1, 12.

(4) *De Div.*, 2, 72.

contre lesquels plusieurs empereurs avaient lancé des décrets de bannissement, dit d'eux que « c'est une » race d'hommes peu sûre pour les grands, et trom- » peuse pour ceux qui espéraient. »

Si la foule avait confiance dans tout ce qui paraissait venir de l'intervention des êtres surnaturels, les savants d'alors n'y croyaient pas ; s'ils avaient eux-mêmes quelques pratiques conformes à la croyance populaire, c'était afin d'entretenir le peuple dans l'erreur (1). L'un d'eux n'a pas craint d'écrire qu'il était important de tromper les populations dans ce qui formait le culte des dieux et la religion.

On s'explique facilement, observe Dollinger, que, d'après ce système, les chefs des peuples et les autorités publiques ne devaient pas chercher à découvrir les ruses et les supercheries des prêtres des faux dieux, ni les empêcher d'entretenir la masse dans ces superstitions (2).

Mais les premiers chrétiens jugèrent tout autrement les prodiges qui s'opéraient chez les païens, et les docteurs de l'Église n'hésitèrent pas à les attribuer à l'action des démons. A leurs yeux, tout dans les oracles, dans les aruspices, dans la divination, la nécromancie etc., était démoniaque.

(1) Voy. *Paganisme*.
(2) *Paganisme et Judaïsme*.

« Il en est des augures comme des oracles, dit
» Minutius Félix ; je crois bien qu'ils ont pu quel-
» quefois toucher de près à la vérité, et que le hasard
» a quelquefois aussi rencontré juste. Mais je veux
» remonter à la source de l'erreur, et découvrir l'a-
» bîme d'où sont sorties tant de ténèbres. Il y a des
» Esprits malins, connus dans les écrits mêmes du
» paganisme sous le nom de démons, pervers et mal-
» heureux, qui, pour se venger du châtiment encouru
» pour leurs crimes, se sont déclarés ennemis de Dieu
» et des hommes ; de Dieu, en détachant de lui ses
» adorateurs par les faux cultes qu'ils ont introduits
» sur la terre ; des hommes, en les entraînant dans
» l'erreur par leurs prestiges. Vos poëtes, vos philo-
» sophes, entre autres Socrate, les connaissaient bien,
» lui qui n'avait point d'autres règles de ses occupa-
» tions et de son repos que le *génie* ou la passion qui
» l'agitait. Ce sont eux qui opèrent ce que les magi-
» ciens font d'admirable, qui donnent l'efficace à
» leurs enchantements, qui font qu'on ne voie pas ce
» qu'on voit (1), et cent autres illusions que l'on ra-
» conte. Ils s'emparent des corps, fascinent les es-
» prits, les obsèdent de terreurs imaginaires, les jet-
» tent dans des transports furieux. Vous en avez la

(1) Trad. par le P. Le Brun. *Hist. des Superstit.*, t. I p. 228.

» preuve sous les yeux dans les aveux qui leur échap-
» pent, toutes les fois que nos exorcismes et nos
» prières les forcent de quitter les corps qu'ils possè-
» dent. Vous entendez un Saturne, un Sérapis, un
» Jupiter, déclarer ce qu'ils sont; et rendre publique-
» ment en votre présence hommage à la vérité qui les
» accuse. Croyez-les donc sur parole, alors qu'ils con-
» fessent eux-mêmes n'être que des démons. Au nom
» du seul Dieu vivant et véritable, prononcé par notre
» bouche, vous le voyez s'agiter, frémir, lutter avec
» violence et finir par s'échapper (1). »

Tertullien, en parlant des prestiges des magiciens, affirme hautement, qu'ils sont dus à l'influence seule des démons. « S'ils font paraître des fantômes, s'ils
» évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des
» oracles à des enfants, à des chèvres, à des tables,
» s'ils imitent les prodiges..., à quelle puissance
» doivent-ils tout cela, sinon aux démons? En voulez-
» vous la preuve? Eh bien! qu'on fasse venir devant
» vos tribunaux un homme qui soit reconnu possédé
» du démon: qu'un chrétien, quel qu'il soit, n'importe,

(1) Saint Justin, *Seconde Apologie* (1er vol., p. 322). Tertullien, *Apologét.*, chap. XXII, et *Réponse à Scapula*, chap. II. Origène, *Contre Celse*, lib. VI. — « Les chrétiens s'engageaient hautement à faire avouer aux dieux mêmes, quand le moindre des chrétiens le leur commanderait, qu'ils n'étaient que des démons, et ils pressaient le défi : l'infidélité demeurait muette. »

» commande à cet Esprit de parler. Il avouera et qu'il » est véritablement démon, et qu'ailleurs il se dit » faussement Dieu. Qu'on m'amène également quel- » qu'un de ceux qu'on croit agités par un Dieu , qui » en respirant avec force sur les autels ait reçu la » divinité avec la vapeur, qui parle avec effort et » comme hors d'haleine : oui, si la vierge Célestis, » déesse de la pluie, si Esculape, inventeur de la mé- » decine, qui a rendu à la vie Socordius, Thanatius » et Asclépodiote, destinés à la perdre une seconde » fois, si n'osant mentir à un chrétien, ils ne confes- » sent pas qu'ils sont des démons, répandez sur le lieu » même le sang de ce téméraire chrétien.

» Qu'y a-t-il de plus manifeste et de plus sûr qu'une » pareille preuve ? Voilà la vérité elle-même avec sa » simplicité et son énergie. Si vos dieux le sont véri- » tablement , pourquoi disent-ils faussement qu'ils » sont démons ? Est-ce par la déférence pour nous ? » Leur divinité est donc soumise aux chrétiens. Eh ! » quelle divinité qui dépend des hommes, et, ce qui » serait encore plus humiliant, de ses adversaires ? Si » d'un autre côté ils sont anges ou démons, pourquoi » répondent-ils qu'ailleurs ils se donnent pour des » dieux ? De même que ceux qui passent pour dieux, » s'ils l'étaient réellement, ne se diraient pas des » démons pour ne point se dégrader eux-mêmes, ainsi » ceux que vous savez être certainement des démons

» ne prendraient pas le nom de dieux, s'il y en avait
» effectivement. Sans doute ils n'oseraient profaner la
» majesté de leurs maîtres. Tant il est vrai que la di-
» vinité que vous adorez n'existe point, puisque, si
» elle existait, elle ne serait ni usurpée par les
» démons, ni désavouée par les dieux ! Les uns et les
» autres concourent à vous prouver qu'ils ne sont
» pas dieux. Reconnaissez donc qu'ils sont tous des
» démons. »

Le même auteur, expliquant encore comment ces Esprits malfaisants connaissent l'avenir et peuvent le prédire, ajoute : « Tout Esprit a la vitesse d'un oi-
» seau; c'est pourquoi les Anges et les démons se
» transportent partout en un moment. Toute la na-
» ture n'est pour eux qu'un seul et même lieu; il leur
» est aussi facile de savoir ce qui se passe quelque
» part que de le publier. Leur vélocité, qui est le
» propre d'une nature qu'on ne connaît pas, les fait
» aisément passer pour dieux. Ils veulent paraître les
» auteurs de ce qu'ils annoncent; et ils le sont quel-
» quefois du mal, jamais du bien; ils ont même ap-
» pris les desseins de Dieu, autrefois par les pro-
» phètes, à présent par leurs écrits. C'est ainsi qu'en
» dérobant à la Divinité ses secrets, ils sont parvenus
» à la contrefaire.

» Quant à leurs oracles, Crésus et Pyrrhus peuvent
» nous apprendre combien ils sont habiles à les en-

» velopper de manière qu'ils s'accordent toujours avec » l'événement, quel qu'il soit. Si la prêtresse sut à » Delphes que Crésus faisait cuire une tortue, c'est que » le dieu s'était transporté en Lydie dans le moment. » Répandus dans l'air, portés sur les nues, voisins » des astres, il leur est fort aisé de prédire les chan» gements de temps.

» Vous avez bien raison de vanter leur bienfaisance » à guérir les maladies : ils commencent par les don» ner, ils ordonnent ensuite des remèdes inouïs ou » contraires à la maladie; et l'ont croit qu'ils ont » cessé simplement d'en faire. A quoi bon citer après » cela les prodiges et les prestiges de ces Esprits » trompeurs, ces fantômes sous la figure de Castor et » de Pollux, l'eau qu'une vestale porte dans un crible, » le vaisseau qu'une autre tire avec sa ceinture, cette » barbe qui devient rousse sur-le-champ? Et pour» quoi tous ces prodiges? pour faire adorer les pierres » au préjudice du vrai Dieu. »

L'opinion de saint Augustin dans la même matière n'est pas différente. « Il n'y a pas à s'étonner, dit-il, » que les démons prédisent l'avenir. Esprits subtils, » incorporels, répandus dans l'air, doués d'une agi» lité et d'une pénétration extraordinaires, en qui tout » est actif, tout est nerveux, par la haine qui les » anime contre nous; tout est entier, excepté leur jus» tice et leur sainteté primitives, et conséquemment

» leur béatitude. Ils prédisent les choses qu'ils doivent » exécuter eux-mêmes, recevant souvent de Dieu le » pouvoir d'envoyer des maladies, de corrompre l'air, » de persuader le mal aux méchants, en agissant sur » leur imagination.

» Au reste, que l'on se garde bien de confondre » leurs prédictions avec celles de nos Prophètes : » celles-ci sont toujours vraies, les autres souvent » fausses.

» S'ils ont annoncé à l'avance des événements qui, » par la suite, se sont vérifiés, comme la ruine » des temples et le renversement des idoles, c'est » qu'ils avaient appris eux-mêmes des prophètes que » le culte du vrai Dieu prendrait la place du culte des » démons. Ce qui se trouvait confirmé par une expé- » rience journalière (1). »

Salvien, qui vivait au commencement du quatrième siècle, avait déjà écrit ces paroles, empreintes d'une tristesse extrême :

Ubique dæmon, le démon est partout.

On trouve encore quelques autres écrivains ecclésiastiques des premiers siècles du Christianisme, qui ont partagé la même croyance sur l'action des dé-

(1) Saint Augustin, *De Divinat.*

mons et leur participation aux phénomènes du paganisme (1).

Non-seulement saint Justin, saint Cyrille de Jérusalem, Lactance, etc., disent que les démons peuvent opérer des prestiges fascinateurs, mais saint Hilaire, saint Jérôme et d'autres encore, ajoutent qu'ils peuvent produire des effets réels et vraiment prodigieux, comme transporter les corps dans les airs, les tenir au-dessus de l'eau ; enfin Tertullien, Origène et saint Jean Chrysostôme, disent même qu'ils peuvent guérir les maladies. Du reste, la raison vient confirmer cette doctrine de l'Écriture et de la Tradition. En effet, par un miracle improprement dit,on entend soit une translation, soit une altération et une transformation possibles à ces agents naturels. Or, puisque les anges bons et mauvais peuvent imprimer le mouvement au corps, ils peuvent, par là même produire ces autres effets. La translation d'abord, en transportant les corps par un mouvement local très-rapide et imperceptible pour l'homme. De cette manière ils peuvent substituer une substance à une autre, au point que celle qui est offerte aux yeux semble produite à nouveau. Il en est de même pour la transformation qu'ils peuvent opérer en appliquant des choses

(1) Voyez Martin Delrio, *Disquisit magic.* — de Haen, *de Mag.*

actives ou passives ; car comme ils ont une science profonde de la nature et connaissent les divers corps et leurs diverses propriétés, ils s'en servent comme d'instruments, avec d'autant plus de succès qu'ils sont plus intelligents ; et il en résulte que par des moyens cachés ils semblent produire ou transformer une substance. On comprend encore que les démons, sans rien opérer hors de nous, peuvent agir tellement, par des mouvements secrets, sur le cours de nos esprits animaux, que nous croyons voir devant nous une substance qui n'y est réellement point, mais seulement en apparence. Il y aurait en ce cas une illusion, mais qui aurait pour nous le même effet qu'un miracle réel. C'est là un moyen que le démon emploie quelquefois pour tenter l'homme, afin de le porter plus facilement au péché en lui offrant des images séduisantes, comme l'histoire rapporte qu'il le fit, mais en vain pour tenter saint Antoine dans son désert. Ce que nous devons conclure de tout ce qui précède, c'est que d'une part, les démons ne peuvent pas faire des miracles proprement dits, et que ce pouvoir est réservé à Dieu seul ; mais d'autre part que les démons, pouvant agir sur la matière, peuvent aussi faire des miracles improprement dits, c'est-à-dire des prodiges qui tiennent du miracle, quoiqu'ils ne soient point au-dessus des lois physiques qui régissent le monde.

Si nous venons maintenant à consulter les écrivains catholiques modernes, nous trouvons parmi eux une grande divergence d'opinions sur le sujet qui nous occupe.

Les uns ne voient que *ruses*, *fourberies*, *mensonges*, *habiletés* ou *artifices* dans tous les prodiges que les autres au contraire attribuent à l'intervention diabolique.

Ainsi Bergier, dont les travaux sont certes très-orthodoxes, ne craint pas d'avancer que les Pères de l'Église ont pu tomber dans l'exagération au sujet de la magie et de ses effets. « Lorsque le Christianisme » fut prêché, dit il, la *magie* était plus commune que » jamais parmi les païens; nous le voyons par ce » qu'en disent Celse, Julien, les historiens romains et » nos anciens apologistes. Les Pères s'attachèrent » avec raison à décrier cet art funeste. Sans entrer » dans des discussions philosophiques, plusieurs attribuèrent au démon les *prétendus* miracles dont les » païens se vantaient; c'était la voie la plus courte et » la plus sage de terminer la contestation. Le pouvoir » des démons est attesté par l'Écriture sainte, quoique » leur commerce avec les *magiciens* ne le soit pas. Si » les Pères avaient embrassé le pyrrhonisme des incrédules, ils auraient révolté l'univers entier.

» Mais il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait jamais eu de » *magie* proprement dite. Nous raisonnerions aussi » mal, si nous disions : « Il y en a certainement eu

» dans tel cas, donc il y en a eu dans tous les cas. Sur » une matière aussi obscure, il y a un milieu à garder » entre l'incrédulité absolue et la crédulité aveugle(1).»

Le savant Dollinger est un des auteurs modernes qui paraît surtout le moins disposé à voir l'influence des mauvais Esprits dans les faits prodigieux de l'antiquité païenne.

» L'histoire d'Alexandre d'Abonotique, citée plus » haut, nous donne, dit-il, une idée des *jongleries* reli» gieuses, avec lesquelles, sur un théâtre moins vaste, » les innombrables prêtres et goëtes exploitèrent la » crédulité du siècle. Nous connaissons quelques-uns » des expédients usités pour évoquer les dieux, les » génies et les morts. Le croyant regardait dans un » vase de pierre rempli d'eau et dont le fond en verre » se trouvait sur une ouverture, sous laquelle se trou» vait le dieu présumé. Ou bien, on traçait sur la mu» raille une figure qu'on enduisait d'une matière in» flammable; durant l'évocation, on approchait à » l'improviste la lampe de la muraille. La composition » chimique prenait feu, et le génie apparaissait au » milieu des flammes aux yeux des spectateurs éton» nés (1).

» La plus efficace de toutes les apparitions, était » celle d'Hécate. Les croyants devaient se jeter la

(1) Bergier, *Dict. de théolog.*, art. *Magie.*
(2) Hippol., *Philosop.*, p. 70, 73.

» face contre terre à la première lueur de la flamme ; » on invoquait en vers la divinité des rues et des car- » refours, la déesse Gorgo ou Mormo, qui erre la nuit » au milieu des tombeaux. Un employé du temple » lançait alors un héron ou un vautour aux pattes » duquel on avait attaché de l'étoupe. Cette matière » était allumée, et l'oiseau voltigeait dans l'apparte- » ment et faisait apparaître le feu tantôt de l'un tantôt » de l'autre côté, et les adorateurs, couchés par terre, » croyaient assister à un grand prodige. Avec des » *ruses analogues* on faisait apparaître au plafond » d'une salle la lune et les étoiles ; on produisait un » tremblement de terre ; sur le foie de la victime se » trouvait une inscription, parce que l'aruspice avait » eu soin d'écrire les lettres dans la paume de sa main » avec une encre sympathique, et d'appuyer, durant » le sacrifice, sa main sur le foie, jusqu'à ce que » l'empreinte fût visible. Ce fut avec de pareils arti- » fices que les néo-Platoniciens enthousiasmèrent » l'empereur Julien, quand Maxime le conduisit dans » un souterrain du temple d'Hécate, et lui fit voir une » apparition ignée. Ce même Maxime alluma des » flambeaux par sa seule parole, et amena le sourire » sur les traits d'Hécate, par un grain d'encens épuré » et la douce mélodie d'une hymne (1). »

(1) Théodoret, H. 2, 3, 3. Gregor. Naz., O.., 4. Opp,, 1, 1014. Eunap. *Vit. Max.*, p. 62 ; éd. Boisson.

Les *pneumatica* d'Héron, qui vivait à Alexandrie vers le milieu du IIe siècle de l'ère chrétienne, sont particulièrement intéressants et instructifs sous ce rapport. On y enseigne à construire les temples de manière à ce que les portes s'ouvrent au moment où le feu de l'autel s'allume, ou se ferment quand la flamme sacrée s'éteint; comment, en allumant le foyer de l'autel, on peut obtenir qu'un serpent fasse entendre un sifflement aigu, et que deux statues placées tout près versent les libations dans les flammes. On y donne le modèle d'un vase sacré, qui laisse échapper l'eau, quand on y jette une pièce de monnaie; — on y explique ce qu'il faut pour qu'on entende le son de la trompette à l'ouverture de la porte du temple, — et comment on construit un autel qui montre à sa partie inférieure, qui est transparente, des figures dansantes, pendant que la flamme du sacrifice pétille à la partie supérieure (1). On le voit : les prêtres païens avaient des ressources infinies, et celui qui est tenté de croire que ces *ruses* grossières devaient manquer leur but et attirer sur les imposteurs le mépris public et quelque chose de pis, n'a qu'à se rappeler l'histoire d'Alexandre d'Abonotique, et maints incidents de l'histoire moderne et contemporaine.

(1) *The Pneumatics of Hero,* transl. by B. Wooderof London, 1851, p. 33, 37, 57, 83.

Pour juger ces *jongleries*, il ne faut certes pas se placer au point de vue chrétien ; car le paganisme admettait comme un dogme politique qu'il était permis de tromper le peuple dans les choses religieuses, de lui cacher la vérité et de l'affermir dans l'erreur par des discours et des cérémonies publiques. Le Grand-Pontife déclara jadis qu'il n'est pas prudent de redresser les idées religieuses de la foule, qui voit des dieux dans les hommes mortels comme Hercule, Esculape, Castor et Pollux, — ou se représente les dieux distincts par le sexe, ou prend des images pour des divinités réelles (1). Le vulgaire, d'après Varron, doit ignorer bien des choses, et l'intérêt général exige qu'on ne le tire pas de certaines erreurs. (2) Avec de pareils principes, on ne pouvait naturellement pas s'inquiéter des intrigues d'imposteurs qui ne préjudiciaient à personne, ou devaient même augmenter la confiance dans la puissance des dieux. Les autorités compétentes ne songeaient nullement à une enquête, qui aurait pu compromettre les ministres des dieux ; bien plus, la cité, la contrée avaient souvent subi des pertes, par le discrédit où des *découvertes pareilles* avaient fait tomber le sanctuaire local. Les habitants d'Élée se vantaient encore, du temps des Pausanias,

(1) Apud Aug., C. D. 4, 27.
(2) *Ibid.*, 4, 31.

d'être visités quelquefois par Dionysius en personne. Trois chaudrons vides étaient placés dans une cellule que les prêtres scellaient en présence des habitants et des étrangers : le lendemain le dieu avait rempli les chaudrons de vin : prodige que tout le monde affirma sous serment. A la fête annuelle de Dyonysius, le vin coulait, comme on raconta à Pausanias, dans un temple d'Andros (1), phénomène dont Pline se contente de dire que l'eau de la source avait ce jour-là un goût vineux (2). Servius parle d'un temple de la mère des dieux, qui avait été ouvert par la prière seule (3), et Pausanias vit de ses yeux sortir la fumée du tombeau d'Héraclide Pionis, toutes les fois qu'on y déposait l'offrande des morts (4). Ces *jongleries sacerdotales* paraissent avoir été fréquentes dans les temples de Sérapis et d'Esculape; il s'agissait en effet de soutenir le crédit de ces endroits bénis et salutaires, et les prêtres engageaient à force d'argent de pauvres gens à simuler toutes sortes d'infirmités qu'un prodige ou un oracle d'Esculape et de Sérapis guérissait ensuite instantanément (5).

Il ne faut pas s'étonner de la confiance avec la-

(1) Paus., 6, 26, 1.
(2) Plin., H. N., 2, 106.
(3) *Æn.*, 6, 52.
(4) Paus., 9, 18, 3.
(5) Clément, *Hom.*, 9, 18, p. 691.

quelle on parlait de *théophanies* ou manifestations multiples des dieux. La vie des hommes, dit Celse, en offre de nombreux exemples, et Esculape se manifeste encore tous les jours (1). Maxime de Tyr affirmait avoir vu les dieux plus d'une fois. Et si ces hommes, distingués d'ailleurs, se berçaient de *pareilles illusions*, on comprend que dans les provinces éloignées de l'Empire se produisissent des faits semblables à ce que les Écritures nous rapportent de saint Paul et de Barnabé, honorés comme Zeus et Hermès par les habitants de Lystres, pour y avoir guéri un paralytique.

Pénétré de la même idée, le même écrivain dit ailleurs : « Parmi les oracles de héros, celui de la grotte de Trophonius à Lébadée en Béotie, était le plus célèbre; mais il tomba parce qu'on le soupçonna d'être un *établissment institué pour tromper* les riches et les puissants par les machinations et les simagrées des prêtres. » Les longs et nombreux préparatifs accompagnés d'innombrables sacrifices, onctions et ablutions, l'obligation de boire d'une source de ce lieu et de se couvrir de plusieurs écharpes, la manière dont on était entraîné dans l'Adyton, tout cela paraît avoir eu pour but de mettre l'homme dans un état d'exaltation ou de surexcitation qui, dans une grotte, composée de nombreuses chambres et sorties, lui faisait

(1) *Contra Cels.*, 3, 3.

voir des apparitions et entendre des sons qui étaient ensuite interprétés par les prêtres (1). Souvent ces révélations se rapportaient à l'existence après la mort, et les impressions qu'elles produisaient etaient si terribles que l'on soutenait que ceux qui avaient été dans la grotte ne riaient plus plus jamais (2). En dépit des railleries des comiques grecs et d'un ouvrage publié contre cette grotte par Dicéarque, connu comme adversaire des oracles, la foi que l'on avait en la vertu de cet oracle se maintint jusqu'à la chute du paganisme.

L'influence de *l'état magnétique* sur les oracles se manifeste de la façon la plus claire dans les oracles des rêves, qui, de même que les sanctuaires d'Esculape, à Épidaure, à Cos, à Tricca et à Pergame, procuraient la guérison des maladies, par le moyen de l'incubation ou du sommeil dans les temples, et des médicaments révélés en songe. Les malades, préparés par le jeûne, des bains, des frictions, des sacrifices et des prières, et mis ainsi dans un état de surexcitation, se couchaient dans le temple ou dans ses envi-

(1) Paus., 9, 39, 40. Max. Tyr., 14, 2. Philostr., *Vit Apol.* 8, 19. Schol., Aristoph., *Nub.*, 508. Comp., Van Dale, *De Orac. gent.*, p. 192, sq. Une gravure, p. 195, explique les tours que, d'après son opinion, les prêtres mettaient en pratique.

(2) Athén., 14, 2 Zenob. 3, 51.

rons sur la peau d'un bélier qui avait été immolé, et ils s'endormaient dans l'assurance la plus complète que le Dieu les honorerait d'une révélation. Ils rêvaient aussitôt de remèdes, le plus souvent fort simples, qui leur apparaissaient sous leur forme naturelle ou sous l'apparence de symboles et d'images, et quand cela était nécessaire, l'explication des prêtres venait en aide à leur intelligence. La description que fait le rhéteur Aristide de l'état où le mettait l'incubation prouve l'entière similitude de celle-ci avec le somnambulisme. « Je croyais, dit-il, être réellement « en contact avec le dieu, sentir son voisinage ; je « me trouvais entre la veille et le sommeil, et mon « esprit était si léger que quiconque n'est pas initié « ne saurait le dire ni le comprendre (1). »

Les oracles des morts qui se rendaient dans les temples particuliers (*psychomanteia*), desservis par des prêtres qui évoquaient les morts, sont très-probablement venus de l'Orient en Grèce; ils sont cités dans l'Ancien Testament comme une coutume horrible de la Phénicie et de la terre de Chanaan (2). Cet art était pratiqué en Thesprotie sur le fleuve Achéron, à Hé-

(1) Aristid., p. 63 et suiv. Cf Jambl., *Myst.*, 3, 3. Strab., p. 775. Aristoph., Plut., 622 et suiv.

(1) *Deut.*, 18, 10, 11, *Levit.*, 20, 27, 1, *Reg.*, 28, 7, *Isaie*, 8, 19.

raclée sur la Propontide, et l'on croyait que les morts, forcés d'apparaître à la voix de ceux qui les évoquaient, donnaient des réponses (1).

Cependant, cette institution semble être tombée en désuétude dans les contrées de la Grèce vers l'époque de la guerre du Péloponèse, peut-être par la raison que les oracles apolloniens satisfaisaient mieux au besoin du moment, et que cette violente perturbation du repos des morts froissait les sentiments des Grecs, et frisait de trop près l'impiété ; car lorsque les Lacédémoniens voulurent apaiser les mânes de Pausanias tué par eux, ils firent venir d'Italie des Psychagogues ou prêtres des âmes nécessaires à cet objet (2). Dans ce dernier pays, il y avait, en effet, près du lac Averne, une caverne où des Psychagogues, après avoir procédé à des sacrifices, faisaient apparaître en présence du postulant, sous des traits obscurs et confus, l'âme de son père ou d'un ami, laquelle répondait à ses questions (3).

Nos spirites modernes, tout en simplifiant le cérémonial, prétendent arriver au même résultat.

Nombre de lieux où se rendaient les oracles n'eurent qu'une existence éphémère et transitoire ; ils fu-

(1) Hérodot., 5, 93. Plut., *Cim.*, 6.
(2) Hérodot., *Ser. num. vind.*, p. 560, VIII, 120.
(3) Max. Tyr., 14, 2.

rent délaissés, soit que la réputation et la faveur dont ils avaient joui d'abord ne pussent se maintenir *à cause de tromperies fréquentes*, ou par suite de la concurrence d'autres établissements analogues; soit que la constitution physique de l'endroit qui servait de base à l'oracle se fût modifiée, que sa source minérale, par exemple, se fût tarie. Même au sujet de celui de Delphes, Cicéron, ou son frère Quintus, qu'il fait parler en son nom, attribuait sa décadence à ce que la force terrestre qui inspirait la pythie s'était évanouie (1). Quant à plusieurs autres, il suffit de *l'affaiblissement général de la foi religieuse*, joint au dépeuplement croissant de la Grèce depuis l'époque des Macédoniens, pour amener leur ruine. Du temps de Cicéron et de Strabon, au dire de ces deux écrivains, la dépréciation des oracles, même de celui de Delphes, fut presque générale (2); mais, plus tard, leur considération se releva de nouveau, Cette variation dans les idées devait se régler principalement sur l'état du sentiment religieux, car bon nombre de questions posées n'avait trait qu'à des particularités du culte. Les oracles enjoignaient de rapporter au sein de la patrie les restes d'un individu mort à l'étranger; ils prescrivaient une cérémonie religieuse, l'offrande

(1) Cic., *De Divin.*, 1, 19.
(2) Cic., 1, c. 2, 57, Strab., p. 419.

d'un ex-voto, l'accomplissement d'un sacrifice, ou ils attachaient le salut d'une ville à la conservation d'un objet antique consacré (1). La froideur croissante envers les dieux, le progrès de l'incrédulité firent disparaître les causes qui entretenaient la vogue des oracles.

On ne peut juger avec certitude jusqu'à quel point la non-réalisation de l'événement annoncé à l'avance détruisit la confiance dans les oracles. Le croyant de bonne foi pouvait toujours s'appuyer sur une quantité de prédictions qui s'étaient accomplies; car, ainsi qu'Aristote le remarque en parlant de la signification des songes, « *celui qui tire souvent doit toucher parfois* (2); » et ce que Diodore disait des prophéties d'un Syrien peut également s'appliquer aux oracles. On ne faisait nulle mention de celles qui échouaient, mais on faisait grand bruit au contraire de celles qui se réalisaient. Et combien était facile le succès de la prédiction, lorsque ceux qui interrogeaient l'oracle étaient convaincus et résolus d'avance à tout interpréter dans le sens le plus favorable, comme le rhéteur Aristide ! L'oracle lui avait annoncé que le dieu et de jeunes filles blanches prendraient soin de lui. Un peu après, il reçut des lettres de l'empereur qui le tiraient de sa

(1) Paus., 4, 20, 2. Théophr., *Hist., Plant.*, 5, 3.
(2) Aristot., *De Div. per Somn.*, 1, 5:9, D.

pénible position, et dès lors il fut évident pour lui qu'en parlant de jeunes filles blanches l'oracle avait eu des lettres en vue (1).

Souvent, par suite de la quantité d'oracles consultés et de la discordance de leur réponses, il devait naître de l'incertitude. A Thèbes, quand il s'agit de la guerre contre Sparte, on obtint, comme autrefois à Athènes lors des affaires de Sicile, des oracles pour et contre. Alors Épaminondas fit placer les oracles propices à la droite de la tribune, les oracles défavorables à la gauche, et engagea ses concitoyens à se prononcer pour les uns ou pour les autres, selon qu'ils se sentiraient courageux ou lâches (2). Il arrivait aussi que les horoscopes tirés des entrailles des victimes contredisaient les oracles, comme lors de l'expédition d'Agésipolis contre l'Argolide (3), mais en pareil cas, c'étaient ces horoscopes et non les oracles qui indiquaient le résultat. Au surplus, les hommes d'État et les capitaines ne se gênaient pas POUR INVENTER aussi dans l'occasion des prédictions d'oracles pour le besoin du moment, ainsi que le prouvent les exemples d'Alcibiade, de Ducétius et d'autres (4). Lorsque les oracles, même celui de Delphes, reconnurent si obli-

(1) Aristid., *Or.*, 26, 1, 524.
(2) Plut., *Apophtegm.*, VI 728, 729.
(3) Xénoph., *Hell.*, 4, 7.
(4) Plut., *Alcib.*, 14. Diod., 12, 8, 29.

geamment les prétentions d'Alexandre à la dignité divine, et qu'ils accordèrent même les honneurs divins à son Héphestion (1), cela dut ouvrir les yeux à beaucoup de gens et provoquer de plus en plus, depuis cette époque, le mépris de ces institutions.

Héraclite disait du dieu de Delphes qu'il ne parlait ni ouvertement ni clairement, qu'il ne cachait pas non plus entièrement sa pensée, mais qu'il l'expliquait (2).

Toutefois, ses explications, en fait d'oracles, étaient souvent si obscures, si énigmatiques, qu'on pouvait attacher trois, quatre, même dix sens différents à la même prophétie; et cette fâcheuse incertitude sur sa signification précise plongeait le questionneur dans un embarras plus grand qu'avant d'avoir reçu sa réponse. Aussi y avait-il des individus qui se chargeaient d'expliquer les oracles ambigus ou incompréhensibles. Ils s'appelaient *chresmologues*, nom qui désignait non-seulement ceux qui interprétaient les prédictions de l'oracle de Delphes et des autres, mais encore ceux qui se livraient à la divination. Dès les temps les plus reculés, ces chresmologues appartenaient à certaines familles sacerdotales, dans lesquel-

(1) Justin., 11, 11, Plut., *Alex.*, 27. Diod., 17, 115.

(2) Ap. Plut., *De Pythag. orac.*, c. 21. Οὔτε λέγει, οὔτε κρύπτει, ἀλλὰ σημαίνει.

les cet art était héréditaire, telle que la famille des Mélampodes, descendants du fameux Mélampe (1). Plus tard, le Bachis de la Béotie, qui, sous l'inspiration des nymphes de la grotte de Corycus, avait prédit la guerre des Perses contre la Grèce, jouit d'une grande réputation, de sorte que ce nom, à en conclure par l'emploi qu'en fait Aristophane (2), devint une espèce de dénomination collective de cette catégorie d'hommes. D'autres chresmologues, comme Stilbide et Hiérocles (3), dont Aristophane se moquait pareillement, s'occupaient surtout de prédictions anciennes, mais vivant encore dans la bouche du peuple, et de leur explication pour le présent ou un avenir prochain. Grâce au grand nombre des oracles et des chresmologues, la multitude des prédictions mises en circulation (4) était si variée et si considérable, qu'on n'était pas embarrassé lorsqu'il s'agissait d'avoir sous la main un oracle et son explication pour un cas donné ou pour un but quelconque.

L'exemple de la pythie de Delphes, jadis si célèbre, nous donne une preuve éclatante de *l'influence du magnétisme* dans ces opérations.

(1) Hérod., 2, 49.
(2) Aristoph., *Pac.*, 1052, 54, 1102, *Aves.*, 963, *Equit.*, 123.
(3) Schol., ad Aristoph., *Pac.*, 1029, 1041.
(4) Notamment durant la guerre du Péloponèse. Thucid., 2, 8; 2, 21, 8, 1, 8. Aristoph., *Dor.*, 709-85; 599-91.

Dans le principe, la pythie devait être une jeune fille; mais, plus tard, elle dut, pour exercer son ministère, avoir plus de cinquante ans. Elle était, le plus souvent, de basse extraction et sans éducation, mais de mœurs irréprochables. Elle se préparait à l'exercice de ses fonctions en mâchant des feuilles de laurier et en buvant de l'eau de la source de Castalis, puis elle montait sur le trépied placé au-dessus du gouffre, en sorte que la vapeur qui en sortait pénétrait dans son corps (1), et que, pour ainsi dire enceinte du dieu (2), elle était mise dans un *état d'extase* qui l'agitait violemment et lui faisait prononcer des paroles incohérentes avec une bouche écumante. L'effet produit sur la femme était si puissant qu'un jour la pythie, qui ne montait qu'à regret sur le trépied, fut prise d'une furie telle, dit Plutarque, qu'elle tomba par terre en poussant de grands cris et mourut peu de jours après (3). Ses paroles étaient interprétées par *le prophète*, assisté de cinq prêtres, lequel leur donnait la forme d'une sentence d'oracle régulière. Dans les premiers temps, cette forme était poétique; mais à l'époque déjà où vivait Théopompe, la prose l'avait emporté sur la poésie, et dans le siècle de Plu-

(1) Orig., *Adv. Cels.*, 7, p. 125. Chrysost., *Hom.* 20. *Ad.* I. *Cor.*, 22, t. X, p. 260.
(2) Longin. c. 13, p. 32. Weisk.
(3) Plut., *Orac. def. opp.*, VII, 724. Weisk.

tarque on ne rendait que rarement des oracles en vers.

Il est évident que le premier prêtre ou prophète et ses assesseurs étaient maîtres de donner la forme qui leur convenait aux paroles que la pythie criait plutôt qu'elle ne les prononçait, et qu'ils mettaient un sens dans ce qui n'en avait pas. On a essayé de corrompre la pythie ; on y a même réussi, et la pythie fut destituée pour ce fait ; ce qui prouve que beaucoup dépendait d'elle. L'histoire de l'établissement de cet oracle suffirait à elle seule pour donner l'explication des phénomènes qui s'y passaient. Selon Diodore, il y avait sur le mont Parnasse un trou d'où sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres. Un berger, curieux de connaître la cause d'un fait si extraordinaire, s'étant approché de cette ouverture, fut saisi de mouvements convulsifs, et se mit à prédire l'avenir.

C'était le délire (*delirium,* comme l'on dit en médecine), provoqué par un gaz ayant des propriétés magnétiques, tels que le protoxyde d'azote ou l'acide carbonique, qui agissait subitement sur le cerveau de ceux qui approchaient de cet endroit. Plusieurs ayant fait la même épreuve, et ayant éprouvé les mêmes effets, on conclut qu'il y avait quelque chose de divin dans l'exhalaison qui s'en échappait. En conséquence, l'on construisit sur le lieu même un temple qui, dans la suite, devint magnifique et le plus riche de toute la

Grèce. C'est sur l'ouverture même qu'était placé le trépied où s'asseyait la pythie. Or, en tenant compte de l'excitation nerveuse déjà produite chez la prophétesse par ses jeûnes et ses autres préparatifs, on comprend parfaitement comment, après être montée sur son trépied, sous l'influence de la vapeur qui l'enveloppait, elle éprouvait des vertiges, et comment son regard devenait bientôt farouche, sa bouche écumante, tous ses membres saisis de tremblement, ayant enfin tous les symptômes d'une personne agitée de fureur. C'est dans cet état épouvantable qu'elle proférait par intervalles des paroles mal articulées auxquelles des prophètes donnaient une signification quelconque suivant les circonstances. Qui peut être surpris maintenant que la malheureuse pythonisse fût obligée, après de semblables représentations, de rester ordinairement plusieurs jours renfermée dans sa cellule, avant d'être remise de ses secousses ?

Parlant des *Théurges* et de leurs gestes et faits, notre savant allemand Dollingër dit encore : « Il est » assez probable qu'il ne s'agissait pas, dans les mys» térieuses opérations de la théurgie, d'un simple effet » de fantasmagorie théâtrale, mais d'un état artifi» ciellement provoqué, analogue à *l'intuition magné» tique*, et d'une extase, où l'on se voyait entouré » d'une lumière éclatante comme ces hésychastes » byzantins du XIVe siècle. »

L'oracle de Dodone, dédié à Jupiter, était un des plus célèbres de l'antiquité, et inspirait le plus de confiance. Mais nulle part ailleurs peut-être autant qu'en cet endroit, les dispositions n'étaient meilleures pour *induire les hommes dans l'erreur*. Voyez comment l'oracle s'y rendait : il y avait un chêne; le bruissement de son feuillage, le chant des oiseaux perchés et nichés dans ses branches, le bruit ou le murmure d'une source qui coulait au pied de l'arbre, et le son de bassins d'airain: voilà autant de choses qui faisaient des révélations prophétiques. Ces signes toutefois devaient être interprétés par les prêtresses du lieu, au nombre de deux ou trois vieilles femmes, connues sous le nom de *Péliades*, qui, comme la pythie de Delphes, se mettaient d'abord dans un état *extatique*, on ne sait par quel moyen, et transformaient ensuite en sentences d'oracle les sons qu'elles avaient entendus. Dans quelques cas, on procédait d'une autre manière. Il y avait à Dodone deux colonnes très-rapprochées l'une de l'autre, et surmontées, l'une d'un bassin de métal, l'autre d'une statue représentant un enfant qui tenait à la main un fouet aux lanières duquel étaient suspendus des osselets, de sorte que ces derniers venaient frapper le bassin quand le vent soufflait. Et le bruit qui se faisait entendre annonçait la volonté du dieu, toujours soumise à l'interprétation des prêtres... O supercherie !... Or, sauf les instru-

ments, qui ne sont pas aujourd'hui absolument les mêmes (il ne faut pas désespérer d'y voir bientôt revenir nos spirites modernes et nos magnétiseurs), ne voyez-vous pas que, comme autrefois pour l'interprétation des sons rendus par le bruissement du feuillage, par les eaux et les bassins d'airain où elles tombaient, on a aujourd'hui également besoin de *médiums* pour obtenir une réponse qui ait une signification quelconque? Mais qui nous garantit que ces *médiums* ne sont pas eux-mêmes les auteurs de la réponse?

C'est ici le lieu de rappeler la célèbre statue de Memnon à Thèbes, qui faisait entendre des sons mystérieux. Strabon et Pausanias nous garantissent le fait comme témoins personnels. « J'ai vu à Thèbes, » dit celui-ci, une statue colossale... brisée par la » moitié; la partie supérieure du corps est étendue à » terre, l'autre partie est restée en place et rend » chaque jour, au lever du soleil, un son que je ne » puis mieux comparer qu'à celui que produit une » corde de cythare ou de lyre qui se rompt. » Enfin les inscriptions latines et grecques dont les jambes de la statue sont encore couvertes, sont de véritables dépositions publiques, faites par des témoins désintéréssés, de la réalité d'un phénomène merveillenx, qui a fait qualifier de *vocale* cette célèbre statue.

Dans ces inscriptions, au nombre de soixante-douze, nouvellement réunies, publiées, traduites et expliquées

par M. Letronne, des individus sans qualités connues, et des tribuns, des centurions ou des décurions militaires, des fonctionnaires publics de divers ordres, des préfets et autres magistrats de l'Égypte, l'Empereur Adrien et Sabine sa femme, déclarent unanimement avoir entendu la statue de Memnon rendre des sons au lever du soleil; ils indiquent ordinairement le jour et l'heure de ce fait. Et comme pour corroborer ces témoignages en faveur d'une sorte de miracle, quelques témoins déclarent d'abord n'avoir rien entendu un jour, et enfin après avoir distinctement constaté le fait à une seconde ou troisième observation; d'autres au contraire certifient avoir entendu Memnon plusieurs fois. La singularité de ce phénomène explique facilement l'enthousiasme qu'il inspirait, les voyages à Thèbes dont il était le principal motif, et les efforts, quelquefois malheureux, du génie des voyageurs qui entreprenaient de retracer en vers grecs ou latins le souvenir des faveurs que Memnon leur avait accordées en daignant se faire entendre et les satisfaire.

L'idée religieuse dominait généralement dans les visites à cette statue de Memnon, à laquelle les *dévots* finirent par offrir des sacrifices et des libations. — Juvénal, Dion Chrysostome, Lucien, Pausanias, Ptolémée, qui étaient allés en Égypte, Pline, Tacite, Denys le Périégète, qui écrivaient loin de cette con-

trée, parlèrent tous de cette statue merveilleuse pour les sons qu'elle rendait aux premiers rayons du soleil levant...

Eh bien ! « les observations faites sur les lieux, dit » Champollion-Figeac, nous ont suffisamment expli- » qué les causes de ce phénomène, qui ne peut pas » être révoqué en doute. Il est constaté que les granits » et les brèches produisent souvent un son au lever » du jour; et quant à la statue de Thèbes, les rayons » du soleil, dit M. Rozières, venant à frapper le co- » losse, ils séchaient l'humidité abondante dont les » rosées de la nuit avaient couvert sa surface, et ils » achevaient ensuite de dissiper celle dont ces mêmes » surfaces dépolies s'étaient imprégnées. Il résulta de » la continuité de cette action que, des grains ou des » plaques de cette brèche cédant et éclatant tout à » coup, cette rupture subite causait dans la pierre ri- » gide et un peu élastique un ébranlement, une vi- » bration rapide, qui produisait ce son particulier que » faisait entendre la statue au lever du soleil. Elle » est bien muette depuis seize siècles. Ce silence vient » tout simplement de sa restauration. Après que Sep- » time Sévère eut fait relever cette statue, sa voix » merveilleuse ne se fit plus entendre; le prodige et » les chants cessèrent aussitôt (1). » Ainsi le rétablis-

(1) *L'Égypte ancienne*, par M. Champollion-Figeac.

sement de la statue de Memnon, qui avait été fait pour qu'elle rendît de véritables oracles, devint la cause de son silence, et détruisit ses merveilles, parce qu'on en ignorait la cause.

Ce que nous avons dit plus haut de la *théopéie* ou des statues des dieux qui se mouvaient elles-mêmes, parlaient, etc , de façon que les populations les regardaient comme vraiment animées parfois d'un Esprit divin, se trouve n'être qu'une ruse et une supercherie. Ainsi, toutes ces idoles étaient creuses, et faites pour que les prêtres du paganisme pussent s'y cacher ; ils y arrivaient par des escaliers dérobés. Lors donc que le dieu devait manifester ses volontés, un des prêtres montait dans une statue, et faisait entendre sa voix par la bouche de ce bloc de marbre.

Nous trouvons dans l'histoire contemporaine un fait qui peut nous prouver jusqu'à quel point la supercherie peut aller en matière de prodiges et de merveilles. C'est le suintement merveilleux, comme l'on disait, du sang des plaies d'un Christ représenté sur un tableau, dans une chapelle, à Saint-Saturnin-les-Apt (Vaucluse).

C'était en 1850. Le 15 décembre, la clameur publique annonçait dans la ville d'Apt qu'un grand miracle s'était manifesté dans la chapelle du château. Rosette Tamisier, jeune fille de ce pays, étant en prière, avait vu, touché et baisé du sang véritable,

s'écoulant des blessures dessinées sur le corps de Jésus-Christ, dont l'image était peinte sur un tableau représentant une descente de croix. Le 16 du même mois, le prodige avait reparu aux yeux de toute la population. Selon le procès-verbal dressé par le maire de la ville, revêtu de cent cinquante signatures et de deux cents adhésions, il avait été constaté : 1° qu'il existait sur la plaie du côté, huit gouttes de sang en forme de perles de la grosseur d'un petit pois ; 2° que la plaie de la main droite suintait du sang ; 3° que celles de la main et du pied gauches offraient le même spectacle ; qu'après avoir été essuyées avec un linge blanc par M. F. Cl..., docteur en médecine, les plaies avaient continué de suinter du sang qui se formait en gouttelettes. M. le sous-préfet d'Apt, plusieurs autres personnes de distinction, croyaient, comme tout le reste de la population, à un véritable miracle. Le même prodige que les jours précédents s'était renouvelé, le 17, en la présence des autorités, avec un caractère vraiment extraordinaire. Rosette Tamisier disait que Dieu opérait ce miracle pour la conversion des pécheurs, et qu'il devait avoir choisi spécialement la paroisse de Saint-Saturnin, parce qu'il y avait eu dans cette localité, quatre ans auparavant, un grand scandale. Rien n'avait pu faire découvrir, dans les premiers jours, aucune supercherie ; mais les enquêtes les plus minutieuses, l'examen des faits le plus attentif

ordonné par l'autorité ecclésiastique d'Avignon, amenèrent bientôt de légitimes soupçons sur l'origne et la cause de ces faits. — La justice, de son côté, se chargea d'examiner la même question. Et enfin le monde apprit, par les aveux de la fille Tamisier elle-même, que tout avait été supercherie de sa part...

En la condamnant, je crois, à trois années d'emprisonnement, le tribunal se montra juste et sage. — Mais, vont me dire ici certaines personnes : « votre système » offre des armes puissantes aux ennemis de la religion, avec lesquelles ils pourront attaquer les miracles divins. » — Je réponds: Cette crainte ne saurait être un motif de ne pas découvrir la supercherie partout où elle se trouve. La religion n'a pas à craindre que l'on convainque de fraude et de supercherie les faits miraculeux qui lui servent de fondement et d'appui ; elle n'a pas à craindre davantage que le progrès des sciences naturelles arrive à montrer jamais dans ces miracles un effet des forces de la nature. Les différences, les contradictions sont palpables. Entre la résurrection d'un mort et la tentative de rendre à la vie un mort apparent, entre le changement de l'eau en vin et les procédés que la chimie emploie, entre la guérison d'un aveugle-né et l'opération ordinaire de la cataracte, il y a une différence immense. D'un autre côté, fût-il vrai, comme ce ne l'est pas, que le magnétisme procurât à l'homme la puissance de faire des

merveilles, jamais encore ces merveilles n'égaleraient celles qu'ont opérées Jésus-Christ, ses apôtres et les saints que l'Église honore et invoque. Car celles-ci sont visiblement en dehors et au-dessus des forces de tout être créé, tandis que celles-là peuvent trouver leur raison et leur cause dans l'emploi des forces de la nature.

Mais comme il y a un milieu à garder, dit Bergier, entre l'incrédulité absolue et la crédulité aveugle, comme ce serait s'armer de pyrrhonisme que de nier tous les faits, et accuser d'imbécillité ou de fourberie tous les auteurs anciens et modernes, en voulant tout attribuer ou à la ruse, ou à des causes naturelles que l'on ne connaît pas, et que l'on ne peut assigner, Dollinger, en philosophe intelligent, reconnaît qu'il y a dans les faits de magie anciens beaucoup de choses qui sont restées *inexplicables* (1). Aussi semble-t-il prendre Cicéron en pitié, quand celui cherche à expliquer *naturellement* la cessation des oracles, leur mutisme complet ou partiel, par la diminution de la crédulité publique.

Voici un auteur plus hardi à exprimer son opinion contre l'intervention diabolique dans les faits que l'on aime à faire remonter à cette cause.

« Deux opinions théologiques relatives à la magie,

(1) Voy. *Paganisme*, t. I, p. 293.

dit-il, deux systèmes ont tour à tour et en même temps, cherché à prévaloir; l'un met en doute ou nie la réalité *objective* du pouvoir magique; l'autre l'admet et l'enseigne. Le dernier système a presque exclusivement prédominé dans les écoles depuis le milieu du XVe jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, tandis que le premier a si bien prévalu depuis lors, que ce serait une témérité aujourd'hui que de vouloir être d'une opinion contraire. Ce qui a rendu possible une divergence si absolue dans ces opinions théologiques, c'est que ni l'Écriture ni l'Église ne se sont nettement prononcées sur l'existence objective de la magie (1).

« L'une et l'autre, il est vrai, défendent les pratiques de la magie, ce qui n'est pas reconnaître la réalité objective de l'influence magique, mais constater tout simplement qu'il y a des gens qui y croient et qui agissent en vertu de cette croyance. Lorsque l'Écriture nous présente des passages qui, au premier abord, semblent affirmer l'existence d'une in-

(1) Les Bulles d'Innocent VIII, de Grégoire XV, de Sixte V, et d'Urbain VIII, ne démontrent point la réalité de la magie, mais en défendent seulement les pratiques comme autant d'actes superstitieux, injurieux à Dieu et dangereux pour la foi comme pour les mœurs. C'est là un sentiment admis aujourd'hui pour la vérité par tous les hommes éclairés. Cf. *Dict. encyclop. de theolog. cath.*, art. *Diable* et *Magie*. Voyez aussi Klee, *Principes de théolog. morale, éthique spéciale*, 1 p. liv. I, ch. I.

fluence magique objective et réelle, comme le récit des magiciens d'Égypte (1), celui de la magicienne d'Endor (2), beaucoup d'auteurs catholiques les interprétent d'une manière naturelle en ne voyant dans le premier cas que des jongleries ordinaires, et, dans le second cas, qu'un artifice de femme, opéré au moyen de la ventriloquie (3). Quant aux exorcismes, qui, de tout temps, ont été pratiqués et autorisés dans l'Église ils démontrent uniquement que l'homme est exposé à des influences sataniques (4), mais non que celles-ci aient lieu à la demande et sur l'injonction de l'homme, ce qui serait nécessaire si l'on voulait voir dans les exorcismes une preuve de la réalité de la magie. Que si l'on ne peut directement démontrer, par ces sources de la révélation, l'existence d'une magie objective et

(1) *Exode*, 7, 11, sq.
(2) *Rois* 28, 8.
(3) Bergier exprime nettement la même idée; et parmi les modernes, qui sont du même sentiment, il faut citer Klée, Glaire, etc. — Martin Delrio cite, de son côté, un grand nombre d'hommes graves qui ont partagé cette opinion au sujet des magiciens de Pharaon et de la pythonisse d'Endor. Ce sont Tertullien, S. Cyrille, Justin, l'auteur du livre des *Merveilles racontées dans les Saintes-Écritures*, saint Isidore, Eucher, Bède, Hildégar, etc., etc. (*Disquisit magic.* lib. II, q. VI.)
(4) Il y a des hommes qui invoquent les exorcismes comme une preuve que l'Église croit à la magie. Ils ne voient pas juste ceux-là; car il est de l'essence de la magie

réelle, en revanche on ne peut pas non plus par là démontrer le contraire.

« La révélation, dans ce point comme dans d'autres, se borne à ce qui est nécessaire au salut de l'homme, lui défendant, par exemple, de pratiquer la magie, mais abandonnant tout le reste à ses recherches, vu qu'il n'est pas doué en vain d'intelligence et de raison.

« Les anciens moralistes traitent la magie comme une espèce particulière de superstition et la rangent à côté de l'idolâtrie...

« En plaçant avec raison la magie parmi les superstitions, les anciens moralistes sont tombés dans le grave inconvénient de n'avoir pas distingué deux notions à tout fait différentes et essentielles, à savoir la *foi* en la magie, et l'*influence* même de la magie, et d'avoir ainsi supposé tout d'abord la possibilité et la réalité de l'action magique (1). »

La confiance en la magie est un fait historique irrécusable: on la trouve à l'état de vraie maladie dans un grand nombre d'esprits, tant autrefois qu'aujourd'hui. Il n'entre pas dans notre plan d'assigner les

d'être exercée par l'homme, tandis que le pouvoir exercé directement par les démons ne se nomme plus magie, mais simplement suggestions sataniques, obsessions, possessions, etc.

(1) *Dict. encyclop. de la théolog. catholiq.*, t. XIV, art. *Magie*, p. 94.

causes de ce fait, qui sont ou morales ou physiques.

Mais parce que le démon se sent *sympathiquement* attiré vers un homme qui, par une évocation, prouve sa profonde décadence morale, il ne faut pas en conclure que cette évocation soit toujours suivie d'effet.

Les histoires par lesquelles on s'abusait volontiers autrefois à cet égard, et suivant lesquelles tel ou tel homme avait eu à son pouvoir et à son service un démon, un esprit familier, *spiritus familiaris*, ont sans aucun doute leur source dans la fanfaronnade ou l'imagination maladive des prétendus possesseurs, et aucune ne mérite la moindre croyance.

Voici un autre savant dont le nom commande la confiance : c'est le R. P. Perronne, le théologien le plus distingué de notre époque. Or, il n'hésite pas non plus, lui, à regarder comme de *purs mensonges*, comme des *faits manquant du moins de toute certitude*, tous les faits racontés des magiciens païens (1). Et, bien que l'on ne puisse sans un peu de témérité, dit-il, rejeter la magie, il faut cependant réprouver comme coupable une trop grande crédulité dans cette matière (2).

(1) *Prælect. theolog. De vera relig. adv. incred.*, cap. III, *Diffic. ex Dæmonum efficacia ex historia.*

(2) *Id., ibid.*; p. 1, cap. v. *De Dæmonum cum hom. commercio propos.*, 11.

Monseigneur l'archevêque actuel de Baltimore (États d'Amérique), et qui vit, on peut dire, dans la terre classique du spiritisme, enseigne qu'aujourd'hui la magie est réputée par la plupart des hommes intelligents comme une fiction (*veluti res ficta*); et que, malgré l'opinion contraire d'esprits très-graves, il ne faut pas y croire facilement, car, en tout cas, l'action des démons est fort rare. (1)

Aujourd'hui, le spiritisme avec toutes ses pratiques et les merveilles qu'on lui attribue, ne paraît, aux yeux de beaucoup d'hommes religieux, qu'une œuvre véritablement magique.

Plusieurs ont écrit, en faveur de leur sentiment, des ouvrages d'une grande érudition et d'une valeur réelle. Qui n'a lu la *Mystique*, par le savant Gœrres; qui ne connaît MM. de Mirville et Gougenot des Mousseaux : le premier, auteur de deux ouvrages considérables sous les titres de : *Manifestation des Esprits*, etc., et *Des Esprits*, etc , et le second, de *La Magie au dix-neuvième siècle*, et de : *Les Médiateurs et les moyens de la Magie*. On peut encore citer parmi les plus ardents défenseurs de la dernière opinion, les noms du R. P. Guéranger, abbé de Solesmes, et du docteur Manning. Celui-ci, sans rien affirmer de la réalité des

(1) Franciscus Patricius Kenrick, *Theologia dogmatica*, t. II. *Tract.* IV, cap. II, *De Dæmonibus*.

faits du *spiritisme*, exprime nettement son sentiment sur leur vraisemblance. Voici son langage :

« Il y a un demi-siècle, dit-il, les hommes qui re-
» jetaient le Christianisme se moquaient de la
» croyance aux sorciers comme d'une superstition,
» de la croyance aux miracles comme d'une folie.
» Mais aujourd'hui, le monde a dépassé de beaucoup
» la foi des chrétiens par sa crédulité. L'Europe et
» l'Amérique sont envahies par le spiritisme. Je ne
» sais combien de centaines et de milliers de médiums
» existent entre nous et le monde invisible. Les hom-
» mes mêmes qui ne pouvaient entendre parler sans
» rire de la sorcière d'Endor et du sorcier Elymas,
» croient aux tables tournantes, frappantes et clair-
» voyantes, et aux communications des Esprits évo-
» qués du monde invisible, aux Esprits qui écrivent,
» à leur locomotion à travers les airs, aux apparitions
» de mains et même de personnes. Des révélations
» sur l'état des morts ou sur des secrets concernant
» les vivants, des colloques prolongés et répétés avec
» les vivants non-seulement sont crus, mais pratiqués
» habituellement et presque chaque jour. Il n'entre
« pas dans mon sujet, du moins quant à présent,
» d'apprécier ces phénomènes. Qu'il me suffise de
» dire que, pour nous qui croyons à un monde invi-
» sible, à la présence et à l'influence des Esprits bons
» et mauvais, ces choses ne présentent aucune diffi-

» culté. Nous ne sommes pas disposés à en nier la » réalité, parce que beaucoup de faussetés et d'illu- » sions s'y trouvent mêlées. Ces choses sont précisé- » ment celles que l'Église a toujours condamnées et » défendues sous le nom de sorcelleries; c'est une » véritable agence surnaturelle entourée de beaucoup » d'impostures. Je m'arrête sur ce point, parce qu'il » est certain que nous sommes entourés d'un ordre » surnaturel dont une partie est divine et l'autre » diabolique. Il n'est pas étonnant que ceux qui » rejettent l'ordre surnaturel divin deviennent immo- » dérément crédules à l'ordre diabolique (1) »

Le Père Guéranger va plus loin : il reconnaît hardiment l'intervention des démons dans les tables *tournantes, parlantes*, etc., etc.,... « *pratiques impru-* » *dentes*, coupables, renouvelées des païens, et à l'oc- » casion desquelles un Esprit malfaisant et trompeur » vient donner la réponse attendue. Quelqu'un ose- » rait-il dire que les tables ont une intelligence à » elles,et qu'il ne tient qu'à nous de lier conversa- » tion avec tous les meubles de notre apparte- ment (2)? »

En conséquence de ces principes, l'auteur se

(1) *Conférences* de Mgr H. Manning. IIe p. *Myst. d'iniq.*
(2) *Essai sur l'origine et la signification de la médaille de saint Benoît.*

plaît à rapporter dans son opuscule plusieurs faits où il croit découvrir ouvertement l'intervention des démons.

On trouve dans le premier ouvrage de M. Gougenot, en tête de l'introduction, une lettre du P. Ventura, où ce profond penseur ne cache pas son sentiment sur la cause des prodiges attribués au spiritisme, etc. « Par-
» faitement orthodoxe, écrit-il à l'auteur de *la Magie*
» *au* XIXe *siècle*, vous avez traité votre sujet en maître.
» Votre vaste savoir, votre immense érudition mettent
» en évidence *l'incontestable réalité* des faits. Votre
» impitoyable logique en démontre le caractère sur-
» naturel et la nature démoniaque. Vous venez de
» conquérir de nouveaux titres, qui vous imposent
» de nouvelles obligations. *Les temps ne sont*
» *que trop opportuns.* Ne vous arrêtez donc
» pas en si beau chemin; Dieu bénisse vos ef-
» forts... »

Une lettre du P. Lacordaire, adressée à un de ses amis, et publiée par le *Monde* (1), indique que ce célèbre Dominicain croyait aussi à l'action des démons dans les faits extraordinaires du *spiritisme* et du magnétisme, que l'on rapporte de nos jours. — Voici cette lettre :

« J'espère que vous aurez fait parler des tables, et

(1) *Le Monde*, n° du 21 février 1863.

» j'admire la Providence, qui nous ramène, au XIXe siè-
» cle, les procédés de l'ancienne magie. Savez-vous
» que Tertullien parle expressément des tables tour-
» nantes et parlantes ? Il n'y a donc là rien de nou-
» veau, mais seulement une publicité plus grande,
» grâce à ce qu'on ne brûle personne pour sorcelle-
» ries et autres histoires de ce genre. Les incrédules
» doivent être embarrassés de cette réapparition des
» Esprits. Ils en verront bien d'autres. Tout va en
» chemin de fer. »

Après que M. des Mousseaux eut envoyé un exemplaire de *la Magie* à M. Louis Veuillot, il reçut de cet écrivain, à quelque temps de là, cette réponse : « Je
» ne sais qui m'a jusqu'à présent empêché de vous
» remercier du gracieux et solide présent que vous
» m'avez fait... Tous les jours cent affaires me dé-
» tournent quand je veux prendre la plume pour vous
» exprimer ma reconnaissance. Tout cela, pourtant,
» ne peut m'éloigner de votre livre, que je lis avec
» grand plaisir et grand profit. J'apprends beaucoup,
» je pense beaucoup, et j'ai un immense regret de ne
» pouvoir dire tout haut ce que j'apprends et ce que
» je pense. Oh ! que le diable est fort et inso-
» lent au temps où nous vivons, et, avec tout cela,
» qu'il est méprisable et bête ! Vous rendez l'incom-
» parable service de le faire bien connaître. Si j'en
» juge par moi, personne ne lira votre savant ou-

» vrage sans être mieux en état de démasquer l'en-
» nemi, et sans le haïr davantage. Voilà le plus beau
» succès que puisse désirer un chrétien, etc., etc.

« 17 janvier 1861. »

A côté de ceux-ci, nous trouvons d'autres hommes, non moins dignes de notre confiance pour leurs talents et pour leurs vertus, qui considèrent le spiritisme, les tables *tournantes* ou *frappantes*, comme autant d'hallucinations ou de supercheries, ou l'effet du jeu secret des forces de la nature.

Voici comment s'exprime à ce sujet monseigneur Kenrich, que j'ai déjà cité :

« Pour ce qui est du *magnétisme animal*, au moyen
» duquel on prétend connaître ce qui se passe au loin,
» parce que l'esprit, je ne sais par quel moyen, s'y
» transporterait, ou parce que l'imagination opè-
» rerait en dehors de notre propre corps ; j'incline à
» croire qu'il faut voir généralement en cela, non
» aucune influence démoniaque, mais bien l'effet
» d'un certain art, ou une certaine illusion. Toute-
» fois, de nos jours, et dans ce pays (l'Amérique),
» il est des hommes non-catholiques, mais d'un juge-
» ment grave, qui ajoutent foi à plusieurs faits pro-
» digieux que l'on rapporte.

» On doit considérer encore comme *superstition* le
» mouvement intelligent des tables, spontané ou pro-
» duit par l'imposition des mains, au moyen duquel

» on demande à des Esprits la manifestation de cho-
» ses secrètes. Si, pourtant, de pareils faits étaient
» vrais, et que l'on parvînt ainsi à découvrir ce qui
» est caché, *il semble* qu'on devrait alors admettre
» une intervention démoniaque (1). »

C'ést surtout Monseigneur Turgeon, archevêque de Québec, qu'il est intéressant d'entendre sur la question du *spiritisme* et des *tables tournantes*, etc.

« On prétend, écrit-il, interroger les tables tournantes et les faire parler; on veut s'en servir comme d'un moyen pour connaître l'avenir et les choses les plus secrètes, pour évoquer les âmes des morts, pour les obliger à répondre aux questions qu'on juge à propos de leur faire, à révéler les mystères de l'autre

(1) In *magnetismo animali*, quo quis eorum quæ procul
« sunt conscius fieri dicitur, spiritu illuc nescio quo pacto
« se transferente, et uti dicitur, imaginatione operante extra
« proprium corpus, nullam dæmoniacam operam *plerum-*
« *que* interesse suspicamur, sed vel artem quamdam, vel
« illusionem, quamvis recentissime in hac ipsa regione
« plura miraque relata sint, quibus homines acatholici ju-
« dicio graves adhibuerunt fidem. Superstitio etiam habenda
« est quæ dicitur pulsatio spiritalis qua scilicet a spiritibus
« quærunlur arcana per media quædam, mensa impositis
« manibus, vel ea solum pulsante. Si constiterit de rebus
« VERE gestis, et arcanis patefactis, dæmonica opera admit-
« tenda *videtur* (1)

* Fr. Kenrick, archiepis. Baltimore. *Theologia dogmatica.* 11 vol., tract. IV., cap. II, *De Dæmonibus.*

monde, enfin à dire tout ce qu'on veut leur faire dire.

» Que prétendez-vous lorsque vous adressez la parole à cette table en mouvement, et que vous lui demandez une réponse?,.. Vous seriez-vous persuadé qu'elle peut vous entendre, vous comprendre, et que, plus éclairée que vous, elle va lire dans vos pensées ou vous révéler ce que vous ignorez?

» Non, car vous savez qu'elle est privée de sentiment et dépourvue d'intelligence. Auriez-vous la prétention d'évoquer par son moyen les âmes des morts? Et quelles sont donc ces âmes avec lesquelles vous voudriez vous mettre en rapport, et que vous auriez la présomption de contraindre à venir répondre à vos questions indiscrètes? Seraient-ce les âmes des réprouvés? Mais Dieu n'a-t-il pas mis entre ces âmes malheureuses et vous un chaos immense, qui les empêche de vous entendre; et ne les tient-il pas en réserve sous le poids de sa justice dans les profondes ténèbres où il les a précipitées, avec les anges prévaricateurs, en attendant le grand jour du jugement (1)? Seraient-ce les âmes des élus de Dieu? Mais quoi! auriez-vous l'impiété de croire que vous pouvez commander à ces âmes saintes, les arracher du sein de Dieu où elles reposent, pour en faire l'objet de votre coupable cu-

(1) Jud., 6.

riosité?... Non, les élus de Dieu sont en sa main (1), et personne ne peut les lui ravir (2). Unis intimement à Dieu, ils voient tout en Dieu, ils n'agissent que selon la volonté de Dieu. Ils sont nos frères, il est vrai, et Dieu, dans sa miséricorde, a voulu pour notre consolation et notre bonheur qu'il y eût entre eux et nous une sainte communication; mais ces rapports et cette communication avec les âmes justes, nous ne pouvons les lier et les entretenir que par le moyen de la religion, qui nous fait louer Dieu dans ses saints, et par d'humbles et ferventes prières pour le soulagement de celles qui sont encore souffrantes, ou pour implorer l'assistance de celles qui sont entrées dans sa gloire.

» Quels Esprits viendraient donc vous répondre auprès de ces tables qui se remuent et qui frappent pour attester leur présence et interpréter leurs pensées? Seraient-ce les Esprits immondes, les anges de Satan? Nous savons que ces Esprits déchus, qui ont été homicides dès le commencement du monde (3), rôdent sans cesse pour perdre les hommes (4), qu'ils ne cessent de leur tendre des embûches, qu'ils les tentent, qu'ils emploient mille ruses pour les pousser au mal et les faire

(1) *Sap.*, III, 1.
(2) JOAN., X, 28.
(3) JOAN., VIII, 44.
(4) I Petr., V, 8.

tomber dans l'abîme. Mais nous avons appris aussi des divines Écritures que Jésus-Christ, par la victoire qu'il a remportée par sa croix, a mis dehors le prince de ce monde (1), qu'il a fait taire ses oracles, qu'il a détruit l'empire que cet ancien serpent exerçait sur les nations (2), qu'il l'a enchaîné et jeté dans l'abîme (3), afin qu'il ne puisse plus les séduire comme il faisait; en sorte que sa puissance a été singulièrement affaiblie, et qu'il ne lui est donné d'en faire usage d'une manière sensible sur l'homme régénéré que dans des circonstances rares, où Dieu le permet suivant les desseins de sa justice et de sa miséricorde. Ce qui lui en reste, il ne l'exerce plus ordinairement que sur les âmes des méchants, qui se laissent entraîner à ses tentations, et à devenir ses esclaves en commettant le péché, qui est son œuvre. Il n'est donc pas en son pouvoir de communiquer extérieurement autant qu'il le voudrait avec les hommes, pour mieux les tromper et les induire en erreur. Il se réjouit bien et il triomphe, lorsqu'il se trouve des hommes assez pervers et assez perdus pour vouloir chercher des moyens de se mettre en communication avec lui; mais il ne peut pas toujours répondre à leur appel. N'allez donc pas croire légèrement à sa présence ou à son

(1) Joan., XII, 31.
(2) *Apoc.*, XII, 9.
(3) *Ibid.*,

action dans cette agitation et dans ce trépignement des meubles sous la pression de vos mains, ni prendre pour des oracles les réponses que vous croyez obtenir (1). »

S'il n'en était pas ainsi, il faudrait alors dire, avec un des meilleurs théologiens des temps modernes, Liebermann, que « le démon partagerait en quelque sorte l'empire du monde avec Dieu. Mais c'est là une erreur que nous abandonnons à la secte impie des Manichéens. Ce qui est incontestablement reconnu, immuable, c'est que, si tout a été créé par la volonté et la parole de Dieu, c'est par sa volonté aussi et sous ses ordres que tout se gouverne; que, par conséquent, le démon ne peut être rien sans la volonté ou la permission du Tout-Puissant et de l'Éternel. Dans sa nature, sans doute, dans sa perversité, il trouve un penchant à lutter contre Dieu; c'est là son désir, c'est là son but; mais comme Dieu le retient fortement enchaîné par le frein de sa puissance, l'Esprit de malice ne peut rien exécuter lui-même, que ce que la sagesse divine lui permet; et ainsi, bon gré mal gré, il faut qu'il reste soumis à son créateur... Si les adeptes de la nouvelle philosophie n'attaquaient dans leurs diatribes que les abus, les opinions *insensées* du *vulgaire*,

(1) Extrait d'une lettre pastorale de Mgr Turgeon, archevêque de Québec, *concernant les tables tournantes.*

les vagues terreurs du peuple; s'ils ne critiquaient que *les fraudes nombreuses de la magie et ses inventions pleines de vanité*, ils auraient pour eux tous les hommes vraiment *éclairés* et vraiment religieux. Mais ils tombent dans un double excès également condamnable : ou ils nient absolument l'existence des démons, ou du moins, ils leur ôtent toute possibilité de nuire. Ce qui est le plus sage dans cette matière, observe le très-savant Zalinger, c'est qu'il ne faut ni tout nier ni tout croire (1). »

Un journal américain, le *Scientific American*, du 11 juillet 1857, rapporte un fait frappant qui peut conduire à juger à leur juste valeur les opérations de nos modernes magiciens. Il est une preuve que, si l'on ne réussit pas toujours à démasquer leurs fourberies, on parvient du moins quelquefois, par une certaine défiance, à les empêcher de faire leur opérations. Voici le fait :

« Il y a quelque temps, une offre de 500 dollars (2,500 fr.) avait été faite par le *Boston Courrier*, à toute personne qui, en présence et à la satisfaction d'un certain nombre de professeurs de l'université de Cambridge-Harvard, reproduirait quelques-uns de ces phénomènes mystérieux que les spiritualistes di-

(1) *Institut. théolog.*, : Traité de Dieu créateur, § 11, *Des Mauvais anges.*

nirent dans les bâtiments d'Albion, à Boston,
nière semaine de juin, tout prêts à faire la pı
leur puissance surnaturelle. Parmi eux, on ren
les jeunes filles Fox, devenues si célèbres par
périorité en ce genre. La commission chargée
miner les prétentions des aspirants au prix se
sait des professeurs Pierre, Argassiz, Gould e
ford, de Cambridge, tous quatre savants très
gués. Les essais spiritualistes durèrent p
jours; jamais les *médiums* n'avaient trouvé u
belle occasion de mettre en évidence leur t
leur inspiration; mais, comme les prêtres de E
jours d'Élie, ils invoquèrent en vain leurs di
ainsi que le prouve le passage suivant du ra
la commission :

« La commission déclare que le docteur (

» résonner un piano sans le toucher, ou avancer une
» table d'un pied sans l'impulsion des mains; s'étant
» montré impuissant à rendre la commission témoin
» d'un phénomène que l'on pût, même en usant
» d'une interprétation large et bienveillante, regarder
» comme l'équivalent des épreuves proposées; d'un
» phénomène exigeant pour sa production l'interven-
» tion d'un Esprit, supposant ou impliquant du moins
» cette intervention; un phénomène inconnu jusqu'ici
» à la science ou dont la cause ne fût pas immédiate-
» ment assignable par la commission, palpable pour
» elle-même, n'a aucun titre pour exiger du *Courrier*
» de Boston la remise de la somme proposée de 2,500
» francs. »

Nous avons dit un mot des *hommes de médecine* qui, chez les Indiens, passent pour de véritables magiciens.

Eh bien ! ce ne sont que des *jongleurs*, dit le R. P. de Smet. « Ils sont visités secrètement, pendant la nuit,
» par des partisans de leur fourberie et de leur hypo-
» crisie, qui leur transmettent toutes les nouvelles du
» village et des alentours, Par ces moyens, les jon-
» gleurs, sortant de la forêt et rentrant dans le vil-
» lage, en imposent facilement aux crédules. La pre-
» mière partie de leurs prédictions consiste à faire
» un compte-rendu de tous les événements depuis
» leur départ du village, des mariages, des décès, des

» retours de la chasse et de toutes les autres nouvelles » remarquables (1). » Ainsi, au loin comme auprès de nous, la ruse, la supercherie est donc une monnaie de mauvais aloi que certains hommes aiment toujours à exploiter au détriment des gens trop crédules.

N'est-ce pas là peut-être ce qui fait le fond de tous les récits en matière de magie?

Si l'on me demande maintenant laquelle des deux opinions contraires, au sujet de la magie et de ses effets, est la vraie, et à laquelle on peut raisonnablement s'attacher, je répondrai que le plus sûr et le plus sage en cette matière c'est de croire à la supercherie, à l'illusion ou à des récits fabuleux en général, et à très-peu de choses extra-naturelles en particulier (2). J'adopte entièrement le jugement que Monseigneur Kenrich porte dans toute cette matière.

Qui oserait dire en effet que l'homme peut avoir un commerce direct avec les démons, comme celui du maître avec son valet? Non, assurément. Cette opi-

(1) *Lettre* du P. de Smet, S. J. de l'année 1854. Voy. *Récits historiques*, n° de septembre 1855, p. 433. Nous renvoyons en *note*, à la fin de ce IIIe §. trois faits historiques, qui doivent faire bien comprendre quelle part l'habileté, la ruse ou la supercherie peuvent avoir dans beaucoup d'actes merveilleux et en apparence au-dessus des forces ordinaires de la nature.

(2) Voyez les Notes après ce chapitre.

nion est si grossière qu'elle ne mérite pas même que l'on s'y arrête plus longtemps. Le démon, dit un écrivain de nos jours, n'est jamais qu'un vaincu qui n'agit que par la permission de Dieu, qui reste entièrement indépendant de l'homme, et qui, dans la sphère même la plus redoutable de son action, n'est encore que l'instrument docile du Souverain Maître. Quand il étrangle, dans la chambre nuptiale, les sept premiers maris de Sara (1), quand il fait tomber le feu du ciel sur les troupeaux de Job, quand il déchaîne l'ouragan contre sa maison, il n'agit qu'avec la permission de Dieu, qui se propose de mettre à l'épreuve son fidèle serviteur et de faire briller sa foi et sa vertu d'un plus grand éclat (2).

De l'aveu de tous les Pères de l'Église et de tous les théologiens, les démons ont pu, à l'origine du christianisme, mettre tout en œuvre (toujours avec la permission de Dieu) pour entraver l'établissement du règne de Jésus-Christ. Mais aujourd'hui, après dix-huit cents ans, vous voudriez que le monde, comme autrefois, que les nations catholiques, surtout telles que la France, par exemple, fussent un vrai *pandæmonium* ! C'est vraiment vouloir ne plus tenir aucun compte ni des temps, ni des mœurs, ni du caractère chrétien qui se trouve dans les âmes, devenues dé-

(1) *Livre de Tobie,* chap. III.
(2) *Livre de Job,* chap. I.

sormais les temples de Dieu : *Templum sanctum Domino*, comme parle saint Paul. Méditez un peu sur ces paroles écrites par un des plus savants théologiens de nos jours en Allemagne (1) : « Plena numi-
« nis divini majestas perfectam salutem allatura non
» erat, nisi quum plena sæviret dæmonum malitia.
» Etenim, dicente Seneca, *Epist.* 56, *morbi ad sani-*
» *tatem inclinant, quum vim suam proferunt.* Nostro
» autem ævo, cur rara et pœne nulla sit dæmonum
» efficacia non est mirandum quando quidem post ip-
» sum Christi adventum, dæmonum vim et potestatem
« infractam fuisse ipse Porphyrius agnovit. (*Apud Euseb. Præparat. Evangel.* lib. V, I).

Or, je le demande : s'il fallait croire d'abord à tous les phénomènes que l'on raconte en si grande quantité, soit en France, soit à l'étranger, et admettre ensuite, selon le sentiment de quelques pieux laïcs, qu'ils fussent tous dus à l'action des Esprits mauvais; l'œuvre de la rédemption ne serait-elle pas vraiment à notre époque presque sans effet? Que signifieraient donc ces paroles de l'apôtre saint Jean : *vicit eum (diabolum), dissolvit opera ejus* (2); *Jésus-Christ a vaincu le démon, il a anéanti ses œuvres !*

Mais comme on lit dans le *Dictionnaire Encyclopé-*

(1) Francisci Bittneri, Posnaniensis doctoris et professoris theologiæ, *De Civitate divina commentarii,* § XV, p. 134.

(2) I JOAN., III, 8.

dique de la théologie catholique (1); « le Christ n'a pas
» seulement vaincu le diable une fois dans une rencon-
» tre personnelle, il l'a vaincu une fois pour toutes. »

Il est surtout un fait historique, inattaquable, qui doit paraître ici d'un poids imposant dans la question débattue entre mes adversaires et moi: c'est la protestation des jésuites Adam Tanner et Frédéric Spée contre les violences barbares auxquelles on soumettait les prétendus magiciens au dix-septième siècle. Ces deux hommes, éminemment remarquables par leur science et par leurs vertus, ont soutenu, au risque de leur vie, que pas un de tous ceux qui, écclésiastiques, nobles, fonctionnaires, bourgeois, etc., furent en si grand nombre conduits au bûcher, *sous l'inculpation de magie*, n'avait véritablement jamais rien fait de diabolique. L'un comme l'autre enseignent hautement que de croire à une action des démons aussi générale, aussi fréquente qu'on le disait alors, c'est tomber dans les superstitions du paganisme (2). Donc l'on peut avec droit et raison, suivant ces deux auteurs, ne pas considérer comme *diaboliques* la plupart au moins des faits que l'on qualifie comme tels, si toutefois ils ne sont pas l'effet d'une simple supercherie ou de l'imagination.

(1) Tome VI, p. 266.

(2) Cf. *Théolog. scholast.*, par A. Tanner, et *Cautio criminalis circa processus contra sagas.* par Fr. Spée.

Les convulsionnaires jansénistes du cimetière de Saint-Médard à Paris, en 1731, et les prétendus prophètes des Cévennes nous fournissent une nouvelle preuve en faveur de la vérité de mon sentiment (1).

Au moyen âge et dans les siècles suivants, on acceptait comme vrais, comme irrécusables et assurément comme autant d'actes des puissances infernales tout ce que l'on racontait des évocations des morts, des métamorphoses d'hommes en bêtes, des pluies torrentielles, des ouragans déchaînés par un signe seulement des magiciens, des reptiles de toutes sortes vomis par certaines personnes, enfin de mille et mille phénomènes que l'on trouve dépeints dans les *légendes* du temps.

Mais qui croit aujourd'hui à tous ces récits? Qui croira encore, comme on l'avait cru, en leur temps, que l'illustre Roger Bacon, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Raymond Lulle, ont été des magiciens? Soyons sages et raisonnables, et quelle que soit la force des Esprits mauvais, restons convaincus que le célèbre Dunglas Home, dont on rapporte tant de merveilles à l'étranger comme en France, n'est qu'un prestidigitateur des plus habiles, ou que l'on invente presque tout ce qui lui est attribué. Est-ce qu'on n'en

(2) Voy. *Essai de théolog. morale*, par le R. P. Debreyne. — *Dict. encyclop.*. tom. VIII, p. 314, seq. et la *note* sur les prophètes des Cévennes, à la fin de ce chap.

est pas venu jusqu'à dire qu'il avait ressuscité des morts !!!

Oui, il faut, comme je l'ai dit plusieurs fois, rester bien convaincu que les Esprits infernaux ne peuvent faire tout ce qu'ils désireraient faire, pour tromper les hommes et les perdre. Aux yeux de l'Église, et selon la tradition sacrée, le démon n'a jamais été ce qu'on l'a fait autrefois et ce qu'on veut le faire encore aujourd'hui, l'esclave obéissant de l'homme; il ne sert point ses passions et ses vices, selon qu'il pourrait souvent le désirer. Satan reste toujours soumis à la volonté divine. Lui attribuer un rôle aussi étendu, aussi grand que certains hommes aiment à le dire, ce serait reconnaître qu'il est sur le point de faire retourner le monde à l'antique idolâtrie.

Je me demande ensuite en vertu de quelle loi il se ferait que les âmes se transporteraient au gré d'un évocateur, et qu'elles se rendissent à son appel pour répondre à toutes ses questions, souvent aussi ridicules, aussi futiles qu'elles sont curieuses ? Y a-t-il jamais eu un seul fait d'évocation véritable, incontesté ? Le seul qui pourrait être cité comme tel, serait l'évocation de l'esprit de Samuel par la pythie d'Endor, sur la demande du roi Saül ; mais combien n'y a-t-il pas de Pères de l'Église, d'écrivains catholiques très-éclairés, de théologiens illustres, qui ne voient là que de la ruse et de l'illusion ?

NOTE PREMIÈRE

Daniel et le dieu Bel.

Cyrus de Perse était irrité contre Daniel, parce qu'il n'adorait point l'idole de Bel; Daniel lui dit que c'était un vrai simulacre, ***un dieu de boue au dedans et d'airain au dehors.*** Les prêtres de ce dieu ayant été consultés, répondirent au roi que Bel était un vrai Dieu.

Pour preuve ils lui dirent : Nous allons sortir du temple; et toi, prince, fais apporter les viandes et servir le vin *propres au sacrifice ;* ferme la porte du temple et scelle-la de ton anneau. Si, demain matin, lorsque tu rentreras, tu ne trouves pas que Bel ait tout mangé, nous mourrons tous, ou bien Daniel mourra pour avoir porté un faux témoignage contre nous... » Après qu'ils furent sortis et que le roi eut fait placer les mets devant Bel, Daniel commanda à ses serviteurs d'apporter de la cendre qu'ils répandirent au moyen d'un crible sur le pavé du temple en présence du roi. Ils sortirent ensuite, et, la porte fermée et scellée du sceau du roi, ils s'en allèrent. Or, comme les prêtres avaient pratiqué sous la table de l'autel une entrée secrète, par laquelle ils venaient toujours manger ce qui était offert, ils vinrent cette nuit-là, selon leur coutume, avec leurs femmes et

leurs enfants, et ils mangèrent et burent tout ce qui avait été servi. Le roi se leva dès la pointe du jour, et Daniel l'accompagna au temple. « Daniel, lui dit le roi, le sceau est-il intact? — Oui, prince, répondit-il. » Aussitôt le roi ouvre la porte, et, regardant la table, il s'écrie à haute voix ; « Tu es grand, ô Bel ! et il n'y a pas de fourberie en toi ! » Daniel ne put s'empêcher de rire, et il retint le roi pour qu'il n'avançât point. « Vois ce pavé, lui dit-il, et considère de qui sont ces traces. — Je vois, dit le roi, des traces d'hommes, de femmes et d'enfants ; » et il entra en fureur. Il fit alors arrêter les prêtres, leurs femmes et leurs enfants, et ils lui montrèrent les issues par lesquelles ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table. Le roi les fit donc mourir; ils étaient soixante-dix prêtres, sans compter les femmes et les enfants (1).

Si donc le prophète Daniel n'eût pas découvert la supercherie et les ruses des prêtres de Bel, à Babylone, est-ce que le roi et ses sujets n'eussent point continué de croire que ce dieu était vraiment une divinité vivante, digne de leurs adorations?

Le dieu Tuhivivi

Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis que les sauvages, habitants de l'*Archipel des Gambiers* (Océanie), s'étaient convertis à la foi catholique, lorsque les missionnaires crurent un jour toute leur mission perdue. Le dieu *Tuhivivi*, en grande vénération parmi ces populations, était revenu au milieu d'elles; sa voix se faisait entendre du haut d'un arbre qui lui était autrefois consacré. Les sauvages revenaient donc en foule à leurs anciennes superstitions. Alors

(1) Daniel, chap. xv.

le roi et les habitants de Mangaréva envoyèrent aussitôt une députation vers le révérend Père Caret (missionnaire de Picpus) qui se trouvait à Aukena, une des îles Gambier.

Celui-ci partit sur-le-champ et arriva promptement à Mangaréva. Tout ce qu'on lui avait rapporté était exact; étant sur les lieux, il entendit lui-même une voix extraordinaire qui paraissait partir de l'arbre cité plus haut. Inquiet, plein de défiance, il jette les yeux sur ceux qui se trouvent le plus près de l'arbre, et aperçoit une ancienne prêtresse, convertie comme les autres, mais dont la tenue ou la contenance lui paraissait suspecte. La pensée lui vient que peut-être cette femme est ventriloque, et qu'elle est l'auteur de la voix qui se fait entendre. Il commande alors à deux néophytes de lui mettre leurs mains sur la bouche, prenant garde cependant de lui faire du mal. Puis, s'adressant au prétendu dieu, le Père Caret l'interroge sur son retour, l'invite à conférer avec lui, l'assurant qu'il s'est empressé de venir tout exprès d'Aukena. Mais, comme on le pense bien, le dieu *Tuhivivi* dormait ou dînait, ou plutôt c'était cette pauvre femme qui avait succombé à une tentation d'infidélité; elle voulait retrouver le prestige que ses ruses lui avaient donné sur le peuple, et qu'elle avait perdu en se faisant chrétienne. Le peuple étant convaincu de sa méchanceté, l'eût maltraitée sans l'intervention du missionnaire, qui la déféra à Mgr Étienne, vicaire apostolique et supérieur de la mission. Le dimanche suivant, on prononça contre elle une sentence d'excommunication, afin de la faire rentrer dans le devoir, et de désarmer aussi l'indignation de la population.

Cette infortunée, se voyant découverte, fut fidèle à la grâce; elle se soumit, et, après une pénitence de six mois qu'elle s'était imposée elle-même, ajoutant ainsi à la sévérité de l'Église, elle mérita d'être réconciliée avec Dieu. Elle ne démentit plus jamais sa conversion, et l'on n'entendit plus le dieu *Tuhivivi*.

Tchatka, chef assiniboin (1)

I. — Tchatka était un *wah-con*, ou *homme de médecine* des plus renommés chez les Indiens. Dès que cet homme, à l'esprit ambitieux, eut atteint l'âge requis, il mit tout en œuvre pour arriver à son but. Il calcula les avantages et l'ascendant qu'il obtiendrait sur le peuple en se faisant initier à la grande bande des hommes de médecine ou jongleurs, et il prétendit au don de prophétie. Un second motif pour s'y faire initier, fut qu'il pouvait mieux y cacher son manque de bravoure, qualité absolument requise dans un chef. On raconte de lui un grand nombre d'histoires remarquables sur l'exactitude de ses prédictions, et dont la simplicité des sauvages ne pouvait se rendre aucune raison.

Tchatka n'ignorait pas qu'il y avait plusieurs personnages dans la tribu dont l'influence était grande, qui étaient plus anciens que lui et qui avaient acquis, par leur bravoure dans les combats et par leur sagesse dans les conseils, des titres réels à la dignité de grand chef. Pour s'arroger seul le gouvernement du camp, il conçut l'affreux dessein de se défaire de ses compétiteurs. Il mit à l'exécution de son funeste projet toute sa ruse et toute sa fourberie. Des poisons qu'il possédait servaient à l'accomplissement de ses desseins. Par des expériences secrètes, il s'était assuré de leur force et de leur portée. Il en donna et en fit donner si adroitement, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, qu'on ne concevait pas le moindre soupçon. Son rôle de prophète vint à son

(1) Le récit suivant est une page de l'histoire des tribus sauvages qui vivent dans le Kansas et la Nébraska, au bord des États-Unis, situés au 49e degré de latitude septentrionale, etc., etc.

secours : il prédit à ses victimes, souvent plusieurs semaines ou plusieurs mois avant l'événement, qu'elles n'avaient plus longtemps à vivre, d'après les révélations qu'il avait reçues de son *wah-con*, et de ses manitous ou esprits. L'accomplissemeut de ces sortes de prédictions établit sa réputation ; il obtint le titre de *fort en médecine* ou jonglerie. Les pauvres sauvages le regardèrent avec crainte et respect, comme un être qui pouvait à son gré disposer de leur vie. Plusieurs lui firent des présents de chevaux et autres objets, pour ne pas figurer sur la liste de ses fatales prédictions.

II. — Le personnage le plus influent et le plus courageux de la tribu assiniboine, le principal obstacle à l'ambition de Tchatka, était son propre oncle. D'une haute stature, il joignait à la bravoure une hardiesse et une violence auxquelles personne n'osait s'opposer. Il portait le nom de *l'Arc ambulant*, ou Itazipa-man. Il était renommé par ses hauts faits dans les combats. Sa robe, son casque, ses vêtements, sa lance, son casse-tête, et jusqu'à la bride et à la selle de son coursier, tout était orné de chevelures, trophées remportés sur ses ennemis. Il fut surnommé *le Borgne*, ou Istagon, parce que, dans une bataille, une flèche lui avait crevé l'œil.

Tchatka était jaloux du pouvoir d'Istagon et de l'influence que celui-ci exerçait sur toute la tribu. Jusqu'ici il n'avait porté aucune atteinte aux jours de son oncle; comme il craignait son courroux, il voulait s'assurer de sa protection. Il en avait besoin aussi longtemps que vivraient ceux qui auraient pu s'opposer à sa marche ambitieuse, dont le succès était si peu mérité de sa part : aucun fait d'armes, aucun trophée remporté sur l'ennemi ne pouvait l'autoriser à porter un peu haut ses prétentions. Par ses ménagements et ses flatteries, par une attention assidue et une soumission feinte aux moindres désirs du chef, le jeune homme si rusé avait réussi à gagner l'amitié et la confiance de son oncle. Ils se virent plus souvent qu'à l'ordinaire; ils se don-

nèrent des festins où semblait régner la plus grande harmonie. Un soir, Tchatka présenta à son hôte un plat empoisonné; celui-ci, selon la coutume des sauvages, *mangea le tout*. Sachant, par expérience, qu'au bout de quelques heures l'ingrédient aurait fait son effet, Tchatka fit inviter tous les principaux et braves soldats du camp à se rendre à sa loge, annonçant qu'il avait une affaire de la plus haute importance à leur communiquer. Il plaça son *wah-con* dans l'endroit le plus propre et le plus visible de la loge. Ce *wah-con* consistait en une pierre peinturée en rouge et entourée d'une petite clôture en petits bâtons d'environ six pouces de long. Elle restait à une petite distance du feu qui brûlait au milieu de la loge, et vis-à-vis de l'endroit où il était assis. Depuis plusieurs années, elle avait occupé cette place.

Aussitôt que toute l'assemblée se trouva réunie, Tchatka lui fit connaître son *wah-con*. Il leur déclara que le tonnerre, pendant un orage nocturne, avait lancé cette pierre au milieu de sa loge; que la voix du tonnerre lui avait dit qu'elle possédait le don et l'esprit de prophétie; que la pierre *wah-con* avait annoncé qu'un grand événement allait avoir lieu dans le camp; que, cette nuit même, le chef le plus vaillant et le plus brave de la tribu se débattrait entre les bras de la mort, auxquels il n'échapperait point, et qu'un autre, plus favorisé que lui par les manitous, prendrait sa place et serait proclamé grand chef du camp; qu'à l'instant même où le chef expirerait, la pierre *wah-con* disparaîtrait aussi pour accompagner l'esprit du défunt au pays des âmes.

Un morne silence succéda à cette étrange déclaration. L'étonnement, mêlé d'une crainte superstitieuse, était peint sur les figures de tous ceux qui formaient l'assemblée. Personne n'osa contredire le discours de Tchatka ou révoquer en doute ses paroles. D'ailleurs, en maintes occasions déjà, ses prédictions s'étaient réalisées au temps marqué. Celui

de qui la mort était prédite, sans être désigné, était présent. Comme plusieurs occupaient à peu près le même rang dans le camp et partageaient le pouvoir de concert avec Istagon, celui-ci ne s'appliqua pas d'abord exclusivement l'annonce de mort qui venait d'être faite si mystérieusement. Il ne ressentait point encore les effets du plat empoisonné, et n'avait pas même le moindre soupçon à ce sujet. Chacun se retira dans sa propre loge; mais de noires appréhensions troublèrent leurs esprits, et l'agitation s'emparait de leurs cœurs. Qui sera la victime annoncée?

Vers minuit, on vint apprendre à Tchatka que son oncle et ami était très-malade, et désirait absolument lui parler.

L'oncle soupçonnait la perfidie de son neveu et avait résolu de l'étendre mort à ses pieds, tandis qu'il en avait encore la force. Le rusé Tchatka répondit à l'envoyé : — « Allez dire à Istagon que ma visite lui serait inutile. Je ne » pourrais dans ce moment quitter ma loge et mon *wah-* » *con*. »

III. — Sur ces entrefaites, un grand tumulte et une grande confusion s'élevèrent dans tout le camp; la consternation était générale. Dans ses horribles convulsions, et avant qu'elles lui eussent ôté l'usage de la parole, Istagon déclara aux braves accourus les premiers à son appel qu'il soupçonnait Tchatka d'être la cause de sa mort. Ils jetèrent aussitôt des cris de rage et de vengeance contre celui-ci, et se précipitèrent vers sa loge pour donner suite à leurs menaces. Tchatka, ému et triste en apparence, à cause du malheureux sort de son oncle, et tremblant de peur à la vue des casse-têtes qui allaient s'abattre sur lui, pria ces vengeurs d'Istagon de suspendre leur vengeance et de vouloir l'écouter. — « Parents et amis, dit-il, Istagon est mon » oncle; le même sang coule dans mes veines; il m'a tou- » jours comblé des marques de son amitié et de sa confiance. Quel mal pourrais-je donc lui faire? Il n'y a que

» quelques moments, vous l'avez vu en bonne santé et ro-
» buste ; le voilà au lit de la mort, et c'est sur moi que vous
» venez décharger votre colère ! Qu'ai-je fait pour la mé-
» riter ? J'ai prédit l'événement ! Ai-je pu m'en empêcher ?
» Tel était le décret de mon grand *wah-con !* Approchez-
» vous et observez-le de près, car j'ai annoncé en même
» temps que mon *wah-con* allait disparaître pour accom-
» pagner l'esprit du chef au pays des âmes. Si ma parole
» s'accomplit et que ma pierre *wah-con* disparaisse, n'est-ce
» pas un signe évident que la mort d'Istagon est plutôt le
» décret des manitous qu'une perfidie de ma part ? Attendez
» et soyez-en vous-mêmes les juges. » Ce peu de paroles eurent l'effet désiré : ils s'assirent en sentinelle autour de cette pierre mystérieuse. Ni calumet, ni plat ne fit le tour dans ce cercle silencieux en apparence, mais tumultueux au fond, car les cœurs étaient agités de mouvements divers, que le discours du perfide Tchatka avait fait naître.

Pendant environ deux heures que dura cette scène, le feu s'amortit graduellement et finit par ne plus jeter dans la loge que de faibles lueurs, qui se reflétaient de temps en temps sur ces figures sombres et sinistres. Dans les intervalles, des coureurs venaient annoncer les progrès de la maladie. — « Istagon est dans des convulsions terribles et ne fait entendre que des cris de rage et de désespoir contre son neveu... Les convulsions s'affaiblissent... La parole commence à lui manquer... A peine peut-on l'entendre... Il est dans son agonie... Istagon est mort... » — Des cris de détresse accompagnèrent cette dernière nouvelle. Au même instant, la pierre mystérieuse éclata en mille morceaux, avec un bruit de tonnerre qui frappa d'épouvante tous les assistants. En volant en éclats, elle remplit la loge de cendres et de feu, et blessa grièvement les plus proches observateurs. Étourdis et épouvantés, tous prennent la fuite et s'éloignent du lieu de cette scène de prodige. L'indignation et la vengeance qui les animaient un moment auparavant

contre Tchatka firent place à une crainte mêlée d'effroi et de respect pour lui, et ils n'osaient plus l'approcher. Le pouvoir surnaturel de la pierre *wah-con* fut reconnu, et celui qui en avait reçu la garde du tonnerre fut honoré dans tout le camp du titre de *wah-con tangka,* c'est-à-dire *la grande médecine.*

IV. — Voici comment s'explique toute cette affaire prétendue surnaturelle. Le rusé sauvage s'était préparé de longue main au rôle qu'il se proposait de jouer. Il avait percé la pierre quelques jours auparavant et l'avait chargée d'environ une livre de poudre. Une traînée de poudre, soigneusement recouverte, allait de l'endroit où il était assis au trou pratiqué dans la pierre, à une distance d'environ six à huit pieds. Il saisit un moment favorable pour allumer un morceau d'amadou ou de bois à mèche, et à l'instant même où l'on annonce la mort du borgne, il met le feu à la traînée et la pierre éclate.

Tous ces moyens de ruse et de perfidie de Tchatka doivent paraître bien simples dans le monde civilisé, où le poison et la poudre sont si souvent employés pour toutes sortes de crimes et de forfaits ; mais parmi les sauvages, le cas était bien différent ; ils ignoraient encore, alors, l'usage destructeur de ces deux objets. Il n'est point étonnant qu'is n'y virent que du *wah-con,* c'est-à-dire du surnaturel et de l'incompréhensible.

A sa mort, Istagon laissait un grand nombre d'amis, surtout parmi les guerriers qui lui étaient sincèrement attachés, à cause de sa bravoure. Plusieurs d'entre eux, moins crédules peut-être que les autres, jetèrent des regards sévères et menaçants sur Tchatka, chaque fois qu'il se montrait en public.

Alors il resta persuadé qu'un grand coup était encore nécessaire pour gagner les indécis, les mécontents et les incrédules. Des circonstances se prêtaient à ce coup ; il fallait y avoir recours pendant que les prodiges de la pierre mysté-

rieuse étaient encore frais dans la mémoire. Tchatka se renferma donc, pendant plusieurs jours, dans sa loge, sans communiquer ouvertement avec personne. Le camp était dans l'attente de quelque autre grande merveille ; on discutait sur les causes et les motifs de cette longue retraite, on se perdait en conjectures ; tous étaient néanmoins persuadés qu'une nouvelle manifestation, soit bonne, soit mauvaise, en serait le résultat. Le cinquième jour de cette retraite de Tchatka, un malaise assez général se manifesta parmi les sauvages, et ils parlaient de se diviser.

V. — Ce fameux Tchatka, cette grande médecine, l'espoir des uns et la terreur des autres, à quoi s'occupait-il si secrètement dans sa loge ? A rien autre chose qu'à faire un tambour ou *tchant-cheêga-kabo,* d'une dimension telle, que jamais sauvage n'avait conçu l'idée d'en construire un semblable. Quelque temps auparavant, dans la préméditation de son exploit, il avait scié secrètement un morceau d'un gros arbre troué, très-propre à son dessein. Sa hauteur était d'environ trois pieds, sur deux de large ; il ressemblait à une baratte. L'une des extrémités était couverte d'une peau de cabri, l'autre n'avait qu'un fond de bois. Il employa plusieurs jours à trancher, à couper, à gratter l'intérieur de ce fameux instrument, pour le rendre plus léger. Sur l'extérieur du *tchant-cheêga-kabo,* il peignit les figures d'un ours gris, d'une tortue et d'un taureau-buffle, trois grands génies du catalogue des manitous indiens. Entre ces trois figures, tout l'espace représentait des têtes humaines sans chevelures, au nombre environ de quatre-vingts. Un chef Pied-Noir, sans chevelure, était représenté en noir et barbouillé de vermillon sur la peau du tambour.

Il avait achevé toute son œuvre et fait tous ses préparatifs. Au milieu de la nuit, la voix de Tchatka se fit entendre avec le bruit sourd de son *tchant-cheêga,* qui retentit dans tout le camp. Comme s'il sortait d'une extase, il fait à haute voix son action de grâce et des invocations au Grand-Esprit

et à tous ses manitous favoris, pour les remercier des grandes faveurs dont ils venaient de nouveau de le combler, et dont les effets allaient rejaillir sur toute la tribu. Tout le monde obéit à son appel; on se rend à sa loge. Selon l'usage, les conseillers, les principaux d'entre ces braves soldats entrent les premiers et remplissent bientôt sa demeure, tandis que des centaines de curieux, vieux et jeunes, se réunissent et s'assoient en dehors. La curiosité est à son comble; on brûle d'apprendre enfin le dénouement des nouvelles mystérieuses; on attend avec une vive impatience mêlée d'inquiétude.

Comme préliminaire, Tchatka entonne, au son du tambour, un beau cantique de guerre sans faire la moindre attention à la multitude qui se pressait autour de lui. En sa qualité de grand homme de médecine, il s'était coiffé du duvet du cygne; son visage et sa poitrine étaient barbouillés de différentes couleurs et figures; ses lèvres vermillonnées indiquaient qu'il était avide de sang et respirait la guerre. Lorsqu'il s'aperçoit que toute la bande est rassemblée au dehors autour de sa loge, il se lève, et d'une voix de stentor, qui se fait entendre dans toute l'assemblée :

« J'ai rêvé, dit-il, mes amis et guerriers, j'ai rêvé !... Pen-
» dant cinq jours et cinq nuits, j'ai été admis dans le pays
» des âmes; vivant, je me suis promené au milieu des
» morts... Mes yeux ont vu des scènes effrayantes... mes
» oreilles ont entendu des plaintes affreuses, des soupirs,
» des cris, des hurlements ! Aurez-vous le courage de m'é-
» couter ?... Pourrais-je permettre de vous voir devenir les
» victimes de vos plus cruels ennemis ? Car, sachez-le, le
» danger est proche, l'ennemi n'est pas loin. »

Un vieillard, dont les cheveux blancs annonçaient environ soixante et dix hivers, grand conseiller de la nation et jongleur, répondit : — « Un homme qui aime sa tribu ne cache
» rien au peuple; il parle lorsque le danger est proche;
» lorsque les ennemis se montrent, il va à leur rencontre.

» Vous dites que vous avez visité le pays des âmes. Je crois
» à vos paroles. Moi aussi, dans mes rêves, j'ai souvent
» conversé avec les esprits des morts. Quoique jeune en-
» core, Tchatka nous a donné de grandes preuves de son
» pouvoir... La dernière heure d'Istagon a été terrible...
» mais qui oserait se lever pour vous blâmer?... Vous n'a-
» vez fait que prédire les deux événements : le chef est mort
» et la pierre *wah-con* a disparu. J'ai fait des merveilles
» aussi lorsque j'étais plus jeune. Je suis vieux aujourd'hui,
» mais quoique les jambes viennent à me manquer, j'ai
» encore l'esprit clair. Nous écouterons vos paroles avec at-
» tention, et nous déciderons ensuite de la voie que nous
» aurons à suivre. J'ai parlé. »

VI. — Le discours du vieillard eut un effet favorable sur toute l'assemblée. Peut-être était-il dans le secret de Tchatka. Tous les discours qui suivirent manifestèrent un rapprochement vers le meurtrier. Celui-ci, rassuré sur les dispositions à son égard, continua son récit avec fermeté et montra une grande confiance dans ses plans pour l'avenir.

« Que ceux qui ont des oreilles pour moi m'entendent :
» pour ceux qui n'en ont point. il est temps encore de se
» retirer! Vous me connaissez : je suis homme de peu paroles;
» mais ce que j'avance est la vérité, et les événements que
» je prédis arrivent. Pendant cinq jours et cinq nuits de suite
» mon esprit a été transporté parmi les esprits des morts,
» surtout de ceux de nos proches parents et amis. Nos amis
» dont les os blanchissent dans les plaines et que les loups
» entraînent dans leurs gîtes; nos amis, qui jusqu'ici n'ont
» point encore été vengés, errent çà et là dans les endroits
» marécageux, dans les glaces et les neiges, dans les déserts
» stériles et abandonnés, qui ne produisent ni fruits, ni ra-
» cines, ni animaux d'aucune espèce pour les nourrir. C'est
» un lieu de ténèbres, où les rayons du soleil ne pénètrent
» jamais. Ils y sont sujets à toutes les privations : au froid,
» à la soif, à la faim. C'est nous, leurs amis, leurs parents

» et leurs frères, qui sommes cause de leurs longues souf-
» frances et de leurs affreux malheurs. Leurs plaintes et
» leurs soupirs étaient insupportables: je tremblais dans
» tous mes membres ; les cheveux se hérissaient sur ma
» tête ; je croyais mon sort fixé au milieu d'eux, lorsqu'un
» esprit bienfaisant me touche à la main et me dit : « Tcha-
» tka, retourne à l'endroit que tu as quitté. Rentre dans ton
» corps, car ton temps pour venir habiter le pays des âmes
» n'est point encore venu. Retourne, et tu seras le porteur
» de bonnes nouvelles à la tribu. Les mânes de tes parents
» seront vengées, et leur délivrance s'approche. Dans ta loge
» tu trouveras un tambour peinturé de figures, que tu ap-
» prendras à connaître bientôt. » — L'esprit me quitte au
» même instant. Sortant de mon rêve j'ai trouvé mon tam-
» bour peinturé tel que vous le voyez ici. Lorsque mon corps
» s'est ranimé, je me suis aperçu qu'il n'avait point changé
» de position pendant quatre jours et quatre nuits ; j'ai eu
» la même vision, variée quelquefois, mais toujours ac-
» compagnée de plaintes et de reproches sur nos défaites
» récentes vis-à-vis des Pieds-Noirs. La cinquième nuit, un
» manitou m'adressa de nouveau la parole et me dit : « —
» Tchatka, à l'avenir le *tchant-cheêga* sera ton *wah-con*. Lève-
» toi... Suis sans délai le sentier de la guerre qui mène chez
» les Pieds-Noirs. Aux sources de la Rivière-au-lait, trente
» loges de tes ennemis se trouvent campées. Pars à l'instant
» et, après cinq jours de marche, tu arriveras au camp. Le
» sixième jour, tu y feras un grand carnage. Chaque tête
» peinte sur le tambour représente une chevelure, et toutes
» ces chevelures remportées apaiseront les mânes de tes
» parents et amis défunts. Alors seulement ils pourront
» quitter l'affreuse demeure où tu les vois, pour entrer
» dans les belles plaines ou règne l'abondance et où les
« souffrances et les privations sont inconnues. Dans ce moment
» même un parti de guerre Pieds-Noirs rôde dans le voisi-
» nage du camp. Ils ont épié le moment favorable ; mais,

n'ayant pu réussir, ils sont partis pour aller à la recherche
» d'un ennemi plus faible. Pars donc sans tarder; tu trou-
» veras une victoire aisée, tu ne rencontreras dans le camp
» Pied-Noir que des vieillards, des femmes et des enfants. »
» — Telles furent les paroles du manitou, et il disparut. Je
» suis rentré dans mon corps; je suis revenu à mes sens;
» je vous ai tout dit. »

Ainsi parla cet homme si extraordinaire.

Tchatka avait su gagner et attacher à sa cause et à sa personne plusieurs jeunes gens actifs et les meilleurs coureurs du camp. C'est d'eux qu'il apprenait en secret toutes les nouvelles et recevait toutes les informations qu'ils pouvaient recueillir, dans leurs longues courses, soit sur la chasse, soit sur la proximité, le nombre, la position des ennemis. Le jongleur, dès qu'il est au fait des choses, fait sa médecine ou ses *incantations et prophétise* ensuite au peuple; celui-ci ne se doute pas de la fourberie et ne trouve que du *surnaturel* dans tout ce qui sort de la bouche de l'imposteur.

(Lettres du R. P. de Smet, décembre 1854, *Récits historiques,* 1855.*)*

NOTE DEUXIÈME

Les prophètes des Cévennes (1700).

L'histoire nous fournit sur ce sujet des détails bien intéressants à recueillir et très-propres à jeter de la lumière dans le présent débat. Les calvinistes français, refugiés à Genève, avaient résolu de former une école d'inspiration pour le Vivarais et le Dauphiné, les premières provinces qu'ils voulaient soulever. « L'œuvre fut confiée au vieux calviniste dauphinois Du Serre, que son commerce de verrerie amenait souvent à Genève. Sur la réputation de ce zélé, les plus pauvres religionnaires lui livrèrent, à son choix, quinze jeunes garçons, et à sa femme autant de filles à instruire. Ces rustiques et crédules enfants, réunis dans sa fabrique, sur le mont de Peyra, il lui fut aisé de les persuader qu'il avait reçu de Dieu son Saint-Esprit, avec pouvoir de le communiquer, en leur donnant à tous le don de prophétie s'ils s'en rendaient dignes. Après les avoir préparés par des jeûnes de trois jours à plusieurs reprises, il les exerçait, comme des oiseaux parleurs, à répéter des passages de l'Apocalypse touchant l'Antechrist, qui était le pape, et l'Église à délivrer, qui était la prétendue réforme; il y joignait des

psaumes de Marot et de Bèze, des passages des prophètes; tout cela est tiré de la glose de Jurieu.

« Ce cours de fanatisme s'achevait en dressant ces malheureux enfants à des poses et à des gestes bizarres, comme de battre des mains au-dessus de leur tête, de se jeter par terre à la renverse, de *fermer les yeux*, de se gonfler l'estomac et le gosier, de demeurer *assoupis* pendant quelque-temps et de dégoiser en se réveillant tout ce qui leur viendrait à la bouche; ce n'etaient qu'imprécations contre le Pape, les prêtres, l'Église romaine et contre la messe... Tous ces blasphêmes s'entremêlaient de prédictions et du cri de: *Miséricorde!* A mesure qu'un de ces petits aspirants paraissait bien préparé, on le plaçait au milieu du troupeau, on lui annonçait gravement que le temps de l'inspiration était venu; le vieux sycophante lui soufflait dans la bouche et le déclarait en possession du Saint-Esprit. Enfin il assigna la mission à chacun, les assurant que toutes leurs prédictions auraient un effet infaillible, et leur recommandant de transmettre ce don de la même manière qu'ils l'avaient reçu, à tous ceux qu'ils en jugeraient dignes.

» C'est ce qu'ils ne manquèrent pas de faire. Leurs gesticulations convulsives, leurs gonflements, leurs somnolences subites, le verbiage de leurs vaticinations émerveillaient les campagnes et les villes, le vulgaire prenait pour assistance céleste cette prestigieuse et artificielle folie. Tout fanatique est plus ou moins fourbe, selon son degré d'entêtement et d'orgueil, que la fascination n'excuse pas entièrement, même dans les plus bornés esprits, car ils ont toujours la conscience de leur mensonge. Les plus intelligents entre ces faux inspirés ne devaient pas tarder de reconnaître, ne fût-ce que dans les maladresses des autres, qu'ils faisaient un métier de charlatans. *Les chefs calvinistes, et le vieux Du Serre le premier, savaient bien certainement qu'ils avaient monté une jonglerie, et les catholiques n'y voyaient pas autre chose.* On n'avait guère alors ni le loisir, ni l'idée d'é-

tudier ce fait étrange du *sommeil divinatoire*, quoiqu'on l'ait remarqué, puisqu'on appelait ces forcenés jeunes gens les *prophètes dormants*.

» C'étaient les plus jeunes que ce sommeil bizarre saisissait par un tressaillement intérieur qui les tourmentait, disaient-ils, des pieds à la gorge, et, durant cet assoupissement, qui ne leur ôtait pas la parole, ils demeuraient insensibles aux pincements et aux piqûres. Les filles principalement, avaient cette disposition. L'on reconnaît là le sommeil prétendu magnétique, dont les effets ont tant de rapports avec le jeu fantasque des *tables tournantes* et des *esprits* frappeurs.

» On ne paraît pas cependant, à cette époque, avoir rien soupçonné de plus que de la fourberie dans les faits et gestes des fanatiques vivarais, malgré des ressemblances assez apparentes avec les *possessions* (1). »

(1) Édouard Dumont, *les fanatiques du Vivarais*, études historiques, publiées par *le Monde*, nº du 21 février 1863. — *Histoire universelle de l'Église*, par Rohrbacher.

V

DOCTRINE DE L'ÉGLISE SUR LA PUISSANCE DES DÉMONS ET SUR LEUR COMMERCE AVEC LES HOMMES. — DES ÉVOCATIONS DES MORTS ET DU SOMNAMBULISME, ETC., ETC.

L'Église reconnaît les démons comme des Esprits pervers et réprouvés (*spiritus mali seu immundi et maledicti*), c'est-à-dire des Esprits qui se sont séparés de Dieu, qui n'ont plus de rapport avec l'Être vrai, avec le Bien, et qui existant néanmoins, mènent une vie aussi vaine que malheureuse. Les démons n'ont pas été créés tels par Dieu; ils le sont devenus par leur propre volonté. Primitivement, c'étaient des Esprits purs et bons, des Anges semblables à ceux que nous vénérons et invoquons comme des Esprits saints et agréables au Seigneur. Cette conviction, l'Église l'a maintes fois exprimée, notamment contre les Priscillianistes, qui faisaient du démon un premier principe,

étant de lui-même et par lui-même. Ainsi on lit au canon VII du Concile de Braga, (ann. 560 ou 563) : *Si quis dicit Diabolum non fuisse priùs angelum bonum a Deo factum, nec Dei opificium fuisse naturam ejus, sed dicit eum ex tenebris emersisse, nec aliquem sui habere auctorem, sed ipsum esse principium atque substantiam mali, sicut Manichæus et Priscillianus dixerunt, anathema sit* (1).

— Le quatrième Concile de Latran, canon I, dit ; *Diabolus et Dæmones alii a Deo quidem naturâ creati sunt boni, sed ipsi per se facti sunt mali ;* le diable et les autres démons ont été créés bons dans leur nature par Dieu, mais ils se sont rendus eux-mêmes mauvais (2).

Les démons sont donc des Anges devenus mauvais, ou, comme l'on dit habituellement, des Anges déchus.

Ces Esprits mauvais n'agissent que pour le mal, et cherchent de toutes façons à le propager; ils méditent sans cesse de détourner de Dieu toute la création, et leurs efforts tendent surtout à pervertir la volonté

(1) Si quelqu'un dit que le démon n'a pas été d'abord un ange bon créé de Dieu, que sa nature n'a pas été une œuvre divine, mais qu'il est sorti des ténèbres, qu'il n'a pas de créateur, qu'il est lui-même le principe et la substance du mal, comme l'on dit Manès et Priscillien, qu'il soit anathème.

(2) Conf. Léo M., *ép.*, 15, *ad Turrib.*

des hommes, c'est-à-dire à la mettre en opposition à la volonté divine, à rompre ou à empêcher son union avec Dieu, à tarir par là les sources du salut et de la béatitude. Dans ce but abominable, les démons *s'efforcent*, en vertu de leur puissance naturelle, et selon la mesure que Dieu permet :

1° De tenter et de tromper l'homme (*tentatio, deceptio*);

2° De l'égarer et de le troubler dans sa conscience et la possession de lui-même par l'*obsession* (*obsessio*);

3° De corrompre ce dont il se sert pour sa nourriture et ses autres besoins.

Les documents d'après lesquels nous pouvons établir et prouver la légitimité de ces croyances sont extrêmement nombreux : ce sont toutes les prières de l'Église, dans lesquelles elle demande la protection de Dieu contre les attaques de Satan; ce sont les exorcismes et les bénédictions qui affranchissent de la puissance du démon l'homme et les substances naturelles qui sont à son usage, pour les rapporter à Dieu (1).

Non-seulement cette croyance a toujours existé dans l'Église, mais encore les enseignements immédiats de la Révélation divine, les livres de l'Ancien et du Nou-

(1) Voyez le *Rituel Romain*, et Jérôme Mengo : *Eversio dæmonum*, etc. Édition de Bologne, année 1588.

veau-Testament, sont remplis de témoignages qui nous montrent le démon tel que la science de l'Église nous le représente.

Il reste donc constant, selon la doctrine catholique, que le démon manifeste son hostilité contre les hommes de trois manières principales, telles que nous les avons exposées plus haut. En d'autres termes, il les porte au péché (1); il les accuse, les calomnie, les dénonce, *accusator fratrum* (2); il leur cause du mal physiquement (3), non pas, nous l'avons dit, en vertu de sa puissance propre, mais avec la permission ou par l'ordre de Dieu.

Que si l'on me demande pourquoi Dieu permet aux démons d'exercer ainsi leur puissance et leur malice, je répondrai avec saint Augustin : 1° que, comme Dieu souffre les homicides, les adultères, les rapines et beaucoup d'autres actions volontairement criminelles, malgré leur opposition flagrante à ses lois, il souffre de même la lutte de Satan contre lui; 2° que c'est toutefois pour punir le pécheur et l'impie, ou pour éprouver le juste; 3° mais qu'au milieu de ces épreuves l'homme reçoit toujours du Seigneur la force nécessaire pour triompher, s'il veut. Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces, mais

(1) I. *Paral.*, 21, I, IV, *Rois*, 19, 22. *Matth.*, 16, 23.
(2) *Job*, 1 et 2, *Zach.*, 3, 1. *Apoc.*, 12, 10.
(3) *Job*, *Tobie*, 3, 8; 16, 14.

il nous fait tirer avantage de la tentation même (1).

Quant à la Magie proprement dite et considérée en elle-même, l'Église ne s'est jamais prononcée d'une façon formelle et décisive à ce sujet. Elle s'est bornée, disent certains auteurs, appuyée sur les saintes Écritures, à en défendre les pratiques, comme une *injure* faite à Dieu, comme un *péché d'idolâtrie*, et comme une *espèce d'apostasie*..... Cependant, si la Magie n'existait point, si du moins elle n'était pas possible, dit-on, pourquoi Dieu aurait-il pris tant de soins pour en détourner le peuple d'Isrël? Pourquoi lui aurait-il défendu tant de fois de se livrer à cet art diabolique sous ses formes diverses (2)?

Je ne nie pas absolument la réalité de la magie, ou du moins je la crois possible. Les démons, n'ayant perdu par leur péché que la sainteté, et conservant en eux tous leurs dons naturels, toutes leurs connaissances, toutes leurs forces, tout leur pouvoir, peuvent très-bien les mettre au service de certains hommes, profondément dépravés. Mais si le démon se met au service d'un homme, il le fait librement, attiré par l'affinité qui existe entre sa méchanceté et celle de l'homme (3), et non parce qu'il y serait contraint. Ce

(1) I. Corinth., x, 13.
(2) Voyez *Deutéronome*, xiii, xviii, *Exod.*, xxii, *Lévitiq*, xx.
(3) Les sympathies existent, dans ce monde, à l'état de loi

n'est pas à dire pour cela que la pratique et les cas de la véritable magie soient communs. Non, ils sont bien rares, au contraire, puisque l'histoire même sacrée ne nous en offre pas un seul sur le caractère duquel tous soient d'accord. Et puis la miséricorde de Dieu d'une part, envers les âmes les plus perverses, et, d'autre part, sa justice, nous autorisent à croire fermement qu'il ne peut laisser à son ennemi une telle action dans le monde. Dans tous les cas, le démon n'étant qu'une simple créature, ne saurait jamais opérer rien qui soit au-dessus des lois de la créature. Sa participation dans un effet quelconque extérieur et physique se borne à donner aux causes naturelles, au jeu des lois de la nature, un plus grand développement, une plus grande énergie : ce qui fait que la magie *naturelle* que nous avons expliquée au chapitre III, devient *extra-naturelle*, *magia præternaturalis*. Comme un homme fort expérimenté et profondément instruit des forces des éléments, produit des effets que l'on appelle la *magie artificielle*, de même le démon, qui a une connaissance encore plus vaste des secrets de la nature, peut quelquefois, et

universelle. Elles ont eu lieu entre les êtres des trois règnes différents de la nature : c'est incontestable, l'expérience le prouve. On suppose donc avec raison que le démon est enclin, par sa nature, à écouter une évocation qui lui vient d'une volonté profondément démoralisée.

avec la permission de Dieu, prêter son concours a un acte qui serait appelé à juste titre *diabolique*, quoiqu'il ne sortît point des bornes de l'ordre naturel.

« Par conséquent, le pouvoir magique n'est que » l'emploi par le démon des forces de la nature. C'est » en cela qu'il diffère du pouvoir surnaturel des mi- » racles, qui, élevé au-dessus des causes naturelles, » se manifeste par des effets *naturellement* impossi- » bles. » Ainsi, *depuis le commencement du monde, on n'a point ouï dire*, répondait aux Juifs l'aveugle-né après sa guérison, *que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme* (Jésus-Christ) *n'était pas envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de ce qu'il a fait* (1).

La grandeur de l'effet peut servir de critérium pour distinguer un miracle d'un acte magique. Mais quand il est question d'effets magiques allant au-delà des forces de la nature extérieure. on a nécessairement affaire à des artifices de jongleurs ou à des fantômes de l'imagination (2). Pourquoi donc y a-t-il des hommes qui attribuent aux démons une puissance si étendue, si grande? Les uns enseignent que ce sont eux qui bouleversent les éléments, les autres qu'ils ont le pouvoir de produire dans l'atmosphère toutes sortes

(1) Jean, IX, 32,

(2) Voyez, *Dict. Encyclop. de la théolog. catholiq.*, t. XIV, p. 98, 2e col.

de phénomènes, d'exécuter des tempêtes, et de produire de la grêle, etc., etc. Ah! voilà autant d'erreurs et autant de superstitions. Les Priscillianistes (secte hérétique) avaient aussi la même croyance, mais le concile de Braga, en Portugal, de 560, décida que les mauvais anges ne peuvent rien de semblable (1). Au IXe siècle, saint Agobard, archevêque de Lyon, écrivit aussi un livre tout entier contre cette croyance qu'on ne saurait trop combattre, tant elle est fausse, dangereuse et injurieuse à la Providence.

Dans un autre *Traité* (2), nous voyons le même évêque s'élever encore avec infiniment de sagesse contre d'autres superstitions populaires de son époque, au sujet de la puissance des démons. Plusieurs personnes, dans une localité particulière, avaient été atteintes de l'épilepsie, et tombaient subitement renversées comme il arrive aux épileptiques. Cette maladie jeta la terreur dans la population, parce qu'elle considérait ceux qui en étaient attaqués comme des possédés, *dæmoniaci*. Agobard crut devoir combattre cette fausse idée, et il écrivit alors à un autre évêque sous le nom de Barthélémy, une lettre dans laquelle il discute savamment la question de la puissance des

(1) Si quis credit quia... tonitrua et fulgura et tempestates et siccitates ipse diabolus suâ auctoritate faciat, anathema sit. (*Can*,, VIII.)

(2) *De quorumdam illusione signorum.*

mauvais Esprits et ses limites. A ses yeux « Dieu seul a le pouvoir de frapper et de guérir, d'envoyer des fléaux et de les faire cesser; de conduire au tombeau et d'en ramener (1). Mais il peut se servir des mauvais comme des bons Anges pour accomplir ses desseins dans le monde. Les Saintes-Écritures nous attestent cette vérité : Là, c'est un démon appelé Asmodée qui, par la permission ou la volonté de l'Éternel, fait mourir les sept premiers maris de la fille de Raguel, en punition de leur incontinence (2) ; là. c'est un bon Ange, au contraire, qui rend muet le prêtre Zacharie, pour le châtier de ce qu'il n'a pas ajouté foi aux promesses du Seigneur (3).

Tous les êtres créés, animés ou inanimés, servent également d'instruments aux mains de Dieu; sa toute-puissance a des ressorts visibles et invisibles que l'insensé seul peut nier. Dans tous les cas, Dieu n'a d'autre but, en exerçant sa justice sur les hommes ici-bas, que de les instruire et de les convertir. S'il lui convient de prendre les mauvais Esprits pour être les ministres de ses volontés en telle ou telle circonstance, c'est qu'il le veut ainsi; les démons ne peuvent rien sans son ordre ou sa permission (4). *Au*

(1) Unus omnium dominus qui flagellat et medetur, percutit et salvat, ducit ad inferos et reducit. (I. lib. reg. II.)

(2) Tobie, IV.

(3) Luc, I.

(4) Nisi Deo permittente aut ordinante.

Seigneur la puissance, aux démons la malice seulement; voilà ce qui ressort évidemment des livres saints. Ils ont sans doute le désir continuel de nuire aux hommes en toutes choses et par toutes sortes de moyens, ces Esprits de malice, mais le Tout-Puissant ne leur en laisse pas le pouvoir. Que cette vérité ne se trouve-t-elle profondément gravée dans l'esprit de tous les hommes ! Elle délivrerait de mille terreurs qu'engendrent ordinairement la faiblesse de la foi, l'ignorance de la raison, et une timidité de l'âme aussi déraisonnable que funeste.

« On ne voit guère, du reste, que les enfants, les jeunes filles et toutes les personnes faibles d'esprit, *vacui pondere rationis... et hebetes*, que la pensée du démon épouvante et trouble. Celui qui a la foi, et est doué d'une saine raison, quoi qu'il voie ou qu'il entende, élève avec crainte son cœur vers Dieu seul, *qui ne permet point que nous soyons tentés au delà de nos forces* (1). »

« Quand les démons en légion n'ont pu s'emparer même de pourceaux, ni les précipiter dans la mer, sans en avoir obtenu d'avance la permission de Jésus-Christ, pourquoi craindre ces Esprits qui n'ont d'autre puissance que celle qu'ils reçoivent de Dieu ? »

(1) Quod utique fidelis quisque et ratione præditus, cum videt aut audit, cor ad solum Dei timorem levat, *qui non permittit nos tentari suprà id quod ferre non possumus*.

Telle est en substance la doctrine de cet illustre pontife de l'Église de Lyon, que l'histoire met au rang des plus célèbres personnages de son siècle. — En l'adoptant comme l'expression de la vérité, l'on est conduit naturellement à accuser d'abord d'exagération tous ceux qui accordent aux démons d'agir aujourd'hui sur une si vaste échelle, et d'erreur ensuite d'illusion, ou même de mensonge ce qu'on attribue aux opérations du spiritisme.

Qui jamais en effet me persuadera que Dieu permette que le démon vienne se mêler, à toute heure, aux simagrées des spirites, et, selon leurs désirs, et toujours par curiosité, faire danser les tables, résonner avec mélodie les cordes du piano, entendre le roulement du tambour, et enfin se montrer sous la forme d'une épouse, d'une fille, d'une mère, ou d'un père décédés, et leur révéler les choses les plus secrètes? Non, ce qu'il y aurait peut-être de vrai en tout cela, ce serait l'action toute spirituelle du démon sur l'esprit et l'imagination de ceux qui, comme les spirites, n'ont pas la foi chrétienne, et ne possèdent en même temps qu'une raison bornée et légère.

Ce que M. Guizot dit des miracles des fausses religions, je le dis donc du spiritisme. Les merveilles racontées par les spirites « sont évidemment des artifices pour se donner du crédit, ou le jeu de l'imagination humaine qui se complaît dans le merveil-

» leux, et se livre, dans la sphère religieuse, à toutes
» les fantaisies de ce penchant (1). »

Quelles que soient les contorverses engagées au sujet du spiritisme, un fait subsiste et s'élève au dessus de toutes les questions et de toutes les controverses. Si le démon avait pu établir son empire sur la terre avant l'incarnation du Fils de Dieu et la Rédemption, il a été, depuis lors, expulsé de ce monde comme un prince vaincu de son empire (2). La tête du serpent a été écrasée sous le pied de la croix, et ses dents se sont trouvées brisées. Ce qu'il lui est resté de sa défaite, c'est de pouvoir tendre des embûches spirituelles aux hommes, et de leur suggérer la désobéissance aux lois saintes de Dieu (3) : Voilà la vérité.

Mais cette vérité chrétienne, mal comprise et exagérée, produit quelquefois des visions fantastiques, des spectres hideux, purs fantômes issus d'une imagination montée, dont certaines personnes font une réalité. J'ai lu dans la biographie d'un saint prêtre, mort il y a deux ans, que souvent, pendant ses longues insomnies, il entendait, la nuit, dans sa chambre à coucher, un tintamarre affreux, d'autres fois,

(1) M. Guizot, *Méditations sur la religion chrétienne.* VIIIe méditation, *Jésus-Christ et ses miracles.*

(2) Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras (Jean, XII, 31). Princeps hujus mundi jam judicatus est (id. XVI. II).

(3) I. Epist., Petr., V.

dans les rideaux de son lit, un bruit et un mouvement comme venant d'un animal qui y aurait grimpé... et qu'il attribuait tout cela au démon, Qu'y a-t-il de vrai dans cette appréciation? Je ne voudrais pas affirmer que ce ne fût pas là une simple illusion due à l'imagination de la personne. Est-ce que le R. P. Débreyne, que j'ai déjà cité, ne nous montre pas, dans son *Essai de théologie morale*, plusieurs exemples frappants de démonomanie, qui n'étaient que l'effet d'une maladie de l'esprit? Rien n'est vraiment plus triste que d'entendre quelques personnes vous dire sérieusement que tel jour elles ont vu un monstre assis dans leur chambre, un autre jour, un animal inconnu les poursuivre, etc. Ajoutons, avec Monseigneur l'archevêque de Baltimore : « N'y a-t-il pas de quoi gémir de voir des hommes, dans nos principales villes, en plein XIXe siècle et au milieu des lumières chrétiennes, se faire les patrons de la superstition et d'un vain *fatidisme*? »

Quant à la *nécromancie* en particulier, ou l'évocation des âmes des morts, dont les spirites font tant de bruit, on trouve encore à ce sujet une grande divergence d'opinions parmi les catholiques. Les uns, tels que l'auteur de l'article *Magie*, dans le *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, refusent d'admettre aucuns faits de cette espèce comme vrais; d'autres n'y voient que des illusions démonia-

ques, une intervention des Esprits de ténèbres. Quand ceux-ci reconnaissent comme réelle et véritable l'apparition par exemple, de l'âme de Samuël, quoique résultant plutôt d'une permission spéciale de Dieu que de l'évocation de la magicienne d'Endor, ceux-là, au contraire, en font bon marché, en reléguant ce fait parmi les faits de *ventriloquie*. Selon ces derniers, si l'évocation n'était pas une démonstration de la foi universelle en l'immortalité, une preuve indirecte de la révélation et une justification des motifs de crédibilité que présente la parole révélée, elle serait, dans l'histoire, la démonstration la plus humiliante des aberrations de l'orgueil humain.

D'autres, enfin, soutiennent que les apparitions des morts, ou la manifestation de leurs Esprits aux vivants, est non-seulement possible, mais qu'elle a lieu assez souvent.

« La science, disent-ils, est incapable sans doute » de répondre à cette question : — *Reste-t-il aux âmes* » *humaines quelque pouvoir, après s'être séparées du* » *corps, de communiquer avec les âmes qui sont encore* » *sur cette terre?* Mais la science n'ignore pas les té- » moignages anciens et modernes qui attestent cette » puissance. La *nécromancie* est un fait qui domine » tout le paganisme. La psychomancie de l'*Odyssée* est » le prototype de cet art magique (1). On voit de

(1) *Odyss.*, XI.

« même des vestiges des procédés nécromanciens dans » Horace (1), dans Lucain (2), dans Lucien (3), etc., etc. » Appius, ami de Cicéron, Vatinius, Libo Drusus, Ca» nidie, étaient conviés publiquement pour exercer » les évocations des âmes des morts. Et la foi en la » réalité de ce fait était universelle. »

Or, ajoutent les partisans du *spiritisme*, il est difficile qu'une chose aussi universelle ne repose que sur les artifices de quelques jongleurs. Il faut, en effet, qu'un phénomène aussi général ait eu une cause suffisante, et rien n'est plus important que de juger ce fait au point de vue de la raison, de l'histoire et de la foi chrétienne.

Les explications données précédemment sur la grotte de Trophonius, et qu'il faut se rappeler, doivent déjà nous servir ici de guide assuré.

Ensuite, pour peu que l'on tienne compte de la croyance universelle à l'immortalité des âmes, et des impressions vives, bizarres, que mille causes diverses engendrent dans l'imagination de l'homme, on s'explique bientôt l'origine et la cause de toutes ces visions fantastiques dont le monde est rempli. La pensée qu'une âme, qui a été violemment séparée de son corps, comme par un assassinat, par exemple, peut

(1) Hor., *Saty.*, 1, 8; v. 25, seq.
(2) *Phars.*, VI, 580.
(3) Luc., *Menipp.*, VIII, seq.

conserver des sentiments de vengeance contre ses ennemis, cette pensée seule paraît avoir été chez les anciens la source de la *nécromancie*. On croyait, sous le paganisme, comme aujourd'hui encore chez les peuplades ignares des Indes (1), que les âmes des morts apparaissaient la nuit, dans les lieux qu'elles avaient habités pendant leur vie sur la terre; on se les représentait quelquefois comme des furies menaçant les vivants, etc. Voici comment, sous l'influence de ces idées, le poëte Callimaque fait parler Cynthias après sa mort :

Sunt aliquid Manes, lethum non omnia finit
Luridaque evictos effugit umbra rogos.
Nocte vagæ ferimur, nox pulsas liberat umbras,
Errat et abjectâ Cerberus ipse serâ.
Luce jubent leges Lethœa ad stagna reverti :
Nos vehimur, victum nauta recenset onus.

Mais quel homme sérieux et instruit croirait, en plein dix-neuvième siècle, qu'il en serait ainsi des esprits des morts ? Les théologiens les plus savants, tels que Billuart, par exemple, n'admettent pas ce

(1) La croyance à l'existence d'Esprits ou des revenants est très-commune parmi les tribus de tous ces parages (le Haut-Missouri, etc), écrit le R. P. de Smet. Bien souvent les sauvages m'ont affirmé sérieusement les avoir rencontrés, vus et entretenus. Ils soutiennent même que presque chaque nuit on peut les entendre près des endroits où les morts ont été enterrés. Le bruit qu'ils font, disent-ils, rassemble à des sifflements ; quelquefois ils contractent en tous sens la

que l'on dit des *revenants*. Les âmes, en effet, ne sont pas libres dans l'autre monde, observe Delrio.

Les âmes des justes sont entre les mains de Dieu dans les cieux, et celles des pécheurs sont renfermées dans les enfers, comme celle du mauvais riche (1).

Écoutez saint Chrysostome : « Ne cherchons donc » point, s'écrie-t-il, à apprendre de la bouche des » morts ce que les Livres saints nous enseignent tous » les jours d'une façon beaucoup plus certaine. Dieu, » qui nous procure tout ce qui est utile, n'eût pas » sans doute négligé de laisser les morts instruire les » vivants, si leurs révélations avaient dû nous être » profitables, et il ne nous aurait pas privés d'un tel » secours. Mais il a fermé les portes de l'éternité » sur leurs âmes, et il ne permet point qu'aucun des » défunts revienne ici-bas pour raconter ce qui se » passe dans l'autre monde, de peur que le démon ne

face humaine, comme il arrive aux personnes attaquées d'épilepsie. Peu d'hommes auraient assez de courage pour entrer seuls, de nuit, dans un cimetière, à moins qu'il n'y eût quelque objet de grande valeur à gagner ; dans ce cas; la cupidité l'emporte sur la peur des revenants. Une femme n'oserait jamais s'y rendre. » *(Lettre du P. de Smet, du 28 juillet 1854, écrite de Cincinnati.)*

(1) Anima enim egressa in mundo non errat. Justorum enim animæ in manu Dei sunt, peccatorum vero et ipsæ hinc (in infernum) abducuntur, ut anima divitis. (*Teophyl.*, VIII, in Matth.) Voyez, à la suite de ce chapitre, la note *sur l'état des âmes après la mort*.

» se serve de cette occasion pour séduire les hommes.
» Oui, Dieu à qui rien n'est caché, a fermé au démon
» cette voie de supercherie et de séduction ; il n'a pas
» voulu, dans sa miséricorde pour nous, que qui que
» ce soit d'entre les morts revienne ici, et rapporte
» aux vivants les choses d'outre-tombe (1). »

Saint Isidore n'est pas moins opposé à cette croyance qui admet si facilement les communications des Esprits, soit humains, soit diaboliques, avec les vivants (2).

Aux yeux de l'Église, l'*évocation des âmes des morts* ne forme qu'une superstition criminelle « qui n'a au fond d'autre valeur que celle des *conjurations* des morts, autrefois en usage chez les païens. » Le sentiment unanime des Docteurs de l'Église et des théologiens, est que « les magiciens ne sauraient, au moyen

(1) Ne igitur quæramus hæc audire à mortuis, quæ multo clariùs quotidiè nos docent sacræ litteræ. Nam si novisset hoc Deus, quod mortui excitati viventibus essent profuturi, nequaquam omisisset, neque tantum lucrum præterisset, qui cuncta nobis utilia procurat. Eòque Deus occlusit fores, nec permittit aliquem defunctorum hùc reversum narrare quid illic (apud inferos) fiat, ne dæmon, accepta occasione technas suas omnes invehat... sed Deus, quem nihil latet, præclusit illi viam ad has insidias, nobisque parcens non permisit ut quisquam unquam illinc hùc reversus, de iis quæ ibi sunt, narraret viventibus hominibus. (Saint-Jean-Chrysost., *Homel.* IV, in Luc.)

(2) Cf. lib. II, *Etymolog.*

» du Démon même, faire apparaître les âmes des dé-
» funts. Si ce sont des âmes justes et saintes, elles
» sont entre les mains de Dieu, et n'obéissent qu'à
» lui seul. Si ce sont au contraire des âmes réprou-
» vées, elles sont retenues par la main vengeresse du
» Tout-Puissant et de l'Éternel, dans des abîmes d'où
» nulle puissance ne peut les faire sortir. »

Ce que je dis ici des Esprits humains, je l'applique aux Esprits démoniaques. Et la raison demande qu'il en soit ainsi. Quoi ! « le Christ, s'écrie encore saint
» Jean Chrysostôme, a converti l'univers entier à sa
» foi, il a dissipé l'erreur, établi la vérité, il a opéré
» toutes ces merveilles par des pêcheurs, des hom-
» mes grossiers, et nous a donné enfin, par tout et en
» toutes choses, de grandes et abondantes preuves de
» sa providence (1), » et malgré cela, il abandonnerait le monde à la puissance des démons ! Non, ce n'est pas admissible, à moins que nous ne touchions, dirai-je, aux derniers âges du monde, où, selon les prédictions mêmes de Jésus-Christ (2), de l'apôtre saint Paul (3), et de saint Jean (4); les hommes du mal feront des prodiges avec l'intervention des démons

(1) Saint Chrysost., *Homel*, IV, in Luc.

(2) *Evang.* saint Matthieu, ch. XXIV. v, 9, 10, 11, 23. Marc, ch. XIII, v. 6 et 22.

(3) II, *Thessalon.*; ch. II, v. 3, 10.

(4) *Apocalyp.*, XIII, v. 11, 12, 13, 14.

et où la grande *bête* essayera de séduire les habitants de la terre par les choses merveilleuses qu'elle aura le pouvoir de faire. Mais d'ici là, la puissance des démons est enchaînée, de façon à ne pas faire ce qu'ils voudraient. *Ibi Dæmones alligantur, ut non faciant quod velint et ubi velint. Alligantur, secundum quod volunt et ubi volunt, et consequenter quoad locum ne sint ubi volunt, et sint ubi nolunt* (1).

Rien n'est plus hypothétique, ni ne ressemble mieux à un véritable rêve que ce que débitent les spirites et les mystériosophes, pour expliquer comment les âmes des défunts peuvent être vues, et pourquoi ce n'est pas impossible. Voici comment parle Allan Kardec : « On se fait généralement des Esprits une idée complétement fausse; ce ne sont pas, comme beaucoup se le figurent, des êtres abstraits, vagues et indéfinis, ni quelque chose comme une lueur ou une étincelle; ce sont, au contraire, des êtres très-réels, ayant leur individualité et une forme déterminée. On peut s'en faire une idée approximative par l'explication suivante : il y a en l'homme trois choses essentielles : 1° L'*Ame* ou Esprit, principe intelligent en qui résident la pensée, la volonté, et le sens moral; 2° Le *Corps*, enveloppe matérielle, lourde et grossière, qui met l'Esprit en rapport avec le monde extérieur;

(1) Billuart.

3° Le *Périsprit*, enveloppe fluidique, légère, servant de lien et d'intermédiaire entre l'Esprit et le corps. Lorsque l'enveloppe extérieure est usée et ne peut plus fonctionner, elle tombe, et l'Esprit s'en dépouille comme le fruit se dépouille de sa coque;... c'est ce qu'on appelle la *mort*. L'Esprit ne meurt pas, il ne quitte que le corps matériel : il conserve le Périsprit, qui constitue pour lui une sorte de corps éthéré, vaporeux, impondérable pour nous et de forme humaine, qui paraît être la forme type... C'est à l'aide du Périsprit que l'Esprit agit sur la matière inerte. »

Voilà sans doute le lecteur bien instruit des forces de l'Esprit et de l'idée « approximative » de sa forme. Quant à nous, remarque un auteur, M. Dezobry (1), cette forme « qui paraît être la forme humaine, » nous ne la voyons qu'à travers une perspective aérienne si éloignée, si éthérisée, que nous ne distinguons rien.

Comment! vous ne distinguez rien! répond notre spirite. Sans doute « la vue permanente et générale des Esprits est fort rare, mais les apparitions individuelles sont assez fréquentes, surtout au moment de la mort; l'Esprit dégagé semble se hâter d'aller revoir ses parents et ses amis, comme pour les avertir

(1) *Dictionn. historiq. géographiq.*, par M. Dezobry, art. *Spiritisme*.

qu'il vient de quitter la terre, et leur dire qu'il vit toujours. Que chacun recueille ses souvenirs, et l'on verra combien de faits authentiques de ce genre ont eu lieu non-seulement la nuit, pendant le sommeil, mais en plein jour et à l'état de veille le plus complet. »

Hélas! la mort m'a séparé déjà depuis longtemps de bien des êtres chéris, de nombreux amis que je n'oublie point. Pourquoi ne se sont-ils jamais manifestés à moi, ni pendant le sommeil, ni pendant la veille, malgré le désir ardent que j'ai eu souvent de voir leur ombre, malgré le désir que les Esprits ont eux-mêmes de se communiquer aux vivants, comme l'atteste Allan Kardec?

« Les Esprits qui se manifestent à la vue, dit ce croyant aux *Revenants*, se présentent généralement sous une forme analogue à celle qu'ils avaient de leur vivant, mais vaporeuse; d'autres fois, cette forme a toutes les apparences d'un être vivant, au point de faire complétement illusion, et qu'on les a quelquefois pris pour des personnes en chair et en os, avec lesquelles on a pu causer et échanger des poignées de main, sans se douter qu'on avait affaire à des Esprits, autrement que par leur disparition subite. »

A la rigueur, rien ne prouverait mieux un Esprit que cette disparition subite, car eux seuls peuvent être doués d'une telle agilité. Mais combien de faits *authen-*

tiques de cette espèce nos Spirites peuvent-ils nous démontrer? Je ne vois jusqu'ici que les Spirites qui soient favorisés de pareilles apparitions.

« Les Esprits, dit toujours le même voyant, peuvent encore se manifester par l'*audition*. Certaines personnes, dites *médiums auditifs*, ont la faculté de les entendre, et peuvent ainsi converser avec eux. »

Ce privilége, comme on le voit, n'est pas général : il est réservé à *certaines* personnes, comme celui de servir de secrétaires aux Esprits, et de se trouver transformées momentanément, et à leur propre insu, en savants ou en artistes, sans être ni l'un ni l'autre. « C'est que l'écriture, enseigne encore Allan Kardec, offre aux Esprits le moyen le plus complet, le plus rapide, et le plus commode d'exprimer leurs pensées; aussi est-ce celui qu'ils préfèrent. Par la même raison qu'ils peuvent faire former des caractères, ils peuvent guider la main pour faire tracer des dessins, écrire de la musique, exécuter un morceau sur un instrument; en un mot, à défaut de leur propre corps, qu'ils n'ont plus, ils se servent de celui du *médium* pour se manifester aux hommes d'une manière sensible. »

Mais, ô fatalité! ces Esprits qui, étant séparés de leur enveloppe matérielle, devraient jouir de leurs facultés dans toute leur étendue, annoncent souvent par leurs réponses une profonde oblitération.

Quand on a lu le *Livre des Esprits, ce lourd* FACTUM,

prolixe et cependant obscur, plein de répétitions et de contradictions, où il n'y a rien, ni dans sa substance, ni dans sa forme, qui révèle l'intervention d'un Esprit supérieur, où tout indique au contraire un Esprit du plus bas étage, on se demande si saint Augustin, Fénelon, etc., etc., sont vraiment reconnaissables dans un langage si commun, si diffus, dans des pensées si triviales et souvent si fausses? « Le plus souvent on met au jour des discours inédits de saint Paul, de saint Jean, de Platon, de Socrate... que l'on dit avoir consultés... Non : ces discours ont été prononcés hier, à Lyon, à Paris, telle rue, tel numéro... ils sont écrits sur du papier d'Annonay... avec un crayon Mangin... sur une table entourée d'une douzaine de voyants... à la clarté d'un lustre éclairé par une douzaine de bougies (1). »

Avouons-le en toute hâte : Allan Kardec ne nous offre dans ses *révélations* qu'une rapsodie des anciens philosophes païens et de Swedenborg en particulier.

Des philosophes allemands avaient aussi, longtemps avant notre Spirite français, émis déjà la même doctrine sur les âmes humaines émigrées de cette vie. « Lors même, disent-ils, que la mort a séparé le corps » et l'esprit, il reste aux défunts quelque chose de

(1) *Du Spiritisme*, par le R. P. Nampon.

» leur nature transfigurée, qui sera le germe du corps
» destiné à la résurrection; ce reste, ce quelque chose
» qui subsiste, (appelez-le esprit nerveux, corps lu-
» mineux, comme vous voudrez), met les vivants en
» état de voir les défunts, et les défunts de se rendre
» perceptibles aux vivants. La vision des Esprits dé-
» pend surtout du voyant, que l'on désigne aujour-
» d'hui sous le nom de *médium*, lequel doit réunir cer-
» taines conditions que l'on ne trouve pas chez toutes
» sortes de personnes indistinctement. C'est dans une
» surexcitation puissante et magnétique du sens in-
» time que la vision des Esprits s'accomplit le mieux.
» L'homme qui est placé dans cet état, à la limite des
» deux mondes, subissant en apparence la mort des
» sens, perçoit au delà de la sphère de ses expériences
» habituelles. Sa vue s'ouvre et se porte sur ce qui
» lui échappe d'ordinaire : la *faculté de l'existence fu-*
» *ture*, de la vie surnaturelle, comme Schubert ap-
» pelle ce sens de l'autre monde, se développe en lui.
» Alors il touche non-seulement au règne naturel in-
» férieur, à la sphère des Esprits terrestres, mais il
» atteint les limites extrêmes de la sphère des Esprits
» surnaturels, le domaine intermédiaire du royaume
» des morts, c'est-à-dire celui des Esprits les plus
» rapprochés de l'homme, celui des défunts. »

On sait combien les mystériosophes allemands, particulièrement Jung Stilling et d'autres, ont étendu

cette théorie. A les entendre, ainsi que nos spirites français, les âmes des défunts peuvent tenir avec les vivants toutes sortes de conversations. — Voici un échantillon de ces entretiens, assez curieux pour trouver ici sa place. Il est tiré d'une brochure de M. Mathieu, publiée en 1854, intitulée : *Un mot sur les tables parlantes*. Il est dû à un guéridon qui indiquait les lettres, en soulevant un pied le nombre de fois marqué par le rang des lettres.

« Comment t'appelles-tu ? — Abcotin. — Dans quelle ville es-tu né ? — Metz. — Quelle était ta profession ? — J'étais sans profession. — Tu étais donc rentier ? — Oui. — Depuis combien d'années est-tu mort ? — 85. — Es-tu un Esprit ? — Oui. — Qu'est-ce donc qu'un Esprit ? — Tu ne le comprendrais pas. — Après la mort, le comprendrons-nous ? — Oui. — Aucun vivant ne peut donc le comprendre ? — Non. — Existe-t-il un fluide quelconque jouant un rôle dans le phénomène des tables parlantes ? — Oui : magnétique. — A quoi tiennent certains insuccès dans la production des phénomènes ? — Aux personnes. — A quelles personnes ? Toutes les personnes n'ont pas le même fluide... — Étais-tu vieux quand tu es mort ? — Non. — Quel âge avais-tu ? — 19 ans. — De quoi es-tu mort ? — Je me suis brûlé la cervelle. — Pourquoi ? — Pour une femme que j'adorais. — T'aimait-elle ? — Oui. — On s'est donc opposé à votre union ? — Oui.

— L'a-t-on forcée d'en épouser un autre? — Oui. — Qui est-ce qui s'est opposé à votre union? — Les parents de la jeune fille. — Pourquoi? — J'étais bossu. — La jeune fille t'aimait donc malgré ton infirmité? — Oui. — Était-ce pour ta fortune, car tu nous as dit que tu étais rentier? — Non. — Sur quoi donc son amour pour toi s'appuyait-il? — Ma bonté. — Tu es à plaindre, nous te plaignons sincèrement. — Merci. — Es-tu heureux dans l'autre monde? — Je suis malheureux. — Est-ce à cause de ton suicide? — Oui. — Il n'est donc pas permis de se donner la mort? — Non. — Où est-tu? — Damné. — En quel lieu? — Je ne veux pas le dire... »

Voici un autre exemple, du même genre et non moins singulier, que nous avons trouvé dans l'article sur le *Spiritisme*, publié par la *Revue française;* ce sont des vers écrits par un *médium* à peu près ignare, et toujours au moyen d'une table.

« A cette question : Qui es-tu? une table répondit un jour : Poésie et liberté! — Si tu aimes la poésie, dicte-nous quelques vers. Et les cinq vers suivants auraient été dictés :

Des vers! des vers! pourquoi tenter ma lyre?
Je souffre trop pour pouvoir vous sourire.
Pourquoi tenter des efforts superflus?
— La muse veut, pour son chaste délire,
Des cœurs heureux : je ne chanterai plus. —

« — Qui donc n'est pas heureux ici ? — Moi. — Qui es-tu? — Sapho. — Es-tu la Sapho antique? — Oui. — Pourquoi es-tu malheureuse? — J'ai douté. — De quoi as-tu douté? — De la vertu. — Le doute est-il ton seul crime? — Les conséquences du doute. — Quelles ont été pour toi les conséquences du doute? La table refusa de répondre, et l'expérience fut interrompue (1). »

Quoi ! lorsque l'âme du mauvais riche, précipité pour sa dureté impitoyable dans les feux de l'enfer, supplie le Père Éternel d'envoyer l'esprit du pauvre Lazare vers ses frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne tombent aussi eux dans les mêmes tourments, sa demande est repoussée de Dieu, qui désire pourtant d'une si grande ardeur le salut de tous. Et vous voudriez que nos spirites modernes pussent, par curiosité et pour s'amuser, évoquer à chaque instant, et suivant leur bon plaisir, les âmes de deux, trois, dix, vingt défunts, dans une séance de quelques heures !!! Ah ! les charlatans ! Et quelle duperie que d'ajouter la moindre foi à leurs rêves ou à leurs illusions !!!

Au reste, ceux mêmes qui paraissaient les plus grands partisans du *spiritisme*, en Allemagne princi-

(1) *Revue française*, n° du 1er février 1863, art. *Spiritisme* et *Spirites*.

palement, sont d'assez bonne foi pour avouer le *peu de valeur* qu'il faut attacher aux prétendus effets de cet art. Et je tiens moi-même d'un spirite des plus capables d'une grande ville de France, que pas une des opérations du spiritisme n'apporte avec elle le moindre caractère qui en puisse et doive garantir la vérité :

» Tout est aventureux en cette matière, me disait-il; » tout y est capricieux, et dépend généralement de » l'habileté du *médium* et de sa disposition d'esprit » actuelle. Les réponses que l'on obtient, soit par » une table, soit par une personne, me paraissent » une pure invention du *médium*, que nul ne peut » prouver, ni contredire, ou une histoire dont le » corps a été bâti suivant l'idée des acteurs spi- » rites. »

Un des effets du spiritisme le plus incontestable et le plus certain, *c'est la folie qui en provient souvent*, etc., ajouta le même spirite. — Et il m'a cité des faits de ce genre fort tristes (1).

(1) L'expérience confirme ces aveux. On sait que dans une seule des maisons de santé de Lyon, l'on compte en ce moment quarante personnes atteintes d'aliénation mentale pour cause de spiritisme. La ville de Tours fournit aussi son contingent dans le tableau des tristes résultats du spiritisme. Au mois de février dernier, tous les journaux ont rapporté, avec des détails affligeants, un double suicide ar-

Je ne vois donc dans le spiritisme et dans ses évocations rien qui mérite la moindre confiance, tant au point de vue des démons qu'à celui des âmes des défunts.

Ce qui me paraît le plus plausible en cette matière, c'est le jeu du somnambulisme ou l'influence du magnétisme animal.

Il y a dans la nature humaine des ressorts dont personne ne saurait déterminer exactement l'étendue ni la puissance. Le somnambulisme naturel ou spontané, avec tous ses effets vraiment phénoménaux, démontre la vérité de notre assertion. Voici les différentes phases qui se révèlent dans le somnambulisme.

Celui qui en est affecté tombe d'abord dans le sommeil, puis il semble se réveiller, quoique l'activité

rivé dans cette ville, exclusivement dû au spiritisme. Que d'autres exemples ne pourrait-on pas citer! « Il y a dix ans, on calculait, aux États-Unis, que le spiritisme était pour un sixième dans les cas de folie et de suicide. Dans un rapport sur le spiritisme envisagé comme cause de folie et lu récemment à la Société des études médicales de Lyon, le docteur Burlet résume ainsi ses conclusions : « L'influence » de la prétendue doctrine spirite sur la folie est aujourd'hui bien démontrée par la science. Les observations qui » l'établissent se comptent par milliers. Il nous semble hors » de doute que le spiritisme peut prendre place au rang » des causes les plus fécondes d'aliénation mentale. » Le P. Nampon. (Voir la note deuxième à la fin du chapitre.)

de ses sens, de la vue et de l'ouïe surtout, reste suspendue. Il reprend la parole et entre en communication avec le monde extérieur; il rend compte de ses perceptions et répond aux demandes qu'on lui adresse, dès qu'il s'établit un rapport entre lui et l'interrogateur. Les somnambules s'imaginent être dans un monde plus élevé et avoir des apparitions surnaturelles. Ils semblent voir ou entendre des personnes venant leur révéler des choses qui leur sont d'ailleurs inconnues. Ces révélations, chez un malade, par exemple, se rapportent principalement aux faits concernant son état : ce sont les indications sur les remèdes qu'il doit employer, sur le moment où il retombera dans son état de sommeil, où il recouvrera la santé, etc. Ces données, par lesquelles les malades ne semblent être que les médiateurs entre ce monde et un autre, surprennent toujours. Non-seulement elles sont souvent justes et vraies, quand aucune influence perverse n'agit sur les malades, mais elles sont énoncées dans un langage dont l'élévation et la pureté contrastent avec la manière habituelle de s'exprimer de ces gens. Mais il n'y a là rien de merveilleux. L'instinct dirige sûrement l'animal vers les remèdes propres à sa maladie, et l'on voit certains malades avoir tout à coup, sans qu'il y ait rien d'extraordinaire dans leur état, des envies spontanées qui indiquent la vraie voie de leur guérison. Il s'ensuit

que ce n'est pas un fait qui dépasse le domaine des perceptions instinctives que de ressentir le besoin d'un remède déterminé , besoin qui, chez le somnambule, comme chez celui qui rêve, peut, par l'intermédiaire de l'imagination, se formuler, se transformer en une sorte de conseil venant du dehors. Quant au médiateur de ces conseils, on remarque d'abord que la forme extérieure de ces conseils ne dépasse jamais la sphère des idées du somnambule, et qu'elle en est strictement déterminée; ensuite que les personnes qui semblent lui apparaître sont d'ordinaire des personnes qu'il est habitué à respecter, ou qui ont fait une profonde impression sur lui, quand ce serait dans sa première jeunesse. Il en est de même des voix et des symboles qu'il perçoit; de sorte qu'on peut reconnaître, d'après les révélations des somnambules, par exemple, s'ils sont habituellement en rapport avec des catholiques, ou des protestants, ou des indifférents. Leur langage n'a rien d'étonnant non plus. N'est-ce pas l'imagination qui dicte au poëte et à l'orateur son langage pur et figuré ? Enfin la prédiction du moment où le somnambule doit retomber dans son état de sommeil ou en sortir s'explique, quand on se rappelle que, dans d'autres maladies du système nerveux, on observe une certaine périodicité, circonstance qui est carastéristique dans le somnambulisme, et qui peut être parfaitement reconnue soit par le fait de la mé-

moire, soit par la sagacité de l'instinct. On voit facilement que, dans cette espèce de somnambulisme, c'est l'instinct qui devient le centre de l'activité physique, et tous les phénomènes s'expliquent naturellement par la puissance constatée de cet instinct.

Mais ce n'est là que la forme la plus simple du somnambulisme : il se présente sous un aspect plus compliqué. L'âme, sortant de son état de pure concentration, est soumise à l'action des objets extérieurs, non-seulement du propre corps de l'individu, mais du monde des corps en général. Ce monde commence par exercer sur la sensibilité générale une influence qui, dans l'activité libre de nos sens, n'est pas perceptible, mais qui donne précisément à l'âme du somnambule des perceptions inconnues hors de l'état somnambulique. Il est certain que les somnambules perçoivent des objets qui, dans l'état ordinaire, par la distance où ils se trouvent, par les voiles qui les couvrent, seraient restés inaperçus ; qu'en outre, ils donnent des solutions surprenantes sur l'état de santé des autres et sur les remèdes à employer; qu'enfin, ils peuvent reconnaître même les dispositions morales des personnes qui s'approchent d'eux : Ce qui prouverait que, même pour ce dernier cas, ils n'ont pas à sortir, dans leurs observations, du monde des corps, c'est qu'il est notoire que la disposition morale s'exprime plus ou

moins dans l'organisation, la conformation, l'état actuel et habituel du corps. On ne sait pas nettement jusqu'où s'étend le domaine du monde des corps qu'un somnambule peut atteindre par ses perceptions. On a fait circuler à cet égard les plus grossières exagérations : on a fait voyager en esprit les somnambules dans la lune et les étoiles, etc. Toujours est-il que, suivant le degré d'intensité des facultés instinctives, ce cercle peut plus ou moins s'étendre. On n'est pas d'accord non plus sur le moyen, le *médium* par lequel s'établit le contact entre l'individu percevant et l'objet à percevoir (1). Mais, outre les influences du monde des corps, l'esprit d'un autre homme peut agir également sur un somnambule, dès que le rapport est établi entre eux. Ce rapport peut se former de soi-même ou au moyen de ce qu'on appelle le magnétisme ou le mesmérisme.

Le magnétiseur obtient une telle puissance sur le somnambule que les facultés de celui-ci tombent plus ou moins dans la dépendance de celui-là. Le magnétiseur peut diriger l'attention du malade sur des objets auxquels de lui-même celui-ci n'aurait point pensé; et, dans la plupart des cas, il ne lui faut pas même pour cela un commandement extérieur et articulé : le seul acte de la volonté formulé dans l'esprit du magnétiseur suffit.

(1) Reichenbach, *Lettres sur le magnétisme*. Stuttgard et Tubingue 1853.

La dépendance du somnambule à l'égard du magnétiseur est telle parfois que le premier perd le sentiment de sa personne et parle de lui-même comme d'une troisième personne. Peut-être, ce fait peut-il s'expliquer ainsi : L'activité de l'âme est, avons-nous dit, dominée dans le somnambule par l'instinct; cet instinct, à son tour, est dépendant d'influences qui pénètrent jusqu'aux *sensorium commune* par un *médium* dont nous sommes obligés de reconnaître l'existence, lors même que nous ne pouvons nous rendre un compte exact de sa nature. Si ce médium existe à un haut degré dans un autre homme, qu'on le nomme fluide magnétique, ou fluide nerveux, etc., peu importe, cet homme est en état d'agir sur le *sensorium commune* du somnambule, et par là sur son instinct et son imagination. Cette influence étant dirigée par la volonté absorbée du magnétiseur, il semble que celle-ci agit directement sur le malade et remplace en quelque sorte la volonté du somnambule. Quoi qu'il en soit, il est certain que, sous l'influence d'une volonté objective, les révélations des somnambules prennent un autre caractère que lorsque ceux-ci sont abandonnés à eux-mêmes; car, dans ce dernier cas, les malades semblent n'appliquer leur attention qu'à leur propre état et aux circonstances extérieures et matérielles qui peuvent leur être agréables ou nuisibles, tandis qu'il faut attribuer à une influence extérieure l'effort

qu'ils font pour percevoir des objets qui leur sont personnellement étrangers. C'est ce qu'on peut notamment admettre lorsque leurs perceptions s'étendent sur des choses supra-mondaines, quoiqu'on ne puisse pas méconnaître que, dans beaucoup de cas, l'état même du malade, une disposition profondément religieuse suffisent pour motiver cette direction de leur regard vers les choses surnaturelles, sans l'intervention d'une influence extérieure. Quant à ce qui regarde les révélations des somnambules dans cette sphère, elles étonnent souvent par la beauté de la forme, l'assurance avec laquelle elles sont proclamées; matériellement, elles ne renferment rien qui dépasse l'horizon habituel des malades.

Si donc il n'y a rien de surnaturel dans les phénomènes du somnambulisme spontané, il en est tout à fait de même de ceux du somnambulisme artificiel ou magnétique.

Ajoutons que tous les autres phénomènes que l'on attribue au sommeil magnétique, tels que la double vue, la faculté de lire par l'épigastre, de découvrir les pensées les plus secrètes des personnes, de voir comme présent ce qui se passe à des distances fort longues, etc., etc., sont de pures inventions. En dehors des effets dont la nature humaine est susceptible, dans de pareilles conditions; « le reste est ruse et fourberie, et rejeté comme tel par les plus ardents

partisans du mesmérisme. » Les savants rédacteurs de la *Civiltà cattolica*, qui se publie à Rome, ont exprimé et soutenu le même sentiment dans une série d'articles remarquables sur le magnétisme (1).

Mon opinion sur le magnétisme est loin, je le sais, d'être partagée par tout le monde. Il y a des théologiens et même des médecins qui considèrent le magnétisme comme une œuvre diabolique, parce que ses effets, à leurs yeux, sont évidemment au-dessus des forces de la nature, et que d'autre part, on ne peut en faire remonter la cause à Dieu. D'autres, moins absolus et moins exclusifs, ne refusent pas au magnétisme des effets vraiment prodigieux, quoique possibles aux forces de la nature, mais ils estiment qu'entre tous les effets magnétiques que l'on aime à citer, il en est qui ne peuvent provenir que des démons, s'ils sont vrais.

D'autres enfin enseignent et croient que le magnétisme avec tous ses résultats est purement et simplement l'exercice des facultés humaines au moyen d'un fluide naturel, ou le développement des forces cachées que renferme la nature. Ceux-ci appuient leur sentiment sur l'ignorance où nous sommes de la puissance des êtres, comme sur les merveilleuses décou-

(1) Voy. *Dictionn. encyclop. de la théolog. catholiq.*, t. VIII, art. *Extase.*

vertes que la science fait tous les jours dans le domaine de la création.

Au milieu de ce conflit d'opinions, le saint siége apostolique a été consulté en 1842, par monseigneur Gousset, sur le magnétisme en lui-même ; ***An magnetismus in se spectatus, sepositis rei abusibus, rejectoque omni cum dæmone fœdere, esset licitus.*** Or la réponse a été que *cette question n'avait pas encore été sérieusement examinée par le S. Siége, et que sa solution se ferait attendre* (1). Deux autres fois, précédemment, en 1840 et 1841, l'on avait demandé à la cour de Rome ce qu'il fallait penser du magnétisme, et il avait été répondu : 1° qu'employé uniquement comme moyen de guérir les maladies, exclusion faite de tout sortilége et de l'invocation explicite ou implicite du démon, il est permis ; 2° mais que, si son usage ou sa pratique, comme il est arrivé quelquefois, favorise l'incrédulité, la licence des mœurs, ou qu'il soit employé pour obtenir des effets surnaturels, il est défendu.

Ainsi, conclut Son Eminence le cardinal Gousset, « nous pensons qu'on doit *tolérer* l'usage du magné-» tisme, jusqu'à ce que Rome ait prononcé, » supposé toujours qu'en l'exerçant, ou ne fasse rien ni contre la morale, ni contre la foi chrétienne.

(1) *Réponse de la sainte Pénitencerie* en date du 2 septembre 1843.

Après de telles explications, on n'a pas le droit, au hasard et sans une certitude au moins morale, d'attribuer aux démons une multitude de faits qui paraissent merveilleux. — S'ils nous étonnent et nous jettent dans l'admiration, dit saint Augustin, c'est que nous n'en connaissons point les causes (1).

Ainsi, il reste donc à conclure, dirai-je avec l'archevêque de Québec, « que toutes ces réponses, tous ces » oracles, toutes ces révélations que vous croyez ob» tenir, au moyen des tables ou de tout autre objet » mis en mouvement par nous ne savons quel agent, » ne viennent ni des âmes trépassées, ni des anges » de Dieu, ni même probablement des anges de tenè» bres; que ce ne sont que des effets, des produits de » votre imagination exaltée, ou le reflet, l'écho de vos « propres pensées; et, par conséquent, que si vous » vous persuadiez que ce sont vraiment des Esprits » qui vous répondent, vous tomberiez dans une illu» sion digne des païens. Nous ajoutons que si vous » vous adonniez très-sérieusement à ces expériences » avec l'intention d'obtenir par là de véritables ré» ponses à vos questions, vous vous rendriez cou» pables d'une espèce de superstition très-criminelle, » qu'on appelle *divination.* » Ajoutons avec un concile

(1) Illæ causæ sunt admirationis, cum vel ratio cujusque rei latet, vel eadem res usitata non est, quod aut singularis aut rara est. (*Epist*, 162, nº 6.)

provincial d'Elvire (Espagne) que toute tentative qui a pour objet l'évocation des morts est une action sacrilége et abominable, dont on ne trouve d'exemple que chez les païens ou chez des hommes privés de tout sentiment de respect pour les mânes des défunts : ***spiritus defunctorum non esse inquietandos***, a déclaré ce concile. (*Canon* X).

NOTE PREMIÈRE

Sur l'état des âmes après la mort.

On trouve, à toutes les époques de l'histoire de l'humanité, je ne sais combien de systèmes plus ou moins erronés, plus ou moins absurdes, sur le sort des âmes après cette vie. Tout ce que nous débitent à ce sujet les spirites du jour, n'est absolument que la répétition des rêves éclos antérieurement dans des cerveaux creux et entraînés par leurs propres pensées. Ce qui mérite surtout d'être constaté ici, c'est que l'on trouve dans *la Profession de foi du dix-neuvième siècle*, par Eugène Pelletan, et dans *Terre et Ciel*, par Jean Reynaud, deux ouvrages publiés avant l'éclosion du *spiritisme*, toute la doctrine que M. Allan-Kardec nous donne comme l'ayant reçue des Esprits! N'importe, du reste : ce que celui-ci écrit comme les autres sur l'état des âmes dégagées de la chair, est en opposition directe avec l'enseignement divin du christianisme, avec la foi universelle du genre humain.

Voyez : « Il est arrêté, dit l'apôtre saint Paul, que tous les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés (1).» A peine séparée du corps, l'âme, enseigne saint Augustin, se trouve enveloppée d'une certaine lumière divine qui lui

(1) Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. *Epist. ad Hebr.*, IX, 27.

remet sous les yeux toutes ses œuvres, bonnes et mauvaises, de façon que, d'un seul regard, elle les embrasse toutes à la fois. C'est elle-même alors qui s'accuse ou se justifie. On compare cette lumière divine à un *livre* parce que l'âme y lit et y découvre tout ce qu'elle a fait de bien ou de mal durant sa vie terrestre (1). Tous les autres Docteurs de l'Église ne sont pas moins explicites pour soutenir que *les âmes, après avoir quitté la prison du corps, comparaissent devant Dieu qui devient leur juge* (2).

L'Ange de l'École surtout, le grand saint Thomas d'Aquin, philosophe aussi remarquable que théologien parfait, expose sur cette matière des considérations que la raison la plus prévenue ne saurait récuser en aucune façon (3) Il dit ailleurs : « L'homme, tant qu'il n'est pas dégagé des liens de la chair, poursuit le cours de son pèlerinage; alors il est en état de mériter ou de démériter; mais après que le pèlerinage est fini, le jugement doit se faire aussitôt, afin qu'il soit immédiatement décidé quel en doit être pour lui le terme (4). »

« La mort, comme le dit un auteur, est le soir du jour qui nous est accordé pour travailler dans le champ du père de famille; ce soir arrivé, le maître remet à chacun des ouvriers ce qui leur est dû; au-delà de la tombe on ne sème plus, on ne cultive plus : on moissonne (5). » Et s'il en était autrement, que feraient les âmes dépouillées de leur corps dans la longue attente du jugement dernier? Seraient-elles le jouet d'un rêve? Incertaines de leur destinée, devraient-elles voyager à travers les siècles dans une sorte

(1) *La Cité de Dieu*, liv. XX, ch. IV.

(2) Saint Chrysost., saint Ambroise, etc., etc. V. *Manuel de l'hist. des dog. chrét.*, t. II, par H. Klée.

(3) *Summ. theolog.*, III, p. q. 59. art. 5.

(4) IVe liv. *Des Sentences*, distinct., IV.

(5) Cf. Joan. IV, 4. Galat., VI. 10. Ephes., V, 16. Sirac., XIV, 13, 17. Saint Aug., *De Civit. Dei*, XVII, 4. Senec, *De Brevitat. vitæ*, IX.

de vide, entre la crainte et l'espérance, comme si le temps de leur épreuve n'était pas encore consommé (1)?

Je pourrais encore citer en témoignage beaucoup d'autres Pères, et vous montrer, avec saint Cyrille d'Alexandrie, par exemple, les bons et les mauvais anges, les uns accusant les âmes, et les autres se faisant leurs défenseurs devant le tribunal de Dieu (2); mais il importe aussi de montrer que la doctrine catholique sur le sort des âmes après la mort avait ses racines jusque dans l'esprit des païens mêmes. Ainsi l'on voit dans Eschyle le Ζεὺς ὁ καταχθονιος juger les morts (3).

Platon, dans son livre de *la République (liv.* x), Plutarque, dans sa *Consolation* à Apollonius, expriment nettement la même croyance. Et Virgile, n'est-il pas aussi précis sur ce point que tous les autres? Lisons ce qu'il dit de Rhadamante :

Castigatque auditque dolos, subigitque fateri,
Quæ quis apud superos furto lætatus inani
Distulit in seram commissa piacula mortem.
Æneid., VI, 540-42.

Platon lui-même, au milieu des idées fausses qu'il énonce en beaucoup d'occasions sur la destinée future de l'homme, va, dans son *Phédon,* jusqu'à reconnaître un état pour les âmes des défunts, semblable à celui qui fait l'objet de l'enseignement chrétien.

Or, l'arrêt de la justice absolue s'exécute à l'instant même où il est prononcé;

Les peines *éternelles* de l'enfer commencent aussitôt pour le coupable;

(1) Cf. Tertull., *De Anima*, cap. IV, Chrysost., *Homel*, XIII, *in Matth.*
(2) *Homel.*, XIII.
(3) *Suppl.*, 234. 406.

Les peines *temporaires* du purgatoire, pour le juste qui n'est pas totalement purifié des souillures du péché;

Et l'âme entièrement pure entre sur-le-champ dans les joies ineffables du ciel.

Voilà les trois états seulement qui existent pour les âmes dépouillées de leur corps Toute doctrine opposée à ce point est fausse, et forme une véritable hérésie. Voici la décision du concile général de Lyon en 1271 : « Nous croyons, disent » les Pères de cette assemblée, que les âmes de ceux qui, » après le baptême, ne contractent aucune souillure, ainsi » que les âmes qui, après avoir contracté la tache du péché, » ont été purifiées étant encore dans leur corps, ou après » les avoir quittés, *sont aussitôt reçues dans le ciel* (1). »

Et le concile de Florence, en 1439, précisant davantage le sens et la portée de ces derniers mots, ajoute, après les avoir reproduits : « Et elles voient (ces âmes) clairement » Dieu lui-même, tel qu'il est dans l'unité de sa nature et » la trinité des personnes; toutefois plus ou moins parfai- » tement, selon la diversité des mérites. »

Il déclare ensuite : « Que les âmes de ceux qui meurent » souillés du péché mortel actuel... *descendent aussitôt* » *dans l'enfer,* pour y être punies cependant par des peines » inégales (2). » Les déclarations du concile de Trente au sujet du purgatoire sont également formelles et sans équivoque : « Si quelqu'un dit que, par la grâce de la justification, la coulpe (souillure) et la peine éternelle sont tellement remises au pénitent, *qu'il ne lui reste plus de peine* » *temporelle à souffrir ou en ce monde, ou en l'autre dans* » *le purgatoire,* avant d'entrer dans le royaume des cieux, » qu'il soit anathème (1) ! »

Je voudrais bien savoir laquelle des deux doctrines op-

(1) « ... In cœlum mox recipi. »

(2) « ... Mox in infernum descendere, pœnis tamen disparibus puniendas. »

(3) *Trid.*, *sess.* IV, can. 30.

posées, celle de l'Église ou celle du spiritisme, mérite le plus de confiance aux yeux de tout homme sérieux et grave. Quoi ! cette phalange d'hommes illustres à tous égards, tels que les Tertullien, les Arnobe, les Athénagore, les Lactance, les Cyprien de Carthage, les Basile, les Grégoire, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Dante, les Anselme de Cantorbéry, les Malebranche, les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, etc., etc., ont erré, se sont trompés en croyant et en enseignant qu'après cette vie il n'y a d'autre sort pour les âmes ou que l'enfer, ou le purgatoire, ou le paradis !!! Et vous croyez, vous, spirites, que les âmes de ces grands hommes, évoquées par vous sur l'injonction de vos médiums, vont, désabusées de leur erreur, vous annoncer qu'il en est autrement!!! Ah! déchirez désormais l'histoire du monde entier, cessez même de croire à la réalité de votre propre existence, si tout ce qui a été enseigné comme *vrai* depuis le commencement du monde, est faux! A quoi bon vanter les progrès de la raison humaine, lorsque je vous vois reculer de plus de deux mille ans, pour vous repaître l'esprit et l'imagination de ce que vous ont légué les siècles du paganisme? Je ne veux pas tirer toutes les conséquences d'une pareille hypothèse.

Ce qui est ici le plus frappant, ce qui domine toute la question du *spiritisme,* c'est l'idée de l'éternité seule qui effraie les spirites, et leur inspire une terreur accablante dont ils voudraient à tout prix se délivrer.

Oui, *l'éternité* des supplices de l'enfer est la seule chose qui les gêne; ils ne craignent pas de l'avouer sérieusement, car ils disent : « Désormais nous pouvons vivre tranquilles et sans alarmes, puisqu'il est certain, d'après les Esprits qu'il n'y a point d'enfer. »

Certain! Mais pour cela, vous répondrai-je, il faudrait d'abord que vous fussiez bien certains que ce sont bien véritablement des esprits humains qui inspirent vos pytho-

nisses; et, sous ce rapport, quelles que soient vos garanties et vos épreuves, vous n'aurez jamais de certitude absolue... Et si vous n'êtes pas le triste jouet de vos pensées et de votre délire, qui vous donnera l'assurance que les réponses qui sont données ne viennent pas plutôt des *esprits de ténèbres* et de mensonge? L'apôtre des Gentils, saint Paul, un des plus grands hommes qui aient jamais existé, mérite-t-il un peu d'être cru? Or, écoutez ce qu'il dit, et ne soyez pas sans crainte et sans inquiétude :

« ... Il n'y a point d'autre Évangile que celui que je vous » ai prêché, mais il y a des personnes qui vous troublent » et qui veulent changer l'Évangile de Jésus-Christ. Or, qui » que ce soit qui vous annonce un autre Évangile que celui » que nous vous avons annoncé, quand ce serait nous-» mêmes, ou un ange du ciel, qu'il soit ANATHÈME! Je vous » l'ai déjà dit, et je vous le répète : Quiconque vous an-» noncera un Évangile contraire à celui que vous avez reçu, » qu'il soit ANATHÈME (1)!!! »

Je me contente de cette déclaration pour soutenir et proclamer à la face du monde entier que le spiritisme, dans sa doctrine, est mensonge, erreur, supercherie, fausseté, invention ourdie par l'impiété et inspirée par l'esprit que toutes les langues désignent sous le nom de Satan!!!

Croyez donc désormais à Satan, suivez ses suggestions, et venez ensuite nous montrer le spectacle de vos éminentes vertus comme époux, comme pères, comme fils, comme hommes!...

(1) Epître de saint Paul aux *Galates*, ch. Ier, v. 7, 8, 9.

NOTE DEUXIÈME

La folie, conséquence du spiritisme.

Partout, en Europe comme en Amérique, on a signalé de graves accidents survenus à la suite des exercices spirites, et consistant surtout dans des désordres du système nerveux. Ces accidents sont, à la vérité, assez souvent passagers; mais il en est qui entraînent des suites plus graves. On a cité un enfant, appartenant à l'une des premières familles de Prague, qui, après avoir vu tourner les tables, fut pris d'attaques nerveuses qui aboutirent à la maladie connue sous le nom de *danse de saint Guy;* en proie à des mouvements convulsifs, il tournait incessamment sur lui-même comme la table dont les mouvements lui avaient causé un subit effroi? M. de Mirville est forcé d'avouer que beaucoup de fous sont entrés à Bicêtre, pour s'être livrés trop assidûment aux pratiques des tables tournantes. Victor Hennequin, qui plus tard fut lui-même victime de ces pratiques fécondes en fallacieuses promesses et en cruelles déceptions. écrivait à un journal que sa femme qu'il avait associée à ses opérations, en avait éprouvé un tel ébranlement nerveux, qu'on avait dû la placer dans une maison de santé. On sait que lui-même, à la suite de prédictions soit disant spirites, que l'avenir ne réalisa pas, s'en alla mourir dans une maison de fous. M. Eliphas Lévi écrit en parlant des mêmes opérations : « Elles peuvent conduire à la folie ceux qui ne sont pas affermis sur la base de la suprême, absolue et infaillible raison; elles peuvent surexciter le système nerveux, et produire de terribles et incurables maladies; elles peuvent, lorsque l'imagination se frappe et s'épouvante,

produire l'évanouissement, et même la mort *par congestion cérébrale.* » Nous ne disons pas autre chose. La mort par congestion cérébrale peut arriver chez un médium, puisque l'état hypnotique auquel il s'abandonne, détermine souvent une congestion vers le cerveau.

En Amérique, où le nombre de médiums est considérable, on a constaté qu'une foule de cas d'aliénation mentale et de suicide n'avaient point d'autre cause. Ces cas sont devenus si nombreux, que le gouvernement américain a dû s'en préoccuper sérieusement.

Le *Boston-Pilot,* l'un des journaux catholiques les plus influents des États-Unis, signalait en ces termes dans son numéro du 1er juin 1852, les dangers de la profession de *médiums.* « La plupart des médiums, dit ce journal, deviennent hagards, idiots, fous ou stupides, et il en est de même de beaucoup de leurs auditeurs. Il ne se passe pas de semaine où nous n'apprenions que quelqu'un de ces malheureux s'est détruit par le suicide, ou est entré dans la maison des fous. Les *médiums* donnent souvent des signes accusateurs d'un état anormal dans leurs facultés mentales et chez certains d'entre eux, on trouve même des indices non équivoques d'une possession véritable du démon. Le mal se répand avec rapidité, et il produira d'ici à peu d'années, d'affreux résultats. »

On peut citer d'autres témoignages des désordres causés, aux États-Unis, dans les intelligences des personnes qui jouent le rôle de médium. Les feuilles de ce pays rapportent sans cesse des cas de suicide ou de folie amenés par le commerce avec les esprits. Voici deux faits pris au hasard parmi les récits des journaux américains. On lisait dans le *Courrier and Inquirer* du 10 mai 1852. « Six personnes ont été admises dans le mois d'avril à l'hôpital des fous de l'État d'Indiana, la seule cause de la perte de leurs facultés étant attribuée aux *spirits rappings.* » (Esprits frappeurs.)

Et, dans le *Hérald* du 30 avril : « M. Junius Alcott, citoyen

respectable d'Utica, s'est donné volontairement la mort aux chutes d'Oriskang, en se précipitant, le 26 de ce mois, dans une roue de moulin qui l'a instantanément broyé et mutilé d'une manière affreuse. La fin horrible de ce malheureux est un commentaire saisissant des effets de ce moderne charlatanisme, qui s'est développé partout sous le nom de *spiritual rappings*, et qui a été la seule cause du dérangement du cerveau de M. Alcott, et du suicide qui en a été la suite. »

VI

FAITS A CONSTATER. — PUISSANCE DE LA NATURE EN ELLE-MÊME, ET DE SES FORCES DIRIGÉES PAR L'HOMME. — CRITÉRIUM A CHOISIR.

Parmi les faits que certains hommes aiment à attribuer à l'action des démons, les uns peuvent être de simples *effets de la nature*, les autres des *artifices*, quelques-uns des *actes* en effet *diaboliques*.

1° Il est incontestable que la nature renferme en elle-même des ressorts d'une puissance extraordinaire, dont nous ne connaissons ni l'étendue ni les effets.

Les découvertes dues à la succession des siècles et aux expérimentations de la science laissent encore l'homme dans une profonde ignorance sur mille secrets dont nous ne possédons pas le premier mot. Il y a mille phénomènes jusqu'ici restés inexpliquables; mais « on peut cependant s'attendre à ce qu'une ob-

servation impartiale et sans préjugés amassera peu à peu un trésor d'expériences suffisant pour les expliquer (1). »

Pourquoi n'en serait-il pas pour nous aujourd'hui de beaucoup de faits merveilleux, ce qu'il en était

(1) *Dict. encyclop. de la théolog. cathol.*, t. XIV, art. *Magie*, p. 96. Ce qui se pratiquait au XVIe siècle, et était cru à cette époque comme une opération diabolique, est un exemple frappant de la justesse de ma proposition. Cardan, Porta, et quelques autres médecins et naturalistes de ces temps nous indiquent les drogues ou les plantes dont faisaient usage les personnes qui se plaisaient à se faire passer pour magiciens ou sorciers. C'était le *stramonium*, dont la racine cause un délire accompagné d'un sommeil profond; le *solanum somniferum*, la jusquiame et l'opium. Dès lors, tout s'explique. « Le sorcier, après l'onction magique ou l'usage des boissons prescrites par son art, tombe dans un sommeil fébrile, traversé de rêves terribles, riants, voluptueux. Les idées qui l'ont occupé, possédé dans l'état de veille, se pressent en foule dans son esprit, et le sommeil réalise pour lui tous ses désirs, toutes ses espérances... » En 1545, les médecins du pape Jules III voulurent éprouver, sur une femme attaquée d'une maladie nerveuse, l'effet d'une pommade trouvée chez un sorcier; elle dormit pendant trente-six heures de suite. Lorsqu'on parvint à la réveiller, elle se plaignit qu'on l'arrachait aux embrassements d'un beau jeune homme; elle raconta une foule d'hallucinations étranges, et le médecin n'hésita point à attribuer à l'effet naturel des drogues ce qu'elle attribuait à l'action magique. Une expérience du même genre fut faite à Florence au commencement du XVIIe siècle. On conduisit un jour devant un juge une femme qui s'accusait elle-même

autrefois de l'aimant pour saint Augustin? « La pre
» mière fois que je vis l'aimant, dit ce grand docteur,
» je frémis d'épouvante. Je voyais en effet un anneau
» de fer enlevé par une pierre et suspendu; et comme
» s'il eût transmis et communiqué sa vertu au fer, ce
» fer, ce même anneau en enlève un second, qui

d'être magicienne. Le juge, qui était un homme de bon sens, ne reçut cette accusation qu'avec beaucoup de défiance, et il fit des représentations à la magicienne; mais celle-ci, qui tenait à prouver son talent, dût la mort s'ensuivre, déclara qu'elle irait au *sabbat*, le soir même, si l'on voulait la laisser retourner chez elle et pratiquer l'onction. Le magistrat y consentit. Elle se frotta de ses drogues et s'endormit sur-le-champ; alors on l'attacha sur un lit, on la piqua, on lui fit de légères brûlures, ce qui ne l'empêcha point de dormir pendant vingt-quatre heures; et le lendemain, en s'éveillant, elle raconta avec le plus grand détail tout ce qu'elle avait vu au sabbat, en ajoutant que le démon l'avait piquée et brûlée. On lui dit alors ce qui s'était passé, mais il fut impossible de la détromper... Gassendi essaya sur un paysan l'effet d'une pommade analogue, composée de jusquiame et d'opium; le paysan s'endormit d'un sommeil profond, et à son réveil il fit la description d'une assemblée merveilleuse à laquelle il avait assisté. » (Ch. Louandre, *la Sorcellerie.*) Où était la magie en tous ces effets? Et cependant on croyait en ces temps-là qu'ils étaient véritablement produits par l'action des démons!!! Ce que l'on dit des magiciens indiens d'aujourd'hui, et que quelques hommes attribuent aux possessions diaboliques, n'a pas certainement d'autre cause que certains agents naturels, tel que le *cannabis indiana,* dont ces peuplades font une boisson narcotique d'une violence extrême, appelée *hadschi* et *malach.*

» adhère au premier, comme le premier adhère à la
» pierre, un troisième s'attache au second, un qua-
» trième au troisième, et de leurs cercles, non pas
» entrelacés, mais extérieurement adhérents, se forme
» comme une chaîne d'anneaux pendants. Qui ne
» serait épouvanté de la puissance de cette pierre,
» puissance qui non-seulement réside en elle, mais
» encore traverse tant d'anneaux suspendus et les
» unit par des liens invisibles? Mais un autre phé-
» nomène de cette pierre, que j'ai appris de mon
» frère et collègue Severus, évêque de Milevis, est en-
» core plus étrange. Il me raconta qu'à un festin chez
» Bathanarius, autrefois comte de l'Afrique, il le vit
» prendre une pierre d'aimant et la tenir sous un
» plat d'argent sur lequel il avait posé du fer : et tous
» les mouvements faits sous l'argent par la main qui
» tenait la pierre, le fer les suivait en dessus, et le
» métal intermédiaire demeurant impassible, ces
» mouvements en sens divers que la main de l'homme
» imprimait à l'aimant, l'aimant les transmettait au fer
» dans toute leur rapidité. Je dis ce que j'ai vu, je dis
» ce que je tiens d'un homme dont le témoignage est
» aussi certain pour moi que celui de mes yeux. Que
» dirai-je encore de tout ce que j'ai lu sur cette pierre
» aimantée ? Quand on place un diamant auprès, elle
» n'enlève plus le fer; l'a-t-elle enlevé, à l'approche
» du diamant, elle le laisse tomber. C'est l'Inde qui

» nous envoie ces pierres ; et si déjà nous cessons de » les admirer, parce que nous les connaissons, com» bien plus ceux qui nous les envoient, s'ils se les » procurent avec tant de facilité ? Peut-être sont-ils » aussi indifférents à cette merveille que nous le som» mes à celle de la chaux, ardente au contact de l'eau » qui éteint le feu, et que l'huile, cet aliment provo» cateur du feu, laisse froide. Nous n'admirons pas » ce phénomène parce qu'il est incessamment sous » nos yeux (1). »

Il n'y a peut-être pas un être qui, sous l'influence de certaines causes purement physiques, ne donne lieu à des phénomènes étranges.

On en constate dans les plantes, dans les animaux, et dans la nature physique et morale de l'homme, sans que l'on puisse en rendre compte. « Les forces de la nature ne se manifestant dans ces phénomènes qu'involontairement et d'après leurs lois immanentes, ces faits n'appartiennent pas au domaine de la magie (2). »

L'homme peut aussi, en se rendant maître des forces de la nature, en les dirigeant à son gré, produire des choses qui jettent dans l'étonnement ceux

(1) *La Cité de Dieu*, liv. XXI, chap. IV. Trad. de M. L. Moreau.

(2) *Dict. encyclop. de la théolog. catholiq.*, t. XIV, art. *Magie*.

qui en sont les témoins, et que beaucoup, pour ne les avoir pas vues eux-mêmes, peuvent rejeter comme impossibles. Ainsi, « l'on voit, dit encore saint Augus-
» tin, des hommes dont l'organisation est si différente
» des autres, et, par sa rareté même, si étonnante,
» qu'ils font de leur corps ce qui est impossible et
» paraît à peine croyable aux autres hommes. Les
» uns remuent les oreilles ensemble ou séparément.
» Ceux-ci, la tête immobile, ramènent sur le front
» leur chevelure tout entière et la redressent à vo-
» lonté. Ceux-là, se pressant un peu l'estomac, en re-
» tirent intact, comme d'un sac, l'objet qu'ils veulent,
» dans l'infinie diversité de ceux qu'ils ont absorbés.
» Quelques-uns imitent et reproduisent si parfaite-
» ment la voix des oiseaux, des brutes, ou des hom-
» mes, qu'il faut les voir pour distinguer entre l'imi-
» tation et la réalité. Quelques-uns, des régions infé-
» rieures de leur corps, expriment des sons harmo-
» nieux, semblables à un chant. Moi-même j'ai vu un
» homme qui transpirait à volonté. C'est un fait connu
» que certains hommes ont des larmes à leur gré, et
» des larmes abondantes. Mais voici un phénomène
» beaucoup plus incroyable, et sur lequel je pourrais
» invoquer le récent souvenir de la plupart de nos
» frères. C'était un prêtre de l'église de Calama,
» nommé Restitutus. Toutes les fois qu'il voulait (et
» la curiosité venait le solliciter souvent), aux accents

» imités de certaines voix plaintives, il se dépouillait
» de toute sensibilité; il demeurait gisant; on l'eût
» cru mort; aiguillon, piqûre, brûlure même, il ne
» sentait rien qu'au sortir de cette léthargie. Et la
» preuve que, sans aucun effort, son insensibilité
» seule le rendait immobile, c'est que la respiration
» lui manquait comme après la mort. Cependant, si
» l'on parlait sur un ton élevé, il lui semblait, disait-
» il, entendre des voix lointaines (1). »

Voilà, certes, un exemple frappant de la puissance de l'homme; c'est *presque surnaturel*, ajoute saint Augustin, et cependant ces faits restent dans la limite des forces de la nature humaine.

Remontons jusqu'au XIIIe siècle, et écoutons le savant moine Roger Bacon parler à ses contemporains, sur la puissance de la nature et les effets que l'homme peut en tirer, un langage qui pouvait le faire mettre au rang des magiciens :

« Encore que la nature soit admirable en ses opé-
» rations, l'art, qui la modifie et qui s'en sert comme
» d'un instrument, se montre plus puissant
» qu'elle... Je raconterai quelques-unes des merveilles
» que recèle la nature ou que l'art produit, et dans
» lesquelles la magie n'a point de part, afin de prou-
» ver qu'elles surpassent de beaucoup les inventions

(1) *La Cité de Dieu,* livre XIV, ch. XXIV.

» magiques et n'y sauraient être assimilées. — On
» peut construire pour les besoins de la navigation
» des machines telles, que les plus grands vaisseaux,
» dirigés par un seul homme, parcourront les fleuves
» et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient
» remplis de rameurs; on peut aussi faire des chars
» qui, sans attelage, courront avec une incommensu-
» rable vitesse. »

» Il est possible de créer un appareil au milieu duquel un homme assis, et faisant mouvoir avec un levier des ailes artificielles, voyagerait comme un oiseau dans les airs. — Un instrument long de trois doigts, et large d'autant, suffirait pour soulever d'énormes fardeaux; il servirait même à tirer des captifs de leur prison, en leur permettant de franchir à volonté les plus grandes hauteurs. Il en est un autre, au moyen duquel une seule main tirerait à elle des masses considérables, malgré la résistance de mille bras. On conçoit aussi des machines qui promèneraient sans péril le plongeur au fond des eaux... Ces choses se sont vues, soit chez les anciens, soit de nos jours, à l'exception de l'appareil à voler, dont un sage, à moi bien connu, a imaginé le dessein. Et l'on peut inventer une multitude d'autres engins et d'utiles artifices, comme des ponts qui traversent les rivières les plus larges, sans piles et sans appui intermédiaire.

» Mais entre tous les objets qui se disputent notre

admiration, il faut remarquer les jeux de la lumière. Nous pouvons combiner des verres transparents et des miroirs, de façon que l'unité semble se multiplier, qu'un seul homme paraisse comme une armée, et qu'il se fasse voir autant de soleils et de lunes qu'on voudra. Car les vapeurs répandues dans les airs se disposent quelquefois de telle sorte, qu'elles doublent et triplent même par un reflet bizarre le disque de la lune et du soleil... Et il serait aisé de jeter ainsi la terreur dans une ville ou dans une armée ennemie, par de subites apparitions. On jugera cet artifice encore plus facile, si l'on considère qu'on peut construire un système de verres transparents qui rapprocheront à l'œil les choses éloignées, ou qui feront fuir les plus proches, ou bien qui, déplaçant leurs images, les montreront du côté qu'on voudra. Ainsi, d'une incroyable distance, on lira les caractères les plus fins, on comptera les choses les plus imperceptibles. Ainsi, du haut des rivages de la Gaule, César découvrit, dit-on, à l'aide d'immenses miroirs, plusieurs cités de la Grande-Bretagne. Par des procédés analogues, on grossirait, rapetisserait, renverserait les formes des corps; on tromperait le regard par des illusions sans fin... Les rayons solaires habilement conduits et rassemblés en faisceaux par l'effet de la réfraction, sont capables d'enflammer, à une distance voulue, les objets soumis à leur activité.

» D'autres résultats non moins curieux peuvent s'obtenir à moins de frais. Tels sont les feux artificiels qu'on projette au loin et qui se composent de naphte, de sel gemme, d'huile de pétrole... Tel est aussi le feu grégeois à l'imitation duquel on fabrique un grand nombre de combustibles... Les ressources ne manqueraient pas non plus pour faire des lampes dont les mèches ne se consumeraient pas, car nous connaissons des corps qui brûlent sans se consumer; le talc, par exemple, et la peau de salamandre. — L'art a ses foudres, plus redoutables que ceux du ciel. Une faible quantité de matière, de la grosseur d'un pouce, produit une vive lumière, et ce fait peut se répéter jusqu'à détruire une ville et des bataillons entiers... L'attraction que l'aimant exerce sur le fer est à elle seule féconde en merveilles ignorées du vulgaire et connues de ceux que la science initie à ses ineffables spectacles. Or, la propriété de l'aimant se retrouve ailleurs; elle y prend une importance toujours croissante. L'or, l'argent et les autres métaux se laissent attirer par la pierre qui les éprouve. Il y a rapprochement spontané entre les masses minérales, entre les plantes, les organes disséqués des animaux. Témoin de ces prodiges de la nature, rien n'étonne plus ma foi, ni dans les œuvres de l'homme, ni dans celles de Dieu.

» Le dernier degré de perfection où puisse atteindre

l'industrie humaine, soutenue de toutes les forces de la création, c'est la faculté de prolonger la vie. La possibilité d'une prolongation considérable est établie par l'expérience. Un infaillible moyen consisterait dans l'observance perpétuelle et scrupuleuse d'un régime qui règlerait la nourriture et la boisson , le sommeil et la veille, l'action et le repos, toutes les fonctions du corps, les passions même de l'âme, et jusques aux conditions de l'atmosphère environnante. Ce régime est rigoureusement déterminé par les préceptes de la médecine... car les sages ont cherché avec ardeur à reculer de cent ans et même plus les limites ordinaires de la vie humaine, en retardant, ou du moins en atténuant les maux de la vieillesse. Toutefois, ils ne méconnaissent point l'existence d'un terme fatal, irrévocablement fixé le jour de la première chute : c'est ce terme seulement qu'il s'agit de regagner, en écartant les obstacles accidentels qui arrêtent la course... Et si l'on objecte que ni Platon, ni Aristote, ni le grand Hippocrate, ni Gallien n'ont su parvenir à cette merveilleuse prolongation de la vie, je répondrai que ces grands hommes ne sont pas même arrivés à plusieurs connaissances d'un intérêt secondaire, qui ont été reconnues par d'autres penseurs venus après. Aristote pouvait donc n'avoir pas pénétré les derniers secrets de la nature, comme les savants d'aujourd'hui ignorent eux-mêmes beaucoup

de vérités qui seront familières aux écoliers les plus novices des temps futurs (1). »

Une chose, observe saint Augustin, ne nous étonne et n'excite notre admiration que parce que nous en ignorons la cause; si nous la connaissions, nous ne serions pas surpris (2). Mais, parce que toutes les forces de la nature créée ne nous sont pas connues, dès qu'une chose se produit en dehors du cours ordinaire, bien que résultant d'une force naturelle, cachée sans doute, nous la considérons comme un prodige (3). Or, il en est ainsi des sauvages, pour qui les effets les plus simples à nos yeux revêtent sur-le-champ un caractère prodigieux. En voici un exemple rapporté par le R. P. de Smet : « En 1840, écrit-il, » je rencontrai les Corbeaux (c'est là le nom d'une » tribu d'Indiens) pour la première fois, dans la vallée » de la rivière Grosse-Corne, grand tributaire de la » Roche-Jaune. En ma qualité de Robe-Noire, ils me » reçurent avec toutes les démonstrations du plus

(1) *Dante et la philosoph. cathol. au* XIIIe *siècle,* par Ozanam. *Documents,* etc., n° VI, *De la nature.*

(2) *Lettre* 162.

(3) Sed quia non omnis virtus naturæ creatæ nobis est nota, ideo cum aliquid fit præter ordinem naturæ creatæ nobis notæ per virtutem creatam nobis ignotam, est miraculum quoad nos. (Saint Thom., *Sum. theolog.,* 1, p. q. 110, art. IV.)

» grand respect et de la joie la plus sincère. J'avais
» avec moi une bonne provision d'allumettes phos-
» phoriques, dont je me servais de temps en temps
» pour allumer ma pipe. L'effet de ces allumettes les
» surprit beaucoup; ils n'en avaient jamais vu. On
» en parlait dans toutes les loges comme d'un *feu*
» *mystérieux* dont j'étais porteur. Je fus aussitôt re-
» gardé comme le plus grand homme de *médecine* qui
» avait jusqu'alors visité la tribu. Tous les égards me
» furent témoignés; on m'écouta avec la plus grande
» attention... Sur leur demande, je leur distribuai
» presque toutes mes allumettes, ignorant les idées
» supertitieuses qu'ils y attachèrent... Je les visitai de
» nouveau en 1841, et c'est alors que je découvris
» l'usage qu'ils faisaient de mes allumettes. — C'est à
» toi, Robe-Noire, me dit un des grands chefs, que je
» dois toute ma gloire dans les victoires que j'ai rem-
» portées sur mes ennemis. »

» Son langage me surprit beaucoup, et je lui de-
» mandai de s'expliquer. Aussitôt il ôta de son cou
» son *wah-con*, ou médecine, enveloppé dans un petit
» morceau de peau de cabri. Il le déroula à mes yeux,
» et je fus surpris d'y découvrir le reste des allumettes
» que je lui avais données en 1840. — « Je m'en sers,
» ajouta-t-il, chaque fois que je vais à la guerre. Si le
» feu mystérieux se montre au premier frottement, je
» fonds sur mes ennemis, car je sûr de la victoire. »

» J'eus de la peine à détruire dans leur esprit cette » singulière superstition. Comme nous voyez, il faut » bien peu de chose parmi les sauvages pour faire sa » réputation : avec quelques allumettes phos- » phoriques, on passe pour un grand homme » parmi les Corbeaux, et l'on reçoit de grands hon- » neurs (1). »

Qui osera donc nier que, si la science n'est pas encore aujourd'hui en mesure d'expliquer certains phénomènes, elle ne finira point plus tard, par une sérieuse observation, par un examen des faits persévérant, à en découvrir la cause et l'origine ?

« Dans le doute, si un phénomène doit être considéré comme magique, le préjugé doit toujours être en faveur de l'explication naturelle, et il faut tenir un fait pour naturel, tant que le contraire n'est pas démontré (2). » Agir autrement, « c'est ouvrir la porte à toutes les extravagances des procès de sorcellerie... et suivre une opinion qui devient coupable, parce qu'en beaucoup de circonstances elle peut nuire

(1) *Lettre du R. P. de Smet*, au directeur des *Précis historiques*, à Bruxelles, du 6 septembre 1854, écrite de l'université de Saint-Louis.

(2) Cf. Ferraris. *Prompta Biblio.*, sub. voy. *Superstitio*, n° 59. — *Dict. encyclop. de la théolog. cath.*, t. XIV, p. 102 1re col.

à la considération du prochain et à la gloire de Dieu (1). »

Il est d'ailleurs un fait historique, constant et irréfragable d'une autorité majeure, qui donne à mon sentiment un poids immense, et me met à l'abri de toute accusation de témérité en cette cause. C'est » l'infatigable persévérance avec laquelle les papes » ont toujours combattu les PRÉJUGÉS *de la sorcel-* » *lerie*, ainsi que les superstitions des différents » siècles (2). » Une médiocre connaissance de l'histoire suffit pour n'avoir aucun doute à ce sujet. Les protestants eux-mêmes sont forcés de reconnaître ce fait. De nos jours, un savant professeur de l'université de Berlin, M. de Holtzendorff avoue publiquement dans son cours d'histoire, que les superstitions et les erreurs touchant la magie n'ont jamais eu de plus grands adversaires que l'Église catholique et la Papauté. « La sagesse de l'Église, dit-il, contraste sin- « gulièrement avec les sorcelleries et les hallucina- » tions dont le protestantisme est atteint dès sa fon- » dation, et dont les *propos de table* (*Tischreden*) et » d'autres écrits et gestes de Luther et des autres ré- » formateurs font foi. »

Il n'y a que chez les protestants et dans les pays soumis à la réforme où les sorciers ont pu faire croire

(1) *Id., ibid.*
(2) M. de Holbzendorff, professeur protestant à Berlin.

à leurs artifices diaboliques. Ce qui explique comment les procès contre les sorcières ont été de tout temps le triste privilége du protestantisme, pendant qu'ils ne se rencontrent que fort rarement parmi les catholiques, et presque jamais dans les pays où le protestantisme n'a jamais pénétré (1).

2° Il est aussi certaines *merveilles* qui ne sont dues qu'à l'art de la prestidigitation et à l'habileté des opérateurs, qui ont seuls le secret de leurs actes. Les anciens n'ont, pas plus que les modernes, ignoré cette science. On trouve dans Martin Delrio de nombreux exemples qui confirment cette assertion (2). Mais la sphère des prodiges s'étend encore plus loin : il faut y rattacher non-seulement l'emploi, par l'homme, des forces naturelles, mais celui des forces intérieures de l'âme.

L'expérience nous a appris qu'au moyen du *magnétisme animal*, une volonté étrangère peut produire et provoquer artificiellement chez une personne un état de somnambulisme dans lequel se manifestent des faits étranges. Notre intention n'est pas d'entrer ici dans le détail d'aucuns faits magnétiques. Ce que nous voulons seulement, c'est rappeler qu'à l'aide du magnétisme l'on peut développer d'une façon extraordinaires les forces psychiques de l'homme.

(1) Hermann Kuhn; voy. *le Monde*, n° du 5 mai 1863.
(2) *Disquisit. magic.*, lib. I, c. IV; *id.*, lib. II, q. VI.

Mais l'usage peut en être bon ou criminel, selon les intentions qu'on y apporte, et, suivant certaines conditions l'emploi du magnétisme pourrait peut-être, selon certains auteurs, conduire à la magie proprement dite (1).

En tous cas, si, d'après ce qui a été dit précédemment, la possibilité de la magie *extra-naturelle*, ne doit pas être absolument rejetée, il faut qu'il y ait certains signes qui puissent en faire reconnaître les effets. Or, voilà le point qui offre les plus grandes difficultés, dit le savant et vertueux Liebermann (2), en raison de l'ignorance où nous sommes des forces de la nature, et de ce que peut ou ne peut pas faire le démon dans la sphère matérielle de ce monde.

Avant d'indiquer ces signes, il importe de rappeler les vrais principes qui dominent toute la question.

1° Le démon, étant une simple créature, ne peut produire que ce qui est possible aux êtres créés;

2° Son concours dans un effet physique n'a d'autre résultat que de donner aux forces de la nature une plus grande énergie, une action plus intense et un dé-

(1) Gœrres envisage et estime les provocations artificielles aux convulsions extatiques comme l'école préparatoire du *satanisme*.

(2) Lieberman, *institut. théolog.*, t. 1, liv. 1, *des Miracles*, etc.

veloppement plus étendu qu'elles n'auraient point sans son influence.

3° L'action du démon peut se manifester en certains cas, sans que pour cela, elle tienne de la magie. Car la magie proprement dite repose sur le commerce de l'homme avec le démon, par suite d'un PACTE implicite où explicite. Ainsi l'*obsession* ou la *possession* ne doivent pas être confondues avec la magie. Ici l'esprit de malice est censé agir sur le commandement ou, du moins d'après le désir du magicien ; là au contraire, il rend victimes les personnes qu'il *obsède* où qu'il *possède ;* elles sont ses instruments passifs dans les actes extraordinaires qu'elles font.

4° Mais, tout en admettant que « les mauvais anges » aient naturellement la faculté de produire des effets » extraordinaires et prodigieux, parce qu'ils sont pour- » vus d'une plus grande intelligence que l'homme, » qu'ensuite ils ne sont point comme lui embarrassés » par la masse du corps, et qu'ils agissent d'une ma- » nière invisible, il n'en serait pas moins certain qu'ils » ne peuvent pas exercer, selon leur caprice, toute es- » pèce, de pouvoir sur les créatures, la seule connais- » sance naturelle que nous avons de Dieu et de ses at- » tributs confirme cette proposition. Dieu tient tout » sous sa dépendance ; il modère et règle tout par sa » sagesse. De même donc que rien ne peut arriver for- » tuitement et par hasard, de même il ne saurait re-

» mettre les rênes de son empire à l'esprit de ténèbres.
» Où serait en effet la sainteté, la vérité, la justice, la
» bonté de Dieu, si les mauvais anges pouvaient avoir
» quelque part à l'administration du monde, eux qui
» ne se serviraient de leur puissance que pour la perte
» des hommes, et pour renverser tous les desseins de
» Dieu pour le salut de sa créature? D'une part ils
» pourraient nous tourmenter de maux innombrables,
» nous opprimer; et de l'autre, pour nous retenir dans
» l'erreur et pour saper la vérité, produire des œuvres
» que personne, à cause de l'ignorance des choses na-
» turelles et de l'invisible pouvoir des démons, ne
» pourrait discerner du vrai miracle (1). »

C'est pourquoi, quand il n'est pas certain qu'un phénomène, que tel ou tel fait prodigieux provienne du démon, il vaut mieux suspendre son jugement, avouer son impuissance à les expliquer que de les attribuer à des êtres occultes, à des esprits de malice; car par là on s'expose à tomber dans la superstition, qui est un crime autant qu'une folie.

Il reste, si l'on y tient, à procéder à un examen sérieux, attentif de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le prodige.

L'Église elle-même recommande à ce sujet la plus grande réserve, car elle n'ignore pas que certaines ma-

(1) Lieberman, *institut. théolog.*, t. I, liv. I, *des Miracles*, § III, proposit. II.

ladies procurent à ceux qui en sont affectés l'occasion de faire beaucoup de choses extraordinaires qui de prime abord indiqueraient l'obsession ou la possession du démon.

Le R P. Debreyne, religieux trappiste et médecin distingué, n'hésite pas un instant à se prononcer en faveur des causes purement *naturelles* dans une multitude de faits que beaucoup d'hommes persisteraient à attribuer à une influence démoniaque. Voici un exemple dans l'espèce.

» Des religieuses vivant dans une même communauté affirmaient entendre la nuit, au dortoir, des cris, des hurlements effroyables de divers animaux, des voix plaintives, etc., des bruits de tempête, d'ouragan, de tonnerre dans les temps les plus sereins et les plus calmes. Souvent, pendant des nuits entières, elles éprouvaient des convulsions, faisaient des sauts de tout le corps avec une violente agitation de tous les membres, et répétaient les cris et les hurlements qu'elles disaient avoir entendus les jours précédents, en y joignant un mélange de gémissements, de pleurs et de ris. On les voyait prendre des postures et des attitudes des plus difficiles, tout à fait extraordinaires et contre toutes les lois de l'équilibre; faire des sauts et des mouvements subits d'ascension dont elles étaient absolument incapables dans leur état normal et physiologique, comme par exemple, de franchir

d'un seul saut, avec une incroyable légèreté, le mur de leur clôture et de s'élancer sur les arbres avec presque l'agilité des animaux grimpeurs. On les a vues même dans l'église, au moment de la sainte communion, lancées avec violence contre le mur et y paraître comme collées et raides comme des planches. Assez souvent cet état chez ces saintes filles paraissait accompagné ou suivi de quelque trouble intellectuel ou du moins affectif, et enfin d'une foule d'aberrations morales les plus singulières et les plus bizarres, et presque inexplicables par les seules lois physiologiques et pathologiques; ou plutôt on voyait chez elles toutes les pertubations, tous les écarts et toutes les illusions de la sensibilité ou de l'imagination la plus exaltée et la plus désordonnée.

» Maintenant quel plan de traitement fallait-il adopter pour s'opposer à ces singulières aberrations? Nous nous sommes borné à conseiller les moyens hygiéniques et moraux que nous avons crus le plus en harmonie avec la forme et la nature des accidents dominants. Voici donc la substance de notre *Méthode thérapeutique* : un système hygiénique coordonné, combiné et varié, selon le caractère et le génie des personnes, travail manuel assidu, suivi et varié, pour contenir constamment les esprits en haleine, brider et enchaîner les mobiles et ardentes imaginations, et opérer enfin une salutaire diversion par l'exercice

physique et corporel; de plus, divers moyens moraux appropriés au besoin et à la profession des sujets. Les principaux de ces moyens consistaient à humilier les visionnaires et les convulsionnaires, au lieu de les flatter, comme on avait fait, et de s'exposer par là à faire lâcher la bride à leur imagination déréglée; à traiter à l'extérieur et en apparence sévèrement toutes celles qui se croiraient, ou que l'on croirait dans une situation morale extraordinaire, *prestigieuse*, *extatique*, *fatidique*, etc., pour tout dire en un mot, les soumettre toutes à l'exercice corporel, aux humiliations et aux pénitences de la discipline claustrale. L'expérience, en effet, prouve que la pratique des humiliations et des traitements sévères et durs en apparence, sont fort utiles à ces sortes de filles; sans quoi, lorsqu'elles se croient l'objet d'attentions et de regards particuliers, elles deviennent dédaigneuses, fières et très-orgueilleuses. Il paraît que, quelques mois après ce traitement, tout est rentré dans l'ordre primitif, et depuis on n'a jamais rien vu de semblable dans cette maison, très-édifiante d'ailleurs.

» Ces religieuses avaient été affectées successivement comme par une sorte de contagion ou d'imitation nerveuse. »

Le même auteur porte le même jugement sur les religieuses Ursulines de Loudun. Deux fois, dans ma vie, j'ai eu l'occasion de constater deux faits du même genre.

C'était une femme, de la classe ouvrière, élevée à la campagne, et sans instruction, qui passait depuis plusieurs mois pour avoir un sort, vu l'état extraordinaire dans lequel elle se trouvait. Lorsque ses accès la prenaient, on la voyait faire avec un succès rare les exercices des plus célèbres acrobates, et débiter de longs discours, aussi remarquables par la pensée que par les expressions...

Quelles étaient les causes d'un phénomène si insolite et si prodigieux? Une simple maladie, qui disparut au moyen de quelques remèdes assez simples, qu'on prescrivit à cette malheureuse femme. Je n'ai pu être trompé en tout cela, car c'est moi-même qui fus consulté par le mari de cette malade, et qui indiquai une médication dont les effets m'étaient déjà connus par l'expérience dans plusieurs cas analogues.

L'année dernière, une autre femme, âgée de trente-cinq ans, qui habite une commune voisine de la ville de..., est venue me convaincre de plus en plus de ce que peuvent produire, chez les personnes de son sexe principalement, certaines affections maladives. Tout ce qu'elle faisait d'extraordinaire depuis plus de trois mois, ses tours de force, ses paroles, le caractère insolite de ses mouvements, etc, pendant ses accès, l'avaient fait considérer par les habitants de sa localité comme frappée d'un *sort* ou d'un *maléfice*. Quelques personnes moins crédules l'avaient au contraire

estimée comme aliénée, et fait conduire à ce titre dans un asile particulier. Mais loin d'améliorer son sort malheureux, les remèdes qu'on lui donna la rendirent encore plus irritable.

Elles fut enfin confiée à un médecin habile, de mes amis, qui distingua la nature de son mal. Et après une médication suivie avec persévérance, pendant cinq mois, cette femme s'est trouvée radicalement guérie.

C'est ici le lieu de parler également de cet état extraordinaire où tombent quelques personnes, et que l'on appelle l'*extase*.

On entend par extase l'état de l'âme ou de l'esprit dans lequel une certaine idée ou un certain nombre d'idées absorbe tellement toutes les facultés intellectuèlles et physiques, que les perceptions et les sensations sont suspendues, que les mouvements volontaires sont arrêtés, et que l'action vitale elle-même est souvent ralentie. Nous trouvons un exemple de ce genre dans Archimède qui, absorbé par ses méditations mathématiques, ne s'aperçut pas de la prise de Syracuse. L'homme peut éprouver trois sortes d'extases différentes en raison des causes qui les produisent. Il y a l'extase *naturelle*, l'extase *surnaturelle* et l'extase *démoniaque*. La première a son fondement, son principe dans les dispositions corporelles qui subordonnent l'activité du système cérébral et font prédominer celle du système

ganglionnaire. Divers moyens externes peuvent l'occasionner, tels que l'usage de l'opium, des boissons narcotiques, etc., etc. Cet état peut résulter aussi de certaines maladies portant sur le système nerveux cérébral. Mais sa principale cause se trouve particulièrement dans le somnambulisme et les spasmes épileptiques ou hystériques... peu importe que le somnambulisme soit naturel, spontané ou qui soit produit artificiellement, c'est-à-dire qu'il soit magnétique. L'extase *surnaturelle*, dont on ne peut nier l'existence sans être obligé de nier celle de Dieu, est due à une action *extraordinaire* de Dieu sur l'esprit d'une personne. Les signes propres à la distinguer sont fort délicats et fort difficiles à établir. Cette connaissance exige une grande sagesse et une maturité de jugement peu commune. — L'extase *démoniaque* est le résultat d'une espèce d'*obsession* du démon. — On peut la reconnaître à ses effets, qui sont la surexcitation de la sensualité, des sentiments d'orgueil, d'estime de soi-même, l'abandon de devoirs certains, l'opposition des sentiments aux vérités enseignées par l'Église, et, durant l'acte extatique, une situation et des mouvements du corps inconvenants ou indécents, etc. (Voy. *Dict. encyc. de la cathol.*, t. VIII, art. *Extase*.)

Mais faute d'instruction, ou par suite d'une trop grande incrédulité, d'une croyance exagérée à la puissance du diable, on peut attribuer à cet Esprit

mauvais ce qui est le simple effet des ressorts secrets de la nature humaine. « La force de l'imagination, » dit le cardinal Bona, suffit pour causer la véri- » table extase ou pour amener la suspension des sens. » Les esprits animaux se concentrent dans le cerveau » en assez grande quantité pour empêcher les fonc- » tions des sens extérieurs; l'homme alors demeure » sans sentiment et sans mouvement, et se figure » ceux à qui son imagination est attachée, comme s'ils » étaient présents, et comme s'il s'entretenait avec » eux. Cela ressemble à ce qui arrive dans un songe, » dont l'extase ne diffère qu'en ce qu'elle arrive » pendant la veille, tandis que le songe a lieu dans » le sommeil. . . . .

» L'histoire ancienne rapporte plusieurs exemples de » l'extase naturelle qui ne manquent pas d'intérêt. » Ainsi, Platon était quelquefois si profondément » plongé dans ses réflexions philosophiques, qu'il » perdait l'usage de ses sens. Socrate, au rapport de » Platon, resta un jour entier immobile, tant il était » appliqué à ses pensées et absorbé dans ses médita- » tions. Valère Maxime écrit que le philosohhe Car- » néades tomba aussi dans le même état. Selon Por- » phyre, Plotin et Ennopius Jamblicus ont été vus » dans de semblables extases. Qui ne sait à quels » transports saint Thomas-d'Aquin était habitué? » Étant un jour à la table du roi saint Louis, il s'écria

» tout à coup qu'il avait trouvé un argument pour » confondre les manichéens. » Le cardinal invoque aussi à l'appui de son sentiment ce qui a été déjà dit du prêtre Restitutus d'après saint Augustin. Continuant, il dit : « Il ne faut pas omettre ici la description de l'extase que l'auteur du livre de la *Philosophie secrète des Égyptiens*, faussement attribuée à » Aristote, raconte lui être arrivée. *M'occupant*, dit-il, » à la contemplation, il m'a semblé un jour que je » jouissais du souverain bien avec un plaisir inexprimable. Et, dans cet état, j'ai été saisi d'un » grand étonnement, car je m'imaginais être devenu » une partie du monde supérieur, avoir acquis l'immortalité de la vie, et être environné d'une lumière » très-éclatante que la parole ne saurait exprimer, » qu'aucune explication ne peut faire comprendre, et » que la pensée est incapable de concevoir. Mon entendement étant fatigué, retomba dans l'indépendance de l'imagination, et la lumière qui m'environnait ayant disparu, je me trouvai rempli de » tristesse (1). »

Après ces observations, il me reste maintenant à exposer les signes auxquels on doit pouvoir distinguer l'action secrète, mais réelle des démons, des faits qui seraient vraiment *extra-naturels*, et provenant autant

(1) Le cardinal Bona, *du Discernement des Esprits*, ch. XIV.

de l'*obsession* ou de la *possession* que de la magie. En voici les principaux :

C'est de parler avec facilité et pendant un espace de temps assez considérable, une langue étrangère que l'on n'a jamais ni étudiée ni apprise ;

C'est de découvrir avec une exacte certitude et non par hasard, ni à peu près, ni par conjecture ce qui se passe actuellement, au moment même, à des distances très-éloignées ;

C'est de jouer, par exemple, avec supériorité, d'un instrument de musique que l'on n'a jamais connu ni étudié ;

C'est de soulever de ses propres mains, sans aucun moyen physique, et de porter des fardeaux véritablement au-dessus des forces humaines.

Ajoutons que ces phénomènes doivent en outre être opérés avec l'intention et le but de soutenir une doctrine opposée à la foi chrétienne, de satisfaire des passions criminelles, et être accompagnés de procédés superstitieux, cabalistiques, et contraires aux bonnes mœurs.

Dans de semblables circonstances, on pourrait sans doute et sans témérité reconnaître l'action des puissances infernales, puisqu'évidemment de tels prodiges, s'ils étaient vrais, ne pourraient avoir Dieu pour cause.

Telles sont les règles admises par la plupart des

théologiens pour juger les phénomènes qui doivent être attribués au démon.

Mais, me répondra peut-être quelqu'un : « si les » démons peuvent opérer tous les faits que vous venez d'indiquer, ce sont vraiment autant de miracles dont vous osez les proclamer capables. »

— Non, répondrai-je à mon tour, ce ne seraient là que des actes parfaitement proportionnés à l'intelligence des démons et à leur puissance sur les corps, telles que beaucoup d'auteurs estimables les admettent. Ensuite le *but* de ces prodiges et les divers procédés qui les auraient accompagnés m'indiqueraient hautement qu'il n'y faudrait pas voir le doigt de Dieu.

— Mais il est des théologiens illustres qui embrassent dans cette question, un sentiment bien plus rationnel et plus simple, et qui offre une plus grande sécurité aux peuples : c'est de réserver à Dieu seul tout pouvoir de changer ou d'intervertir l'ordre de la nature, ou plutôt de produire un effet quelconque sur le monde physique, hors les lois naturelles. Par là même ceux qui enseignent cette doctrine attribuent aux fraudes et aux artifices d'imposteurs tous les prodiges que l'on impute aux démons. (1). Si la vérité ne se trouve pas du côté de cette opinion, il n'en est

(1) Lieberman, *institut. théolog.*, liv. I, art. 2, *des Miracles*, § 1, nº IV.

pas moins certain que personne n'a pu encore, jusqu'à présent, citer un seul fait magique sur le caractère duquel il y ait un accord unanime parmi les hommes les plus éclairés et les plus vertueux de tous les siècles. Et, au milieu de toutes les histoires que l'on raconte du Spiritisme, y en a-t-il une seule aussi qui ait véritablement un des caractères que nous avons signalés, qui offre une de ces conditions où se révèle l'intervention des démons? Qu'on le dise, je ne le conteste point; mais où sont ces faits? qui en a été témoin? quel contrôle a-t-on exercé pour s'assurer de la réalité des faits, et de la véracité des témoignages (1)?

Oui, ce qui paraît le plus certain dans toute cette matière, c'est que la nature, ou la ruse, la superche-

(1) Dans le dernier ouvrage de M. G. Des Mousseaux, on trouve le nom d'une jeune demoiselle qui paraîtrait avoir un des signes auxquels on reconnaît le véritable commerce avec les Esprits de ténèbres. Miss Laura, la fille du grand juge Edmunds, à Florence, décrit, dit-on, comme présents les faits les plus lointains, et parle couramment, pendant des heures, les langues dans lesquelles ses visiteurs l'interrogent. Mais, encore une fois, a-t-on vérifié avec soin la conformité des déclarations de ce *medium* avec les faits passés *au loin*, à l'instant même où il en parlait? Ensuite, qui a été chargé de cette vérification? Quant aux différentes langues vivantes que parle miss Laura, est-il bien avéré qu'elle ne les a jamais apprises? Je voudrais que, comme épreuve certaine, un savant orientaliste lui parlât en langue chi-

rie jouent le plus grand rôle. Il en est ici ce qu'il en a été de ces prodiges dont il est parlé dans l'histoire ancienne. Ainsi « est-il rien de plus célèbre dans les auteurs profanes que les guérisons d'Isis et d'Esculape? Tacite et Suétone sont là pour attester que Vespasien, étant à Alexandrie, rendit la vue à un aveugle par un simple attouchement, et qu'il guérit aussi un malade. On raconte des choses semblables de l'empereur Adrien ; Pythagore et Apulée, philosophes du XIe siècle, sont aussi cités comme ayant opéré des merveilles surprenantes. Mais tous sont éclipsés dans l'antiquité par Apollonius de Thyane, dont les prodiges ne le cèdent en rien à ceux qui sont rapportés dans l'Évangile. N'a-t-il pas été dit encore que

noise, sanscrite, arabe, toutes langues qui ne font pas généralement partie du programme de l'instruction pour les demoiselles. — Les théologiens les plus remarquables contestent même aux démons la plupart des qualités que d'autres leur reconnaissent. Ainsi, Estius enseigne que ces Esprits de ténèbres ne sauraient avoir par eux-mêmes la connaissance des événements futurs; saint Augustin pensait de même. Selon Bittner, ils n'ont qu'une connaissance purement conjecturale des choses. Est-ce que, par exemple, ils tenteraient tels et tels hommes, s'ils savaient d'avance que leurs tentations seront repoussées et vaincues? Est-ce que le démon aurait poussé Judas à sa trahisson, et les Juifs à mettre Jésus-Christ si promptement à mort, s'il eût connu que cette mort devait être la cause de sa ruine?... — Félix Octavius a donc dit avec vérité : *Dæmones falluntur et fallunt.*

le massacre de l'armée Gauloise, par Brennus, auprès de Delphes, avait été inspiré par l'oracle?

Eh bien! de tous ces prodiges, les uns sont de simples effets naturels, les autres, de pures inventions.

Lorsque l'on fit à Vespasien la proposition de se faire passer pour Dieu, ce prince se mit à rire, dit Tacite; il n'y adhéra que quand il eut entrevu l'utilité qu'il en retirerait. Alors on lui amena pour les guérir, deux hommes, dont l'un se donna faussement pour aveugle, et l'autre pour malade. Les miracles ne furent pas difficiles à faire. Ce que l'on rapporte d'Adrien, n'était, selon Spartianus, que des plaisanteries avouées par son premier historien lui-même. Quand Jamblique et Porphyre entreprennent, à la distance de six siècles, d'attribuer des prodiges à Pythagore, on sait que tout le but de ces deux philosophes païens était simplement de combattre la croyance aux miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. L'histoire d'Apollonius de Thyane n'offre non plus aucune garantie, ni de la part de ses premiers historiens, ni de Philostrate qui vivait un siècle plus tard; elle paraît avoir été aussi écrite pour contrebalancer l'autorité des faits évangéliques. Pour ce qui est d'Apulée, par exemple, il avoue lui-même, dans le prologue de son *Ane d'or*, n'avoir écrit que des *fables*.

Quel homme grave et sérieux, aujourd'hui comme

dans vingt ans, ne mettra au rang des fables également tout ce que Dunglas Home ose nous raconter dans ses *révélations*, tout ce que les spirites proclament de leurs séances magnétiques.

Je l'ai démontré : ce ne sont certes, ni les démons qui doivent se prêter aux opérations stupides des spirites, ni les âmes des défunts. Que reste-t-il donc à admettre ici, autre chose que le mensonge, ou la supercherie, ou l'hallucination, et peut-être des effets purement magnétiques ?

VII

SIMPLES QUESTIONS ADRESSÉES AUX SPIRITES

1° Pourquoi chacun de nous n'est-il pas apte à se mettre directement en communication avec les Esprits? Si c'est là une faveur exceptionnelle, à quoi tient cette exception et pourquoi jeter sur cette faveur le voile d'un mystère et d'un silence pour le moins équivoque?

2° Quelle garantie avons-nous que les réponses données par le *médium* sont véritablement dictées, inspirées par des esprits? puis, qu'elles sont conformes à la vérité? Surtout lorsqu'elles viennent se mettre ouvertement en contradiction avec une série de vérités de premier ordre, établie d'après le témoignage irrécusable de la foi, de la raison, de tous les temps et de tous les lieux

3° Quelles conditions de nature sont donc requises pour pouvoir devenir *médium*? M. Home dit : « On doit à la nature d'être *médium.* » Quelle lumière !... Est-ce là une explication ? Si MM. les spirites tiennent tant à garder pour eux le secret de leur savoir-faire, n'y a-t-il pas lieu de supposer qu'il y a dans les ressorts cachés de leur art, ou des supercheries puériles, ou des manœuvres infâmes ?

4° Si ce sont les Esprits des morts qui se laissent évoquer, à quoi tient-il qu'ils ne puissent l'être également par tous et chacun indistinctement?

5° Quelle loi préside à cette communication, et exige, pour qu'elle se fasse, certaines aptitudes de tempérament, d'imagination, etc ? Ni la raison, ni la science, ni la religion ne révèlent rien à ce sujet. Vous répondez que ce sont des *faits* inexplicables qui attestent la nécessité de telles et telles dispositions natives, et qu'en outre, il faut avoir *foi* en ces communications (1).

Voilà sans doute le point précis où commence la su-

(1) Cette condition est en effet si nécessaire, que les plus habiles spirites ou magnétiseurs échouent presque toujours quand ils savent d'avance qu'ils ont à opérer en la présence de personnes qui mettent toute leur attention à l'examen scrupuleux des faits et de leur mode de se produire. A ce sujet, qu'on me permette de raconter deux faits récents, et dont je puis personnellement garantir l'exactitude. Un ecclésiastique de mes amis, qu'il est inutile de nommer, dans

percherie, où se montre du moins la force des hallucinations.

6° Qui vous donne l'assurance que tel esprit que vous avez évoqué et avec lequel vous entrez en commerce, est bien véritablement l'âme que vous croyez?

Les chefs du spiritisme avouent eux-mêmes qu'il n'est pas certain que l'esprit qui parle soit réellement l'esprit évoqué et consulté. « La rouerie des esprits mystificateurs, dit M. Allan Kardec, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. On ne doit jamais se laisser éblouir par les noms que prennent les esprits pour don-

un but qu'il croyait louable, dans le désir d'étudier par lui-même les effets spirites et surtout leurs causes, se rendit un soir à une séance solennelle d'opérations spirites. Son intention était principalement de s'assurer si les esprits pourraient découvrir sa pensée. Mais sa présence empêcha tout résultat et toute intervention spiritique, malgré le nombre et la ferveur de l'assistance; et cela uniquement parce que en se rendant à la séance, ce prêtre se faisait un bonheur et comme un devoir même, à cause de la circonstance, de maudire le démon, et qu'il réitéra d'une manière mentale cette malédiction pendant les préparatifs de l'évocation. Ce soir-là, les tables restèrent à peu près immobiles, les médiums furent impuissants, leurs efforts de plus d'une heure n'obtinrent aucun résultat. Celui qui présidait déclara avoir la conviction que quelqu'un se trouvait dans l'assistance avec des intentions hostiles, et que les esprits s'en apercevant, refusaient de répondre. Une autre fois nous fûmes invités, quelques confrères et moi, à être témoins d'une expérience de tables tournantes, frappantes, parlantes, etc. On nous garantissait le succès infaillible, la réponse immé-

ner une apparence de vérité à leurs paroles, et ce ne sont point là des indices capables de nous rassurer (1). « Avouons, dit le docteur Grand, que malgré tout, les esprits malveillants peuvent tenter de nous tromper ; les substitutions ne sont pas rares. (*Lettre d'un cathol. sur le spiritisme.*) Girard de Caudemberg, un des spirites modernes les plus consciencieux, en ce qu'il croyait pouvoir unir les pratiques spiritiques aux devoirs d'un catholique sincère, reconnaît aussi avoir

diate et précise sur toutes les questions. Après avoir consulté qui de droit, nous nous rendîmes à la séance indiquée, mais avec l'intention formelle de mépriser ces prétendues manifestations, si elles n'étaient qu'une duperie, et de les réprouver, de les maudire, s'il s'y passait la moindre chose contraire aux enseignements et aux lois de la sainte Église. Le moment venu, la séance fut ouverte ; mais nous eûmes beau regarder, écouter, attendre, ouvrir de grands yeux, prêter l'oreille, attendre encore ; rien ne bougea ; silence absolu, immobilité complète, impuissance persévérante de l'opérateur qui, tout désappointé, en fut réduit à supposer que quelqu'un dans l'assemblée n'était pas sympathique aux Esprits, et nous engagea à revenir une autre fois avec des dispositions plus favorables. Je ne sais si le pauvre homme attend toujours que nous revenions avec une foi entière, une confiance inébranlable en ses élucubrations et en ses engins, mais s'il en est ainsi, il pourra bien attendre longtemps encore. (Voir la note première à la fin du chapitre.)

(1) En effet, les esprits ont eu parfois l'impudence de signer *Jésus de Nazareth*, et ce nom adorable s'est trouvé accolé à des réponses tantôt impies et blasphématoires, tantôt messéantes et indignes.

été longtemps la dupe d'un mauvais esprit, qui avait nom *sessement*, et qui se disait tantôt son ange gardien, tantôt l'auguste Vierge Marie elle-même. En cela, et c'est peut-être le seul point où il y ait cette harmonie à constater, ces Messieurs les spirites sont d'accord avec la tradition catholique.

Les pères ont reconnu il y a longtemps, que ce ne sont point les esprits qui apparaissent dans les évocations, mais les démons eux-mêmes. Selon Tertullien, les démons font semblant d'être les âmes des morts et se font passer pour elles (*De animâ, cap.* LVII.) « Un des jeux du démon, dit aussi Lactance, c'est de se cacher sous le nom des morts pour nuire aux vivants. » (*De instit. divin, lib. II.*) Enfin, suivant saint Jean Chrysostome, ce n'est pas l'âme du mort qui crie : je suis l'âme d'un tel, mais le démon, qui se dissimule pour tromper les auditeurs. C'est pour cela que le Rituel, dans les avertissements qui précèdent la formule des exorcismes, nous prévient que si le possédé vient à dire qu'il est l'âme d'un mort, il faut regarder cette parole comme un mensonge du démon, et ne pas y ajouter foi. Les philosophes païens eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de reconnaître que ce sont les démons qui apparaissent sous le nom des âmes évoquées. « Les démons se changent en âmes des morts » disait Porphyre, cet ennemi juré du Christianisme. (*Apud. August. de civit Dei*, lib, X.)

7° Qui vous garantit que ce que votre *médium* vous raconte n'est pas tiré seulement de son propre fonds et de son imagination surexcitée ?

Je connais une ville importante où s'exerce le spiritisme sur une assez grande échelle. Ses partisans principaux appartiennent à la classe instruite. Dans une de leurs séances, ils voulurent connaître le sort d'un de leurs amis, mort depuis six mois, et ils demandèrent à leur *médium* d'évoquer son esprit, ce qui se fit selon leur désir. Or, voici la réponse qui fut faite après quelques minutes : « Vous souhaitez de connaître mon » sort dans l'autre monde; mais il n'y a pas assez » longtemps que j'y suis pour pouvoir vous dire com- » ment je m'y trouve. » *Risum teneatis !...*

Une autre fois, c'était l'esprit du chansonnier Béranger qu'un de ses amis désirait interroger. Le *médium* s'y prêta de bonne grâce ; mais après de vains efforts, il dit qu'il n'y avait pas moyen d'établir, en ce moment, de communication avec le poëte, parce que son âme était occupée ailleurs !...

Ce serait ici le cas de vous dire, comme autrefois le prophète Elie aux prêtres de Baal, qui invoquaient en vain leur dieu : « Criez plus haut, car votre dieu Baal » parle peut-être à quelqu'un, ou il est en chemin, ou » dans une hôtellerie ; il dort peut-être, et il a besoin » qu'on le réveille (1). »

(1) III, *Livre des Rois*, chap. XVIII. On pourrait multi-

8° Mais, dites-vous, il n'y a pas que les esprits des défunts avec qui l'on entre en communication. —Fort bien ! — Quels sont donc ces esprits ? Est-ce Dieu lui-même ? Vous rougiriez de honte, que de le penser même. Sont-ce les Anges ? Vous n'osez pas le dire, et vous ne le croyez point.— Quels qu'ils soient, ajoutez-vous, ce sont des Esprits. — Pour moi, je n'en crois rien. — Et si vous m'alléguez, en preuve, des faits certains, incontestables, où ni la nature physique, ni la fourberie ne sauraient jouer aucun rôle, alors je vous déclarerai que ces esprits ne sont autres que les démons ! Mais le démon est le menteur par excellence, il s'amuse de la crédulité des hommes, il fausse leur intelligence, et tous ses efforts tendent à les conduire aux superstitions les plus stupides, pour les éloigner de la vraie religion du Christ (1).

Donc, dans ce cas, bien loin d'être sûrs d'avoir la vérité que vous cherchiez dans votre commerce

plier à l'infini les facéties ridicules que les dévots spirites seuls ont le courage de prendre au sérieux. Ainsi Voltaire consulté sur son sort dans l'autre monde, répond béatement qu'il a enfin reconnu ses erreurs, et que Dieu lui a fait miséricorde, et Satan, à qui l'on demandait s'il y a réellement un enfer, des démons, etc., répond par cette étrange déclaration : *L'enfer est une fable, je n'existe pas. Signé, Satan.* Peut-on pousser plus loin ou la naïveté de croire, ou l'impudence de mentir?...

(1) Voir la note deuxième à la fin du chapitre.

avec les esprits d'outre-tombe, vous courrez le risque d'être les misérables jouets des plus fatales erreurs.

9° Est-il possible, qu'en plein dix-neuvième siècle, il y ait encore des hommes qui, à l'instar des païens, ont la prétention d'évoquer les esprits, sous le prétexte de satisfaire une sotte et ridicule curiosité? Et dire que beaucoup de ceux qui en sont là, se rangent au nombre des esprits forts de l'époque, et affectent, vis-à-vis des dogmes et des devoirs du Christianisme, l'indépendance la plus absolue, la plus complète incrédulité.

10° Pourquoi ne demandez-vous pas à ces esprits, en qui vous avez tant de confiance, qu'ils vous garantissent leur présence et leurs révélations par la guérison subite, par exemple, des infirmités de l'un ou de l'autre d'entre vous? Vous vous donnez pour mission de contredire une révélation, de renverser une religion assise sur tous les témoignages divins et humains qui peuvent donner de l'autorité à une doctrine, vous voulez que l'Église de Jésus-Christ se taise et se retire pour vous faire place; que le symbole catholique disparaisse, que les pages de l'Évangile soient déchirées et jetées au vent à mesure qu'il vous plaît de les arracher du Saint Livre les unes après les autres. Mais, de grâce, sur quoi fondez-vous de telles prétentions? Qu'avez-vous à opposer à toutes nos grandes preuves de la divinité du Christianisme, à nos prophéties, à

nos miracles, à nos apôtres, à nos martyrs, à nos myriades de saints et de saintes, cette attestation toujours vivante que l'Église est l'œuvre de Dieu, et que sa vertu est toujours en elle et avec elle. Quoi ! les mouvements d'une planchette, les soubresauts d'une table les vertiges d'une imagination en délire, sont-ils, et cela sans contrôle aucun, le critérium infaillible de notre foi, et la démonstration palpable, invincible que vous êtes les Messies d'un second Évangile, et les nouveaux prophètes, les nouveaux envoyés de Dieu ?

NOTE PREMIÈRE

La tactique des prétendus spirites actuels est toujours la même, et les plus célèbres redoublent de précautions pour garantir contre les indiscrets et les traîtres, le secret de leurs merveilles. Ainsi, avant de se livrer à ses opérations fantastiques (qui consistaient surtout à arracher, à distance, une sonnette des mains d'une personne, et à faire entendre des bruits assez analogues à ceux des esprits frappeurs), M. Home passait attentivement la revue de l'assistance. Si une figure lui déplaisait, c'est-à-dire si elle paraissait appartenir à un incrédule ou à une personne mal disposée, le nécromancien demandait son exclusion, et le suspect était prié de se retirer, ou, en d'autres termes, était mis poliment à la porte. Nous tenons ces détails de l'une des personnes ainsi éconduites lors d'une séance de M. Home, chez le prince Napoléon. Pour dernière précaution, au moment de faire éclater ses prodiges, le magicien tournait discrètement le bouton de la lampe, et un clair-obscur propice, en couvrant ses manœuvres, protégeait ses merveilleux prestiges. De sorte qu'il est fort probable que M. Home est tout simplement un prestidigitateur qui a pris l'enseigne du spiritisme,

et profite de sa vogue pour exhiber des tours d'adresse, imités de ceux de Robert-Houdin, et moins bien réussis.

On pourrait, jusqu'à un certain point, comprendre le parti pris de M. Home, de se dérober à l'inspection des incrédules ou des profanes. Mais les adorateurs des sciences occultes, les croyants à sa personne et à ses pratiques n'ont pas été plus heureux que le vulgaire.

Un grand nombre de spiritistes parisiens, l'élite des médiums de la capitale, l'ont conjuré, supplié de leur accorder une séance. M. Home a été sourd à leurs prières; il est resté impénétrable et inaccessible pour les dévots de la secte, comme il l'avait été pour les simples curieux. Aussi, les maîtres de l'art n'ont-ils pas dissimulé leur mécontentement de cette manière d'agir. M. Dupotet, après avoir chanté dans son *Journal du Magnétisme*, les louanges de son confrère d'Écosse, exhalait contre lui, trois mois plus tard, une mauvaise humeur bien légitime en laissant peser les doutes les plus sérieux sur les facultés du médium qu'il avait tant prôné.

« Que reprochons-nous à M. Home? dit M. Dupotet. C'est un manque de franchise; c'est son peu de souci de la vérité et de ceux qui la défendent, son absence de dévouement à la science; enfin, c'est qu'il n'a à cœur que son propre succès, et qu'il ne recherche que ce qui reluit. Il y a ici quelque chose de mystérieux à approfondir, et ce n'est qu'avec circonspection que l'on doit admettre la cause avouée et soutenue de tous les phénomènes étranges produits par M. Home. Dans tous les cas, notre sentiment est qu'il y a mélange, que tout n'est pas toujours indépendant de lui-même, et qu'un jour on sera tout étonné d'apprendre que la force psychique n'était pas seule au service de M. Home. Mais est-ce bien moi qui ose écrire aujourd'hui ces paroles de méfiance, moi qui ai loué et prôné le médium extraordinaire, moi spiritualiste? Pourquoi pas, si le doute est entré dans mon esprit? Est-ce que je ne dois pas

la vérité aux hommes qui croient en ma sincérité et en ma prudence? La vérité est simple, elle marche à découvert; ses vrais apôtres sont pour tous. Ils ne se fixent pas dans la classe des oisifs que M. Home aime par dessus toute chose... Il a tout sacrifié à un vain orgueil. On a usé de lui comme d'un chanteur de romances. Il a amusé plutôt que convaincu. *Aussi, pas un témoignage authentique de ses hauts faits* n'est sorti de ce brillant milieu, ce qui prouve que le doute y est resté (1). »

Ainsi, M. Dupotet lui-même exprime des doutes et se plaint qu'il n'existe aucun témoignage authentique des hauts faits de ce spiritiste. Ce grand maître aurait-il découvert les ficelles ou le stratagème de M. Home? Aurait-il constaté qu'une hallucination des assistants, ce qui est admissible, leur faisait seule ajouter foi à ses merveilles! Voilà ce qu'il est impossible de décider. Mystère! mystère! Telle est l'exclamation qui revient sans cesse quand il s'agit du thaumaturge d'Écosse.

Enfin, pour terminer par des faits d'hier et d'aujourd'hui, nous dirons que les mêmes doutes, les mêmes mystifications ont accompagné et suivi les fameuses séances de spiritisme données tout récemment à Gennevilliers et à Passy, par deux médiums américains, les frères Davenport. Les esprits, qui de notre temps n'ont pas cessé d'être ce qu'ils étaient au temps jadis, c'est-à-dire, faibles et très-crédules, criaient presque au miracle à la lecture de ces prodigieux récits. Malheureusement pour les spirites, l'un de nos plus experts prestidigitateurs, un de nos plus habiles nécromanciens, M. Robin, en un mot, assistait à l'une de ces séances, et il n'en fallait pas davantage pour arrêter le succès de la mystification. Laissons M. Robin nous dire franchement toute sa pensée dans la lettre suivante, adressée au *Moniteur* :

(1) Journal du Magnétisme 1858, p. 89.

Paris, le 4 septembre 1865.

« Monsieur,

« Le *Moniteur du soir* a reproduit dans son numéro du 28 août dernier un article de la *Patrie*, qui rend compte de « certaines manifestations spirites » obtenues à Gennevilliers, près d'Asnières, par les frères Davenport, médiums américains. Je viens répondre aujourd'hui à l'appel du signataire de cet article, M. Flamel : « Il est temps, dit-il, que » la lumière se fasse sur ces faits, pour les stigmatiser s'ils » cachent quelque supercherie, ou pour, au contraire, s'ils » sont vrais, permettre qu'on les répande et qu'on les « étudie de près. »

Or, je n'avais pas attendu ce commentaire pour essayer de prémunir le public parisien contre toute espèce d'erreur touchant la croyance aux spirites américains dont il est question, et c'est dans ce but que depuis Pâques, sur mon théâtre et sans le secours d'aucun esprit, j'ai reproduit pendant quatre mois consécutifs plusieurs des expériences soi-disant surnaturelles que les frères Davenport exécutent à cette heure à Gennevilliers, et j'avais bien soin de faire comprendre que je ne me servais que de moyens purement humains. Ceci se passait déjà avant l'arrivée des frères Davenport en France, et, aujourd'hui que les voici aux portes de Paris, je me trouve doublement engagé à continuer dans la même voie.

Je me suis, en conséquence, senti obligé d'aller à Gennevilliers observer par moi-même, afin de ne rendre compte que d'impressions personnelles, et je crois, au sortir de cette visite, remplir un devoir en venant combattre dans cette lettre les entraînements auxquels peuvent se laisser aller les imaginations trop vives. Je n'ai qu'un regret, c'est que ces messieurs, m'ayant reconnu, aient jugé à propos de ne donner devant moi que la première partie de leurs exercices. Je m'y attendais du reste ; cela m'est toujours ar-

rivé chaque fois que j'ai voulu assister à une séance de spiritisme. Ceci dit, je raconte ce que j'ai vu :

Samedi dernier, nous nous trouvâmes réunis au petit château de Gennevilliers, dans une grande salle, au nombre de 200 spectateurs. Les frères Davenport entrèrent en séance vers une heure, accompagnés de cinq personnes attachées à leur service. Au fond de la salle, nous avions eu tout le loisir d'examiner la fameuse armoire. Elle est haute d'environ 1 mètre 80 centimètres sur 2 mètres de large et 60 centimètres de profondeur. Sur le devant s'ouvrent trois portes pleines, sauf celle du milieu, qui possède une ouverture en forme de losange garnie d'une espèce de rideau fait avec un morceau de velours noir. Ces trois portes sont munies d'un verrou qui ne peut s'ouvrir que du dedans; celle de droite et celle de gauche ont leurs charnières équipées sur la cloison, tandis que celle du milieu a ses charnières fixées à l'un des deux montants, sur lesquels viennent battre les trois portes.

A l'intérieur de l'armoire, aux deux côtés et sur le fond sont adaptées trois planchettes servant de bancs et percées de larges trous de distance en distance. Sur la banquette du fond reposent deux guitares, un violon, deux sonnettes, un tambour de basque et un tube en fort carton, de 35 centimètres environ de longueur, ouvert aux deux extrémités; à terre sept bouts de vieille corde, ayant chacun un mètre à peu près de long. Ces cordes sont en coton tressé et extrêmement flasques, de façon à ne pouvoir soutenir un nœud serré comme on ferait avec une corde de chanvre ordinaire. A un moment donné, on éteint toutes les bougies, à l'exception de quelques-unes qu'on recouvre d'un taffetas gommé de couleur jaunâtre qui ne projette qu'une lueur indécise et blafarde. Dans une explication fort habilement conçue, M. Guppuy, « *le manager,* » ou régisseur des deux frères, nous prévient « que ces messieurs ne se laissent plus attacher par le public depuis qu'en Angleterre, certaines

personnes brutales leur ont froissé les poignets en les serrant trop fort. Du reste, nous ne devons rien perdre à cette substitution. »

Attention ! la séance commence. Les deux frères entrent dans l'armoire, s'asseyent en face l'un de l'autre sur les deux banquettes latérales, et les portes sont fermées en dedans sur eux. Sept à huit minutes se passent ainsi, temps *matériellement* nécessaire à l'opération. Les portes se rouvrent et l'on aperçoit les deux médiums toujours assis dans la même position, mais garrottés sur leur banc. Comme tout le monde, j'ai été invité à les examiner, si toutefois on peut donner le nom d'examen à une investigation forcément très-restreinte et très-bornée sur une personne dont les poignets sont liés derrière le dos et collés à la cloison, de telle sorte que de ce côté il est impossible de rien voir. C'est à présent que vont commencer les manifestations des esprits, et c'est ici surtout que le concours d'un homme dévoué aux frères Davenport leur devient extrêmement précieux. M. Fay se charge de ce rôle épineux, et il s'en acquitte vraiment avec beaucoup d'intelligence, je dois lui rendre cette justice.

Il me pria de pousser moi-même le verrou intérieur de la porte gauche (on ne ferme pas celle du milieu), puis il me prit par les épaules pour me faire pousser le verrou intérieur de droite, et en même temps il se pencha derrière moi, en s'appuyant fortement sur mon dos, de manière à m'empêcher de tourner la tête, mais pas assez subtilement pour que je n'eusse le temps d'apercevoir, en jetant un regard rapide de ce côté, le frère de gauche, ayant dégagé une de ses mains des liens et lançant le rouleau de carton par dessus nos têtes dans la salle. Pour le reste du public, il était impossible de voir agir la main : en effet, une fois les deux portes latérales fermées, les frères Davenport sont dérobés aux regards, et quant à la porte du milieu qui seule était ouverte, M. Fay et moi, nous en bouchions l'en-

trée. — On passe maintenant à un autre ordre d'exercices. Les portes sont de nouveau refermées sur les médiums : alors commence un bruit confus de sons discordants partant de tous les instruments que nous avons vus dans l'armoire. Tout à coup, j'entends très-distinctement dire dans l'armoire : *Show your hand.* — Montre ta main — et aussitôt à l'ouverture du milieu apparaît d'abord une main humaine, puis on en aperçoit deux, trois et même quatre, *mais jamais cinq.*

A quelques instants de là, une seconde imprudence de l'un des frères vint m'éclairer encore davantage sur la nature peu immatérielle des auteurs de cette musique sauvage. Je surpris, entre deux charivaris, une nouvelle parole prononcée dans l'armoire : « *You, go on* » — « A toi, marche » — et le vacarme de reprendre de plus belle, jusqu'à ce que le violon se mît de la partie, en jouant son air anglais accoutumé : « *Devil in house* » — « Le Diable au logis. » — Le bruit dès lors s'affaiblissant, enfin on n'entendit plus rien. La porte du milieu s'ouvre toute seule, les guitares et le tambour de basque appuyés et amoncelés contre elle, tombent pêle-mêle sur le parquet de la salle. M. Fay rouvre les deux portes de chaque côté, les deux frères sont toujours attachés. Allons! il faut accumuler les obstacles. M. Fay versa dans les mains des médiums une cuillerée à café de farine; mais il eut bien soin de la verser au fond de la paume, de manière, tout en fermant les trois derniers doigts, à leur laisser le pouce et l'index libres, puis je remarquai que, pour le frère de gauche, il mit, très-adroitement, j'en conviens, les deux cuillerées dans la même main.

A cet endroit, un des spectateurs demanda, comme ces messieurs le faisaient jusqu'ici, à être enfermé dans l'armoire entre eux deux; on le remit à plus tard et l'incident n'eut pas de suite. Les portes sont refermées; aussitôt une main vient se montrer à l'ouverture, en se retournant com-

plaisamment sous toutes les faces, comme pour nous dire : « Vous voyez bien que je n'ai pas de farine. » Au bout d'un temps très-suffisant, les portes s'ouvrent, les frères sont complétement détachés de leurs liens. A leurs pieds gisent les cordes. Je les recompte ; cette fois, il s'en trouve huit bouts au lieu de sept, comme en commençant. Nos médiums étalent triomphalement leurs quatre mains aux regards de tous : la farine y est bien toujours. A mon tour, j'insiste pour qu'on m'admette dans l'armoire entre les deux frères. Ils refusèrent net, et nous congédièrent presque aussitôt, en alléguant pour prétexte qu'ils se sentaient trop fatigués pour donner la deuxième partie de leurs exercices. Nous dûmes nous contenter de la première.

D'après ce qu'on vient de lire, et en se reportant à la description minutieuse que j'ai faite de l'armoire, on comprendra de quelle importance est pour les frères Davenport l'exiguité de leur meuble. Tout y est très-artistement combiné. Grâce à cette exiguité, ils trouvent aisément tout ce qui leur est nécessaire à la portée de leurs mains et de leurs pieds. Tout le secret est dans la manière de s'attacher ou de se détacher les mains qui, par une habile disposition des liens, une fois dégagées, rendent aux pieds leur liberté d'action. Ce truc de cordes n'a rien de bien extraordinaire. En Amérique et en Angleterre, on le voit pratiquer dans les rues par les faiseurs de tours les plus vulgaires, et il n'y a pas longtemps, tout Paris a pu le voir exécuter par Tolmaque à l'Hippodrome. Je dois reconnaître toutefois que les frères Davenport ont acquis dans cet exercice une dextérité des plus grandes, à laquelle je suis le premier à applaudir. Aussi, suis-je étonné qu'avec un tel talent de prestidigitation ils aient cru nécessaire de faire appel à l'attrait que l'annonce du surnaturel exerce toujours sur la foule.

C'est donc cette prétention au surnaturel qu'il faut combattre, et je viens porter un défi aux médiums américains. Je les somme de répéter leurs exercices dans une représen-

tation publique qui sera donnée au bénéfice de l'hospice de Charenton, par exemple, soit à Paris, soit ailleurs; je mets même dans ce but ma salle à leur disposition, et je m'engage à payer tous les frais ordinaires et extraordinaires de la séance. Je pose à cela trois conditions : je les attacherai moi-même avec une corde à moi; je me ferai attacher à ma manière avec eux dans l'armoire, leur propre armoire que je leur laisse; nous verrons bien alors si l'on me coiffe d'un tambour de basque, et puis enfin, les cinq personnes qui les servent d'habitude ne seront pas admises à leur prêter leur concours. J'y pourvoirai moi-même. Si les frères Davenport sont bien avisés, ils accepteront mon défi.

En terminant, je ne saurais mieux faire que de répéter avec M. Flamel : « Il est temps que la lumière se fasse. »

Veuillez agréer, monsieur le directeur, avec tous mes remercîments pour la place que vous accordez bénévolement à ma lettre, mes salutations les plus empressées. »

« ROBIN. »

Inutile d'ajouter que les fameux médiums d'outre mer se sont bien gardés d'accepter les propositions de M. Robin.

NOTE DEUXIÈME

Ce qui semblerait indiquer une intervention quelconque des mauvais esprits dans certaines opérations spirites, c'est, d'une part, l'impuissance dont restent frappés ces prétendus esprits en présence des pratiques de la piété chrétienne, d'autre part la haine que ces mêmes esprits manifestent pour les objets consacrés au culte de Dieu, de la sainte Vierge et des saints, comme l'a constaté monseigneur l'évêque de Marseille, dans une éloquente et solide instruction pastorale sur les bons et les mauvais anges. Souvent, il a suffi d'un acte de foi, d'une invocation même secrète du saint nom de Jésus et de Marie, pour imposer silence aux esprits, et mettre tous leurs prestiges à néant. Quant à l'aversion et à l'antipathie que témoignent les esprits frappeurs pour les objets religieux, c'est là un fait également certain et dont nous pourrions accumuler les preuves par centaines. Nous n'en citerons qu'une seule dont nous pouvons garantir personnellement la certitude; les faits dont il s'agit sont attestés par un de nos confrères, M. l'abbé Chevojon, alors vicaire de Saint-Roch, dans une lettre adressée au docteur Récamier, à l'autorité duquel il s'empressait de soumettre les étranges manifestations dont il venait d'être témoin.

« Monsieur le docteur,

« L'année dernière, à peu près à pareille époque, ayant entendu raconter par des hommes sérieux les phénomènes les plus extraordinaires en fait de tables parlantes et dansantes, je fus curieux de voir et de juger par moi-même. On me présenta alors dans une famille où deux jeunes enfants possédaient une puissance toute particulière pour ces sortes d'expériences. Nous étions une douzaine de personnes, et pendant deux heures se jouèrent sous mes yeux les scènes les plus étranges. Un énorme guéridon de salon s'ébranla, répondit à toutes les questions qui lui furent posées, et cela avec une précision, une intelligence saisissantes. Il se nomma Satan, nia Dieu, le ciel, l'enfer, etc.

Mais ce qui nous frappa davantage et ce qui est plus caractéristique en effet, ce qui me pénétra pour moi de la plus intime conviction, ce fut l'expérience d'un tabouret. Il me fut impossible de faire tenir sur ce tabouret un chapelet béni que j'y déposai jusqu'à six fois. Je me mis avec deux autres personnes pour empêcher les convulsions du tabouret, car c'étaient de véritables convulsions; six fois de suite le chapelet fut jeté à terre et une fois même au milieu du feu, à plusieurs pas de là. Tous nos efforts furent vains, je me ressentis pour moi-même pendant assez longtemps des secousses qui m'avaient été imprimées.

Deux jours après ces expériences, en ayant parlé à quelques-uns de mes amis, je revins avec l'un d'eux pour lui faire partager mes convictions. Nous nous trouvions en compagnie d'un médecin protestant. Les mêmes choses se reproduisirent et d'une manière aussi frappante; seulement, pour le tabouret, au lieu d'un chapelet béni, je pris un petit crucifix d'argent que je porte toujours avec moi, je l'y déposai; mais à peine avais-je retiré la main que le crucifix était jeté à terre. Je le remis de nouveau et cette fois, mon ami et le médecin protestant prirent le tabouret par les

pieds, l'isolèrent du sol, et opposèrent toute leur énergie à ses ébranlements convulsifs; la lutte dura quelques minutes, mais à la fin il fallut céder à la puissance occulte, mystérieuse, et malgré toute la force de résistance, le crucifix fut rejeté; je le reçus dans les mains. Le tabouret étant remis à terre, j'approchai encore mon Christ en disant : Tu vas baiser ce crucifix et avec calme. Mais, au même moment, le tabouret échappa aux mains des enfants et glissa sur le parquet à la distance de plus d'un mètre. Je le fis reprendre, j'approchai encore mon Christ, et le tabouret se renversa; trois fois consécutives la même chose se reproduisit.

Voilà, monsieur, des faits que j'affirme sur ma conscience, sur mon honneur. Du reste, tout cela est maintenant connu, indubitable. Il n'y a qu'une difficulté à résoudre, celle de la cause de pareils phénomèmes. Tout ce qui s'est dit sous ce rapport me paraît puéril; on fait des efforts qui ne font que rendre le mystère plus insaisissable. Pour moi qui ai vu, qui ai expérimenté, il n'y a pas un doute possible : l'esprit du mal est là; c'est lui qui agit, qui se manifeste. Pourquoi? Il y trouve son compte, assurément. Qu'on rie, qu'on se moque, voilà qui sera plus fort que le rire, que la moquerie. Voilà qui étonne la science, qui la tient en suspens, qui la déroute. Le vulgaire s'amuse, les esprits forts plaisantent, les catholiques s'effrayent, *un petit nombre croit*. Attendons, la lumière ne peut tarder à venir, déjà le jour monte; bientôt il ne sera plus possible de douter. Quiconque aura des yeux verra, quiconque aura des oreilles entendra.

Vous avez travaillé, monsieur, et vous travaillez encore au triomphe de la vérité, par une œuvre dont toute âme droite doit vous féliciter et que Dieu assurément ne peut manquer de bénir. Pour ma part, je vous assure de toutes mes sympathies et de ma considération la plus distinguée.

L. Chevojon.

CONCLUSION

Comme on l'a vu dans cette *Étude*, il faut reconnaître que l'action des démons a été fort restreinte même sous le paganisme, que la plus grande partie des merveilles qui se passaient en ces temps d'ignorance et de superstition étaient dues à la supercherie et aux ruses des prêtres, des faux dieux. Or, n'est-il pas juste et vrai de dire que, sous le règne de la Loi de grâce, sous l'empire de Jésus-Christ, et depuis la réconciliation de la terre avec le Ciel, par le sacrifice du Golgotha, l'exercice de la puissance des démons doit être singulièrement entravé, réduit à de minimes proportions et presque anéanti (1)?

Jésus-Christ, quelque temps avant sa mort, annon-

(1) Rarissima vel nulla nunc est præsentia dæmonum. (Bittner, *De Civitate divina*, p. 134.)

çait en ces termes la défaite de Satan, la ruine de son empire : *Maintenant le prince de ce monde va être chassé dehors* (1).

« C'est pour détruire les œuvres du diable que le Fils de Dieu est venu , dit l'apôtre saint Jean (2) » Et « ayant dépouillé les principautés et les puissances, enseigne saint Paul de son côté, il les a exposées à l'ignominie, triomphant d'elles publiquement par sa propre puissance (3). » « Oui, s'écriait l'Éternel par la bouche du prophète Osée, je serai ta mort, ô mort ; je serai ton vainqueur, ô Satan, en te mettant un mors à la bouche (4). » Saint Augustin, parlant du coup mortel que les démons ont reçu de l'incarnation du Fils de Dieu et de la puissance de Jésus-Christ, dit que » si les démons n'ont pu entrer dans des pourceaux même, sans la permission de Jésus-Christ, à plus forte raison ne peuvent-ils nuire aux hommes, à moins que Dieu ne le veuille (5). »

« Comme les méchants en ce monde, dit le même

(1) Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. *Jean*, XII, 31.

(2) In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli. I. *Epist.* III, 8.

(3) Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. *Colos.*, II, 15.

(4) Ero mors tua, o mors, morsus tuus, inferne. *Osée*, XIII, 4.

(5) Lib. *De Natura boni*, c. 32.

» docteur, ils ne peuvent exercer leur volonté que » suivant la disposition de Celui dont les décrets trou- » vent notre raison non moins impuissante à les com- » prendre que notre justice à les reprendre. Leur » pouvoir dans l'ordre temporel a toujours été soumis » à la secrète volonté du Tout-Puissant, qui ne leur » en laisse l'usage que pour la punition des impies ou » pour la gloire des élus. (1). »

Mais, parce que sa puissance trouve dans la volonté de Dieu des obstacles insurmontables, pour s'exercer dans la sphère sensible de ce monde, le démon se livre, dans l'ordre spirituel et moral, à toute l'intensité de sa malice; « Selon Bossuet, il décharge sur « nous, qui sommes les images vivantes de Dieu, » toute l'impétuosité de sa rage, comme on voit un » ennemi impuissant qui, ne pouvant atteindre celui » qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit » d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant » sa peinture. » Ainsi est-il de Satan; il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes, qui sont ses enfants; il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons et de ses erreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est

(1) *La Cité de Dieu*, liv. II, ch. XXIII, et *passim*.

plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre, après s'être perdu lui-même, et à enlevelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

« Et ne croyez pas qu'il nous donne jamais aucun relâche. Son esprit entreprenant et audacieux, envenimé par une haine mortelle et invétérée, l'incite jour et nuit contre nous. C'est pourquoi les Écritures nous le dépeignent comme un ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs pour tâcher de nous dévorer. » (1. Petr., v. 8.) « Lorsque, par la grâce de Dieu, nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve évidente, de la bouche même de Notre-Seigneur? « L'esprit » immonde sortant de l'homme va chercher du repos, » dit le Fils de Dieu dans son Évangile (Luc., XI, 24), » et n'en trouve pas. » C'est que l'esprit humain est la seule retraite où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine. Voyez les fous amoureux du siècle, comme ils sont patients et persévérants dans leurs convoitises brutales. « Or, ce vieux adultère (le démon), dit saint Augustin (*in Ps.*, XXXIX, *n.* 1, *tom*, IV, *col.* 326), n'a point d'autres délices que de corrompre les âmes pudiques; ainsi, ne vous étonnez pas si ses poursuites sont opiniâtres.

Ayant bien eu l'insolence de traiter d'égal avec Dieu, il croit qu'il ne lui sera pas difficile d'abattre une créature impuissante. Et si, renversé comme il est par le bras de Dieu dans les gouffres éternels, remarquez ce raisonnement, il ne cesse néanmoins, par une vaine opiniâtreté, de traverser autant qu'il peut les desseins de sa providence, s'il se raidit avec tant de fermeté contre Dieu, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles, que n'entreprendra-t-il pas contre nous, dont il a souvent expérimenté la faiblesse! Ainsi, je vous avertis de vous défier toujours de cet ennemi; quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation. » *Tunc plurimum accenditur, cum extinguitur*, dit Tertullien (*de Pœnit.*, *n.* 7). « Quand on » l'éteint, c'est alors qu'il s'allume. » Il veut dire que ce superbe, cet audacieux ne croira jamais que vous soyez capables de lui résister; et plus vous ferez d'efforts, plus il dressera contre vous ses diverses machines et ses furieux complots.

» Cependant, il est faible; il suffit de lui résister pour qu'il prenne la fuite : *résistez-lui*, *et il s'enfuira* (1). Se peut-il une plus grande faiblesse? Si le diable est puissant contre nous, il ne le faut attribuer qu'au dérèglement de nos mœurs, qu'à notre vie toute

(1) *Epist*, S. Jacob, IV, 17.

païenne, qu'à la dureté de nos cœurs pour les saintes vérités du Christianisme (1). »

Que dirai-je maintenant de ces hommes qui, les uns par simple curiosité, les autres par impiété et pour se soustraire à l'empire des vérités chrétiennes, se livrent à des pratiques dangereuses et criminelles, à des superstitions dignes des païens et des tribus sauvages de l'Inde et de l'Océanie?

Car je reste convaincu que, sauf certains cas très-rares, certaines circonstances peu communes, certaines dispositions des agents qui réclament une dépravation extraordinaire, la plupart des effets de la *Magie noire* ou du spiritisme moderne sont de purs illusions, de vains rêves éclos dans des cerveaux creux et ballotants à tout vent de doctrine. Je reste convaincu encore que le plus grand nombre des spirites de nos temps ont pour principal but dans leurs manœuvres païennes de chercher la justification de leur vie, de leurs mœurs anti-chrétiennes, l'apaisement de leur conscience troublée par leurs dérèglements, enfin des principes et une doctrine sur lesquels ils puissent s'appuyer pour continuer à vivre insoumis et incrédules... *Enfants du Diable* par leurs péchés, et faisant les œuvres de leur père, qui est Satan, ils ont pris en haine *la lumière* de l'Évangile et de la foi catholique.

(1) Bossuet. I. *Sermon sur les démons.*

Alors ils cherchent les ténèbres en se rangeant sous l'étendard du *prince des ténèbres.*

Quel abaissement intellectuel et moral !

Quel stupide orgueil que de repousser les nobles et sublimes enseignements du Christianisme, pour se jeter dans les rêveries ridicules de Pythagore et autres philosophes païens de ce genre ! Quelle petitesse d'esprit que de croire qu'au moyen du magnétisme, les vivants vont se mettre, *à leur gré* et *selon leur bon plaisir*, en communication avec les Esprits de l'autre monde !

Quelle témérité que de chercher à satisfaire une vaine curiosité en des choses dont Dieu seul se réserve la connaissance !

Et du reste, la foi chrétienne, l'Église catholique, qui porte dans son sein toutes les forces les plus puissantes, toute la lumière propre à éclairer suffisamment l'homme sur ce qui lui importe le plus de savoir et de connaître, a-t-elle cessé d'être à la hauteur de votre intelligence et de vos besoins, pour que vous alliez consulter Béelzebud, le dieu d'Accaron? *Numquid non est Deus in Israel, ut eatis ad consulendum Beelzebud deum Accaron?* « Or, pour avoir commis ce crime, dit un jour le prophète Élie à Ochosias, roi de Juda, vous allez être frappé de mort. » Et Ochosias en effet mourut peu de jours après, selon la parole de l'Éternel (1). Puisse

(1) IV. *Livre des Rois*, ch. I.

Dieu, dans sa justice, ne pas réserver quelque grave châtiment à tous ceux qui, au mépris de ses lois, au mépris de la raison et de la dignité humaines, se livrent, à l'instar des anciens païens et des idolâtres modernes, à toutes sortes d'actes non moins irréligieux que stupides...

Assurément de ce nombre est le spiritisme qui a, de plus, le caractère d'une véritable secte impie et anti-chrétienne, en raison de ses doctrines (1)...

Je puis donc ici, avec raison, m'élever contre les

(1) La morale du spiritisme est la destruction de toutes les mœurs chrétiennes et de la civilisation européenne, qui est le fruit des enseignements de l'Évangile. Ainsi : « *Tous les cultes sont indifférents devant Dieu.* » *(Livre des Esprits,* nº 654.*)* « *Les jouissances n'ont de bornes que celles qui sont tracées par la nature.* « *(Id ,* nº 713.*)* « *L'indissolubilité du lien conjugal est une loi humaine très-contraire à la loi de la nature* » *(Id.,* nº 697.) « *L'inégalité des conditions sociales est l'œuvre de l'homme et doit disparaître.* » *(Id.,* nº 860.) « Le suicide n'est qu'un *désappointement;* l'avortement n'est qu'un acte qui doit *empêcher l'âme de subir les épreuves dont son corps devait être l'instrument.* » *(Id.,* nº 358.*.)* « *Tout moyen d'acquérir contraire à la loi d'amour ne saurait fonder une propriété légitime.* » *(Id.,* nº 884.*)* S'il était nécessaire, il me suffirait de continuer de pareilles citations pour démontrer que le spiritisme n'est qu'une école d'impiété... qui renferme, plus qu'on ne le croit, des élémeuts positifs de violentes perturbations sociales et politiques. On reconnaîtra bientôt, peut-être, mais trop tard, l'arbre à ses fruits.

pratiques du *Spiritisme*, et contre l'emploi que plusieurs font si souvent du magnétisme, dans l'unique but de satisfaire leur curiosité, de découvrir les choses futures, de sonder les profondeurs de l'autre monde, etc., etc. Et alors je me demande pourquoi tous ces nouveaux *Magiciens* ne se trouveraient point passibles des peines prononcées par l'Église catholique contre les magiciens des siècles antérieurs. Je ne réclamerai certes pas contre eux le bras séculier : ils n'inspirent que la plus profonde pitié ! On verra bientôt leurs rêveries s'évanouir comme tant d'autres qui les ont précédés; mais, au point de vue de la société chrétienne et des intérêts éternels de leur âme, je me crois autorisé à leur dire qu'ils tombent sans aucun doute sous le coup des censures ecclésiastiques.

Pour les magiciens, c'est la peine de l'*excommunication*; s'ils étaient *clercs*, ce serait en outre la peine de la déposition (1). Ceux qui les consultent encourent la même peine (2).

Je vois déjà le sourire paraître sur les lèvres de plusieurs, parce que beaucoup ont appris à mépriser l'autorité de l'Église. Mais s'ils se donnent cette liberté

(1) *Caus.*, XXVI, integra fere q. 5— Necnon *Decretales*, in titut. *de Sortileg.*

(2) *Cons. concil. Laodi, can.* 36; *Ancyr., can.* 23; *Carthag.*, IV, *can.* 89; Grégor. XV, *Constit, omnipotentis Dei.*

et cette satisfaction, ils n'accusent en cela qu'un esprit frivole et insensé. Pour tout homme, en effet, grave et judicieux, qu'est-ce que le spiritisme avec ses procédés et ses œuvres, autre chose qu'hallucinations, ou ruses et duperies, et en outre une honteuse superstition? C'est sous ce dernier point de vue particulièrement que nous avons vu les évêques condamner énergiquement le spiritisme et ses pratiques. Quelques libres penseurs de notre époque se sont montrés étonnés de cette sévérité, et en ont ri. Et moi aussi je ris, mais c'est de l'inconséquence de ces hommes qui, d'une part poursuivent sans cesse toutes les superstitions, et semblent ensuite surpris, lorsque l'Église élève sa voix pour démasquer l'erreur, et signaler aux populations chrétiennes les piéges qui sont tendus à leur foi.

Je renouvelle ici l'expression de ma croyance: le spiritisme sans doute ne mérite pas un instant la moindre attention d'un homme grave, réfléchi, instruit et jouissant du libre usage de ses facultés intellectuelles, mais il est une des mille formes que revêt l'esprit d'erreur et d'incrédulité pour attaquer l'enseignement du Christianisme. Les intelligences élevées ont des armes qui leur sont propres dans le combat qu'ils livrent aujourd'hui à la religion. C'est à l'histoire, à la critique, à la philosophie, aux sciences qu'ils empruntent leurs raisons et leurs arguments

pour repousser les dogmes chrétiens. Mais tous les ennemis de le révélation divine et de l'Église catholique ne se sentent pas la force d'entreprendre la lutte sur un pareil champ de bataille. Alors beaucoup ont cherché dans les tables *tournantes*, dans les *passes* du mesmérisme, dans les *spasmes nerveux* et dans les hallucinations de l'imagination de quoi entretenir leur incrédulité. Et, fait déplorable à constater, une multitude de dupes n'hésitent aucunement à donner plus de confiance aux rêves que leur débite tel charlatan érigé en *médium* qu'à la doctrine chrétienne. A leurs yeux, ce que dit un prétendu *esprit* soit sur l'éternité, soit sur Jésus-Christ, soit sur un point quelconque de la foi ou de la morale, a infiniment plus de valeur que l'enseignement chrétien, devenu suranné et insuffisant aux progrès de l'intelligence humaine ! Cette façon de faire de l'impiété ne demande pas assurément de grands efforts de savoir et de génie. Voilà pourquoi sans doute, le spiritisme fait des progrès dans de certaines parties de la société. A l'aide de feuilles périodiques, colportées par des commis-voyageurs, cette nouvelle forme d'irréligion pénètre au sein des populations, y excite la curiosité et s'y implante comme l'ivraie. Si la nouvelle doctrine a peu d'écho dans les campagnes, elle sait en revanche marcher tête haute et front levé dans les villes. Paris, Bordeaux et Lyon ont l'insigne honneur de posséder des cercles *spirites*, où

des *médiums* émérites, se donnant la mission d'être les pontifes de la secte nouvelle, réitèrent chaque soir leurs extases magnétiques, et rendent des oracles comme autrefois la pythie dans le temple de Delphes.

Quelle aberration de l'esprit humain ! Et de pareilles choses se passent en plein XIXe siècle. C'est bien vrai ce qu'a dit un écrivain distingué... « L'esprit hu-
» main a besoin de croyances; quand la foi disparaît,
» la superstition la remplace. » Puissions-nous éveiller une salutaire sollicitude dans les contrées que gagne le spiritisme, et inspirer à ses adeptes le mépris qu'il mérite comme SUPERSTITION et comme IMPOSTURE.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter; il est des hommes, j'en ai connu de tels, qui se jettent dans le spiritisme avec une si grande ardeur, qu'ils ne reculent devant rien, pas même devant le renoncement au Christ et à ses lois pour arriver aux communications les plus intimes avec les esprits de l'autre monde (1). C'est une délire des plus violents; mais avant de devenir la folie ç'a été le crime des apostats. Et ceux qui ont commis

(1) Un spirite émérite, que de graves malheurs ont fait renoncer à ses pratiques superstitieuses, m'a révélé à quelles conditions abominables un homme essaie de se mettre en rapport avec le démon, et par quel procédé il croit y parvenir. . . . .

. . . .

Ma plume se refuse à les transcrire.

ce crime portent sur leur front le signe de la BÊTE, qui a son repaire au fond des antres ténébreux de l'enfer (1). Quel privilége ! ! ! « Dans leur admiration, « ceux qui l'adorent, disent : Qui est semblable à la bête? « et qui pourra combattre contre elle ?... Mais l'Ange « m'a dit, écrit saint Jean : Pourquoi t'étonnes-tu ? je « te dirai le mystère...... La bête que tu vois, après » être montée de l'abîme, après avoir fait des prodiges » qui auront séduit des hommes devenus ses adora- » teurs (2), doit s'en aller dans la perdition, entraî- » nant avec elle tous ceux qui l'auront adorée, ceux » dont les noms ne sont point écrits dans le livre » de vie !... Si quelqu'un a des oreilles, qu'il en- » tende (3) ! »

S'il nous était démontré que les opérations spiritiques n'ont lieu qu'à la suite de ce pacte abominable conclu entre le *medium* d'un côté et le démon de l'autre, dès lors, nous n'hésiterions plus à attribuer aux mauvais esprits un rôle plus ou moins actif dans ces étranges élucubrations ; un tel pacte une fois établi, le démon vient en aide d'une façon immédiate au misérable suppôt qui se ligue avec lui contre Dieu, et il n'est pas douteux qu'avec un tel renfort, l'homme

(1) *Apocalyps.*, XI, 7 ; XVI, 2.

(2) *Id.* On rapporte ceci aux derniers temps du monde et au règne de l'Ante-Christ.

(3) *Apocalyps.*, XIII.

puisse opérer des choses merveilleuses que, sans cette intervention, il lui serait impossible de réaliser.

Bien que nous persistions à ne pas admettre, jusqu'à présent, cette intervention diabolique dans les manifestations spiritiques, nous ne prétendons point, pour cela, trancher cette question, ni encore moins contester *à priori* la possibilité d'un tel concours de la malice infernale avec la dépravation humaine.

Pour nier avec quelque raison la possibilité d'un concours diabolique dans tant de phénomènes anciens ou récents dont le monde a été le théâtre, il faudrait pouvoir nier les Livres sacrés de l'Ancien-Testament et du Nouveau; il faudrait pouvoir nier la croyance de tous les peuples, consignée dans les pages les plus graves de l'histoire et démontrée par les actes publics de tous les siècles; il faudrait pouvoir nier ou réduire à néant l'affirmation des hommes les plus éclairés de l'antiquité sur la possibilité et la réalité de ces phénomènes; il faudrait, si l'on tient au catholicisme, renier, non-seulement les Pères de l'Église, et les plus savants théologiens de toutes les époques, mais jusqu'à la formule sacramentelle des exorcismes, qui sont un des monuments de la foi chrétienne.

On nous demandera peut-être, en terminant, si nous jugeons également répréhensibles et coupables toutes les personnes qui ont participé ou participent encore à la manie des tables tournantes et autres

exercices spirites. A cette question, nous répondrons avec les moralistes les plus distingués, qu'un acte est plus ou moins coupable, selon qu'il a pour mobile des intentions plus ou moins perverses. Par conséquent, loin de nous la pensée d'exagérer démesurement la faute de bien des personnes qui se sont fait de certaines manœuvres spiritiques une sorte d'amusement puéril, un moyen de satisfaire de vaines curiosités; qui ont prétendu savoir des tables tournantes ce que d'autres demandent à certaines combinaisons de cartes, de dés, etc., sans attacher, du reste, une importance bien sérieuse aux révélations émanant de tous ces procédés où le charlatanisme remplit toujours le principal rôle. Dans ces conditions, je le répète, la faute reste proportionnée à l'intention qui fait agir, et au degré de croyance superstitieuse qui porterait à demander à des expédients puérils tels secrets, telles faveurs que la foi éclairée sait ne relever que de Dieu.

Mais s'il est question, dans ces manœuvres, d'évoquer les démons, les esprits ou les âmes des morts, de les consulter soit personnellement, soit par intermédiaire, alors notre réponse sera bien différente, et nous n'hésiterons pas à réprouver comme gravement coupable toute pratique spirite tendant à un tel but. On sait, en effet, dirons-nous avec le docte rédacteur des Conferences diocésaines, avec quelle vigilance, et

par quelles peines sévères les lois civiles et ecclésiastiques ont toujours prohibé et poursuivi la nécromancie; on sait qu'elle est, selon l'Écriture, une abomination devant Dieu (*Deuter*. XVIII, 12). Il est donc strictement défendu, et il y aurait péché grave à évoquer non-seulement les démons mais même les morts ; c'est là une pratique impie et sacrilége. Voici comme s'exprime, à ce sujet, la Congrégation de l'Inquisition : « L'application de principes et de moyens purement physiques pour obtenir des effets qui ne soient pas naturels est une déception illicite et qui tient à l'hérésie. » (*Encycl sur les abus du magnét.*). « La foi, ajoute Mgr Pie, ne permet pas de douter que le recours aux morts pour apprendre la vérité ne soit un crime abominable devant Dieu et digne des châtiments les plus terribles. » (*Inst. past.*) « De tout temps, avait dit auparavant Mgr Bouvier, l'Église a condamné et prohibé sous des peines sévères les pratiques de divination, de magie, de sortilége, d'évocation des morts, au moyen de rapports avec le monde surnaturel opposés aux lois ordinaires que suit la Providence dans le gouvernement des âmes. » (*Circul. past.*).

Et ce que nous disons, nous le disons également et de celui qui consulte personnellement les esprits et de celui qui le fait par l'intermédiaire d'un autre ; car il y a solidarité étroite entre celui qui adresse la question et celui qui provoque la réponse.

Du reste, le premier est la cause de l'acte du second ; et dès que cet acte est démontré coupable, superstitieux, impie, il est évident qu'on ne peut y prendre part, même indirectement, sans se rendre coupable soi-même.

Concluons donc avec Mgr Pie « qu'aucune conscience éclairée ne peut se permettre ni cette évocation des démons et des morts, ni ce recours aux esprits quelconques, ni ces consultations sur les secrets impénétrables de la vie présente et sur les mystères de la vie future, ni même la simple assistance à ces opérations, sinon diaboliques, du moins superstitieuses, sacriléges, impies, dangereuses pour la foi comme les mœurs ; » et avec Mgr Bouvier « que l'on ne peut que condamner toute participation à ces pratiques aussi odieuses qu'absurdes, qui semblent destinées à être la honte de l'incrédulité moderne. »

TABLE DES MATIÈRES

LAGNY. — Imp. VARIGAULT.





